

ΔΗΜΟΣ Ι. Π. ΜΕΣΣΟΛΟΓΓΙΟΥ



ΕΛΛΗΝΙΚΗ
ΔΗΜΟΤΑΤΕΛΕΙΟΧΕΙΡΟΝΟΜΗΚΗ

ΤΡΟΠΟΣ ΑΠΟΚΟΜΙΔΗΣ:

Δ.Ο.Ρ.Ε.Α

ΠΑΡΑΜΑΤΡΙΚΗΣ ΣΧΟΛΗΣ
ΗΜΕΡ. ΕΙΣΑΓΩΓΗΣ:

20-12-12

ΑΡΙΘΜΟΣ ΠΡΑΓΜΑΤΗΣ:

22.705

ΑΡΙΘ. ΤΑΞΙΝΟΜΗΣΗΣ:

808.82 BRU

~~Ap. 108~~

~~Ap. 108~~

4.76 p.



No. 108

**THÉÂTRE
DES GRECS.**

XVI.

PARIS — 10, RUE DE LA HARPE, 10 — TÉLÉPHONE 270.12

~~Ap. 108~~

476, P.





Loguiche del.

Calamita del.

ΜΕΝΑΝΑΠΟΣ.

592

A. E. 22-705

THÉÂTRE

DES GRECS,

TRADUIT PAR LE P. BRUMOY;

Seconde édition complète,

REVUE, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE

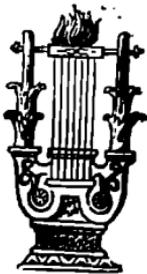
D'UN CHOIX DE FRAGMENS DES POÈTES GRECS,

TRAGIQUES ET COMIQUES,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME SEIZIÈME.



PARIS.

BRISOT-THIVARS ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

RUE DE L'ABBAYE-S.-GERMAIN-DES-PRÉS, n° 14;

AIMÉ, ANDRÉ, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, n° 59.

1826.

PRÉFACE.

JE devrais peut-être quelques excuses au lecteur pour le retard qu'a éprouvé la publication du seizième et dernier volume du *Théâtre des Grecs*; mais ce retard trouverait, au besoin, son excuse la plus naturelle et la plus légitime dans le soin même que j'ai dû mettre à rassembler les matériaux de ce volume qui manquait à la précédente édition; et le public aurait sans doute la bonté de se contenter de cette excuse, même en supposant, ce qui serait peut-être un peu présomptueux de ma part, qu'il eût attendu cette publication avec la même impatience qu'il attend les livraisons d'un roman historique, ou, ce qui est la même chose, d'une histoire romanesque.

Après cette explication sommaire, et néanmoins suffisante, je n'ai plus qu'à donner un compte également succinct de ce qui entre

a

dans la composition de ce volume, sans y comprendre la table générale des matières, qui n'a besoin, à ce que je crois, ni d'explication, ni d'apologie.

Mais avant d'aller plus loin, je dois adresser ici des remerciemens aussi publics que le comporte une préface, chose qu'on ne lit plus guère aujourd'hui, à l'un de nos plus ingénieux écrivains, qui a bien voulu faire de cette seconde édition du *Théâtre des Grecs* l'objet d'un examen approfondi, chose qu'il n'est guère plus commun de voir aujourd'hui. C'est, sans contredit, un des principaux avantages de cette édition, que d'avoir fourni à M. Andrieux l'occasion de publier ses ingénieuses et instructives *Observations sur la Tragédie grecque et sur la Tragédie française*. Dans l'état déplorable où la critique est tombée, depuis qu'elle est devenue, entre les mains des libraires, une branche de commerce presque aussi lucrative que la littérature qu'ils exploitent; depuis qu'il ne reste plus aux auteurs d'autre ressource que celle de se louer eux-mêmes, et que les journaux ont contracté l'habitude de ne plus admettre d'article sur un livre,

qu'en recevant à la fois de la même main le livre et l'article tout faits, une suite d'observations pleines de goût et de solidité, et comprenant quatre-vingt-douze pages d'impression de petit texte et d'une grande justification, m'a paru une sorte de phénomène littéraire, digne d'être signalé à l'attention publique; et quand ces observations sont dues à la plume d'un écrivain du premier ordre, qui peut assurément faire mieux que de s'occuper du théâtre des Grecs, puisqu'il peut ajouter au sien, il y a encore là de nouveaux motifs d'applaudir à un pareil acte de générosité littéraire.

J'aurais vivement désiré de pouvoir répondre à l'invitation que m'adressé M. Andrieux, d'éclaircir les points qui sont encore restés obscurs, même après ses savantes observations, dans l'histoire du théâtre grec. C'eût été là, sans doute, la meilleure manière de m'acquitter envers lui comme envers le public. Mais, outre qu'il s'en faut bien que nous ayons à cet égard, et que j'aie moi-même en particulier, toutes les connaissances nécessaires, j'aurais craint de trop grossir une édition qui est déjà passa-

blement volumineuse. Il ne faut user qu'avec discrétion, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, du droit de faire entrer les anciens dans le commerce littéraire. Les gros bagages ne sont permis que pour les romans, ou pour les livres qui y ressemblent; et si l'on peut raisonnablement espérer de voir ajouter tous les ans dix nouveaux volumes aux ~~quarante qui composent~~, dès à présent, la collection de sir Walter Scott, il n'eût pas été possible d'accroître d'un volume de plus le théâtre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et d'Aristophane, sans faire crier d'un commun accord les souscripteurs, les lecteurs, les libraires et les journalistes.

Ce que je viens de dire explique suffisamment pourquoi j'ai joint si peu de notes au texte des quinze premiers volumes, et pourquoi je me suis borné, dans celles que celui-ci renferme, aux seules explications qui m'ont paru rigoureusement nécessaires. On ne fait guère à présent des notes pour être lues, mais bien pour enfler le volume; et c'est là précisément ce que je voulais éviter. D'ailleurs, la plupart de mes notes étant utiles à l'intelligence du texte, j'avais

la prétention qu'elles fussent regardées ; ce qui n'est pas non plus le cas de la plupart des notes qu'on ajoute à la plupart des livres.

J'ai pourtant regretté de ne pouvoir donner au moins un extrait des observations que M. A. G. Schlegel a publiées dans le premier volume de son *Cours de Littérature dramatique*, sur l'ordonnance et l'appareil du théâtre des Grecs. C'est, à bien peu de chose près, ce que l'on a écrit de plus sensé, de plus ingénieux et de plus exact sur cette matière. Les classiques, qui croient connaître les anciens, et qui n'étudient guère l'antiquité que dans des livres de collège, auraient plus à profiter sous un pareil maître, que dans les tristes poétiques de Bateux. Et les romantiques, qui connaissent encore bien moins les anciens, et qui ne se connaissent pas eux-mêmes, ne feraient pas mal non plus d'apprendre de M. Schlegel ce qu'il faut penser des uns et des autres. Peut-être apprendraient-ils en effet que, si le théâtre d'Eschyle était fait pour les Athéniens, celui de Racine pour les Français, et celui de Schiller pour les Allemands, le théâtre des romantiques court le risque de

n'être d'aucun pays et d'aucune langue ; et ce serait toujours quelque chose.

Il existe un excellent ouvrage sur le théâtre d'Athènes, où l'on explique, autant qu'on le peut expliquer, l'ordonnance de la scène, la distribution du théâtre et l'appareil des représentations dramatiques, telles qu'elles se donnaient à Athènes au temps de Sophocle et d'Aristophane. ~~Ce livre est de~~ M. Genelli, savant architecte de Berlin, qui a aidé de ses conseils et de ses lumières feu M. Schneider, éditeur de Vitruve, et M. A. G. Schlegel, auteur du *Cours de Littérature dramatique*. Mais ce livre est écrit en allemand, ce qui est presque pis que de l'être en grec, pour nous autres Français, qui aimons bien à nous égayer aux dépens des muses germaniques, mais qui n'attachons pas, en général, une grande importance à savoir leur langue. Je regrette que l'ouvrage de M. Genelli ne soit point traduit ; je regrette surtout de n'avoir pu en donner du moins un extrait ; mais j'ai été, je le répète, arrêté par la crainte de trop grossir ou même d'excéder ce volume, dont je dois dire à présent quelle est la composition.

J'y ai réuni les fragmens de Ménandre et de Philémon, les deux principaux poètes de la nouvelle comédie, et un choix de fragmens de divers autres poètes comiques, appartenant pour la plupart aussi à la nouvelle comédie. Ces fragmens sont sans doute insuffisans pour nous donner une idée de la manière dont ces comiques d'Athènes concevaient et développaient une intrigue, peignaient des mœurs, ou mettaient en jeu des caractères. Ce ne sont, en général, que des sentences ou des réflexions, exprimées avec plus ou moins d'étendue, dont la moralité est excellente, mais dont tout le mérite scénique consiste à nous offrir une diction élégante et naturelle, et une raillerie fine et délicate. Avec cela, on ne peut recomposer une comédie ni même une scène, encore moins un système dramatique; c'est, si l'on veut, le *disjecti membra poëtae*; on peut bien, d'après ces fragmens, juger l'écrivain et apprécier le poète; mais l'auteur comique a disparu tout entier; et quoiqu'il se retrouve en partie dans Térence, il n'en est pas moins perdu pour nous.

En tête des fragmens de Ménandre et de

ceux de Philémon, j'ai placé une notice sur ces poètes, où j'ai réuni tous les renseignemens qu'il m'a été possible de recueillir sur les principales circonstances de leur vie, et sur le mérite et le caractère de leurs écrits. En réunissant à ce petit nombre de faits et de témoignages le peu de lumières qui résultent de la lecture de ces fragmens, on possédera ~~tout ce qui reste aujourd'hui du théâtre de Ménandre et de Philémon~~; et, en voyant la comédie nouvelle des Grecs réduite presque tout entière à un si petit volume, on aura l'idée d'une des plus grandes pertes que l'esprit humain ait jamais faites.

Les fragmens d'Euripide, que j'ai placés à la suite de ces fragmens de poètes comiques, se trouvaient dans la précédente édition, à l'exception de ceux de la tragédie de *Phaéton*, qui ont été en grande partie découverts tout récemment dans un manuscrit palimpseste de la Bibliothèque du Roi, et à l'aide desquels l'illustre M. Goethe a essayé une restauration de la pièce originale. Ce morceau remarquable de critique et de littérature allemandes a paru l'année dernière dans un recueil qui se publie à Weimar,

sous ce titre : *Kunst und Alterthum, Art et Antiquité* ; et je me suis hâté d'en enrichir cette édition.

Je devrais peut-être terminer ici cette préface, puisque j'ai indiqué, à peu de chose près, tout ce que contient ce dernier volume ; mais, avant de prendre définitivement congé de mes lecteurs, chose qu'un éditeur n'est jamais bien pressé de faire, je leur demande la permission de leur soumettre quelques observations que je crois neuves, et que je m'efforcerai de rendre courtes, sur le caractère et le génie de l'ancienne comédie grecque. Quoiqu'on ait beaucoup écrit, et peut-être par cela même qu'on a beaucoup écrit sur cette matière, il y reste encore bien des erreurs et des obscurités. On ne s'avise plus guère aujourd'hui de lire, dans le volumineux recueil de l'Académie des Belles-Lettres, les doctes dissertations de l'abbé Vatry, de MM. Lebeau et Boivin, et de quelques autres encore, sur l'ancienne comédie grecque. On a plus tôt fait de recourir à La Harpe, qui ne connaissait pas très-bien les Grecs, et qui les jugeait assez mal. Mais cela importe peu

à la plupart des lecteurs, qui n'ont besoin en effet que d'avoir des jugemens tout faits. Le chapitre de M. A. G. Schlegel sur la comédie grecque, est certainement empreint d'une connaissance approfondie du génie grec. Mais les hérésies germaniques de l'auteur nuisent, dans l'esprit de ses lecteurs français, à ce que ses observations sur le théâtre ancien offrent de neuf, de solide et de lumineux. Mon intention n'est cependant point de rectifier tout ce qu'on a écrit d'inexact au sujet de la comédie grecque; il faudrait pour cela un traité en forme, et comment faire lire aujourd'hui un traité, sous quelque forme que ce soit, à moins de le larder d'épigrammes et de le saupoudrer d'antithèses? Je me bornerai à quelques réflexions succinctes, extraites d'un travail plus étendu, et puisées, j'ose le dire, à une étude assez longue et assez réfléchie du théâtre grec, et en particulier d'Aristophane.

Il faut d'abord, en parlant de la comédie grecque, écarter tout-à-fait les idées que nous attachons à ce mot de comédie. Habitués que nous sommes à trouver sous ce nom, au théâtre, l'imitation fidèle de la vie

humaine, et la peinture exacte de nos travers et de nos vices, nous sommes disposés à rapporter au même modèle tout ce qui se produit sous le même nom. Et comme Molière nous paraît, avec raison, avoir donné les plus parfaits exemples de ce genre d'imitation; comme il est devenu pour nous le type même de la comédie, telle que nous la concevons, nous sommes involontairement portés à conclure que tout ce qui s'éloigne de ce modèle est vicieux et absurde, à proportion de ce qu'il s'en éloigne. C'est sous l'influence plus ou moins sensible de cette manière de voir, qu'Aristophane a été presque toujours jugé parmi nous. On l'a condamné comme un farceur du plus bas étage, comme un misérable bouffon, comme un tabarin, parce qu'on n'a pas voulu une seule fois se placer dans le seul point de vue où l'on dût l'envisager; et les erreurs de fait venant se joindre à ces premières méprises, il en est résulté l'opinion la plus fautive et la plus injuste qu'on pût avoir sur le compte d'Aristophane, considéré comme homme et comme écrivain. Voltaire est un de ceux qui ont le plus contribué à propager, par l'autorité de

son génie, ces erreurs de toute espèce. Voici comment il s'exprime au sujet d'Aristophane, dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot *Athée* :

« Aristophane, cet homme que les com-
» mentateurs admirent, parce qu'il était
» Grec, ne songeant pas que Socrate était
» Grec aussi; Aristophane fut le premier qui
» accoutuma les Athéniens à regarder So-
» crate comme un athée. Ce poète comique,
» qui n'est ni comique ni poète, n'aurait pas
» été admis parmi nous à donner ses farces
» à la foire Saint-Laurent. C'est pourtant là
» le tabarin que M^{me} Dacier, admiratrice de
» Socrate, ose admirer : voilà l'homme qui
» prépara de loin le poison dont des juges
» infâmes firent périr l'homme le plus ver-
» tueux de la Grèce. Les tanneurs, les cor-
» donniers et les couturières d'Athènes, ap-
» plaudirent à une farce, dans laquelle on
» représentait Socrate élevé en l'air dans un
» panier... Un peuple entier, dont le mau-
» vais gouvernement autorisait de si infâmes
» licences, méritait bien ce qui lui est arrivé,
» de devenir l'esclave des Romains, et de
» l'être aujourd'hui des Turcs. »

J'ai transcrit ce morceau entier, dont il n'y a pas un mot qui ne soit une erreur, pour montrer jusqu'où la passion peut, même chez les hommes supérieurs, égarer l'esprit et fausser le jugement. L'expression de la haine ne saurait sans doute aller plus loin que dans ce passage de Voltaire. Fréron même n'en a pas été plus maltraité qu'Aristophane. C'était, il est bien vrai, la cause de la philosophie qui excitait toute cette bile si peu philosophique. C'était par zèle pour la mémoire de Socrate que Voltaire se déchaînait ainsi contre Aristophane, quoiqu'on ne voie pas bien clairement ce qu'il y avait de commun entre Voltaire et Socrate. Mais ce qui est du moins certain, c'est que l'auteur du *Dictionnaire philosophique* regardait les Grecs comme tout-à-fait dignes d'être esclaves des Turcs, pour s'être un peu divertis; il y a deux mille quatre cents ans, aux dépens du sage Socrate; c'est que l'auteur du *Pauvre diable* ne jugeait pas quelques épigrammes encore assez punies par plus de vingt siècles d'esclavage. Il faut convenir que c'est là porter un peu loin la rancune philosophique; et les Turcs seraient

sans doute bien étonnés de se voir ainsi constitués les vengeurs de la philosophie.

Je viens de citer une des injustices dont Aristophane a été l'objet ; j'en pourrais rapporter encore beaucoup d'autres, qui proviennent toutes de la même source, de l'ignorance des faits et des choses. Mais puisque j'ai eu occasion de rappeler l'imputation odieuse qui fait, en quelque sorte, d'Aristophane l'empoisonneur de Socrate, il ne sera pas inutile de montrer tout de suite combien cette imputation est fautive, afin de mettre le lecteur à même d'apprécier, d'après ce seul exemple, la solidité des autres reproches adressés à l'auteur des *Nuées*. Cette comédie fut évidemment composée dans l'intention de livrer au ridicule les sophistes, dont l'art mensonger et frivole commençait alors à infecter la république. Aristophane, qui se montre partout dans ses ouvrages le vaillant champion des mœurs et des institutions anciennes, voyait avec peine que les vaines spéculations de la philosophie fissent négliger à ses concitoyens les exercices du gymnase et de la palestres, source de la gloire et de la liberté

d'Athènes. Il savait qu'il n'était pas de dogme sacré, ni de croyance respectable, que ne pussent ébranler les arguties des rhéteurs; il savait que l'âge des sophistes, où l'on commence à douter de tout, touche de près à l'âge des révolutions, où l'on achève de tout détruire, le culte comme la société, et la liberté comme le pouvoir. C'était donc un dessein louable et patriotique, que de chercher à prémunir un peuple tel que celui d'Athènes, un peuple vain, léger, amoureux des nouveautés, contre les vagues rêveries et les futiles discussions de la métaphysique. S'il eut le tort de choisir pour type de ces sophistes qu'il immolait à la risée publique, le plus sage et le plus honnête d'entre eux, c'était du moins un tort autorisé par les lois et par les usages de sa patrie; et l'on conçoit qu'après s'être attaqué hardiment aux chefs de l'Etat et aux premiers de la république, Aristophane ne se soit pas fait scrupule de se moquer d'un philosophe.

Il ne faut pas, d'ailleurs, nous imaginer que Socrate ait dû être aussi respectable pour ses contemporains, qu'il l'est devenu pour la postérité. Vingt-cinq siècles écoulés

sur la mémoire de ce philosophe ont sans doute effacé bien des taches ; et agrandi bien des mérites ; mais nous-mêmes ne trouvons-nous pas , en lisant les dialogues de Platon , son admirateur et son disciple , que le sage Socrate s'y embarrasse quelquefois dans une métaphysique bien obscure et bien subtile ? Et si Platon n'a pas craint de nous montrer son maître guindé dans les nuées , devons-nous être surpris qu'Aristophane l'ait représenté ainsi sur le théâtre ? Ce même Platon , envoyant à Dénys-l'Ancien la comédie des *Nuées* , comme l'ouvrage le plus propre à lui faire connaître l'esprit , le caractère et le goût du peuple athénien , n'en portait pas , à ce qu'il paraît , un jugement aussi sévère . L'apologiste de Socrate pensait donc , au sujet d'Aristophane , comme les *tanneurs* , les *cordonniers* et les *couturières* d'Athènes . Il y a plus ; Platon n'imputait pas à Aristophane la mort de son maître , puisqu'il nous le montre , dans un de ses dialogues écrits long-temps après les *Nuées* , dissertant avec Socrate lui-même ; et quant au reproche qu'*Aristophane n'est ni comique , ni poète* , il me semble qu'on ne

ferait pas mal de s'en rapporter encore sur ce point à Platon, qui entendait assez bien le grec, et qui devait se connaître passablement en esprit athénien.

Mais il y a, au sujet de la mort de Socrate, une observation plus décisive : c'est que les *Nuées* furent représentées vingt-cinq ans avant la condamnation du philosophe. Or, est-il probable que le souvenir de quelques plaisanteries, encore assez mal accueillies à leur naissance, puisque cette comédie n'obtint pas le prix, ait produit si tard un fruit si amer ? Le peuple d'Athènes n'avait certainement ni la mémoire si longue, ni l'humeur si vindicative. Ce peuple ne cessait d'applaudir les drames d'Euripide, tout en riant des traits mordans et des railleries piquantes qu'ils ne cessaient de fournir à Aristophane. Ce même peuple continuait sa faveur aux Cléon, aux Hyperbolus, aux Lamachus, à tous ces séducteurs populaires qui le pillaient en public, et qui l'amusaient au théâtre. Il conservait tous les abus dont il avait ri ; il adorait tous les dieux dont il s'était moqué. N'aurait-il pris la chose au sérieux que pour un pauvre philosophe ? et

n'aurait-il converti quelques épigrammes en arrêt de mort, qu'au bout de vingt-cinq années d'indulgence et d'oubli? Si donc Aristophane *prépara de loin*, comme dit Voltaire, le poison qui fit périr Socrate, ce fut un poison bien lent que celui-là. Mais voici un dernier fait qui dispense entièrement Aristophane. Ce fut après la prise d'Athènes, lorsque cette ville eut subi le joug des trente tyrans, que fut porté l'édit qui supprimait les personnalités; et ce fut sous l'empire de ces tyrans que Socrate perdit la vie. Ainsi, la prétendue réforme du théâtre n'eut, en effet, pour objet, que d'étouffer la vérité, après avoir enchaîné la république. L'ancienne comédie, qui avait fleuri à l'époque heureuse de la liberté d'Athènes, fut opprimée comme elle et par les mêmes mains. Sous la tyrannie des Trente, la vertu sévère de Socrate et la censure badine d'Aristophane étaient également séditieuses. A leurs yeux, c'était également de l'opposition, qu'une philosophie qui rappelait les hommes à leurs devoirs, et un théâtre qui les faisait souvenir de leurs libertés. La sagesse et la folie, la morale et la gaité, Socrate et Aristophane

furent frappés du même coup; et le même gouvernement qui réduisit au silence la muse enjouée d'Aristophane, condamna Socrate à la ciguë. Voilà ce qu'il eût été juste d'observer, avant de juger si sévèrement Aristophane, avant d'en faire un empoisonneur; et ce n'est sans doute pas un médiocre honneur pour l'ancienne comédie, que d'avoir été importune comme la vérité, réprimée comme la morale, et punie comme la sagesse.

Je ne me suis jusqu'ici occupé que d'Aristophane, quoique mon dessein fût de parler de l'ancienne comédie grecque; mais c'est qu'en effet cette comédie est toute entière dans Aristophane. De tant d'autres poètes, ses prédécesseurs ou ses contemporains, qui avaient consacré leurs talens à la comédie naissante, le seul Aristophane est parvenu jusqu'à nous, encore bien mutilé, puisqu'il ne nous reste que onze de ses comédies, sur plus de cinquante que nous trouvons citées chez les anciens; et sans doute qu'il en avait composé bien davantage. Nous avons encore moins de ressources pour apprécier ce qu'on appela la

comédie *moyenne*, dont deux pièces d'Aristophane, *le Plutus* et *les Grenouilles*, nous retracent seules quelques traits; et enfin de la comédie *nouvelle*, celle qu'il nous serait le plus intéressant de connaître, puisqu'elle dut se rapprocher beaucoup de la nôtre, nous n'avons conservé qu'un petit nombre de fragmens. Qui ne gémirait, en contemplant l'immense ravage que le temps a opéré dans cette belle partie de la littérature grecque, quand on songe que l'on comptait par milliers les pièces produites sur le théâtre d'Athènes, devant le peuple le plus spirituel du monde, et par les plus beaux génies de la nation? Nous avons de cette inconcevable fécondité de la scène grecque des preuves bien authentiques, mais qui malheureusement n'ajoutent qu'à nos regrets. Ménandre, qui fut le prince de la nouvelle comédie, composa cent huit ou cent neuf comédies; Philémon, son rival, quatre-vingt-dix-sept; Alexis, son parent et son maître, cent dix-sept; Antiphane, Diphile, Posidippe, Apollodore, ses contemporains et ses émules, le premier cent dix-huit, et les autres un nombre à peu près égal. Nous avons les

noms de cinquante-sept de ces poètes de la nouvelle comédie seulement , avec les titres et des fragmens de la plupart de leurs ouvrages ; ce qui fait , à cent comédies pour chacun , terme moyen mis au plus bas , près de six mille pièces composées dans un espace d'un peu plus de soixante ans. On est embarrassé de placer, même par la pensée, la représentation de tant d'ouvrages sur un théâtre qui n'était ouvert que dans certaines solennités et durant quelques jours de l'année. Il est bien vrai qu'une pièce n'était jamais représentée qu'une fois ; il fallait qu'elle fût refaite à neuf pour être rejouée ; et Aristophane lui-même ne jouit qu'une seule fois, à l'occasion de ses *Grenouilles*, de l'honneur singulier de voir un de ses ouvrages redemandé. Voilà déjà, pour le remarquer en passant, d'assez fortes différences entre notre théâtre et celui d'Athènes. Chez nous, il est rare que l'on retouche ses ouvrages pour les rendre plus dignes d'une reprise ; on ne prend guère la peine de refaire que les pièces des autres. Chez nous encore, un poète, pour constater un grand succès, n'a besoin que d'obtenir,

n'importe comment, cinquante représentations d'un même ouvrage; mais à Athènes, il fallait, pour obtenir cinquante représentations, produire cinquante ouvrages; ce qui n'est pas tout-à-fait la même chose.

L'étonnement redouble, si l'on considère dans quel cercle étroit se trouvèrent restreintes la moyenne et surtout la nouvelle comédie, après la réforme dont j'ai parlé plus haut. Quand il ne fut plus permis de s'occuper de la politique et du gouvernement d'Athènes, qui avaient été si longtemps pour les Athéniens deux sources d'intérêt et de plaisanterie inépuisables; quand on n'eut plus à se moquer des Hyperbolus et des Cléon du jour, qui, grâce à l'inconstance du peuple athénien et à la mobilité d'une scène démocratique, n'avaient cessé jusqu'alors d'approvisionner les poètes comiques d'excellens sujets de raillerie; surtout lorsque, par le progrès des esprits, l'allégorie fut devenue surannée, la fable insipide, la mythologie séditieuse, et qu'enfin la baguette magique d'Aristophane eut été brisée sans retour dans la main de ses successeurs, il fallut bien se retourner vers

le domaine des mœurs privées et des habitudes réelles et positives. Mais ce domaine n'était guère plus étendu à Athènes que celui de la république; la place, où le peuple s'assemblait, comprenait à peu près tout l'État et la société tout entière. Les femmes n'y paraissaient jamais; retirées dans leurs maisons comme dans un sanctuaire, elles ne se montraient guère plus dans le monde qu'au théâtre; et du moment qu'il fut interdit aux poètes comiques de traduire sur la scène les magistrats, les généraux, les orateurs; quand il ne leur fut plus possible de se moquer des dieux et des philosophes; quand il n'y eut plus de livré à leurs railleries que l'homme en général, on ne conçoit pas comment, dans un État aussi borné, où tous les individus étaient presque égaux par la naissance, par la fortune, par l'éducation; où tout le monde pensait et s'exprimait à peu près de même; où les cordonniers jugeaient comme Platon, où les marchandes d'herbes parlaient comme Théophraste, les auteurs dramatiques purent tirer d'un thème aussi simple que celui de la vie domestique, une multitude presque infinie de

pièces différentes. On ne conçoit pas comment, avec un père indulgent ou sévère, une mère acariâtre ou raisonnable, un fils prodigue et amoureux, une maîtresse honnête ou friponne, toujours prise dans la classe des courtisanes; un serviteur rusé, qui aide son jeune maître à tromper ses parents; un soldat faufaron, un parasite effronté, un sycophante impudent, un marchand d'esclaves, le plus vil des hommes, et une gouvernante, la plus vile des femmes; comment, avec ces seuls personnages éternellement reproduits, et constamment placés dans une même intrigue, dont une reconnaissance forme toujours le nœud, et un mariage le dénouement, on put faire à Athènes près de six mille comédies en moins d'un siècle.

Du moins, dans la moyenne comédie qui servit de transition entre l'ancienne et la nouvelle, les poètes eurent des ressources qui tenaient de l'une et de l'autre, et qui pouvaient produire un spectacle aussi divertissant que varié. La loi qui interdit aux poètes comiques les personnalités, et qui, suivant l'expression d'Horace, réduisit à un honteux

silence le chœur, principal organe de ces personnalités, n'avait eu pour but que de protéger les magistrats contre la licence des poètes comiques, et en particulier d'Aristophane. Ce qui le prouve, c'est que la loi en question, proposée par un mauvais poète, nommé Antimachus, personnage très-riche et très-avare, dont Aristophane s'était moqué, fut rendue par un plus mauvais gouvernement, celui des trente tyrans. Et voilà ce qu'Horace, écrivant à la cour d'Auguste, en homme qui se vantait d'avoir jeté son bouclier sur le champ de bataille de Philippes, ou n'a pas su, ou n'a pas voulu dire. Du reste, la réforme dont on a fait tant de bruit, ne porta d'abord que sur les personnalités dirigées contre l'honneur des magistrats, c'est-à-dire contre la sûreté des tyrans. On laissa, comme par le passé, les poètes comiques se moquer de leurs rivaux et de leurs pareils; on était bien sûr que des gens de lettres ne manqueraient jamais de s'égayer aux dépens les uns des autres. La parodie devint ainsi le fond inépuisable et l'élément en quelque sorte obligé de la moyenne comédie; et les ouvrages d'Ho-

mère, et ceux des tragiques, en firent principalement les frais. Ainsi, les *Ulysses*, comédie de Cratinus, étaient la parodie de l'*Odyssée*; et l'*Æolosicon*, comédie perdue d'Aristophane, était la parodie d'une mauvaise tragédie d'Æole. Les magistrats furent tranquilles, quand on ne put plus immoler sur le théâtre qu'Homère, Euripide et de semblables gens; sans doute parce qu'à Athènes, l'autorité se flattait de n'avoir jamais rien à démêler avec le génie.

On laissa encore aux poètes de la moyenne comédie la ressource, dont ceux de l'ancienne avaient si largement usé, de railler et de travestir les dieux sur la scène; sans doute aussi parce que les magistrats ne croyaient pas qu'il fût de leur dignité de faire cause commune avec les dieux, ou bien parce que le peuple pensait que les dieux devaient entendre raillerie mieux que les hommes. Arnobe nous apprend qu'à Rome, lorsqu'on pouvait soupçonner que Jupiter était courroucé, on faisait jouer l'*Amphitryon* de Plaute, pour le remettre en belle humeur; et les dieux d'Athènes n'étaient sans doute pas de moins bonne composition. Ce qui est

certain, c'est que lorsqu'on eut établi la réforme sur le théâtre d'Athènes, les dieux ne furent pas compris dans le décret. Mercure est horriblement maltraité dans le *Plutus* d'Aristophane, où il ne se trouve que quelques traits légers, décochés, en passant, contre des particuliers. Mais, dans les *Grenouilles*, jouées six ans après l'établissement de la tyrannie, le poète passe toutes les bornes de l'irrévérence envers les dieux; il s'y acharne contre Bacchus, au point d'oublier même Euripide; il semble qu'il ait ici redoublé de malice, comme pour se venger sur les dieux eux-mêmes, de ce qu'il ne pouvait plus se prendre qu'aux dieux. D'après ces deux exemples, je ne crains pas d'assurer que la moyenne comédie conserva dans son domaine la parodie des poètes et la satire des dieux. C'était encore un assez riche fonds à exploiter, surtout à Athènes, où les poètes étaient si féconds, et les dieux si ridicules. Avec cela, la comédie n'était pas menacée de mourir si tôt, en ce pays, d'épuisement et d'inanition.

Mais elle eut encore la ressource des personnalités, autres que celles qui concer-

naient les gens de lettres. Aristophane continua, même après l'édit qui réduisit le chœur au silence, de railler de simples citoyens, qu'il nomme par leur nom dans le *Plutus*. Et bien plus tard encore, dans les premières comédies de Ménandre, nous voyons des citoyens très-connus, tournés en ridicule : Callimédon, fameux orateur, et plus fameux gourmand; Chéréphon, parasite *si diligent, qu'il arrivait pour souper avec l'aurore*; et Philippide, *plus mince qu'un vase à rafraîchir*; et Ctésippe, fils de Chabrias, *qui dévorait jusqu'aux pierres de son patrimoine, et vendait chaque jour une pierre du tombeau de son père*. Tous ces gens-là étaient, à la vérité, des parasites et des dissipateurs, indignes de la protection des lois. Mais la diffamation n'en resta pas moins permise à l'égard des simples citoyens, qui n'avaient que leur honneur pour sauvegarde, et qui n'eurent pour recours que les tribunaux. Les magistrats seuls étaient dûment épargnés. Le pouvoir ne s'était chargé de protéger que le pouvoir. On peut donc être sûr que toute cette réforme ne concerna que les gens en place, les trente tyrans d'a-

bord , et puis tous les tyrans subalternes. On laissa les particuliers se défendre comme ils le pourraient , ou se venger comme ils l'entendraient , des railleries du théâtre. On laissa les dieux seuls arbitres de leurs propres injures , et les poètes seuls détracteurs de leurs propres ouvrages. Avec cela , le scandale ne fut sans doute guère moindre qu'auparavant ; mais le peuple eut toujours de quoi rire , et l'autorité respira.

Il est fâcheux que nous n'ayons de cette *moyenne* comédie , qui dut être si divertissante et si gaie , que les deux seules pièces d'Aristophane que j'ai citées plusieurs fois , le *Plutus* et les *Grenouilles*. Nous en avons bien une grossière ébauche dans Plaute , de même que nous possédons dans Térence une image affaiblie de la *nouvelle*. Mais les Romains ne sont guère propres à nous donner une idée de l'esprit et de la malice des Grecs. Les Romains n'étaient pas naturellement plaisans ; ils ne souriaient qu'à la vue du sang ; ils n'applaudissaient qu'à l'agonie des gladiateurs ; et voilà pourquoi ils eurent si peu de tragédie sur leurs théâtres ; ils la trouvèrent toute faite dans leurs cirques.

D'ailleurs, quand ils empruntèrent la comédie aux Grecs, les Romains, déjà corrompus et à la veille d'être esclaves, n'avaient guère pour spectacles que les combats du forum, et pour divertissemens que les proscriptions. Leurs plaisirs étaient barbares comme leurs mœurs. Ils n'avaient pas de ridicules; ils n'avaient même pas de philosophes. La comédie d'Aristophane, qui était morte en Grèce sous les trente tyrans, ne pouvait donc revivre à Rome sous les triumvirs. Et plus tard, au temps des empereurs, comment eût-elle pu découvrir matière à plaisanter sous Tibère, et trouver le mot pour rire sous Néron? La comédie de Ménandre, plus innocente, convenait mieux aux Romains dégénérés; encore se bornèrent-ils à la traduire, comme s'ils avaient craint de s'y reconnaître, en y changeant quelque chose, ou comme s'ils avaient eu peur d'être libres, même en imitant. Cependant, dans les imitations de Plaute, qui vécut plus près des temps de la république, on trouve aussi plus de verve, de franchise et de gaîté. Dans celles de Térence, qui écrivit plus tard, on aperçoit trop souvent la contrainte d'un

traducteur et d'un affranchi. Il y a quelque chose du vieux romain dans les pièces grecques de Plaute. Les pièces grecques de Térence n'ont de latin que le langage. Les plaisanteries de Plaute se sentent quelquefois du moulin où il fut élevé, et l'on riait encore au moulin. La gaité de Térence offre un avant-goût du salon d'Auguste, où il eût été digne d'être admis, et l'on ne riait plus dans le salon d'Auguste.

Les Romains sentirent si bien qu'ils n'avaient rien de national, rien qui leur fût propre dans leurs comédies; qu'ils n'en désignèrent les différentes espèces que par les noms des habits qu'on y faisait paraître. Ainsi, ils eurent des comédies *prætexta*, *palliata*, *trabeata*, *togata*, comme nous dirions des comédies en habits brodés, en habits galonnés, en fracs ou en blouses. C'était un aveu naïf qu'ils n'avaient fait qu'affubler les pièces grecques d'un costume romain. C'était peut-être aussi une précaution politique, et, en échappant à la tentation de peindre les mœurs romaines, un moyen d'échapper aux proscriptions. Les Romains n'eurent donc jamais que des pièces

grecques, coupées à leur taille et habillées à leur manière. Ils eurent peur de se voir sur leur propre théâtre; ils n'osèrent rire que des ridicules du peuple qu'ils avaient vaincu; et c'était encore une suite du plaisir qu'ils prenaient, dans les jeux du cirque, à voir expirer des esclaves.

La comédie de Ménandre a donc péri toute entière, puisqu'elle n'existe plus que dans les pièces de Térence; mais l'ancienne comédie grecque vit encore pour nous, puisque nous avons conservé quelques pièces d'Aristophane; et c'est là seulement que nous devons l'étudier, si nous voulons la connaître.

Pour bien saisir l'esprit de l'ancienne comédie, il ne faut pas perdre de vue qu'elle était née sur le chariot de Thespis, au milieu de l'ivresse des vendanges et de la licence des fêtes de Bacchus. Elle ne fit pas comme ces parvenus de notre connaissance, qui renient leur origine et qui rougissent de leur famille; elle n'oublia jamais l'obscurité de son berceau. Elle se souvint toujours, sur la brillante scène où les Athéniens la produisirent, qu'un pressoir avait été son premier théâtre. Voilà pourquoi le vin joue un si

grand rôle dans les comédies d'Aristophane, et pourquoi il s'y trouve sans cesse mêlé avec la religion, et même avec la politique : c'est qu'effectivement dans les fêtes de Bacchus, où l'on représentait ces comédies, l'ivresse était un acte en quelque sorte religieux, et le vin une chose presque constitutionnelle. Ainsi, dans les *Thesmophories*, une outre de vin, habillée en enfant, est le sujet d'une méprise plaisante et d'une scène très-comique; ainsi, dans les *Acharniens*, des traités de paix, confondus avec des tonneaux de vin, produisent un quiproquo, dont on pourra juger l'esprit, d'après les traits que j'en vais citer : c'est un fragment de dialogue entre Dicæopolis, le bon citoyen, et un député qui lui apporte des traités de paix à choisir. Celui-ci accourt tout essoufflé, et poursuivi à coups de pierres par les Acharniens, qui ne veulent pas de paix. Dicæopolis :

« Laissons-les crier : où sont les traités ?
 » — J'en ai de trois qualités : en voici d'abord
 » un de cinq ans. Goûtez. — (Il en parle comme
 » de vins qui n'auraient encore que cinq ans
 » de fûtaille.) — Fi donc ! il sent la poix et
 » le goudron. (Allusion aux flottes qu'on

» équipait alors , et qui coûtaient cher à
 » l'État.) — En voici un de dix feuilles. —
 » Aye ! celui-ci est encore un peu aigre ; il
 » sent les allées et venues des ambassadeurs ,
 » et les retardemens des alliés. — Eh bien !
 » en voilà un autre de trente ans , sur terre
 » et sur mer. — Bon , celui-ci ! Il sent son
 » vieux temps ; c'est de la pure ambroisie , un
 » vrai nectar. Oh ! que je vais m'en donner ! »

On peut , d'après ce seul fragment de dialogue , apprécier la manière et le tour d'Aristophane ; on voit comme , dans ce petit nombre de paroles , il a déjà passé en revue toute la république , les traités de paix et les préparatifs de guerre , les ambassadeurs et les alliés , le tout assaisonné de saillies et d'allusions bachiques ; et voilà ce qu'est presque partout Aristophane : c'est une muse ivre , comme le dieu qui présidait à ses fêtes ; c'est de la politique enluminée de vin , et de la raison barbouillée de lie.

La comédie avait commencé , du haut d'un char rustique , par débiter aux passans des quolibets et des injures ; elle continua , sur une scène pompeuse , à dire au peuple assemblé des vérités mordantes. Mais pour

faire passer des conseils aussi hardis, adressés en face à la nation; il fallait nécessairement les envelopper de beaucoup de facéties. Une leçon politique eût été trop sérieuse, si elle n'eût été prodigieusement bouffonne; et le patriotisme ne pouvait se produire que sous le masque de la folie, de même que Solon avait été obligé de contrefaire l'insensé pour faire révoquer aux Athéniens une mesure absurde. Du reste, il faut leur rendre cette justice, que jamais souverain, et le peuple d'Athènes en était un dans ce temps-là, ne s'est laissé dire d'aussi bonne grâce des vérités aussi fortes, et n'a mieux entendu la plaisanterie. Il est impossible de n'avoir pas la meilleure idée du caractère de ce peuple, en le voyant se pâmer de rire à la caricature, tracée d'après lui-même, du bonhomme *Démos*, vieillard tombé en enfance, qui se laisse piller par tous ses valets, et mener par le nez par le premier venu. Il est vrai qu'il se moquait de même de ses dieux, au milieu de la pompe des fêtes qui leur étaient consacrées; il est vrai qu'il se moquait d'Euripide qu'il venait d'applaudir, et de Socrate qu'il allait

entendre. Mais les Athéniens avaient bien le droit de rire de tout, après avoir ainsi ri d'eux-mêmes à rate épanouie. C'était donc au fond un souverain très-amusant et très-amusé que ce peuple d'Athènes ; et l'on n'en saurait certainement dire autant de tous les souverains, peuples ou rois, qui ont donné la comédie à leurs dépens.

On s'étonne de la hardiesse avec laquelle les dieux étaient bafoués sur une scène religieuse ; mais, outre que ce n'est pas une inconséquence si rare, même parmi nous qui sommes si raisonnables, que de voir des esprits-forts superstitieux, cette licence même était une des conditions essentielles du drame comique. Du moment qu'on avait conçu la comédie comme l'idéal de la folie, le premier rôle y était nécessairement dévolu aux dieux ; et, puisqu'on les mettait en scène, on leur devait en conscience les premiers honneurs du ridicule. La poltronnerie, la vanité puérile, la paresse, la gourmandise, tous ces éternels objets des caricatures de la scène, qui excitent le plus infailliblement le rire, même sur nos théâtres modernes, ressortaient bien davantage dans

le cadre idéal où les transportait Aristophane. Un Bacchus poltron, un Hercule vorace, un Neptune matamore, un Mercure vaurien, produisaient plus d'effet, excitaient plus d'hilarité, qu'un bourgeois affublé de ces défauts. D'ailleurs, en ceci comme dans tout le reste, plus la caricature était forte, plus le personnage était grotesque, et moins la satire était offensante. Des dieux populaires, comme étaient ceux d'Athènes, et que ce peuple supposait sans doute indulgens à son exemple et comme faits à son image, pouvaient bien rire eux-mêmes des burlesques travestissemens et des joyeux propos qu'on leur prêtait. On peut se faire, d'après l'*Amphitryon* de Plaute, imité d'un drame d'Épicharme, une idée de l'extrême licence qu'on se permettait à l'égard des dieux. Mais nous avons mieux encore : nous possédons une scène de l'original même, dans le fameux vase antique qui nous montre Jupiter et Mercure dans l'accoutrement le plus grotesque, et sous les masques les plus difformes, prêts à monter, au moyen d'une échelle, dans l'appartement d'Alcmène. Là, tout est conservé, caractères, mœurs, cos-

tumes, décorations ; il ne manque que le dialogue ; mais la scène parle et s'explique d'elle-même, au point qu'on ne peut regarder cette scène, toute muette, sans éclater de rire. Et que serait-ce, si nous pouvions y joindre le langage du poète, le jeu des acteurs, le théâtre et l'auditoire ? Or, tout est ici dans le goût de la charge la plus forte, de la parodie la plus outrée ; et, en cela même, il y avait plus de raison et de convenance, eu égard à la croyance des Athéniens, qu'à leur montrer un Jupiter bien noble, bien délicat, bien tendre, qui se perd dans une métaphysique amoureuse, et dont tout le mérite, en qualité de maître des dieux, est de surprendre la tendresse d'une femme sous la figure d'un mari.

Ce que je viens de dire explique aussi l'usage et la nécessité des masques. Du moment qu'on transportait des êtres réels dans une fable imaginaire, il fallait bien employer des masques pour offrir des portraits. Mais comme en même temps on ne voulait que faire rire, on dut rendre ces masques les plus ridicules, pour rendre ces portraits les moins offensans qu'il fût possible. On est

effectivement moins choqué d'une caricature prononcée, que d'une ressemblance infidèle; et tel qui se fâche d'un portrait, où ses défauts sont rendus au naturel, est le premier à rire d'une charge qui les exagère. Voilà pourquoi les masques devinrent de plus en plus difformes, à mesure que l'autorité devint plus ombreuse, et pourquoi on en vint au point de les faire extraordinairement laids, de peur de ressembler à quelque roi de Macédoine : précaution qui pouvait bien ressembler elle-même à une épigramme. Du reste, l'usage des masques avait beaucoup d'avantages dans ces théâtres immenses, où tout était parodié de même, et à grands traits. Chaque personnage comique était annoncé par son masque, avant de l'être par ses discours; c'était une manière vive et prompte d'entrer dans son sujet; c'était un moyen sûr et facile de rester dans son caractère. Nous avons eu dans notre Arlequin, personnage aussi affublé d'un masque et d'un costume obligé, et néanmoins si divertissant, un exemple qui vient à l'appui de la comédie antique. Ne reconnaissait-on pas tout d'abord dans ce personnage de con-

vention un être singulier, mélange d'étourderie et de bonté, de bonhomie et de sensibilité, d'esprit et de balourdise, avec son masque si grotesque, son habit bigarré, son chapeau de feutre et son sabre de bois? Son front noir ne se peignait-il pas de toutes les couleurs de la tristesse et de la joie? Et sous sa physionomie immobile, ne le voyait-on pas rire et pleurer?

Le choix des personnages du chœur, et l'invention des masques qui leur étaient affectés, constituaient, à proprement parler, toute l'ancienne comédie. C'était le chœur qui donnait presque toujours son nom à la pièce; c'étaient les masques étranges, les accoutremens bizarres des personnages du chœur, qui animaient toute la pièce d'une gaieté inhérente à la représentation même; et conséquemment perdue pour nous. Ainsi, dans les *Oiseaux*, outre les dieux et les hommes qu'il travestit de la manière la plus bouffonne, Aristophane faisait paraître d'autres hommes déguisés en oiseaux, c'est-à-dire, presque nus, avec des crêtes, des becs, des griffes, des plumes clair-semées, et, par-dessus tout cela, des physionomies

satiriques, parmi lesquelles chacun pouvait reconnaître du premier coup-d'œil et montrer au doigt les citoyens les plus connus d'Athènes; les fripons et les financiers en oiseaux de proie, les bourrus en hiboux, les bavards, les importuns en pies, en corneilles, et surtout les mauvais poètes, qui, n'ayant pas de quoi dîner sur la terre, étaient sans cesse grindés dans le ciel, et qui, toujours courant après le sublime, se perdaient dans les nues, où les nôtres vont encore de temps en temps chercher une rime ou une épithète : ceux-là étaient probablement déguisés en geais, en paons, en corbeaux. Tous ces personnages du chœur étaient ainsi des caricatures vivantes, agissantes, ambulantes. Les airs qu'ils chantaient, les danses qu'ils exécutaient étaient également parodiés, et dans le même esprit. C'étaient toujours les choses les plus graves, les plus solennelles, que le poète travestissait de la manière la plus bouffonne. Or, nous savons, par notre propre expérience, qu'on peut glisser une épigramme jusque dans une ritournelle, et un trait d'esprit jusque dans un pas de danse; mais nous savons aussi

que cet esprit-là ne dure guère plus qu'une cadence ou une pirouette; il ne passe pas à la postérité, et surtout il ne se traduit pas. Une grande partie de la malice et de la gaité qu'Aristophane avait jetées dans ses chœurs, est donc irrévocablement perdue pour nous. Il en est de même à peu près de la plupart des saillies qui ont le plus diverti ses concitoyens. Si un bon mot perd souvent toute sa valeur en passant par la bouche d'un sot, qu'on juge tout ce que le sel attique d'Aristophane a dû perdre en passant par la main des commentateurs ! Que de travail ne nous faut-il pas aujourd'hui pour déchiffrer une scène ! que de notes pour entendre des plaisanteries, et que d'érudition pour deviner la moitié de l'esprit d'Aristophane ! Mais qui est-ce qui s'avise de chercher de l'esprit dans de l'érudition, en France surtout, où l'on n'aime guère que la science qui amuse, et l'esprit même qu'on trouve tout fait ; où l'on n'apprend la mythologie que dans des madrigaux, et l'histoire que dans des romans ; et où l'on ne lit enfin les vieux livres que dans les nouvelles histoires ?

J'ai dit que le chœur faisait la partie essen-

tielle de la comédie ancienne; et, ce qui le prouve, c'est que, quand on eut supprimé ce chœur, cette comédie n'exista plus. Mais ce qui caractérisait ce chœur lui-même, c'est la *parabase*. On appelait ainsi un morceau lyrique, morceau ordinairement le plus soigné de toute la pièce, où le poète s'adressait lui-même à l'assemblée par l'entremise du chœur. Il s'y moquait de ses rivaux; il y exaltait son propre mérite; la *parabase* des anciens comiques répondait assez bien à la *préface* de nos modernes. Quelquefois, en vertu de son droit de citoyen, il faisait des propositions sérieuses dans l'intérêt de la république. Alors le théâtre devenait une tribune; un projet de loi était assaisonné comme une épigramme; le sort d'un homme d'État dépendait du succès d'une plaisanterie, et une révolution politique s'annonçait par un éclat de rire. La *parabase* avait donc, pour les auteurs comme pour le public, une grande importance politique, indépendamment de son mérite littéraire. Malheur à l'homme en place qui se voyait bafoué dans une *parabase* applaudie! Mieux eût encore valu pour lui d'avoir été vaincu à la tribune

ou sur un champ de bataille. L'ostracisme était moins dangereux que le théâtre, dans un pays où la puissance du ridicule était immense comme le pouvoir du peuple. Aussi était-ce un événement mémorable dans la carrière d'un poète que le succès d'une *parabase*. Aristophane ne cessa de se vanter de celle des *Chevaliers*, où il s'était attaqué en face à Cléon, démagogue si redoutable, qu'aucun ouvrier n'avait osé exécuter son masque, et qu'Aristophane fut obligé de remplir lui-même ce rôle périlleux. C'était là, de son propre aveu, le plus bel exploit de toute sa vie; c'était sa journée de Salamine et de Marathon; et il faut convenir qu'il n'avait pas tort d'en être fier: Nos poètes comiques les plus braves n'affrontent que le parterre; ils n'ont à craindre qu'un coup de sifflet; mais lorsque, dans ses *Chevaliers*, Aristophane attaquait directement, sous son masque et avec ses habits, Cléon, l'idole du peuple; lorsqu'il travestissait ce peuple lui-même sous les traits d'un vieillard imbécille, il y avait bien là quelque courage; et l'on ne saurait nier que ce tabarin n'eût montré pour le moins autant de cœur, que le peintre

de Frélon ou même que celui de Trissotin.

Certainement cette *parabase* était contraire à l'essence de toute fiction dramatique; c'était une évidente infraction des lois de la scène; mais c'est en cela même qu'elle était conforme au génie de l'ancienne comédie, où non-seulement l'objet de la fiction, mais encore la composition tout entière, n'était qu'un pur badinage. Cette puissance illimitée de la gaité se manifestait dans ces grands auditoires, par l'impossibilité de rien prendre au sérieux, pas même la forme dramatique. On trouvait du plaisir à se soustraire, même aux règles inventées pour le plaisir. Plus la scène était extravagante, dit avec raison M. Schlegel, plus on trouvait gai de s'y reconnaître, à peu près comme, dans un déguisement burlesque, on s'amuse quelquefois à lever le masque. Dans le théâtre comique d'Athènes, tout était mis en scène, les acteurs, l'auteur et le public lui-même; on montrait du doigt tel ou tel personnage, on apostrophait de la parole, on appelait de son nom tel ou tel autre. Il n'y avait pas jusqu'au machiniste qu'on ne fit intervenir en per-

sonne, comme dans la comédie de la *Paix*, lorsque le bonhomme Trygée, monté sur son escargot, et partant pour l'Olympe, crie au machiniste de bien se garder de lui casser le cou. Nous pourrions citer sur notre propre théâtre, qui est si raisonnable en comparaison de celui-là, quelques traits analogues, et qui n'en sont pas moins gais. Nous rions quand Pasquin, s'adressant au public, demande s'il n'y a personne qui veuille des mines; et l'Avare redemandant son voleur au parterre, et M. de Pourceaugnac, parcourant la salle avec son burlesque cortège d'apothicaires, nous divertissent, sans que cela tire à conséquence.

Ce peu que j'ai dit suffit pour montrer que l'ancienne comédie grecque différait absolument de la nôtre; qu'elle n'avait pas le même objet, et que nous ne devons pas la juger d'après les mêmes principes. Les classiques n'y trouveraient pas plus leurs règles et leurs unités, que les romantiques leurs joies chagrines et leur gaiété mélancolique. C'était, si l'on veut, l'ivresse de la société, et la démocratie sur le théâtre; c'étaient les orgies de la raison et les satur-

nales de la poésie. Dans cette comédie, si étrangère à nos idées et à nos mœurs, la pièce elle-même n'était qu'un jeu, comme tout le reste. Point d'autre nœud que la gaieté, point d'autre but que le plaisir ; et la pièce finissait quand cette gaieté était épuisée, quand ce plaisir était porté au comble. Pour tout dire en un mot, le spectacle entier n'était qu'une plaisanterie générale, une mascarade de tous les dieux, et une parodie de tous les arts, dont l'effet devenait plus piquant, sur un théâtre resplendissant de la pompe de tous les arts et consacré par la présence de tous les dieux.

VIE

DE MÉNANDRE.

MÉNANDRE, célèbre poète comique grec, était Athénien, fils de Diopithe et d'Hégésistrate¹, et né au bourg ou déme de Céphisia, et non sur les bords du Céphise, comme le dit Poinset de Sivry, dans une vie de ce poète qu'il a mise en tête de sa traduction de quelques fragmens de Mé-

¹ Cette Notice sur Ménandre a déjà paru dans la *Biographie universelle*, t. XXVIII, p. 257-263. Mais, en la reproduisant ici, j'y ai fait des changemens et des additions considérables. Je dois avertir qu'il existe une *Dissertation : de Menandro*, par Hauptmann, Ger. 1734, que je n'ai pu me procurer, et une autre *Dissertation sur le caractère du talent de Ménandre*, par M. de Rochefort; cette dernière est insérée dans le tome XLIV du *Recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

² Suidas fait mention d'un autre Ménandre, aussi Athénien, et poète de l'ancienne comédie. D'un autre côté, il s'est trouvé des critiques qui, d'après un passage de Strabon mal interprété; lib. VII, p. 297, ont voulu faire de notre Ménandre un Gète ou un Scythe (Pinkerton, *Dissert. de Scyth. præf.* p. XII). Il est inutile d'insister sur de pareilles méprises pour les relever; il est peut-être même inutile de les avoir indiquées.

nandre. Une inscription du *recueil* de Gruter ¹ place sa naissance en la 3^e année de la CIX^e olympiade, 238 avant notre ère; et quelques auteurs ² rapportent sa mort vers la 3^e année de la CXXII^e olympiade, 290 avant la même ère. Il n'avait conséquemment vécu que cinquante-deux ans. C'est dans une carrière si courte qu'il acquit une gloire immortelle, comme la langue même qui fut embellie et perfectionnée par ses écrits, et qu'il composa un nombre prodigieux de comédies, à l'époque où l'art, devenu plus difficile et plus régulier, exigeait, de la part des auteurs dramatiques, plus de frais d'imagination, plus de respect pour les bienséances, plus de goût, de décence et de vérité. Quelques auteurs portent à cent huit ou cent neuf le nombre des drames qu'il produisit sur la scène ³. Apollodore, dans ses chroniques, n'en comptait que cent cinq, et c'est toujours au calcul le plus modéré qu'on doit s'attacher

¹ P. MXXVII, 2. L'inscription originale se conserve au monastère de Saint-Grégoire, à Rome. Voyez Winckelmann, *Hist. de l'Art*, liv. X, c. 2, p. 20.

² Anonym. *περί Κωμωδίας*, p. XII; Apollodore, dans Aulu-Gelle, *Noct. Attic.* lib. XVII, c. 4. Suivant Eusèbe, dont le calcul se retrouve dans le même Aulu-Gelle, la mort de Ménandre dut tomber en la 1^{re} année de la CXXII^e olympiade, c'est-à-dire deux ans encore plus tôt.

³ Suidas, tom. II, pag. 531; Auctor *Vitæ Terent.* p. 735; et Alii, *apud Aul.-Gell. Noct. Attic.* XVII, 4.

de préférence. Mais, s'il faut en croire un de ses biographes ¹, dont, à la vérité, le témoignage ne semble pas ici d'un bien grand poids, Ménandre avait, en outre, composé des *lettres*, adressées au roi Ptolémée Sôter, et des *discours en prose* sur divers sujets; et Quintilien ne conteste pas l'opinion qui lui attribuait des *harangues*, publiées sous le nom de Charisius ². Tant de travaux accumulés dans une vie si courte, prouvent que Ménandre possédait au plus haut degré cette faculté brillante qui forme le plus incontestable caractère du génie, le don de produire; et nous pouvons adopter sans peine le témoignage qu'il se rendait à lui-même, au dire d'un ancien scholiaste ³; que, *lorsqu'il avait achevé le plan d'une pièce, bien qu'il n'en eût pas encore écrit un seul vers, il se croyait arrivé au terme de son ouvrage.*

Les mêmes travaux, dont la seule énumération justifie à nos yeux la renommée de Ménandre, expliquent aussi le peu de détails que les anciens nous ont transmis sur sa vie. Une existence signalée par tant d'ouvrages dut être bien peu

¹ Suidas, à l'endroit cité plus haut.

² Quintil. *Instit.* lib. X, c. 1.

³ Schol. Horat. *ad Art. poet.* p. 633. Le même témoignage est rapporté par Plutarque, qui avoit fait une étude si approfondie des écrits de ce poète. Voy. *Oper. Moral.* p. 347, F.

fertile en événemens; et, à l'exception des disgrâces qu'il éprouva dans son talent, on doit croire que sa vie s'écoula paisiblement à l'abri de ces orages qui tourmentent trop souvent celle des gens de lettres qui ont plus d'ambition que de génie. Il paraît cependant que Ménandre ne fut pas toujours inaccessible aux séductions de la puissance, et qu'il eut, comme un autre, ses accès de vanité et ses instans de faiblesse. Lié d'une amitié intime avec Épicure, qui était né la même année que lui ¹, il avait épousé les principes de sa morale facile et de sa philosophie voluptueuse ². Il aimait les aises de la vie et le commerce des grands ³, et l'on reconnaît un parfait épicurien dans les traits sous lesquels nous le dépeint le fabuliste latin, dont il ne sera pas inutile de rappeler ici les vers ⁴ :

¹ Diogen. Laërt. lib. X, c. 14; Strabon. *Geograph.* lib. XIV, p. 526.

² Voyez, au sujet de ses liaisons avec Épicure, et de l'estime qu'il avait vouée à ce philosophe, au point d'être compté parmi ses disciples, le témoignage d'Alciphron, *Épist.* lib. II, 4, et celui de Ménandre lui-même, dans l'épigramme en l'honneur d'Épicure, laquelle fait partie du *Recueil de l'Anthologie*, t. I, p. 327. Fabricius, d'après ces autorités, a compris notre poète au nombre des épicuriens; *Bibl. Græc.* tom. III, p. 606.

³ Il était λαμπρός τῷ βίῳ, c'est-à-dire *magnifique dans sa vie*, suivant l'anonyme *περὶ Κωμῳδίας*, p. XII. Voyez aussi Alciphron, *Épist.* II, 3, 15.

⁴ *Phædri Fabul.* lib. VI, 1.

Demetrius Phalerensis qui dictus est,
 Athenas occupavit imperio improbo.
 Ut mos est vulgi, passim et certatim ruunt;
 Feliciter subclamant. Ipsi principes
 Illam osculantur quæ sunt oppressæ manum:
 Quis etiam resides et sequentes ostium,
 Ne defuisse noceat, repunt ultimum.
 In quibus Menander, nobilis comædus,
 Quas ipsum ignorans legerat Demetrius,
 Et admiratus fuerat ingenium viri:
 Unguento delibutus, vestitu adfluens,
 Veniebat gressu delicato et languido.

Ménandre ne se borna pas à saluer la fortune et à courtiser le pouvoir de Démétrius de Phalère; il devint son ami, de son flatteur qu'il avait été d'abord; mais il se releva de cette servilité trop commune par une fidélité toujours trop rare. Enveloppé, quelques années après¹, dans la disgrâce de ce même Démétrius, lors de la prise d'Athènes par un autre Démétrius, surnommé Poliorcète, il ne dut son salut qu'à l'intervention d'un parent du vainqueur, et probablement aussi à l'éclat de ses talens². Démétrius fit plus que d'épargner Ménandre, il voulut aussi se l'attacher; et malheureusement ce poète avait mérité que tous les oppresseurs de son pays le jugeassent capable de devenir leur ami. Mais l'expérience des grands

¹ En la 2^e année de la CXVIII^e olympiade.

² Diogén. Laërt. lib. V, p. 354; Suidas, tom. II, p. 492.

l'avait guéri de sa faiblesse, et leur malheur l'avait rendu sage. Il repoussa respectueusement les caresses de Démétrius; et, plus tard encore, recherché par un souverain aussi puissant qu'éclairé, par Ptolémée, fils de Lagus, qui, non content de l'appeler à sa cour par ses ambassadeurs, lui envoya des vaisseaux pour l'y conduire¹, il eut le mérite de préférer, à la faveur d'un grand prince et aux plaisirs d'une cour brillante, le séjour de sa patrie, et l'estime des Athéniens, cette estime si flatteuse et si enviée, quoique sujette à tant de caprices et de retours. Il ne jouit en effet que huit fois du plaisir de voir ses œuvres couronnées par le suffrage des juges du théâtre; et comme le noble orgueil qui accompagne toujours les talens supérieurs, est moins flatté par le triomphe le plus légitime, que découragé par la plus légère injustice, on conçoit que cette longue suite de disgrâces, que ces défaites multipliées d'un grand homme, sacrifié à des rivaux obscurs, aient dû remplir de secrètes amertumes une vie si honorée et si brillante au dehors. On partage le dépit et l'indignation de Ménandre, lorsqu'on lit dans Aulu-Gelle², que, rencontrant un jour Philémon,

¹ Plin. *Hist. nat.* lib. VII, c. 29; Alciphron. *Epist.* II, 3 et 4.

² *Noct. Attic.* lib. XVII, c. 4. Consultez encore à ce sujet, Athen. lib. XIII, p. 594; Alciphron. *Epist.* II, 3, 20; Apul. *Flor.* t. II, p. 21.

celui qui, par ses cabales, lui enlevait fréquemment la palme du mérite et les applaudissemens populaires, il lui dit avec cette franchise des anciennes mœurs : « Est-ce que tu ne rougis pas, » Philémon, toutes les fois que tu es déclaré » mon vainqueur ? » Faible dédommagement du talent humilié, qui ne peut attendre que de la justice d'une postérité étrangère et éloignée, celle qu'il serait si doux d'obtenir de son pays et de son siècle !

Ménandre éprouva d'ailleurs toutes les contrariétés que l'envie suscite aux hommes supérieurs. Il fut accusé de plagiat¹, ressource commune de ceux à qui l'on ne peut rien emprunter, et qui se vengent ainsi de leur impuissance, en la supposant dans autrui. Un certain Cæcilius prétendit que Ménandre avait transcrit d'un bout à l'autre une comédie d'Antiplane, dont il n'avait changé que le titre d'*Augure* en celui de *Superstitieux* : comme si de pareils larcins eussent

¹ Le grammairien Aristophane avait composé un *Traité des emprunts* de Ménandre, et un autre ouvrage, du même genre, avait été publié par un certain Cratinus : l'un et l'autre sont cités par Eusèbe, *Præp. Evang.* lib. X, c. 3. Il paraît, au reste, que les anciens poètes, tant tragiques que comiques, ne se faisaient aucun scrupule de se piller les uns les autres; et, indépendamment du témoignage précis d'Athénée à cet égard, nous en avons des preuves irrécusables dans le petit nombre de fragments mêmes qui nous restent de ces poètes.

pu se cacher un seul instant au grand jour du théâtre et à la malignité attentive d'un peuple entier de rivaux ! Un grammairien, nommé Cratinus, avait composé *six livres des emprunts de Ménandre*, à l'exemple de je ne sais quel Philostrate d'Alexandrie, qui avait écrit de même un gros traité sur ce qu'il appelait *les plagiat*s de Sophocle ¹. Ces sortes d'accusations, toujours reproduites et toujours méprisées, ne peuvent satisfaire que l'envie qui les provoque. Ménandre usa sans doute, ainsi que l'avoue un ancien et judicieux critique, du droit incontestable du génie de s'approprier la pensée d'autrui, en la marquant de son empreinte ; et il n'est pas vrai qu'il ait volé ses prédécesseurs, puisqu'il n'a pu que les embellir.

La nature, qui avait orné Ménandre de tous les dons de l'esprit, s'était montrée, à ce qu'il paraît, plus sévère envers sa personne ² : il était louche, et, si l'on peut accorder quelque confiance à une

¹ Sur cet ouvrage et autres semblables, dont il est fait mention dans les écrits des anciens, voyez J. Taylor, *Lect. Lys.* c. II, p. 230.

² Suidas dit de lui qu'il était : *Ἐραβός τὰς ὄψεις, ἀγύς δὲ τὸν νοῦν* (t. I, p. 531). C'est-à-dire qu'il était louche, mais plein d'esprit. Nous sommes obligés de nous en rapporter au biographe pour le premier point ; quant au second, il eût pu se dispenser de nous apprendre ce que le nom seul de Ménandre attestait suffisamment.

image qui le représente dans ses dernières années, il fallait, en le regardant, songer à son génie, pour faire grâce à sa figure. Il eut néanmoins une passion très-vive pour les femmes¹, et cette passion devint, comme son talent, la source de ses succès, aussi bien que de ses disgrâces. L'amour fut l'âme de ses ouvrages; il le peignit sous toutes les formes, avec tous ses charmes et tous ses chagrins. Le grave Plutarque assurait² que *l'amour s'exhalait comme un souffle commun de toutes les pièces de Ménandre*; et le galant Ovide a remarqué³ qu'il n'y avait aucune comédie de Ménandre qui fût sans amour. Mais je ne sais si Ovide mérite la même confiance, lorsqu'il ajoute que néanmoins cet auteur était mis sans danger entre les mains des jeunes vierges; ou, en d'autres termes, que

La mère en prescrivait la lecture à sa fille.

Les mœurs grecques étaient sans doute moins scrupuleuses que les nôtres; mais les orages de l'amour, et la vie des courtisanes, seuls personnages du sexe que Ménandre pût présenter dans

¹ Καὶ περὶ γυναικῶν ἐμμανίστατος, dit Suidas, au même endroit.

² Dans un *Traité sur l'Amour*, aujourd'hui perdu, mais dont Stobée nous a conservé des fragmens, *Serm.* LXI, p. 393.

³ *Trist.* II, 376; ajoutez à ces témoignages ceux d'Alciphron, *Epist.* I, 29, et de Philostrate, *Epist.* XLII, p. 933.

ses drames, n'étaient probablement pas des tableaux faits pour être offerts à une imagination chaste. La seule chose qu'on puisse conclure avec certitude de ces éloges poétiques, c'est que Ménandre ne souilla jamais la scène de ces images et de ces expressions obscènes qu'affectionnait tant la muse effrontée d'Aristophane. Il paraît, par une inscription en vers gravée sur l'une de ses statues, et que je rapporterai plus bas, que *ses drames étaient tous terminés par un mariage*, seul moyen qu'il eût de rendre honnêtes, au dénouement, des amours qui ne l'étoient pas dans la pièce. En cela aussi, on peut dire qu'il a été le précurseur de nos comiques modernes, qui ne sauraient non plus dénouer une comédie sans une noce, bien qu'ils n'aient peut-être pas pour cela d'aussi bonnes raisons que Ménandre.

Trompé souvent par ses maîtresses, Ménandre se vengea de leurs caprices en les traduisant sur la scène; et les titres seuls de trois de ses pièces, *Thaïs*, *Glycère* et *Phanion*, qui sont les noms de trois courtisanes célèbres¹, suffiraient pour prouver que le talent de Ménandre ne recula pas

¹ Il faut ajouter à ces trois noms celui de *Bacchis*, dont il paraît, par le témoignage d'Alciphron, *Epist.* I, 29, que Ménandre fut vivement épris, et à laquelle il consacra même une de ses pièces, dont Plutarque cite deux vers, *De Garrul.* p. 513, F.

devant la crainte de retracer des mœurs et des images licencieuses, quoique le grave Plutarque nous assure ¹, à propos de ces mêmes ouvrages, que l'objet de Ménandre, en exposant au théâtre de pareils vices, était d'en provoquer le blâme et d'en inspirer le mépris. Nous savons trop, par notre propre expérience, que cette moralité est rarement le fruit qu'on retire des amours du théâtre; et à Athènes, comme à Paris, la scène enflammait sans doute plus de passions qu'elle n'en corrigeait.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons plus à présent apprécier Ménandre sous ce rapport, comme sous tous les autres, que par les témoignages des anciens. Le temps a dévoré tout son théâtre; et le petit nombre de fragmens qui ont échappé à la destruction, n'est dû, en général, qu'à l'attention scrupuleuse des grammairiens et des philosophes, qui cherchaient, dans un si excellent écrivain, des autorités pour la langue et pour la morale. Parmi les Latins, Nævius, Trabea, Lavinius, mais surtout Cæcilius, dont Horace a vanté la

¹ Plutarque, *Symposiac.* lib. VII, p. 712. Un auteur ancien, Ausone, *Præfat. Cent. Nupt.* p. 169, fait honneur à Ménandre d'une vie irréprochable au milieu de travaux licencieux: *Quid ipsum MENANDRUM, QUID COMICOS OMNES, quibus severa vita est et læta materia?* Mais en distribuant cet éloge à tous les comiques sans exception, il me semble que la part qui en revient à Ménandre s'en trouve considérablement affaiblie.

*gravité*¹, ne furent guère que des traducteurs de Ménandre. Afranius, celui de tous ses imitateurs latins qui, après Térence, s'approcha le plus de son exquise élégance, au témoignage d'Horace, *Epist.* II, 1 :

Dicitur Afrani toga convenisse Menandro,

ne se contenta pas, comme on l'a dit plus d'une fois, de former son talent sur celui de Ménandre; il lui déroba des sujets entiers, rendus mot pour mot, et littéralement traduits : c'est Cicéron qui nous l'atteste². Tout le monde sait que Térence imita Ménandre de la même manière, c'est-à-dire en le copiant. Mais tout le monde n'a pas suffisamment compris le sens de ces paroles, dans l'épigramme si connue de Jules-César³ :

Tu quoque, tu in summis, ô dimidiato Menander,
Ponemus.

en supposant que, par le titre de *demi-Ménandre*, donné à Térence, César faisait simplement allusion aux fréquentes imitations du poète grec, que s'était permises l'auteur latin. César voulait dire, et nous en donnerons la preuve, que Térence, en

¹ Horat. *Epist.* II, 1; add. Charis. inter Grammat. II, in fine.

² Cic. de *Finib.* I, 3. 7 : *Ut ab Homero Ennium, Afranium à Menandro.*

³ Apud Donat. *Vita Terent.* p. 754.

compilant *deux drames* de Ménandre pour en composer *un seul* des siens, s'était réduit à n'être ainsi, pour chacune de ses comédies, que *la moitié de Ménandre*.

Une erreur plus grave, et qu'il importe encore plus de relever, c'est cette assertion de La Harpe, que *nous ne connaissons plus Ménandre que par les imitations du comique latin*. Bien qu'il ne nous reste de lui aucune pièce entière, ni même aucun fragment assez considérable, pour que nous puissions juger de la manière dont il formait une intrigue ou développait un caractère, nous possédons du moins assez de fragmens écrits dans sa langue originale, pour être à même d'apprécier l'une des parties les plus brillantes de son talent, sa versification et son style; et c'est ce que La Harpe aurait dû dire. Mais La Harpe, critique habile et judicieux en ce qui concerne le théâtre français, ignorait complètement le théâtre et la littérature des anciens; et c'est ce qu'il doit m'être permis de dire.

Ménandre fut le prince de la nouvelle comédie, c'est-à-dire que, lorsque les lois d'Athènes eurent enlevé aux poètes dramatiques la ressource si facile des calomnies, des sarcasmes, des personnalités injurieuses, des aventures véritables exposées sous le nom et avec le masque de citoyens connus, ou du moins sous les noms de personnages imaginaires,

Ménandre devint le créateur et le modèle d'un drame raisonnable, où la censure des vices et des travers du cœur humain ne fut plus exposée qu'en traits généraux; sans aucune allusion à des faits particuliers; où la conduite de l'action, débarrassée de la présence et des déclamations du chœur, put à la fois captiver l'attention la plus soutenue, et satisfaire le goût le plus sévère; où le développement gradué des caractères, la progression toujours naturelle et toujours croissante de l'intérêt, laissèrent à une grande distance la tragédie elle-même, perfectionnée par le génie de Sophocle, mais toujours asservie à la pompe des chœurs et à toutes les entraves du drame lyrique. La comédie de mœurs et de caractères, telle qu'elle fut conçue et exécutée par Ménandre, devait donc très-peu différer de la bonne comédie moderne; les fragmens qui nous en restent prouvent l'excellence et le goût exquis de sa diction, le naturel et la vérité de son dialogue; et ce qui ajoute encore aux regrets que nous inspire la perte de ses ouvrages, c'est que, suivant un critique célèbre :

« Ils contenaient la peinture la plus vraie, la
 » plus spirituelle et la plus exacte des mœurs,
 » des usages et des manières de son siècle, qui
 » était celui des premiers successeurs d'Alexandre. »

Ménandre avait développé à l'école de Théo-

phraste, son maître ¹; ce talent d'observation qui le mit au premier rang, non-seulement des auteurs comiques, mais des philosophes et des moralistes ². Plus tard, il puisa dans les leçons et dans les exemples du poète Alexis, de la moyenne comédie, poète dont il était le neveu ³, cette gaité vive et piquantè, ce tour à la fois gracieux et malin de la pensée, cette force comique enfin, dont Térence, son imitateur, était dépourvu, au jugement de César, et qui assaisonnait la morale par le plaisir. C'est sous ce double rapport, et particulièrement comme moraliste, qu'il plaisait à Quintilien ⁴, qui trouvait dans son théâtre toutes les parties de l'orateur, et qui le recommande surtout, comme un modèle, dans l'art si difficile de faire parler, à chaque personnage, à chaque âge, à chaque condition humaine, le langage qui lui convient.

C'est à peu près dans les mêmes termes, mais d'une manière encore plus développée et plus approfondie, que Plutarque s'exprime à ce sujet, dans un *Parallèle de Ménandre et d'Aristophane*, qui n'est pourtant que l'esquisse ou le sommaire

¹ Diog. Laërt. lib. V, c. 36.

² C'est le mérite que lui attribue Manilius, lib. V, 469: *Ut vitam vitæ ostenderet.*

³ Suidas, au mot *Alexis*, et Anonym. *αἱ κωμωδίας*, p. XII.

⁴ Quintil. *Instit. orat.* lib. X, c. 1.

d'un traité plus étendu, que le temps nous a ravi.

« Ménandre, dit Plutarque, ou son abrégiateur, »
 » sait adapter son style et proportionner son ton »
 » à tous les rôles, sans négliger le comique, mais »
 » sans l'outrer. Il ne perd jamais de vue la na- »
 » ture, et la souplesse et la flexibilité de son »
 » expression ne sauraient être surpassées. On peut »
 » dire qu'elle est toujours égale à elle-même, et »
 » toujours différente, selon le besoin : semblable »
 » à une eau limpide qui, coulant entre des rives »
 » inégales, en prend toutes les formes, sans rien »
 » perdre de sa pureté. Il écrit en homme d'esprit, »
 » en homme de bonne société; il est fait pour être »
 » lu, représenté, appris, par cœur, pour plaire »
 » en tout lieu et en tout temps; et l'on n'est pas »
 » surpris, en lisant ses pièces, qu'il ait passé »
 » pour l'homme de son siècle qui s'exprimait »
 » avec le plus d'agrément, soit dans la conver- »
 » sation, soit par écrit. » A l'appui de ces éloges, »
 » qui ne sauraient partir d'une source à la fois plus »
 » pure et plus élevée, Plutarque nous apprend, en »
 » divers endroits de ses écrits ¹, que les pièces de »
 » Ménandre faisaient l'ornement des fêtes particu- »
 » lières et des réunions domestiques; qu'on les »
 » représentait pendant la durée des repas; que les »
 » convives se passaient plus aisément de vin que

¹ Vid. Plutarch. *de Fals. Pud.* p. 531, B.; *Symposiac.* VIII, p. 712, B.; *Comp. Arist. et Men.* p. 853, B.

de Ménandre. On déclamaient de même, dans les écoles, les pièces de Ménandre; elles faisaient le sujet habituel et le texte des exercices littéraires que les maîtres proposaient à leurs disciples. Tout homme bien élevé devait savoir tout Ménandre par cœur, au témoignage de Denys d'Halicarnasse ¹, et de Dion Chrysostôme ²; et ce dernier, enchérissant sur les éloges décernés à Ménandre, le préfère sans hésiter à toute l'ancienne comédie grecque. Ainsi, les hommages de la postérité dédommagèrent amplement ce grand poète de l'injustice de ses contemporains; et celui qui se vit si rarement honoré des applaudissemens du théâtre, comme dit Martial ³:

Rara coronato plausere theatra Menandro,

vécut long-temps dans la mémoire de tous les hommes.

Il serait inutile de s'appesantir davantage sur des éloges dont nous ne pouvons plus à présent vérifier que la moindre partie. Il serait également hors de propos de déplorer la fatalité qui nous a privés des œuvres d'un si excellent écrivain, œuvres qui durent être si répandues sur toute la face du vaste empire romain, et dont la célé-

¹ Dionys. Halic. *de Script. vet. jud.* p. 424.

² *Orat.* XXXI, p. 628, 13.

³ Martial. *Epigram.* lib. V, 10.

brité avait passé jusqu'aux extrémités de l'Orient, puisque l'historien arabe Abouldpharadj parle de Ménandre, et vante ses comédies ¹. S'il fallait ajouter foi au témoignage d'un de ces Grecs qui, au quinzième siècle, remplirent l'Italie et le monde entier de leurs plaintes éloqu岸tes, mais aussi de leurs récits mensongers et frivoles, le théâtre de Ménandre, qui existait encore à Constantinople dans l'un des siècles qui précédèrent immédiatement celui-là, aurait disparu par la faute des évêques, ennemis trop rigoureux des jeux de la scène et des peintures voluptueuses présentées par Ménandre ². Le célèbre Allacci assurait que *vingt-trois comédies* de Ménandre, recueillies par Michel Psellus, et expliquées par ce rhéteur dans son école, se conservaient de son temps dans les bibliothèques de Constantinople ³. Il est certain qu'au douzième siècle, les

¹ Voyez son témoignage dans Fabricius, *Bibl. gr.* t. II, p. 455.

² P. Alcyonius, *de Exil.* lib. I, p. 69, prétendait tenir de Démétrius Chalchondyle, que les empereurs de Constantinople avaient fait brûler, sur la demande des prêtres grecs, les œuvres de Ménandre, de Philémon, de Sappho, de Mimnerme, d'Alcée et d'autres poètes, pour substituer à ces écrits les poésies sacrées de saint Grégoire de Nazianze. Voyez les propres paroles de P. Alcyonius, dans Fabricius, *Biblioth. græc.* t. II, p. 460, Harlès.

³ Leon. Allat. *de Psellis*, apud Fabric. *Bibl. gr.* t. X, p. 69. Mais l'Allacci a probablement été induit en erreur, ainsi que l'a déjà remarqué Vossius, *de Poët. Gr.* p. 57.

écrits de Ménandre subsistaient encore, sinon dans leur entier, du moins pour la plus grande partie, puisque l'archevêque Eustathe y a fréquemment recours dans ses *Commentaires sur Homère*. Ce serait donc à la fin de ce douzième siècle, et au commencement du treizième que le brigandage de nos ancêtres, à Constantinople, rendit si désastreux pour les lettres et pour les arts, qu'il faudrait rapporter l'entière destruction du théâtre de Ménandre. Mais à quelque cause que l'on doive attribuer la perte de ses ouvrages, cette perte, éternellement regrettable, ne saurait être adoucie que par l'espoir, déjà plus d'une fois déçu, et cependant toujours conservé, que peut-être ce trésor, enfoui dans un coin ignoré du monde, ou sous les ruines de cités détruites, sortira quelque jour de dessous les décombres de la vénérable antiquité.

Ménandre vécut cinquante-deux ans, comme je l'ai déjà dit plus haut, d'après une inscription du *recueil* de Gruter, et il termina sa carrière en l'an 290 avant J.-C. Quant au genre de sa mort, il ne nous est appris avec quelque certitude que par un scholiaste d'Ovide, qui applique à notre auteur ce vers du poëme d'*Ibis* :

Comicus ut perijt, mediis dum nabat in undis,

et qui ajoute que Ménandre se noya en se baignant

dans le port du Pirée¹. Les Athéniens lui érigèrent, non loin de là, sur la voie publique, un tombeau voisin du cénotaphe d'Euripide; et Pausanias, qui voyageait dans la Grèce au second siècle de notre ère, vit encore ce tombeau², ainsi que la statue de Ménandre, placée, dans le théâtre d'Athènes, parmi celles de Sophocle, d'Eschyle et d'Euripide³. Telle est la fatalité attachée souvent aux destinées des hommes célèbres, que les traits de Ménandre ont été sauvés de l'oubli, dont ses écrits sont devenus la proie. Une statue de ce grand homme, qui a long-temps orné le musée de Paris, et qui depuis est retournée, avec les autres trophées de nos victoires, reprendre son ancienne place au Vatican, est probablement, suivant l'ingénieuse conjecture de Visconti⁴, la même que Pausanias avait vue à Athènes. Une autre petite image en bouclier, reproduite par cet illustre antiquaire, d'après Fulvius Ursinus, et Jean Faber, nous offre également les traits de

¹ Alciphron semble dire, *Epist.* II, 4, p. 328, que Ménandre avait une maison de campagne au Pirée.

² Pausan. lib. I, c. 2.

³ Pausan. lib. I, c. 21; Dion. Chrysost. *Orat.* XXXI, p. 628, 13.

⁴ *Museo Pio Clement.* t. III, p. 15, et *Iconogr. grecq.* t. I, p. 69.

Ménandre ¹; et un marbre du musée de Turin, qui ne consiste plus à présent que dans une gaine d'Hermès, chargée d'inscriptions grecques en son honneur ², consacrait la même image.

Les écrits des anciens nous ont conservé les titres d'environ *cent* de ses pièces. C'est également aux citations fréquentes de Ménandre, qu'on trouve éparses dans leurs ouvrages, que nous devons la connaissance certaine de plusieurs fragmens de ce poète. J. Hertelius, le premier ³, et, après lui, Henri Etienne ⁴, et surtout H. Grotius ⁵, entreprirent de recueillir ces *Fragmens*, et d'autres morceaux de poètes comiques et tragiques, qu'ils publièrent accompagnés d'une version latine ⁶. Jean Leclerc vint après eux, qui, s'attachant

¹ C'est celle que nous avons fait reproduire en tête de cette *Vie de Ménandre*.

² Ceux de nos lecteurs qui sont familiarisés avec la langue grecque ne seront pas fâchés de retrouver ici une de ces épi-grammes données par Brunck, dans ses *Analect.* III, p. 269, et la même, suivant Meursius, *Athen. Att.* I, qui fut gravée sur le tombeau de notre poète :

Φαιδρόν ἱταῖρον ἴρωτος ὄρξος, Σειρήνας θεάτρων,

Τόν δὲ Μένανδρον, αἰεὶ κρῖτα πυκνάζομενον.

Οὐνεκ ἂρ' ἀνθρώπους ἰατρὸν βίον ἐξεδίδαξεν,

Ἠδύνας σκληρῶν δράμασι πᾶσι γάμω.

³ Basil. 1561; voy. la *Bibl. grecq.* de Fabricius, t. II, p. 727.

⁴ *In. Com. grec. sententiis*, Paris, 1569.

⁵ *Excerpta ex trag. et com. grec.* Paris, 1616.

⁶ On les trouve aussi rassemblés dans l'édition des *Poetae Graeci*

exclusivement aux *Fragmens de Ménandre et de Philémon*, en publia le recueil le plus complet et le plus exact, à ce qu'il crut ¹. Mais les fautes sans nombre et les énormes bévues qui déshonorèrent cette malheureuse compilation, excitèrent, l'année d'après, l'une des plus rudes guerres de plume dont la république des lettres eut encore été affligée. Sous le nom d'un *Philéleuthère*, de Leipsig, le docte anglais Bentley releva les erreurs du savant français avec une aigreur sans exemple, mais en même temps avec une raison et un savoir qui font de cet opuscule de Bentley ², l'un des monumens les plus remarquables à tous égards de la critique moderne. Leclerc se défendit par des injures adressées à Bentley lui même, que toute l'Europe avait reconnu dès l'abord; et, à son exemple, Corneille de Paw ³, et Jac-

minores, p. 486-493, donnée par Rad. Winterthou, Cantabrig. 1632. et dans le recueil intitulé: *Sententiæ insignes Græcorum quinquaginta comicorum*, etc. d'Ignace Albani, Brescia, 1612, in-12.

¹ *Menandri et Philemonis reliquiæ, quotquot reperiri potuerunt, græcè et latinè, cum notis Hug. Grotii, et Joan. Clerici*, etc. Amstelod. 1709.

² *Phileleuther. Lips. Emendationes in Menandri et Philemonis reliquiis*, etc. Trajecti ad Rhenum, 1710, et rursus, Cantabrigiæ, 1714.

³ Sous ce titre: *Philargyrii Cantabrigiensis Emendationes*, etc. Amstelod. 1711.

ques Gronovius¹, qui ne craignirent pas de prendre sa défense, versèrent, à défaut de raisons, des flots d'encre et de bile dans cette longue et violente querelle. Tout l'avantage resta à Bentley, qui sans doute ne descendit lui-même aux injures que pour s'accommoder au ton de ses adversaires, et pour les consoler, du moins sous ce rapport, d'une supériorité trop accablante, sous tous les autres.

Il n'entre pas dans le plan qu'ont suivi les premiers éditeurs de cet ouvrage, et dans celui que j'ai dû adopter moi-même pour la publication des *Fragmens de Ménandre et de Philémon*, de m'étendre sur tous les travaux dont ces fragmens ont été l'objet de la part de quelques critiques modernes, tels que Brunck², Heringa³, Fr. Zedelius⁴, Porson⁵, M. M. Robert Walpole⁶, Boeckh⁷, et Fr. Jacobs⁸. Mais je ne saurais passer sous silence

¹ *Infamia Emendationum in Menandri reliquiis*, etc. Lugduni Bat. 1710.

² Dans ses *Poet. Græc. Gnom.* Argentorat. 1764, p. 189-194.

³ *In observat. c. XXVIII*, p. 238 et sqq.

⁴ *Neues Magazin für Schulen*, vol. I, p. 1, p. 173-192.

⁵ *Miscellaneous Tracts and Crit.* passim.

⁶ *Comic. Græc.* London, 1812.

⁷ *Ad Platon. de legib.* p. 97; *Min.* p. 191, et alib.

⁸ Notes manuscrites sur un exemplaire de Ménandre, citées et mises à profit par M. Meinecke. Voy. sa *Préface*, p. V.

l'excellente édition que M. Auguste Meinecke a donnée de ces fragmens, sous le titre modeste de *Menandri et Philemonis reliquiæ*, et qui a été publiée en 1823, à Berlin, par les soins de M. Ph. Buttmann. Ce recueil, aussi complet qu'il soit possible de l'effectuer dans l'état actuel de nos connaissances, est enrichi de savantes notes, et se recommande par une érudition vaste et sûre, par une critique fine et judicieuse. A la suite des *Fragmens de Ménandre*, l'éditeur a donné, pages 311-340, sous le titre de : *Menandri sententiæ singulares*, un recueil de vers, détachés et rangés alphabétiquement, au nombre de 685, lesquels forment chacun un sens complet, et expriment chacun une idée morale¹. Ces *sentences*, dont quelques-unes se retrouvent, avec plus ou moins d'altération, dans les fragmens subsistans de Ménandre, peuvent bien en effet appartenir, pour le fond de la pensée, à ce grand écrivain; mais on ne doit, en général, les considérer que comme des espèces d'extraits et de compilations de ses ouvrages, rédigés par ces mains ignorantes qui gâtent tout ce qu'elles touchent, et dans ces temps de décadence, où l'on abrège tout pour

¹ Une partie de ces *FNOMAI MONOTIXOI* avait déjà été publiée par Alde Manuce, en 1495. Un plus grand nombre l'a été tout récemment par M. Schneider, dans l'*Appendice* de son édition des *Fables d'Esopé*, Vratilav. 1812. Deux manuscrits de la

tout détruire. Enfin , M. Meinecke a joint à ces fragmens, plus ou moins considérables, plus ou moins authentiques, de Ménandre, plusieurs *lettres* du recueil d'Alciphron, qui, forgées, comme l'on sait, sous les noms de Glycère et de Ménandre, peuvent servir à éclaircir, avec plus ou moins d'autorité, quelques particularités du caractère et de la vie de ce grand poète.

Quelques-uns des *Fragmens de Ménandre* que nous donnons au public, avaient déjà été traduits en français par feu M. Lévesque ¹, et avant lui Poinsinet de Sivry avait inséré un plus grand nombre de ces *fragmens* à la fin de sa traduction du *Théâtre d'Aristophane*, le tout précédé d'une *vie de Ménandre*, de sa composition, et accompagné de quelques notes ². Il serait difficile de donner, à quiconque est tant soit peu familiarisé avec la langue des Grecs, une juste idée du mérite de ces traductions. Il suffira de dire que le travail de Poinsinet, absolument calqué sur celui de Leclerc,

Bibliothèque du Roi, cotés 1166 et 1168, contiennent, sous le titre de : Πραγματικὴς Μενάνδρου, des *sentences* ou *pensées morales* de notre poète, en plus grand nombre qu'aucun des manuscrits qui en ont fourni jusqu'ici aux éditeurs des *Fragmens de Ménandre*. Je les ai collationnés avec soin, et je compte les publier prochainement.

¹ Dans le volume de la *Collection des moralistes anciens*, Paris, Didot aîné, 1782, in-12, intitulé : *Caractères de Théophraste, et Pensées morales de Ménandre*, p. 141-153.

² *Théâtre d'Aristophane*, Paris, 1784, in-8°, t. IV, p. 261-283.

fourmille encore de plus de fautes. L'auteur, qui ne consultait jamais que la version latine, et qui ne la comprenait pas toujours bien, attendu qu'elle est souvent inintelligible, n'a pas même connu les *observations* de Bentley, qui auraient pu le préserver des erreurs commises par Leclerc; et, quant aux notes de Poinset, l'érudition qu'il y déploie, puisée à la même source, est égale à l'intelligence qu'il avait du grec. Il est superflu d'ajouter qu'en prenant pour base de notre travail l'édition de M. Meinecke, nous avons eu, sur Poinset de Sivry, le double avantage de traduire d'après un texte plus pur un plus grand nombre de fragmens; de sorte que nous pouvons dire, sans manquer à la vérité, ou à la modestie, que ces *Fragmens de Ménandre*, tant ceux qui avaient été traduits que ceux que nous avons traduits nous-mêmes, paraissent aujourd'hui pour la première fois en français.

FRAGMENS

DE MÉNANDRE.

Des Adelpbes, ou des Frères ¹.

I.

Qu'est-il besoin de conserver tant de biens, à qui conserve tant de sujets de crainte ²?

La perte de cette pièce de Ménandre, regrettable à bien des égards, se trouve du moins réparée en partie par la pièce de Térence, qui porte le même titre, et qui paraît en avoir été totalement et fidèlement empruntée. Mais Térence ne s'était pas borné à extraire ou à traduire, dans ses *Adelpbes*, le drame de Ménandre. Il avait également mis à contribution une autre comédie de Diphile, intitulée : ΣΥΝΑΡΟΤΗΣΚΟΝΤΕΣ, et déjà exploitée par Plaute. Cet aveu de Térence, sur le double emploi d'originaux grecs, pour en composer une comédie latine, serait à peine croyable de toute autre bouche que la sienne. Voici ses propres paroles, dans le prologue de ses *Adelpbes*, vers six et suivans :

ΣΥΝΑΡΟΤΗΣΚΟΝΤΕΣ (a) *Diphili comædia est;*
Eam κομμοβιεντες Plautus fecit fabulam.
In Græca adulescens est, qui lenoni eripit
Meretricem in prima fabula; eum Plautus locum
Reliquit integrum; cum hic locum sumpsit sibi
In Adelpbos; verbum de verbo expressum extulit.

Plusieurs des fragmens des *Adelpbes de Ménandre*, que nous allons rapporter, ont été cités à tort, dans l'édition de Leclerc, comme appartenant à la comédie des *Pêcheurs*.

² Dans Stobée, *Serm. VIII*, p. 97, ed. Gesn. Le sens de ce vers

(a) Ceux qui menrent ensemble.

II.

C'est une affaire que de trouver le parent d'un pauvre. Personne en effet n'avoue volontiers qu'il tienne à un homme qui a besoin de quelque secours; il semble qu'en faisant un pareil aveu, on s'exposât à une demande ¹.

III.

Si chacun de nous se montrait toujours prêt à repousser l'injustice, à faire cause commune avec l'opprimé; si tous s'entraidaient avec zèle, et regardaient comme leur le tort fait à autrui, le mal

de Ménandre, ainsi isolé de ceux qui le précédaient et le suivaient, est assez difficile à saisir. Grotius l'a traduit de cette manière: *Quid multa cauto, multa cum timeas, opus?* interprétation qui, comme la plupart des versions latines, laisse subsister toute l'obscurité de l'original, sous une apparente exactitude. Un autre sens dont ce vers est susceptible, et qui serait celui-ci: *Combien doit prendre de précautions celui qui a beaucoup à craindre!* conviendrait peut-être mieux, au sujet pour lequel il est cité par Stobée, dans le chapitre de la *Timidité*; ce serait le sens du vers si connu de P. Syrus: *Necesse est multos timeat, quem multi timeat*, que Racine a eu probablement en vue, lorsqu'il a dit dans *Britannicus*, acte IV, sc. 3:

Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre.

¹ Dans Stobée, *Serm.* X, p. 127. Ces vers sont imités par Térence, *Phormion.* acte II, sc. III, v. 10:

Quia cogens relicta est misera, ignoratur parens,
Negligitur ipsa; vide avaritia quid facit.

que font les méchans n'augmenterait pas au point où nous le voyons ; mais , toujours observés et justement châtiés , ils deviendraient plus rares ou disparaîtraient tout-à-fait ¹.

IV.

Salut , ô terre chérie ! enfin , après une longue absence , je te revois et te salue ; c'est un hommage que je n'offre pas à tout pays , mais que je réserve pour le mien. La vue du sol qui me nourrit est pour moi l'aspect de la divinité même ².

V.

La conscience est pour le juste la voix de Dieu même ; ainsi l'ont décidé les sages ³.

¹ Dans Stobée , *Serm.* XLIII , p. 170. Excellente maxime , sans doute , et digne d'être proclamé sur le théâtre , après avoir été enseignée par les philosophes. *Quel est , demandait-on à Solon , le meilleur moyen d'empêcher les hommes d'être injustes ? — S'ils éprouvent , répondit-il , à l'égard de l'injustice , les mêmes sentimens que les opprimés , bien qu'ils ne soient pas eux-mêmes opprimés.* Diogène de Laërte ; liv. I , c. 59 ; et Coray , *ad Solon.* Plutarch. I ; p. 160. Du reste , je dois observer que c'est sans raison suffisante que Leclerc a rapporté aux *Adelphes* ce fragment de Ménandre cité par Stobée , sans aucune attribution , et rangé en conséquence par M. Meinecke au nombre des *incertains* , p. 201.

² Dans Stobée , *Serm.* LVI , p. 215.

³ Saint-Justin , *de Monarch. Dei* , p. 41. Plutarque , *Plat.*

VI.

Ce n'est pas simplement la communauté de biens, mais celle de prudence et de conseil, qui doit exister entre amis ¹.

VII.

Une loi antique commande de respecter les princes. Mais il faut résister fortement aux méchants, et ne pas leur laisser tout entreprendre; autrement, tout serait renversé dans le monde ².

Quæst. t. II, p. 999, cite de Ménandre une sentence semblable à celle-là : Ὁ Νεὺς γὰρ ἐμῶν ὁ Θεός; c'est-à-dire, *notre Dieu, c'est notre intelligence*. Sénèque a dit de même, *Epist.* XLI: *In uno quoque bonorum virorum habitat Deus*. On pourrait cependant, isolée comme est cette dernière proposition, l'entendre dans le sens que présentent ces vers si connus de Virgile, *Æneid.* IX, v. 157 :

... Diine hunc ardorem mentibus addunt,
Euryalæ, an sua cuique Deus fit dira cupido?

Mais, d'après le sens incontestable qu'offre le vers de Ménandre que nous avons donné en premier lieu, et d'après la tournure habituelle de ses pensées, ordinairement graves et religieuses, il est plus convenable d'y voir le sens que Cicéron trouve dans une sentence qu'il attribue, peut-être à tort, à Euripide, et à laquelle il fait allusion dans ce passage des *Tusculanæ*, liv. I, c. 26 : *Ergo animus qui, ut ego dico, divinus, ut Euripides audeat dicere, Deus*.

¹ Dans Suidas, au mot : Κουὰ τὰ τῶν φίλων. Voyez à ce sujet un passage de Cicéron, de *Amicit.* c. XIII.

² Dans Stobée, *Serm.* XLIV, p. 171, de l'édition de Grotius. Le

VIII.

Oh! que je suis heureux! je ne me marie pas ¹!

IX.

Il est parvenu au comble de l'impudence, celui qui ne sait ni rougir de rien, ni redouter rien ².

X.

Il n'est rien de plus audacieux que l'ignorance ³.

XI.

Malheur à moi, qu'un revers imprévu rend insensé ⁴!

premier des quatre vers de ce fragment appartient à Euripide, et se lit parmi les fragmens de ce poëte recueillis par Musgrave p. 411.

¹ C'est Donat qui rapporte ce vers de Ménandre, pour éclaircir celui-ci des *Adelphes* de Térence, act. I, sc. I, v. 18:

Quod fortunatum isti putant, uxorem nunquam habui.

² Priscian. lib. XVIII; comparez avec les vers des *Adelphes*, act. I, sc. II, v. 4, 5.

³ Térence a encore imité ce vers, *Adelphes*, act. II, sc. I, v. 18:

Homine imperito nunquam quidquam injustius.

⁴ C'est le sens de cet autre vers de Térence, *Adelphes*, act. II, sc. I, v. 43:

Minime miror, qui insanire occipiunt ex injuria.

XII.

Le pauvre est timide en tout ce qu'il entreprend; il se croit toujours en butte au mépris. L'homme dont la condition est médiocre, ô Lamprias! supporte plus constamment les révers ¹.

Des Pécheurs.

XIII.

Celui qui, le premier, trouva l'art de nourrir le pauvre, fit beaucoup de malheureux. Il était plus simple en effet de laisser mourir l'homme qui ne pouvait vivre sans travail ².

¹ Dans Stobéc, *Serm.* XCIV, p. 515. On reconnaît encore ici l'original de cette pensée de Térence, *Adelphes*, act. IV, sc. III, v. 14-16.

Omnes quibus res sunt minus secunda, magis sunt nescio quomodo suspiciosi, ad contumelliam omnia accipiunt magis; Propter suam impotentiam, se semper credunt ludier.

² Dans Stobée, *Serm.* LXI, p. 230. Cette sentence chagrine, probablement mise dans la bouche de quelque ouvrier vivant avec peine du travail de ses mains, avait été déjà employée par un autre poète comique, Antiphane, dont Stobée nous a conservé aussi le passage. En voici la traduction :

« Le premier des Dieux qui découvrit l'art de gagner sa vie, » fit aux hommes un bien mauvais présent. Si quelqu'un en effet » se trouvait dans l'indigence, faute de travailler, il n'aurait qu'à » courir, un seul jour, le risque ou de devenir riche ou de périr.

XIV.

Vous êtes père, vous êtes possesseur d'une fille; possession onéreuse, dont il n'est pas facile de disposer, et qu'il n'est pas facile de garder ¹.

XV.

La richesse peut rendre les hommes meilleurs².

XVI.

C'était un gros porc qui se roulait dans la fange... Il se livrait aux délices, de manière à ne pas s'y livrer long-temps... Aussi disait-il souvent : La mort qui me paraîtrait préférable, la mort la plus belle à mon gré, ce serait d'exhaler mon dernier soupir l'estomac bien plein, couché sur le dos, et pouvant à peine parler, mais mangeant encore et disant : Je crève de volupté ³.

» Mais nous qui trouvons dans nos bras comme des arrhes de la
 » vie, nous sommes toujours pauvres avec nos espérances; et
 » plutôt que de manquer un jour ou deux du nécessaire, nous pré-
 » férons rester gueux toute la vie. »

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXXVII, p. 332.

² Dans le même, *Serm.* XC, p. 366.

³ Dans Athénée, *Deipnosopl.* liv. XII, c. 72. Ce hideux portrait d'un gourmand était celui de Denys, tyran d'Héraclée.

XVII.

Mon Dieu est ce qui me nourrit ¹.

XVIII.

Puisque vous parlez de stupidité, je n'en connais point d'égale à celle d'un vieillard qui, également coupable, soit comme époux, soit comme amant, trompe sa femme et celle d'autrui ².

• *De la Messénienne.*

XIX.

Je mets en fait que vous avez plus de fiel que le callionyme ³.

Il fallait que sa réputation à cet égard fût bien établie pour que Ménandre, qui, d'après l'observation même qu'en fait Athénée, descendait rarement à la personnalité, *ἡλικία δ' αὖ λείδερως*, se fût permis de le signaler ainsi au mépris public.

¹ Ce vers est cité par Saint-Justin, *de Monarch.* p. 40, B. Le même vers est rapporté par Stobée, *Serm.* p. 215, comme appartenant aux *Adelphes* de Ménandre, et se retrouve traduit dans le *Phormion* de Térence, *II*, 2, 30.

² Dans Suidas, t. II, p. 596, et Scholiast. Aristophan. *ad Pac.* 1165.

³ Ce fragment, qui se trouve dans Aélien, *Histor. Animal.* XIII, 4, a été omis dans l'édition de Leclerc. Le témoignage de

De l'Andrienne ¹.

XX.

Il n'est personne à qui l'amour n'offusque la raison ; et l'homme le plus sensé , et l'homme le plus faible d'esprit , sont également exposés à ce malheur ².

Ménandre est confirmé par Pline , dont le passage , *Hist. Nat.* XXXII, 24, explique en même temps celui qu'on vient de lire : *Callionymi sel cicatrices sanat, et carnes oculorum supervacuas consumit. Nulli hoc piscium copiosius, ut existimavit Menander in comædiis.*

¹ Voici un passage du Prologue de *l'Andrienne* de Térence , vers 9 et suiv. , qui a été d'abord rapporté par ce poète , en ce qu'il sert à faire connaître de quelle manière ce poète et les autres auteurs de la comédie latine procédaient à la composition de leurs pièces :

Menander fecit Andriam et Perinthiam :

Qui utramvis rectè norit, ambas noverit;

Non ita dissimili argumento sunt, sed tamen

Dissimili oratione sunt factæ et stylo.

Quæ convenero in Andriam, ex Perinthia hæc

Fatetur transalisse et usum præ suis.

On ne saurait dire si *l'Andrienne* d'Afranius , dont il est fait mention dans Cicéron , *de Finib.* I, 2, et *Brut.* 45, avait quelque rapport avec la pièce en question de Ménandre ; mais tout semble l'indiquer.

² Dans Stobée , *Serm.* LXIV, p. 265, ed. Grot. On ne trouve rien d'analogue à cette pensée dans la pièce de Térence. Mais Cicéron , *Tusculan.* IV, 32, en rapporte une de Cæcilius , qui paraît évidemment calquée sur ces vers de Ménandre : *Cui (amari) in manu sit, quem esse dementem velit, quem sapere.*

XXI.

Ceux d'entre les philosophes qui portent leur sourcil le plus haut, soutiennent que la solitude est la mère de l'invention ¹.

XXII.

Nous vivons, non comme nous voulons, mais comme nous pouvons ².

XXIII.

La colère des amans est de courte durée ³.

De l'Androgyne ou du Crétois ⁴.

XXIV.

Homme que je suis, je dois m'attendre à toutes

¹ Dans Donat. *ad Andr.* II, 4, 4. Voy. Brunck, *ad Aristoph. Ran.* 1482.

² Dans les *Gnom. Monost.* 50, Br. Vers devenu proverbe, et auquel Platon fait allusion, *Hipp. Maj.* p. 301, c. Suidas le cite sans nom d'auteur, t. II, p. 13; mais il appartenait certainement à *l'Andrienne* de Ménandre, puisqu'il se retrouve dans celle de Térence, IV, 6, 10 :

Ut quimus, aiunt, quando ut volumus non licet.

³ Même exprimée dans ce vers de Térence, *Andr.* III, 3, 23 :

Ira amantium brevi viget tempore.

⁴ C'est Athénée qui nous a conservé, t. VI, p. 243, le double titre de cette pièce : il y est fait allusion dans un passage du scholiaste d'Aristophane, *ad Lysistr.* v. 378.

les vicissitudes du sort; car rien n'est stable et permanent ¹.

XXV.

Le commerce de l'amitié ne souffre point de négligence ².

Des Cousins ³.

XXVI.

C'est un grand bonheur d'avoir un fils prudent et sage; mais quant à une fille, c'est un fardeau bien onéreux pour un père ⁴.

XXVII.

L'amour, de sa nature, est sourd aux conseils.

¹ Dans Stobée, *Serm.* CVIII, p. 455, ed. Grot. Cette pensée de Ménandre paraît avoir inspiré celle-ci de Syrus, citée par Sénèque, *Consol. Marc.* 9, et de *Traquill.* 11: *Cuivis potest accidere, quod cuiquam potest.*

² Dans Stobée, *Serm.* XLIV, p. 168, ed. Grot.

³ C'est ainsi qu'il faut rendre le titre grec de cette comédie, *Ἀνεψιοί*, dont un imitateur latin de Ménandre, Afranius, avait emprunté le sujet et le titre de sa comédie des *Consobrini*, au témoignage d'Aulu-Gelle, XV, 13, et de Festus, p. 564.

⁴ Dans Stobée, *Serm.* LXXVII, p. 831, ed. Grot.

Comme enfant et comme dieu, il se soustrait à l'empire de la raison ¹.

De l'Arréphore, ou la Joueuse de flûte ².

XXVIII.

Les circonstances peuvent dépouiller un homme de son patrimoine; et quelquefois aussi le temps ne respecte guère plus les personnes que les biens. Il n'est qu'une ressource qui ne manque jamais, c'est l'industrie et le travail ³.

XXIX.

Byzance enivre tous les marchands qui y abordent. Tu nous as fait passer toute la nuit à boire, et certes du vin pur, car je me réveille avec quatre têtes ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXIV, p. 265, ed. Grot. Rapprochez de cette pensée de Ménandre les vers de Propertius, II, 13, 16, et de Térence, I, 1, 12.

² Le double titre de cette comédie est cité par Athénée, XIII, 559, c. *L'Arréphorie* était le nom d'une fête de Minerve, dans laquelle quatre jeunes filles de noble maison portaient dans les cistes sacrés les objets mystérieux, ἀρρήματα, du culte de la déesse. De là le nom de Ἀρρήφοροι, ou, par syncôpe, Ἀρρήφοροι, donné à ces jeunes filles.

³ Ces vers cités par Stobée, *Serm.* LX, p. 231, ed. Grot., sont fort altérés dans toutes les éditions. J'ai suivi la correction des deux premiers, d'après une note manuscrite de M. Jacobs.

⁴ Dans Athénée, X, p. 442, d; et dans Aélien, *Hist. var.* III, 14.

XXX.

Si vous faites sagement, vous ne changerez pas votre train de vie, et vous ne tâterez point de l'hymen. J'ai pris une femme, moi, et voilà pourquoi je vous conseille de ne pas vous marier.

— Mon parti est pris; le dé en est jeté.

—Croyez-moi, persévérez dans le célibat. Vous êtes présentement sain et sauf; n'allez pas vous lancer sur une mer semée d'écueils, sur une mer qui n'est ni celle de Lybie, ni celle d'Égée, ni celle d'Égypte, où, sur trente nacelles, il n'en périt pas trois, tandis que, de tous ceux qui se sont embarqués sur la mer d'hyménée, on n'en cite pas un seul qui n'ait fait naufrage¹.

XXXI.

Tout est temple pour une prière juste; car c'est à l'intelligence que les vœux s'adressent, et que les Dieux répondent².

Le penchant des Byzantins pour l'ivrognerie a été plus d'une fois l'objet des sarcasmes des poètes comiques. Voy. Strattis, dans Pollux, IX, 78, et la note d'Hemstérhuys.

¹ Dans Athénée, XIII, p. 559, c. Voilà tout un fragment de dialogue, composé de neuf vers, et l'un de ceux où, malgré sa brièveté, on peut le mieux apprécier la manière fine et piquante de Ménandre, et l'élégance châtiée de son langage.

² Dans Saint-Justin, *de Monarch.* p. 40, B.

XXXII.

Si vous mettez en mouvement cette Myrtilé, ^{et} pu que vous l'appeliez nourrice, vous excitez un bavardage à n'en plus finir. L'airain de Dodone, qui résonne, dit-on, toute la journée, si quelque passant l'a touché, cessera plutôt de se faire entendre, que le babil de cette commère; car elle ajoute encore la nuit au jour ¹.

Du Bouclier.

XXXIII.

Celui qui ne voit et n'attend que ce qu'il desire, a souvent contre lui la vérité et l'événement ².

XXXIV.

Malheureux ceux qui possèdent plus que les autres citoyens! Confinés dans des forteresses, et passant leurs jours dans des citadelles, quelle triste condition est la leur! et quel dur châti-ment ils subissent, si, quel que soit celui qui les

¹ Dans Étienne de Byzance, au mot *Dodone*.

² Cette maxime, citée par Stobée, *Serm.* XXIII, p. 116, ed. Grot., a aussi été attribuée à Euripide, et recueillie parmi les fragmens de ce poëte, p. 482.

approche, ils soupçonnent toujours qu'un poignard est caché dans sa main ¹!

XXXV.

Un guerrier, mon fils, est un homme qui difficilement peut conserver sa vie, et qui très-facilement peut la perdre ².

XXXVI.

Il était gisant à terre, tenant encore son bouclier tout brisé ³.

¹ Dans Stobée, *Serm.* XLIX, p. 187, ed. Grot. Rapprochez de ce passage celui de Sénèque, *sur la Clémence*, I, 29, et la note de Wesseling, sur Diodore de Sicile, II, p. 324; rapprochez aussi ce vers de *l'Ion* d'Euripide, 627 :

ὀχμέτης ὄν' ἐτυγχῆς
Ζῆν' ἂν θέλωμι μᾶλλον ἢ τυράννης ὄν.

« J'aimerais mieux vivre le dernier des citoyens, que d'être un tyran. »

² Dans Stobée, *Serm.* LIII, p. 202, Grot. Le sens de ces vers présente beaucoup de difficultés, à cause des différentes leçons qu'on y a introduites. Voyez l'édition de M. Meinecke, p. 29-30.

³ Dans le scholiaste d'Aristophane, *ad Acharn.* v. 283. Harpocraton cite, au mot *Χαράκιωμα*, d'autres vers de Ménandre qui se rapportent probablement à la même pièce, et dont voici la traduction : « Plusieurs, étant sortis des retranchemens, s'occupaient déjà à piller les villages. »

De l'Autopenthôn, ou de l'Homme qui porte lui-même son deuil ¹.

XXXVII.

Plutus est aveugle, et il frappe du même aveuglement ceux qui le regardent ².

Des Aphrodisies ³.

XXXVIII.

S'il est quelqu'un qui se figure qu'un amant soit sensé, chez qui soupçonnera-t-il donc de la démence ⁴?

XXXIX.

L'amour est, de toutes les affections humaines, la seule qui résiste à la raison ⁵.

¹ Il ne resté de cette comédie que le titre cité par Harpocracion, p. 165, et la maxime qu'on va lire.

² Dans Stobée, *Serm.* XCIII, p. 328, Grot. Cette pensée de Ménandre semble avoir été suggérée par des vers du *Phaëton* d'Euripide, que Stobée nous a aussi conservés, et dont voici la traduction : « C'est un malheur attaché à la condition des riches, d'être aveugles de cœur. D'où vient cela ? Ne serait-ce pas de ce que la fortune elle-même étant aveugle, elle aveugle aussi l'esprit de ceux qu'elle semble favoriser ? »

³ Fête de Vénus.

⁴ Dans Stobée, *Serm.* LXIV, p. 261, ed. Grät.

⁵ Dans le même, au même endroit. C'est à tort que ce vers a été séparé par Grotius, de ceux qui précèdent.

XL.

Echappée au danger de la maladie, elle ne put de même rappeler des paroles imprudemment proférées ¹.

De la Béotienne ².

XLI.

Il ne faut pas mépriser la calomnie, si absurde qu'elle puisse être. Il y a des gens si habiles à l'accréditer, qu'on ne saurait trop se mettre en garde contre ses atteintes ³.

XLII.

La fortune sert de manteau à plus d'un vice ⁴.

¹ Dans Suidas, au mot *βωτισμός*.

² Outre Ménandre, Théophile et Antiphane sont encore cités par Athénée, pour avoir composé une *Béotienne* (Athen. IX, 367, et XI, 572). Attilius, ou, selon d'autres, Plaute avait aussi produit une comédie du même titre, c'est-à-dire que, suivant l'usage des poètes romains, Attilius et Plaute avaient traduit la *Béotienne* d'Antiphane, ou celle de Ménandre. Voyez un fragment de la comédie attribuée à Plaute, dans l'édition de Juste-Lipse, p. 477.

³ Dans Stobée, *Serm.* XLII, p. 161, Grot. Ce fragment a été recueilli par H. Étienne, dans ses *Com. Græc.*, p. 151, et rapproché par lui d'un passage d'Isocrate, *ad Demon.* 4.

⁴ Dans le même, *Serm.* XCI, p. 369, Grot.

XLIII.

Dans toutes les affaires, vous trouverez beaucoup d'inconvéniens; mais ce qu'il faut considérer, c'est s'il ne s'y rencontre pas un plus grand nombre d'avantages ¹.

Du Laboureur.

XLIV.

O Gorgias! le mortel le plus parfait est celui qui sait le mieux supporter l'injustice qu'il éprouve ².

XLV.

Je ne crois pas que parmi tous les champs cultivés, il y en ait un plus religieux que celui-ci; car il produit du laurier, du lierre, toutes les plantes, en un mot, qui sont chères aux Dieux.

¹ Dans Stobée, *Serm.* CVIII, p. 455, Grot.

² Dans le même, *Serm.* V, p. 63, et dans Brünck, *P. E.* p. 192. H. Étienne cite ce fragment dans ses *Com. Gr.* p. 192; conf. Philostrate: *Vit. Apoll.* VII, 19, et Wytttenbach, *ad Plutarch.* p. 190, A. Cette belle sentence est d'ailleurs souvent reproduite chez les philosophes de l'antiquité; et le premier de tous, Socrate, avait déjà dit, dans le *Gorgias* de Platon, qu'il valait mieux souffrir l'injustice que la commettre: τοῦ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικηθῆναι μέλλειν εἶναι.

Mais si j'y sème du blé, il me rendra tout juste le grain que j'y aurai semé ¹.

XLVI.

Il n'est rien qu'on méprise aussi aisément que le pauvre, ô Gorgias! encore qu'il dise la vérité. Nous croyons toujours que ses plaintes, même les plus fondées, ont pour but de mettre notre sensibilité à contribution, et nous le traitons de *calomniateur à manteau usé*, bien qu'il ait réellement essuyé des injustices ².

XLVII.

Qui que ce soit qui ait insulté à votre pauvreté, il a fait une méchante action, parce que sa destinée l'expose au même outrage qu'il a voulu vous faire. Quelle que soit son opulence actuelle, elle ne porte que sur une base ruineuse : rien ne s'écoule plus promptement que le flot de la fortune ³.

¹ Ces vers, cités par Stobée, *Serm.* LVII, p. 219, Grot., étaient sans doute dans la bouche du laboureur lui-même. Quintilien les avait sous les yeux quand il écrivait ces paroles, XII, 10 : *Quos ego existimo, si quod in his finibus uberius invenerint solum, fertiliorumve segetem, negaturos Atticam esse, quod plus quam acceperit, seminis reddat, quia hanc ejus terræ fidem Menander eludit.*

² Dans Stobée, *Serm.* XCVI, p. 384, ed. Grot.

³ Dans le même, *Serm.* CV, p. 436, Grbt. Le dernier vers est cité encore par le grand étymologiste, p. 685; et par le scholiaste de Sophocle, *ad OEdip. Tyr.* v. 1191.

*De Glycère*¹.

XLVIII.

Pourquoi pleurez-vous ? Je vous jure, ma chère amie, par Jupiter Olympien, par Minerve... Eh ! par quels dieux ne vous l'ai-je pas déjà juré cent fois² ?

*Des Convives*³.

XLIX.

Je m'en suis sauvé seul⁴.

¹ Glycère était le nom d'une courtisane célèbre qui avait été aimée de Ménandre et de Philémon. Chacun de ces deux rivaux d'amour et de poésie avait composé une comédie intitulée *Glycère*. C'est Athénée qui nous l'apprend, XIII, 591. Du reste, on peut consulter encore, sur les amours de Ménandre et de Glycère, les deux lettres 3 et 4 du livre second du recueil d'Alciphron. Ces lettres sont supposées écrites par Ménandre et par Glycère.

² Ce fragment unique de la *Glycère* de Ménandre est cité par Priscienus, lib. XVII, p. 1192.

³ C'était aussi le titre d'une comédie d'Aristophane, souvent citée par les anciens. Il ne s'est sauvé de celle de Ménandre que le titre et la moitié de vers citée plus bas par Suidas, au mot *ἀκίδρα*.

⁴ Voyez la note précédente.

De l'Anneau ¹.

L.

Nous avons trouvé un prétendu *œcosite*, qui ne demande pas de dot pour sa femme ².

LI.

Ce bonhomme était si bizarre, que, tout en ayant dans sa maison jusqu'à cinquante servantes, il témoignait de la répugnance à doter sa fille ³.

Du Dardanus ⁴.

LII.

Fils d'un père pauvre, mais élevé avec plus de

¹ Casaubon, *ad Athen.* VII, p. 247, et Scaliger, *ad Varroñ.* VI, p. 236, supposent que le *Condalius* de Plaute était imité de cette comédie de Ménandre. Il en existait encore une imitation plus certaine, la comédie de Pomponius, intitulée *Annulus*, et citée par Nonius.

² Ces vers sont cités par Athénée, VI, p. 247, pour expliquer le sens du mot *ἀκούσιτος*, mot par lequel on désignait, à Athènes, les magistrats qui se chargeaient de fonctions gratuites, mais qui s'en faisaient ensuite un titre à des charges lucratives. L'idée qu'offre ce vers de Ménandre est encore mieux expliquée par cet autre vers du même poète, que cite Athénée au même endroit : « Tu n'as pas d'auditeurs *œcosites*, c'est-à-dire, qui t'écouent gratis. »

³ Dans Ammonius, p. 217.

⁴ Le titre de cette comédie est cité par le scholiaste d'Aristophane; *ad Av.* 1562. Il paraît, par la citation que fait Théon, *Prog.* IV, p. 48, des vers qu'on va lire, que cette comédie portait aussi le titre de *Xenologue*.

soin que ne le comportait la médiocrité de sa fortune, il rougit bientôt de voir son père languir dans cet état, et sa reconnaissance acquitta dignement la dette de cette excellente éducation ¹.

Du Superstitieux ².

LIII.

Il ne faut jamais maltraiter les supplians, surtout quand c'est par zèle, et non par méchanceté qu'ils ont failli : agir autrement est une chose inique ³.

LIV.

O dieux vénérables ! faites que ceci ne me tourne point à mal ! en voulant chausser mon soulier droit, la courroie s'est rompue.

— Cela n'est pas surprenant, imbécille ! cette

¹ Théon, à l'endroit cité dans la note précédente.

² C'est le titre d'une des comédies les plus célèbres de Ménandre, de celle qu'il est accusé d'avoir transcrite tout entière et littéralement d'après une comédie d'Antiphane, intitulée *l'Angure*. Voyez, à ce sujet, un long et curieux passage sur les plagiat que les poètes grecs se permettaient les uns à l'égard des autres, dans Eusèbe, *Prépar. evang.* X, 2, p. 273.

³ J'ai suivi dans la traduction de ce fragment la correction de Bentley, adoptée par M. Meinecke. C'est Stobée qui nous l'a conservé, *Serm.* IX, p. 101, ed. Gesn.

courroie était pourrie; et par avarice, vous n'aviez pas voulu acheter un autre soulier ¹.

LV.

Prends exemple des Syriens : quand ils ont mangé avec excès du poisson, leurs pieds et leur ventre enflent; alors ils prennent un sac, se placent, en pleine rue, sur le fumier, et dans la posture la plus humble s'efforcent d'apaiser la déesse ².

De la Démiurge, ou Hyponymphide ³.

LVI.

Qu'est-ce ceci, mon enfant? avancez-vous un

¹ Dans Théodoret, *Therap.* Vol. IV, p. 852, et saint Clément d'Alexandrie, *Strom.* VII, p. 302. Voyez, sur de semblables traits de superstition ancienne, Cicéron, *de Divinat.* lib. II, c. 27 et 28; Suétone, *in August.* c. XCII; Pline, *Hist. Nat.* II, 7.

² Ce passage curieux, cité par Porphyre, *de Abstin.* IV, p. 347, a été l'objet de beaucoup de discussions; consultez Wesseling, *ad Diod. Sic.* I, p. 116; Bochart, *Hieroz.* I, p. 44; Selden, *de Diis Syr.* III, p. 271. Il paraît au reste que, dans son *Traité de la Superstition*, Plutarque, qui fait allusion à ce passage, p. 168, avait conservé plusieurs traits de cette comédie de Ménandre; les vers suivans, cités dans le même *Traité*, p. 166, pourraient donc bien avoir appartenu à cette pièce, ainsi que le conjecturent Wyttenbach et M. Meinecke :

« Le sommeil, ce don que les dieux ont départi gratis aux
» mortels, pourquoi t'en fais-tu un bien si cher par les frayeurs
» dont tu l'annuisonnes? »

³ On appelait de ces deux noms, suivant Suidas, la femme qui,

peu votre ouvrage, de par Jupiter? — Oui, certes, nous travaillons à la pâtisserie : nous avons travaillé toute la nuit ; mais il nous reste encore bien des choses à faire ¹.

Du Dyscole, ou le Bourru ².

LVII.

Vous parlez des richesses ; chose la plus incertaine du monde. Si vous pensiez que vous dussiez en jouir éternellement, je concevrais que vous n'en fissiez part à personne, pour les posséder à vous tout seul. Mais si ces biens ne sont qu'un don de la fortune, au lieu d'être votre propriété, pourquoi vous montreriez-vous si avare de ses faveurs? Elle est si inconstante, que tour à tour elle est capable de vous les retirer et de vous les rendre. C'est pour-

dans la célébration du mariage, servait de compagne à l'épousée. Nonius cite une comédie latine ainsi intitulée, et probablement imitée de cette pièce de Ménandre.

¹ Ces vers, mis probablement dans la bouche de la *Démurge* elle-même, sont cités par Athénée, IV, 172. Ils sont fort altérés dans l'édition de Leclerc. J'ai suivi la leçon adoptée par M. Meinecke et par le dernier éditeur d'Athénée.

² Le sujet de cette pièce est indiqué par l'empereur Julien, *Misopogon*, p. 342 ; et le poète Agathias y fait allusion dans des vers publiés par Brunck, in *Analect.* III, p. 3. Plaute fit aussi un *Dyscole*, dont il ne reste que le titre cité par Nonius, et quelques vers.

quoi je dis que, pour le peu de temps qu'elle vous prodigue ses dons, vous devez, mon père, en user généreusement, répandre le plus de bienfaits, et faire le plus d'heureux qu'il vous sera possible ; car c'est là ce qui ne meurt jamais. Et si quelque revers vous afflige à votre tour, vous retrouverez dans autrui les mêmes sentimens à votre égard ; un ami qui se montre est, en effet, bien préférable à cet or caché que vous ne possédez pas en l'enfouissant ¹.

LVIII.

Un homme laborieux et ferme ne doit désespérer d'aucune entreprise : il n'est rien dont ne vienne à bout le travail joint à la persévérance ².

LIX.

Personne n'a jamais offensé impunément un cuisinier. C'est un art, en quelque sorte, sacré que le nôtre ³.

¹ Dans Stobée, *Serm.* XVI, p. 153. Gésn. Les deux derniers vers de ce beau fragment, qui expriment une idée si ingénieuse, avaient été séparés à tort de ceux qui précèdent, et attribués par Grotius à un auteur inconnu ; je les ai rétablis et traduits d'après le manuscrit de Schow et l'édition de M. Meinecke.

² Dans Stobée, *Serm.* XXIX, p. 128, ed. Grot.

³ Dans Athénée, *Deipnosoph.* liv. IX, p. 383.

LX.

C'est ainsi que sacrifient ces brigands ¹ : c'est pour eux-mêmes, et non pour les dieux, qu'ils portent aux autels des corbeilles, et de ces grandes cruches de vin nommées *stamnies*. Dans ces cérémonies, le partage des dieux, c'est de l'encens, c'est le gâteau propitiatoire; tout cela se brûle en entier. Joignez-y les extrémités des côtes, la vésicule du fiel, et les os qui résistent sous la dent : voilà ce qui est religieusement dévoué à la combustion sur l'autel sacré; tandis que tout le reste est dévoré par ces hommes affamés ².

LXI.

Je vais au sanctuaire des Nymphes ³, et de là je pousserai jusqu'au bourg de Phylé ⁴.

¹ L'édition d'Athénée et celle de M. Meinecke portent *τοιχωρῶνται*, au lieu de *τρυβωρῶνται*, que Grotius avait donné. La première de ces expressions, *gens qui percent les murs*, peut s'entendre dans un sens général. L'autre, qui signifie *fossoyeurs*, n'offre pas la même latitude, ni la même justesse. C'est pourquoi j'ai préféré l'autre leçon.

² Dans Athénée, *Deipnosoph.* lib. IV, c. 28, p. 146.

³ On appelait *Nymphæum*, sanctuaire des Nymphes, un petit temple taillé en grande partie dans le roc même, et revêtu extérieurement de maçonnerie, où se faisaient à certaines époques des sacrifices aux divinités du lieu. Pausanias cite plusieurs de ces *Nymphæum*, et l'on en trouve encore quelques-uns en Grèce et en Italie.

⁴ Dans Harpocraton, au mot *φύλη*.

LXII.

Sans aller plus loin , figurez-vous que c'est ici Phylé ¹.

LXIII.

Si c'est lui qui a inventé cet art , nous sommes deux inventeurs ².

LXIV.

C'est un dieu dont on ne s'approche point en silence ³.

LXV.

Quel est le mortel assez insensé , et d'une crédulité assez stupide , pour s'imaginer que des os décharnés et que du fiel consumés en l'honneur des dieux ; misérable repas auquel refuseraient de toucher même des chiens affamés , puissent être une offrande agréable à ces dieux , et qu'un

¹ Dans le scholiaste d'Aristophane , *ad Acharn.* v. 1022. L'édition de M. Meinecke offre, d'après Dobrecus, *ad Aristophan.* p. 528 , une construction différente de ces deux fragmens , laquelle me paraît renfermer un sens meilleur , que voici :

« Figurez-vous que c'est ici le lieu de l'Attique nommé Phylé ;
» quant au Nymphæum , d'où je viens , c'est celui des Phylasiens
» (habitans de Phylé). »

² Dans Ammonius , *de diff. Voc. in égèiv.*

³ Dans Suidas , t. III , p. 19. Le dieu dont il est question ici est le dieu Pan ; dont les orgies , célébrées par les femmes , s'accomplissaient avec de grands cris. C'est ce que nous apprend aussi le scholiaste d'Aristophane , *ad Lysistr.* 2 , qui cite également ce vers de Ménandre.

pareil hommage attire leur reconnaissance et leur faveur sur les imbécilles qui le leur adressent ¹?

De celui qui se punit lui-même ².

LXVI.

Un homme libre doit habiter sa patrie, ou cesser de prétendre être un mortel heureux ³.

¹ Vers d'un poète incertain, cités par saint Clément d'Alexandrie, *Stromat.* VII, p. 365, ed Sylburg., et rapportés, sans trop de probabilité, à cette comédie de Ménandre, par Vossius, *Myth. Br.* II, 40.

² Le titre de cette pièce se trouve cité dans le Traité de Galien, *in lib Hippocrat. de aruc. ad Text. LI.* Nous devons, au reste, en regretter moins la perte, puisque nous avons, sous le même titre, une comédie qui paraît n'en avoir été que la traduction fidèle. Térence lui-même l'avoue positivement dans le prologue de son *Heautontimorumenos*, v. 4, et nous en aurions, au besoin, une preuve plus décisive encore dans quelques vers de Ménandre, dont l'original s'est sauvé, et qu'on retrouve traduits mot pour mot dans la pièce de Térence : ainsi ces vers de Chrémès à Ménédème, act. I, sc. I, v. 10 :

Nam proh Deum atque hominum fidem, quid vis tibi?

Quid quæris? annos sexaginta natus es,

Aut plus, ut conjicio.

rappellent évidemment ces deux vers de Ménandre cités par le scholiaste de Platon (Rubnken. 10; add. Porson, *in Tracts*, etc., p. 250) :

Πρὸς τῆς Ἀθρυγῆς, δαιμονῆς, γρηγὼς ἔτη,

Τοσαύτῃ, ἔμου γὰρ ἴσται ἐξηκοντὰ σοι.

Voyez encore d'autres preuves dans M. Meinecke, p. 54-55.

³ Dans Stobée, *Serm.* XXXIX, p. 229. Cette sentence est évidemment imitée des vers suivans d'Æschyle, que le même Stobée nous a aussi conservés :

LXVII.

Rien de plus beau que les lois ; mais c'est , selon moi , passer de l'équité à l'injustice , que de les interpréter trop à la rigueur ¹.

LXVIII.

Elle restait incessamment pendue à sa toile... ; et , avec elle , une pauvre servante , grossièrement habillée , était de même fixée sur son métier ².

« L'homme heureux doit rester chez lui ; et celui-là même doit » encore demeurer au pays natal , qui est en proie à l'adversité. »

S. Clément d'Alexandrie avait déjà remarqué cette imitation , *Stromat.* lib. VI , p. 263 , Sylburg. Le premier vers du fragment de Ménandre est encore cité par Diogène Laërce , lib. VII , c. 35.

¹ Dans Stobée , *Serm.* XLIV. Le titre de la comédie dont cette sentence est empruntée , n'est pas cité par Stobée ; mais il est probable que ces vers appartenaient à la pièce qui nous occupe actuellement , puisqu'ils se retrouvent assez fidèlement traduits dans celui-ci de l'*Heautontimorumenos* de Térence , act. IV , sc. IV , v. 48 : *Summum jus sæpè summa malitia est.* Voyez , sur cet endroit , les commentateurs de Térence ; et remarquez que c'est ici le fameux axiome de droit : *Summum jus summa injuria.*

² Ces vers , cités par Victorius , *var. lect.* IX , 15 , et mal à propos séparés dans l'édition de Leclerc , se retrouvent dans la pièce de Térence , act. II , sc. III , v. 51 :

Subtemen nebat ; præterea una ancillula

Érat ; ea texebat una , pannis obsita ,

Neglecta immunda illuvie.

¹ Voyez sur ce fragment de Ménandre , la note de M. Meinecke , p. 54-55.

De l'Enkhiridion, ou le Poignard ¹.

LXIX.

Mon salut est venu d'où je ne l'aurais pas attendu ; mais je n'en éprouve pas moins le trouble que produit un bonheur inespéré ².

LXX.

Nul homme vivant n'a le droit de dire : Ceci ne m'arrivera pas ³.

LXXI.

Il faut donc que le Còrycée ne l'ait point entendu ⁴.

¹ Le titre de cette pièce est cité, entre autres, par Photius, *Lex.* p. 146.

² Dans Stobée, *Serm.* CIV, p. 429, ed. Grot. Ces vers étaient extrêmement altérés dans toutes les éditions de Stobée. J'ai suivi la restitution que Porson en a faite dans ses *Tracts and Miscellan. crit.* p. 250.

³ Dans Plutarque, tom. II, p. 476.

⁴ Dans Photius, *Lex.* p. 146; dans Suidas, II, 367, et III, 490. Ce dieu Corycæus est nommé dans Alciphron, *Epist.* III, 26; et Zenobius, qui en fait aussi mention, IV, 75; et qui cite à ce propos le même vers de Ménandre, nous apprend que c'était un proverbe à l'occasion de ceux qui, croyant agir en cachette, n'en étaient que mieux découverts. Poinssinet de Sivry, dans sa note sur ce fragment de Ménandre, p. 285, conjecture que le Corycée est un coquillage hérissé de pointes au dehors, mais configuré au dedans d'une manière acoustique ou propre à transmettre à l'oreille les moindres sons.

LXXII.

Buvez. — Je ferai boire ayant tout un sacrilège ¹.

LXXIII.

C'est se débattre sur l'ombre de l'âne ².

De l'Élenkhus, ou l'Argument ³.

LXXIV.

L'argument est un dieu ami de la vérité et de la liberté de parler ⁴.

¹ Dans Athénée, lib. X, p. 446. Je ne sais si l'on a eu raison de rapprocher ce vers de l'aventure racontée par Justin, liv. XXXIX, ch. 2, de Grypus, roi de Syrie, forçant sa mère à boire la première à une coupe empoisonnée; aventure plus connue encore par la *Rodogune* de Corneille.

² Proverbe que nous ont conservé, comme étant tiré de cette comédie de Ménandre, Zenobius, *Cent.* VI, 28, et le scholiaste d'Aristophane, sur les *Guépes*, v. 191.

³ Ces sortes de *prosopopées*, par lesquelles on personnifiait des êtres moraux ou des qualités intellectuelles, comme la *vérité*, la *franchise*, etc., étaient employées par les anciens philosophes et par les poètes dramatiques, pour former le titre de leurs dissertations philosophiques ou de leurs pièces de théâtre, ainsi qu'on l'a fait quelquefois parmi nous. Qu'il nous suffise de rappeler le double titre du *Fanatisme* donné par Voltaire à son *Mahomet*. C'est, au reste, Théon, *Progymn.* p. 19, et Aphthonius, c. XXI, qui en font l'observation, à propos de cette pièce, ou plutôt de ce prologue de Ménandre; voyez à ce sujet la note de M. Meinecke, p. 283-284.

⁴ Dans Lucien, *Pseudologist.* p. 888.

De l'Incendiée.

LXXV.

Mon maître, tout se conduit dans le monde d'une de ces trois manières : ou par les lois, ou par la nécessité, ou par la coutume ¹.

LXXVI.

Oh ! que c'est bien fait que d'être le père de quelqu'un ² !

LXXVII.

Périsset de toute manière celui qui s'est le premier avisé de prendre femme ! Périsset aussi le second, puis le troisième, puis le quatrième, puis quiconque les a imités ³ !

De celui qui s'est rendu caution.

LXXVIII.

Vous êtes d'un orgueil, d'une présomption

¹ Dans Stobée, *Serm.* XLIII, p. 165.

² Dans le même, *Serm.* LXXV, p. 326.

³ Dans Athénée, *Deipnosoph.* XIII, p. 559. Le dernier vers que j'ai traduit par : *quiconque les a imités*, n'est pas bien clair dans le grec : εἴθ' ὁ μεταγενής. Il faut faire violence à ce mot μεταγενής, pour lui donner cette signification. Je préférerais donc l'ingénieuse conjecture consignée dans le *Magazin für Schullehrer* de Zedelius, II, p. 359, par laquelle on fait de μεταγενής un nom propre, celui d'un personnage de la pièce qui voulait absolument se marier contre toute raison, et alors on traduirait : *Périsset enfin Métagène !*

démesurée; vous vous croyez quelque chose : c'est ce qui vous perdra, comme cinq cents autres l'ont éprouvé avant vous ¹.

LXXIX.

Pour qu'on puisse pardonner un propos impudent, il faut qu'il soit court, et que le temps ait été bien pris pour le tenir ².

LXXX.

Il est de ces desseins hardis de la multitude, dont la conception ne semble pas facile à justifier, mais pour l'exécution desquels, lorsque le temps est bien pris, elle trouve des ressources inopinées ³.

LXXXI.

La modestie, si elle est accompagnée d'un maintien grave, sera sans doute considérée au dehors; mais, ô mon cher époux! si tu sembles prendre à tâche de t'abaisser toi-même, c'est t'exposer au mépris dans ta propre maison ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* XXII, p. 117.

² Dans le même, *Serm.* XXXV, p. 141.

³ Dans le même, *Serm.* LI, p. 198.

⁴ Dans le même, *Serm.* XXII, p. 117. J'ai suivi, sur l'attribution de ce fragment, l'édition de M. Meinecke. Grotius le rapportait

De la Veuve ¹.

LXXXII.

Il faut me résoudre où à vivre seul, ou à laisser, en mourant, des enfans en bas âge; tout ce qui me reste encore de jours à vivre est semé d'amertume ².

LXXXIII.

Est-il rien de plus bavard, de plus indiscret que l'insomnie? Elle m'avait réveillé, et m'amena insensiblement à lui raconter toutes les circonstances de ma vie ³.

à la comédie de *l'Incendiée*; mais je dois observer qu'il n'y a guère plus d'autorité pour l'une que pour l'autre; et, au fond, la chose est assez indifférente.

¹ C'est le titre d'une des comédies les plus célèbres de Ménandre. Quintilien en fait mention, *Instut.* X, i. Ménandre en publia deux éditions successives, suivant Athénée, IX, 373; ce qui a fait imaginer à tort par les critiques qu'il exista deux comédies de Ménandre sous ce titre, qu'ils ont intitulées *la première* et *la seconde Veuve*. Plusieurs auteurs latins avaient imité cette pièce de Ménandre, entre autres, Turpilius, cité par Priscien, *de Metr. com.* p. 1326, et Cæcilius, cité par Cicéron, *de Amicit.* c. 26.

² Dans Stobée, *Serm.* LXXVI, p. 329.

³ Ce fragment, mal à propos séparé en deux dans l'édition de Leclerc, est cité par Théon, *Progymnasm.* p. 65, comme étant tiré de la comédie de Ménandre, intitulée *l'Honnête Veuve*; ἐν τῇ γρηγορῆς Ἐπιπέδου. C'est probablement là le vrai titre de cette comédie.

LXXXIV.

Les Thraces ne savent pas garder la foi des traités ¹.

Du différend remis au jugement d'arbitres ².

LXXXV.

L'homme en santé, qui reste oisif, me paraît pire qu'un homme malade de la fièvre; car il consomme beaucoup plus de vivres, en pure perte ³.

¹ J'ai laissé subsister ici ce fragment tel qu'il est traduit par Poinset de Sivry, d'après l'édition de Leclerc, pour montrer avec quelle étourderie les anciens ont été le plus souvent commentés et traduits jusqu'ici. Ce passage n'est pas de notre Ménandre, le poète comique, mais de l'historien Ménandre. Suidas, qui le cite, t. II, p. 203, s'exprime ainsi : *Μένανδρος ἐν τῇ πρώτῃ*, c'est-à-dire : *Ménandre, dans le premier livre de ses histoires*. Au lieu de cela, on a cru qu'il s'agissait du poète Ménandre, dans sa première *Veuve*, en partant de la fausse supposition qu'il avait fait deux comédies sous ce titre, tandis qu'il n'en avait fait qu'une, retouchée et remaniée, comme je l'ai dit plus haut, et comme on en connaît d'autres exemples.

² Cette comédie est encore citée par Quintilien, comme une des meilleures de Ménandre, *Institut. X, 1*. Le sujet était le même que celui de l'*Hecyra* de Térence, ainsi que nous l'apprenons d'un passage de Sidoine Apollinaire, *Epist. IV, 12, p. 257*.

³ Dans Stobée, *Serm. XXX, p. 155*. Voici comment Ausone a rendu dans un distique latin ces deux vers de Ménandre :

Sanus piger febriente multo est nequior,
Potat duplum, dapesque duplices devorat.

LXXXVI.

Tout homme doit se résigner à souffrir ; mais se voir exposé aux mépris , c'est ce que ne peut endurer un homme libre ¹.

De l'Éunuque ².

LXXXVII.

Tout ce qu'on cherche , il faut des soins pour

¹ Dans Stobée , *Serm.* LXXXIX , p. 365.

² On sait que Térence imita , selon sa manière , cette pièce de Ménandre , et que la sienne , plus heureuse que l'original grec , nous est parvenue tout entière. Outre les imitations de Térence , que nous comparerons aux fragmens qui restent de la comédie de Ménandre , nous avons encore de celle-ci un long passage traduit par Perse , dans sa *V^e Satire* , v. 161 et suiv. , au témoignage d'un ancien scholiaste : *Hunc locum e Menandri Eunucho traxit.* Voici les vers de Perse :

Daye, cito, hoc credas jubeo, finire dolores
Præteritos meditor. — *Crudum Chærestratus unguem*
Abrodens ait hæc. — An siccis dedecus obstem
Cognatis? an rem patriam rumore sinistro
Limen ad obscurum frangam? dum Chrysidis udas
Ebrius ante fores extincta cum face canto.
Euge, puer, sapius: dis depellenubis agrum
Percutæ. — Sed censen plorabit, Dave, relicta?
~~*Negatis: solea, puer, obfurgarbere rubra.*~~
Nè trepidare vells, atque arctos rodere casses
Nunc ferus ac violens, at si volet, hand mora, dicas.
Quidnam igitur faciam? nec nunc cum accersat, et ultro
Supplicet, accedam? — *Si totus et integer illinc*
Exieras, nec nunc.

le trouver, à ce qu'assurent les plus sages ¹.

LXXXVIII.

Soumets-toi à la Divinité; n'ajoute point de

On retrouve, au commencement de l'*Eunuque* de Térence, une partie des mêmes idées rendues presque dans les mêmes termes :

Quid igitur faciam? non eam, ne nunc quidem,
Cum accersor ultro?

Et act. V, sc. VII, v. 4 :

Utinam tibi committigari videam sandalio caput!

Horace a eu le même passage sous les yeux, *Sermon.* II, 3, v. 260 et sqq.

Dans la même scène de Térence, v. 31, le poète fait dire à Parménon :

Si sapis,

Neque præterquam quas ipse amor molestias
Habet, addas, et illas, quas habet, rectè feras,

vers qui répondent presque mot pour mot à ces deux-ci de la pièce de Ménandre que Stobée nous a conservés, *Serm.* CVIII, p. 454, ed. Grot. :

Μὴ θεομάχεε, μηδὲ προσάγειν τῷ παρὰ γινώσκῃ
Χειμῶνας ἰστέρους, τοὺς δ' ἀναγκαίους εἴβεε.

En voilà sans doute assez pour montrer de quelle manière procédaient les latins dans l'imitation des comiques grecs. Mais il ne sera pas inutile d'ajouter que Térence, outre cet *Eunuque* de Ménandre, avait encore mis à contribution, pour faire le sien, une autre pièce du même auteur, intitulée *Colax*, ou le *Flatteur*; en voici la preuve tirée du *Prologue* même de Térence, v. 30 :

Colax Menandri est : in ea est parasitus Colax,
Et miles gloriæ : eas se hic non negat
Personas transtulisse in Eunuchum suam.

¹ Dans Stobée, *Serm.* XXIX, p. 198.

nouveaux orages à ta passion, et sache souffrir ceux qu'il est nécessaire que tu endures ¹.

De l'Éphésien.

LXXXIX.

Un homme dur, un vrai Ténédien ².

XC.

Par les Dieux! il me semble déjà me voir dépouillé de mes vêtemens, et forcé de faire, en courant, le tour du marché où l'on expose les esclaves en vente ³.

Du Cocher.

XCI.

Les revers que nous ne nous attirons point par notre faute, et que nous envoie l'aveugle fortune, il faut qu'un homme bien né les supporte généreusement ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* CVIII, p. 454. Voyez le texte même de ces vers, cités dans la note qui précède.

² Proverbe cité par Zenobius, VI, 9, dont on trouve l'explication dans Héraclide, *de Polit.* p. 514, et Étienne de Byzance, au mot *Ténédos*. C'était un usage à Ténédos, lorsqu'un homme, accusé de crime capital, plaidait sa cause devant ses juges, que le bourreau se tint derrière lui, la hache levée sur sa tête, tout prêt à la lui abattre, s'il succombait dans sa défense.

³ Harpocraton, p. 108.

⁴ Dans Stobée, *Serm.* CVIII, p. 455.

XCII.

Je n'aime point une divinité qui se promène par voies et par chemins, en la compagnie d'une vieille femme, et qui, à l'aide d'un tableau qui la représente, fait irruption dans les maisons. Un vrai dieu doit rester au foyer où on lui a érigé une statue pour le garder ¹.

Des Héros.

XCIII.

Ma maîtresse, nulle puissance ne l'emporte sur l'amour : Jupiter même, qui règne sur les dieux habitans de l'Olympe, n'est qu'un esclave de l'amour ².

XCIV.

Il serait bien à souhaiter que la noblesse de l'extraction accompagnât toujours celle de l'âme, et que

¹ Dans S. Justin, *de Monarch.* p. 39. C'est une sortie plaisante et vive contre ces imposteurs fanatiques qui promenaient partout un tableau de la déesse de Syrie, à l'aide duquel ils levaient de pieuses contributions, et qu'ils forçaient à ~~mendier~~ suivant l'énergique expression d'Apulée. Cet auteur nous décrit ainsi le cortège habituel de cette déesse de Syrie, *Metam.* lib. VIII, vers la fin: *Cinædun et senem, calvum quidam, cincinnis semicanis ac pendulis capillatum; unum de triviali fece popularium, qui per plateas ac oppida cymbalis et crotalis personantes, Deamque Syriam circumferentes, mendicare compellunt.*

² Dans Stobée, *Serm.* LXIII, p. 145.

tout homme libre eût des sentimens généreux ¹.

XCIV.

Que je suis malheureuse, d'avoir seule à lutter
contre des chagrins qui surpassent toute croyance ²!

De Thais ³.

XCVI.

Les mauvaises compagnies corrompent les bon-
nes mœurs ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXXXIX, p. 362.

² Dans le même, *Serm.* CIV, p. 429.

³ C'est le titre d'une des plus célèbres comédies de Ménandre, de celle où, sous le nom d'une courtisane fameuse, il s'était plu à peindre le caractère de ces femmes que leur beauté, leur coquetterie et leur dureté d'âme rendaient si redoutables pour le repos et pour la fortune de ceux qui se laissaient prendre à leurs amorces. Athénée, XIII, p. 567, Martial, XIV, 187, et Lucien, *Rhet. præc.* tom. III, p. 13, font allusion à cette pièce, mais surtout Properce, qui semble même nous en avoir conservé quelques traits, lib. IV, v. 42.

Nec tibi quæ delectent probrâ sequæle;

Nempè fuit fastus ausa rogare prior.

Sed potius mundi Thais pretiosa Menandri,

Quam ferit astatos comica Mæcha Getas.

In mœres te verte, viri; si brachia jactat,

Comes et vocis ebria junge tuas.

Janitor ad dantes vigilèt; si pulset inanis

Surdus in obductant somniet usque seram.

Nec tibi displiceat miles non factus amori,

Nauta nec uterq; si ferat æra, manu.

Aut quorum titulus per barbara colla pependit,

Cretati medio cum saluere foro.

Aurum spectato, non quæ manus adferat aurum.

⁴ Dans Saint-Paul, I *Ep. aux Corinth.* XV.

XCVII.

O Muse, inspire-moi ! il s'agit de peindre une de ces femmes insensibles et dures, qui réunissent cependant aux charmes de la beauté tout l'art de la plus persuasive éloquence ; une femme qui outrage ses amans , ou leur ferme sa porte ; qui demande sans cesse , ne considère personne , et ne s'occupe qu'à feindre ¹.

De l'Inspirée.

XCVIII.

Celni qui a le plus de prudence, voilà le meilleur desin et le meilleur conseiller ².

Mais du reste les choses par Plutarque, de *Audiend. poet.* p. 19. C'est en quatre vers dont l'énergie et élégante précision est intraduisible, le portrait achevé d'une coquette. Un vers de Pomponius, ap. Priscian. VI, p. 6), semble avoir été inspiré par ce passage de Ménandre : *Blanda, fallax, impotens, superba, discors*. Mais on retrouve encore mieux le caractère de la courtisane grecque dans les vers suivants d'une comédie de Navius, où se trouve un personnage du même genre, sous le nom de *Terentilla*, vers cités par Lucrèce *Sig. I, 35* :

Quasi in choro pili

Ludens datatim dat se et communem facit.

Tenet alium, alii adnictat; at alibi manus

Est occupata, et alii percellit pedem.

Alii haec osculum exspectandum de labris.

Alium invocat, namque alio caput; attamen

Alii dat digito litteras.

² Dans Stobée, *Serm.* III, p. 35.

XCIX.

La prudence, certes, est d'un grand avantage, quand c'est au bien qu'elle se porte¹.

C.

Si quelque dieu venait à moi, et me disait : Craton, quand tu seras mort, tu revivras de nouveau, et tu seras, à volonté, chien, béliet, bouc, homme ou cheval; car il faut que tu vives deux fois; ainsi l'ont réglé les destins : choisis donc ce que tu voudras. Il me semble que je répondrais à l'instant : Dieu puissant ! tout, plutôt que d'être homme ! L'homme est de tous les animaux le seul dont le bonheur soit injuste, aussi bien que le malheur. Le coursier généreux est mieux soigné qu'une resse, son bon cheval est traité avec bien plus de regards qu'un mauvais bouquet; le coq superbe a sa renommée à part, et se fait craindre de ses rivaux timides; il n'y a que l'homme, si noble, si brave, si honnête qu'il soit, à qui, dans le siècle où nous sommes, ces avantages soient inutiles. Le flatteur a la première part dans les prospérités du monde; la seconde est au calomniateur, et la troisième au méchant. Oui, j'aimerais mieux être

¹ Dans Stobée, *Serm.* III, p. 35.

âne, que de renaître homme pour voir prospérer des indignes ¹.

De la Thessalienne.

CI.

Il faut bien peu de choses pour vous faire tomber dans l'adversité ².

CII.

C'est le courage, ô Tibius! qui seul soutient l'esclave ³.

Du Trésor ⁴.

CIII.

C'est à ceux qui ont suffisamment de richesses, quand ils sont jeunes encore, qu'il faut conseiller

¹ Dans Stobée, *Serm.* CVI, p. 442, Grot. Le scholiaste d'Euripide, *ad Hippolyt.* 426, rapporte quelques vers de ce fragment, qui en a dix-neuf, et qui est le plus long que nous possédions de Ménandre. Athénée y fait aussi allusion, lib. III, p. 248, et Suétone rapporte une application plaisante qui fut faite des deux premiers par l'empereur Vespasien, *Vespas.* c. XXIII.

² Dans le même, *Serm.* IV, p. 116.

³ Vers très-altéré, comme il est cité dans la plupart des éditions de Stobée, *Serm.* LXII, p. 237. J'ai suivi la correction de Bentley, p. 32, adoptée par M. Meinecke, p. 77.

⁴ Cette comédie avait été imitée, c'est-à-dire, traduite par Lavinius ou Luscius, un des rivaux de Térence, ainsi que nous l'apprend Térence lui-même, *in Eunuch. prolog.* v. 10. L'ancien scholiaste de Térence nous fait connaître, à cette occasion, le sujet et le plan de la comédie latine, qui devait reproduire fidèlement la pièce grecque.

l'amour. Quant à ceux qui, pour aimer, attendent qu'ils aient des cheveux blancs, ceux-là paient avec usure la dette arriérée.

— Pour bien des gens, la musique sert à enflammer l'amour.

— Otez l'audace à l'amour, il cessera bientôt d'être; et vous pouvez alors le mettre au rang des transis¹.

Du Thrasylléon.

CIV.

En nombre de circonstances, ne dites point : Connais-toi toi-même; vous diriez bien plus à propos : Connais les autres².

CV.

La seconde manière de naviguer, quand on n'a pas un vent favorable, c'est de se servir de la rame³.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXXIII, p. 243. Les mots grecs que nous avons rendus par *au rang des transis*, sont εἰς τοὺς λυσιμύς, mots sur le sens desquels il faut consulter Walcken. *ad Theocrit. Adon.* p. 390, et Interpret. *ad Thom. Magist.* p. 463.

² Dans Stobée, *Serm.* XXI, p. 109.

³ Dans le même, *Serm.* LIX, p. 227. Le texte de ce court fragment a beaucoup exercé la patience et la sagacité des critiques, et je ferais une longue note de la seule énumération de ces critiques, qui ont entendu et rétabli ces vers, chacun d'une

CVI.

Celui qui diffère toujours d'agir, n'est qu'un inutile fardeau jeté sur la terre, et qui s'avoue par-là même indigne de la nourriture qu'il prend¹.

CVII.

Toute la philosophie consiste à conclure un mariage².

De la Prêtresse ³.

CVIII.

O femme ! nul dieu ne sauve un homme de la manière différente; quant au sens, il ne peut guère être que celui-ci : Lorsque, dans une affaire, on n'a pas la fortune favorable, il faut tâcher d'y suppléer, à force d'industrie et de persévérance.

¹ Fragment conservé par Athénée, VI, p. 248, et également altéré. Voy. Porson, *Advers.* p. 74.

² Dans Harpocraton, p. 177. Dans ce passage, le mot *philosophie*, en grec, aussi bien qu'en français, a le même sens que *travail, industrie*. Harpocraton le cite pour cela même.

³ D'après l'idée que nous donne Saint-Justin, de *Monarch.* p. 39, du sujet de cette pièce, le titre de *la Fanatique* semblerait être plus exact. Ménandre avait voulu peindre une de ces femmes vouées aux pratiques superstitieuses du culte de Cybèle, dont les excès ont fourni aux premiers pères de l'Église tant d'argumens contre la cause expirante du paganisme.

fureur d'un autre. S'il était vrai qu'un mortel, par le seul bruit du tambourin, pût forcer la divinité à descendre du Ciel, pour faire ce qu'il desire, cet homme serait plus puissant qu'un dieu même. Ce sont là des ressources que l'audace et l'appât du gain ont fait imaginer, ô Rhodé! à des hommes impudens, qui vivent ainsi à nos dépens ¹.

CIX.

O femme! vous passez les bornes prescrites à une chaste épouse. Le seuil de son vestibule est le terme de sa vie domestique. Fraucher l'enceinte de sa maison, et courir, en aboyant, sur la voie publique, c'est le fait d'un chien, et non celui de la maîtresse du logis ².

¹ Dans Saint-Justin, *de Monarch.* p. 39. Passage remarquable, et qui prouve avec quelle vigueur et quelle liberté les poètes de la nouvelle comédie attaquaient les vices et les superstitions de leur temps. Les pères de l'Église, tels que Saint-Justin, à qui nous devons cette belle citation, et les écrivains ecclésiastiques, tels qu'Arnohe, lib. VII, et Minucius Félix, c. XXI, qui font allusion aux mêmes faits, ne s'exprimaient pas avec plus d'énergie, et surtout avec autant d'élégance.

² Dans Stobée, *Serm.* l. II, c. IV, on trouve des traits d'une vigueur remarquable contre ces femmes qui, renonçant à la pudeur et aux devoirs de leur sexe, et désertant le foyer domestique, couraient par voie et par chemin, ivres d'une fureur superstitieuse, en célébrant les orgies de Cybèle ou de la déesse de la Syrie.

*Des Imbriens*¹.

CX.

Il n'est rien, mon père, de meilleur dans la nature de l'homme, que le raisonnement. N'est-ce pas, en effet, à l'aide du raisonnement qu'on parvient à mettre de l'ordre dans ses affaires? Avec du raisonnement, on a tout; on peut être, au besoin, bon magistrat, bon général d'armée, bon législateur, surtout bon conseiller: en un mot, qui raisonne bien, possède tout².

De l'Hippocome, ou du Palefrenier.

CXI.

O Philon! il y avait un sage, nommé Monime, de tous les hommes, le plus obscur et le moins fier. Il n'avait pas pour une seule besace; on lui en a connu jusqu'à trois. Mais sous ce costume cynique, jamais, par Jupiter! on ne lui a entendu, ni dire: Connais-toi toi-même, ni débiter d'un ton emphatique d'autres maximes semblables.

¹ On ne sait rien du sujet de cette pièce. Les grammairiens latins Nonius et Priscianus citent, sous le même titre, une comédie de Cæcilius, qui était indubitablement la traduction de celle-ci.

² Dans Stobée, *Serm.* III, p. 35.

Sous les haillons qui le couvraient , il dédaignait aussi bien ce faste de l'esprit , que celui du corps ¹.

De la Canéphore.

CXII.

Il est impossible à l'imprudence d'échapper à l'infortune ².

CXIII.

Il n'est point de prospérité sans un travail actif et persévérant. Mais aussi la prospérité produit souvent l'orgueil et la présomption ³.

De la Cariné.

CXIV.

O la plus puissante des divinités , Impudence , s'il est permis de t'appeler ainsi ! mais cela n'est que trop légitime ; la force n'est-elle pas maintenant la seule déité qu'on encense ? ô Impudence !

¹ Dans Diogène de Laërte, lib. VI, p. 83. Consultez sur ce passage difficile la note de Ménage.

² Dans Stobéc, *Serm.* CVIII, p. 453.

³ Dans le même, *Serm.* XXII, p. 117.

à quel terme t'arrêteras-tu? Jusqu'où pousser-tu tes succès¹?

*Du Carthaginois*².

CXV.

La vertu est au-dessus des lois³.

CXVI.

Le besoin, même quand il n'est pas éclairé, suffit pour rendre un Carthaginois habile⁴.

CXVII.

Personne ne sait bien précisément de qui il est

¹ Dans Stobée, *Serm.* XXII, p. 139.

² C'est l'original du *Pœnulus* de Plaute, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans son *prologue*, v. 53 :

Carchedonius vocatur hæc comœdia;
Latinè Plautus, patruus Pultiphagonides.

Rapprochez de ces vers de Plaute un fragment de Ménandre cité par Athénée, IX, p. 385, et expliqué par Toup, *Emendat. in Suid.* III, p. 572.

³ Dans Stobée, *Serm.* IX, p. 101.

⁴ Ce vers, cité par Suidas sans nom d'auteur, I, p. 682, est suivant toute probabilité, rapporté à cette pièce de Ménandre, par Toup, *Emendat. in Suid.* p. 571, et par Wyttenbachs, *Biblioth. crit.* III, 2, 13.

né; mais tous, à cet égard, nous présumons ce qui est, ou nous croyons ce qui n'est pas ¹.

Des Joueuses.

CXVIII.

Le: Connais-toi toi-même, ne signifie rien autre chose que : Connais tes moyens, et ce qu'il te convient de faire ².

Dè la Bandelette.

CXIX.

Le hasard, tout invisible qu'il est, dispose les événemens de notre vie; même au sein du sommeil, le bien nous arrive fortuitement; et le contraire nous surprend souvent éveillés ³.

Du Joueur de Flûte.

CXX.

Que la fortune est chose changeante et trompeuse ⁴!

¹ Dans Eustathe, *ad Hom. Iliad.* III, 1412.

² Dans Stobée, *Serm.* XXI, p. 176, Gesn.

³ Dans le même, *Eclog. phys.* t. I, p. 200, ed. Heeren.

⁴ Dans le même, *Eclog. phys.* t. I, p. 212, Heeren.

CXXI.

O mon père ! si nous fuyons les opprimés , à qui donc profiteront nos secours ¹ ?

CXXII.

Tu te plains de la pauvreté , la moindre des maladies qui puissent t'affliger ; qu'est-ce en effet qu'un mal , auquel il suffit d'un seul ami pour en être le médecin ² ?

CXXIII.

Je pensais , ô Phantias ! que les riches , attendu qu'ils n'ont point de dettes , ne passaient pas les nuits à gémir , à se retourner de tous côtés en soupirant , mais qu'ils dormaient d'un sommeil doux et tranquille ; je pensais que c'était au pauvre seul qu'appartenaient ces nuits inquiètes. Maintenant je vois que vous autres , gens heureux , vous éprouvez un sort pareil au nôtre. Ce sont deux choses inséparables que la douleur et la vie. Le chagrin veille auprès de l'existence illustre et brillante , comme il vieillit au sein de la condition la plus obscure ³.

¹ Dans Stobée , *Serm.* IX , p. 59 , Grot.

² Dans le même , *Serm.* XCV , p. 383.

³ Dans le même , *Serm.* XCVII , p. 391 , et dans Plutarque , *de Tranquill. Anim.* p. 166 , et là un des fragmens les plus remarquables de Ménandre , et non peut , dans les dix vers dont il se

De la Cnidiene.

CXXIV.

Ce n'est pas sans raison qu'on fait un dieu du hasard ; que de choses , en effet , il conserve par des moyens inconnus ¹ !

CXXV.

Je ne pense pas qu'il y ait tant de différence dans les diverses sortes de naissances ; mais , à le bien considérer, il n'y a de légitime que l'honnête homme , et d'illégitime que le méchant ².

compose, y reconnaître les qualités de sa diction simple, élégante et précise. Amyot a ainsi imité une partie de ce passage, *Œuvr. de Plutarque*, t. XIII, p. 416, éd. Cussac :

O Phania, je pensais que les hommes
Riches, qui ont argent à grosses sommes,
Sans à usure en jamais emprunter,
Ne sceussent point que c'est de lamenter
Toutes les nuits : et en tournant à dextre
Sur un costé, puis sur l'autre à senestre,
Dire souvent, hélas ! mais que leur oeil
Jouist toujours d'un gracieux sommeil.

¹ Dans Stobée, *Eclat. phys.*, t. I, p. 106.

² Dans le même, *Serm.* L. XVI, p. 383. C'est à peu près le même sens qu'offre cette maxime si connue de Voltaire :

Les mortels sont égaux ; ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.

Du Colax , ou le Flatteur ¹.

CXXVI.

Il n'est pas d'honnête homme qui fasse une prompte fortune. Ce n'est qu'à force d'économies qu'il amasse ce qu'il possède, quand le fripon s'enrichit tout d'un coup de la dépouille d'autrui ².

CXXVII.

La libation ! Allons, apporte les entrailles. Où donc as-tu les yeux ? La libation ! te dis-je. Apporte, Sosias, la libation. Bien ! verse ! Offrons nos vœux à tous les dieux, à toutes les déesses de l'Olympe ! Prends la langue, et prie pour qu'ils nous accordent la santé, et la jouissance de tous les biens que nous possédons ³.

¹ J'ai déjà eu occasion de citer dans une note précédente le titre de cette pièce de Ménandre ; c'était un de ses meilleurs ouvrages, puisque Nævius et Plaute le traduisirent pour la scène latine, et que Térence le mit à contribution pour compléter l'économie de son *Eunuque*. Athénée nous apprend que, dans cette pièce, Ménandre avait parfaitement exprimé le caractère du *Flatteur*, comme Diphile celui du *Parasite*, dans son *Téléstas*. C'était une comédie de mœurs, et de caractère tout à la fois, et conséquemment l'un des chefs-d'œuvre du théâtre grec, dont nous devons le plus déplorer la perte.

² Dans Stobée, *Serm.* X, p. 69.

³ Paroles qu'Athénée, qui nous a conservé ces vers, XIV, p. 659, fait dire à Sosias, le premier personnage obligé d'une pièce où l'on joue son flatteur.

Des Lutteurs.

CXXVIII.

En conséquence, que personne, au nom des dieux, ne perde courage dans l'adversité, car souvent un revers est l'occasion d'un bien ¹.

Des Pilotes.

CXXIX.

Il vous semble, ô jeune homme ! que l'argent, parce qu'il peut vous procurer chaque jour les choses nécessaires à la vie, le pain, la farine, le vinaigre, l'huile, peut vous procurer aussi ce qui est d'un plus grand prix. Mais il n'est pas de moyen de vous rendre immortel, quand bien même vous auriez tous les trésors de Tantale. Or, si vous mourez, il faudra bien que vous laissiez ces trésors à quelqu'un. Que dis-je ? quelque riche que vous soyez, gardez-vous bien de vous fier à cette opulence trompeuse, et de nous mépriser, nous autres pauvres gens que nous sommes, mais montrez-vous plutôt à tous les yeux digne du bonheur qui vous favorise ².

¹ Dans Stobée, *Serm.* CVI, p. 568.

² Dans le même, *Serm.* XXII, p. 151. C'est à tort que ce fragment a été rangé par Leclerc dans les *incertains*. Stobée, qui en

De la Leucadienne ¹.

CXXX.

....Où l'on dit que Sappho, la première, poussée d'une ardeur effrénée à la poursuite de l'orgueilleux Phaon, se précipita du haut d'une roche escarpée; sans doute, ô Dieu suprême! parce que telle était ta volonté ².

CXXXI.

Quiconque étend sa main vers l'or, je n'ai pas besoin de l'entendre parler; je vois à son geste qu'il est prêt à mal faire ³.

De l'Ivresse ⁴.

CXXXII.

La conduite des humains ne se montre-t-elle pas

cite, en plusieurs endroits, des passages, *Serm.* CXXVIII, et *Serm.* CXXIX, nomme la pièce dont il est tiré, *Κυβερήται*, ou *les Pilotes*. M. Meinecke a recueilli, p. 103-105, d'autres témoignages des anciens relativement à cette pièce.

¹ Le sujet de cette pièce était probablement l'aventure si connue de Sappho. C'est du moins ce qu'il faut conclure du fragment qu'on va lire, et qui est rapporté par Strabon. Turpilius avait fait une *Leucadienne*. Voyez Servius, *ad Aeneid.* III, 279.

² Dans Strabon, *Geograph.* X, p. 452.

³ Dans Stobée, *Serm.* XCV, p. 382, et dans Maxime de Tyr, CXI, 221.

⁴ Le titre grec de cette comédie, *Μῆθη*, n'a pas rapport à l'habitude vicieuse qu'on nomme *ivresse*; mais il désigne simplement un

aussi inconséquente dans les sacrifices, que dans tout le reste, lorsqu'on les voit conduire à l'autel une chétive petite brebis, du prix de dix drachmes, de laquelle il faut que les dieux se contentent? Mais que ne dépensons-nous point ce même jour-là en joueuses de flûte, en cantatrices, en parfums, en vins de Mendé et de Thasos, en anguilles, en fromage, en miel? La journée, pour ces articles, ne se monte à guère moins d'un talent. Ne méritons-nous donc pas, quand nous sacrifions ainsi aux dieux, qu'ils ne nous accordent des biens que jusqu'à la concurrence de dix drachmes? Et s'il faut encore que nous portions la peine de notre parcimonie envers les dieux, n'est-ce pas un double dommage que la religion en éprouve? Pour moi, si j'étais dieu, je ne souffrirais point qu'on osât jamais offrir sur mon autel un simple quartier d'agneau, à moins qu'on n'y joignît aussi une anguille digne de faire crever d'envie Callimédon, l'un des parens conviés à la fête ¹.

banquet, où les convives se livraient à toute l'ivresse d'une gaité folle et excessive. Le principal rôle de cette comédie était celui du *Parasite*, dont Athénée parle, liv. VI, p. 247, comme d'un des meilleurs morceaux de Ménandre.

¹ Dans Athénée, lib. VIII, p. 364. Sur ce Callimédon, fameux comme orateur, et plus fameux comme gourmand; voyez le poëte Alexis, cité par Athénée, III, 100 et 104, et VIII, 339. Dans un fragment de Timoclès, que nous a conservé le même Athénée, VIII, p. 339, ce Callimédon est

CXXXIII.

Je n'ai trouvé là ni feu allumé, ni caillou pour en faire, ni quoi que ce soit au monde ¹. . . .

C'est Chéréphon, le beau plaisant, qui m'a joué ce tour funeste (*de me faire aujourd'hui coucher sans souper*). Il nous invite pour le 22 du mois, au banquet qu'il célébrera chez lui en l'honneur des noces de Jupiter et de Junon, pour se faire inviter à souper le 24 chez les autres; et il s'excuse

encore raillé pour son intempérance et ses yeux louches. Il paraît, par un autre fragment du poète Antiplane, dans Athénée, VIII, p. 33), que la gourmandise de ce Callimédon s'exerçait principalement sur les poissons. En général, on peut dire que l'intempérance a été l'un des principaux objets des railleries des poètes comiques grecs, et l'une des plus abondantes sources du comique sur tous les théâtres du monde. Athénée, qui en fait la remarque, a rapporté à ce propos un passage du poète Alexis, cité, à ce qu'il dit, dans les commentaires de Sotion sur les *Sclles* de Timon. C'est un esclave qui anime ses camarades à faire bonne chère et à se divertir, Athénée, lib. VIII, p. 337 :

« A quoi bon ces noms éternellement répétés de Lycée, d'Académie, de portes de l'Odéon, toutes ces sottises des sophistes, qui ne sont utiles à rien? Buvons, buvons encore, ô mes amis! réjouissons-nous, tant que nous avons à vivre; emplissons-nous, rien n'est plus doux que le ventre: c'est là que sont à la fois père et mère: les vertus, les hauts-faits d'armes, les ambassades, tout cela n'est que pure vanité et vain songe. Bientôt l'heure fatale va sonner; il ne te restera que ce que tu auras bu et mangé; tout le reste n'est que cendre, comme Péticlès, Codrus et Cimon. »

¹ Fragment cité par Suidas, t. I, p. 120; et qu'il faut joindre au suivant.

du tort qu'il me fait, en disant que la déesse n'a pas besoin de nos services ¹.

Du Métragyrte, où Prêtre de Cybèle.

CXXXIV.

Heureux celui qui à de grands biens joint un bon esprit, qui lui sert à bien user de ses richesses ! Que chacun donc apprenne à jouir comme il faut de la fortune ; car les exemples de ceux dont elle a fait la perte, ne sont pas rares ².

CXXXV.

O Phidias ! si vous aviez une véritable maladie, il vous faudrait chercher un véritable remède ; mais comme votre mal est imaginaire, je vous ai trouvé un remède analogue ; il ne faut que vous prêter tant soit peu à l'illusion. Des femmes, rangées en cercle autour de vous, vont vous essayer et vous arroser de l'eau de trois robinets, puis vous jeter du sel et des lentilles ³.

¹ Dans Athénée, VI, 243.

² Dans Stobée, *Serui*. XCIV, p. 381, Grot. Ce fragment, composé de quatre vers, est séparé en deux, de deux vers chacun, rapportés à deux comédies différentes, dans l'édition de M. Meinelcke ; voyez p. 46 et 111.

³ Ce fragment, fort altéré, est rapporté par Saint-Clément d'Alexandrie, *Stromat.* VII, p. 713. J'en ai retranché le dernier vers qui, s'il n'est pas de Saint-Clément lui-même, ainsi que le soupçonne Bentley, *Emendat.* p. 43, ne semble pas du

Du Misogyne, ou l'Ennemi des Femmes ¹.

CXXXVI.

Je vous avoue que je ne puis supporter la chose.

— C'est que vous la prenez à gauche. Vous n'envisagez le mariage que par son mauvais côté, par celui qui vous chagrine ; et vous ne faites attention à aucun de ses avantages. Or, vous ne trouverez, Simyle, aucun bien qui n'ait aussi ses inconvéniens ². Une femme prodigue est à

moins se lier avec les précédens. C'est une maxime de morale mieux placée dans la bouche d'un père de l'Église, que dans celle d'un poëte profane. Voici le sens de ce dernier vers : *Celui-là est pur, à qui sa conscience ne reproche rien. Il semble que ce soit une réflexion dirigée contre les ablutions et les aspersions du paganisme.*

¹ Cette pièce est proclamée le chef-d'œuvre de Ménandre, par Phrynicus, *Ecl. Attic*, p. 417. Il paraît que les inconvéniens du mariage y étaient exposés avec une grande énergie, et les pères de l'Église ne dédaignèrent pas d'y puiser des argumens contre les femmes. Le fragment de quinze vers qu'on va lire, est un des plus considérables qui nous restent de Ménandre ; les quatre premiers en sont cités par Saint-Clément d'Alexandrie, *Strom.* II, 181, les autres par Stobée, *Serm.* CVIII, p. 455. C'est un fragment de dialogue entre le Misogyne, nommé *Simyle*, et un de ses amis qui tâche de le réconcilier avec l'idée du mariage et avec sa femme.

² La pensée exprimée dans ces deux vers, est encore citée ailleurs par Stobée, *Serm.* CV, p. 433, sous la forme d'une maxime détachée ; et c'est à tort que Leclerc a admis une seconde fois ce fragment parmi les incertains, p. 248.

charge, dites-vous, et ne souffre pas qu'on mène le genre de vie qui vous convient; mais elle apporte à l'homme un grand bien, des enfans: si vous devenez malade, votre femme vous soigne avec zèle; malheureux, elle s'associe à vos disgrâces; mort, c'est encore elle qui vous ferme les yeux, et qui vous rend les derniers devoirs. Voilà ce qu'il faut considérer, ce qu'il faut opposer aux inconvéniens journaliers dont vous avez à vous plaindre; car de cette manière l'ensemble du mariage vous paraîtra tolérable. Si, au contraire, vous allez vous attacher à faire le relevé des chagrins de l'hymen, sans mettre en balance ce qu'il offre d'avantageux, l'hymen vous semblera un joug insupportable ¹.

CXXXVII.

Un cheval sans frein, un fruit amer, voilà la définition de la femme ².

CXXXVIII.

Les dieux nous ruinent, nous autres gens mariés; nous avons toujours quelque fête à chômer. — *C'est comme chez nous*; nous avons à sacrifier cinq fois par jour; et, à chaque sacrifice, sept esclaves, rangées en cercle, jouaient de la cym-

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXIX, 285.

² Dans Apostolius, XX, 43.

bale, tandis que d'autres¹ faisaient retentir l'air de leurs hurlemens¹.

*De l'Amant haï*².

CXXXIX.

Si ce dont vous me flattez arrive, de ce moment je reprends mes esprits; car maintenant... Mais où trouver des dieux assez équitables, ô Géta³!

¹ Ce curieux fragment est tiré de Strabon, *Géograph.* lib. VII, p. 297, qui le rapporte comme une preuve du penchant des femmes à la superstition. La première partie de ce passage est citée simplement comme étant de Ménandre, sans que le titre de la pièce soit ajouté au nom de l'auteur. Mais comme immédiatement après, Strabon rapporte deux autres vers tirés du *Misogyne*, et qui semblent être la réponse aux précédens, j'ai cru devoir les rapprocher, à l'exemple de M. Meinecke, p. 114. Les mots que j'ai soulignés : *C'est comme chez nous*, ne sont pas dans le grec. Je les ai ajoutés, pour lier les deux fragmens ensemble, ainsi qu'ils l'étaient probablement dans la pièce originale. Leclerc a donné le premier de ces fragmens parmi les incertains, p. 259.

² Le *Μισόμηνος*, ou *l'Amant haï*, est encore un des ouvrages de Ménandre, que l'on trouve le plus fréquemment cités, et avec le plus d'éloges, dans les écrits des anciens, tant sacrés que profanes. Alciphron fait mention de cette comédie dans l'épître de Glycère, et Martial, XIV, *Ep.* 14, y fait allusion, ainsi que Saint-Irénée, *cont. Hæres.* II, 27. Le principal rôle était celui d'un soldat glorieux, nommé Thrasonide, particularité dont nous devons la connaissance à Libanius, *Orat.* XXXI, p. 781; et nous apprenons de plus, par le témoignage de cet orateur, que les fanfanteries de ce soldat, ses jactances perpétuelles, et la haine qu'il avait inspirée par-là à sa jeune maîtresse, faisaient le sujet de la comédie de Ménandre.

³ Dans Saint-Justin, de *Monarch.* p. 40, B.

CXL.

Car je me suis trouvé avec Callas et avec Agallias, et depuis encore avec Perdiccas ; et trois ans encore après, de par Jupiter, avec Cinésias ¹.

CXLI.

Un enfant, une vile esclave, m'a réduit en une ignoble servitude, moi, qui fus toujours l'effroi de tous mes ennemis ²!

CXLII.

Je l'ai là, près de moi ; je puis en jouir, et j'en ai le désir, et pourtant je ne le fais pas ³.

¹ Fragment d'un poëte inconnu, rapporté dans le *Schol. Hermog.* p. 351, et que M. Meinecke restitue, p. 117, avec beaucoup de vraisemblance, à Ménandre. Ces vers, placés dans la bouche du soldat glorieux, peignent bien, par le retour des mêmes désinences, son ton de forfanterie habituelle.

² Dans Arrien, *Disse. tat. Epict.* III, 26, p. 533, Schw. Ce sont les paroles de Thrasonide, le soldat glorieux et l'ainant haï. A cette occasion, Arrien expose le sujet de toute la pièce, et fait, en peu de mots, l'extrait d'une des scènes les plus importantes de l'ouvrage, de celle où Thrasonide, désespéré des rebuts de sa maîtresse, demande une épée à son esclave Géta, s'empporte contre ce fidèle serviteur qui refuse de la lui donner, pu s'envoie des présents à l'esclave qui le hait, puis se lamente, pleure, conjure, et se livre à aller un moment à l'espoir de la fléchir.

³ Dans Plutarque, *de Amor. Divit.* p. 525, A. Fragment rapporté, avec beaucoup de vraisemblance, à cette pièce de Ménandre, par Toup, *Epist. crit.* p. 27.

*Du Nautonnier*¹.

CXLIII.

Théophile nous revient, échappé des gouffres profonds de la mer Egée; les dieux vous le renvoient heureux et sain; et c'est moi qui, le premier, vous apporte la nouvelle de ce canthare d'or.

— De quel canthare me parles-tu?

— Du vôtre, de votre vaisseau: m'entendez-vous présentement, ô vieillard, sans cesse obstiné à vous tourmenter!

— Mon vaisseau, dis-tu, est arrivé au port?

— Oui, votre vaisseau, celui-là même qu'a fabriqué Calliclès, de Calymne, et dont Euphranor de Thurium était pilote².

CXLIV.

O mère-patrie! ô terre chérie! que tu es pour tout homme sensé un précieux trésor! Et que puisse celui qui a dévoré son patrimoine, errer sans cesse sur les flots, et ne jamais mettre le pied

¹ Le principal rôle de cette comédie, celui du Nautonnier, était rempli par un personnage nommé Théophile. Athénée nous en a conservé le passage qu'on va lire: c'est un fragment de dialogue entre un esclave qui vient annoncer au père de Théophile, nommé Straton, le retour de ce fils long-temps attendu, et Straton lui-même.

² Dans Athénée, lib. XI, p. 474, C. Les cinq premiers vers de ce fragment sont aussi rapportés par Macrobe, *Saturn.* VI, p. 21.

sur la terre, pour sentir de quel bien il s'est privé,
en dissipant son héritage ¹!

CXLV.

Tout homme qui aime, devient d'un naturel
traitable ².

CXLVI.

O Jupiter! ô dieu vénéré! quel tourment c'est
que l'espérance ³!

Du Législateur ⁴.

CXLVII.

La loi observée, n'est autre chose que la loi;
la loi non observée, c'est la loi et le bourreau ⁵.

¹ Paroles du nautonnier Théophile, en rentrant dans ses foyers, et en saluant sa patrie. C'est encore Athénée qui les rapporte, IV, p. 166, B.

² Dans Stobée, *Serm.* LXIII, 245, Grot.

³ Paroles que l'impatience arrache sans doute au père du Nautonnier. C'est également Stobée qui nous les a conservées, *Serm.* CXI, p. 460, Grot.

⁴ Le titre de cette comédie, où Ménandre avait introduit un rôle de parasite, est cité, pour cette particularité, par Athénée, VI, 247, et par Quintilien, *Instit.* X, 1.

⁵ Il est difficile de rendre l'énergique précision de ces deux vers de Ménandre. En les délayant, comme l'a fait M. de Poinsonnet, on risque de ne point les comprendre : c'est aussi ce qui lui est arrivé.

CXLVIII.

Soyez soumis à la loi , vous n'aurez rien à craindre de la loi ¹.

CXLIX.

N'apprenez point à connaître la loi par ses rigueurs ; mais avant de l'éprouver , apprenez à la craindre ².

De l'Enrôleur.

CL.

Ainsi , la fortune rend bien difficile à discerner ce qu'il importe aux hommes de faire pour être heureux ; elle ne suit aucune loi certaine dans la conduite des événemens ; et personne ne peut dire : je n'éprouverai point telle chose ³.

CLII.

Fils d'un père pauvre , mais élevé avec plus de soin que ne le comportait l'état de son père , ce

¹ Dans Ammonius , p. 173.

² Dans le même , au même endroit.

³ Dans Stobée , *Eclog. phys.* vol. I , p. 216. M. Heeren , dans l'excellente édition qu'il a donnée de cet auteur , ajoute à ce fragment de Ménandre un cinquième vers , que Grotius et Lesclerc en avaient séparé , quoiqu'ils le jugeassent de Ménandre ; mais c'était à tort. Ce vers , ajouté sans doute par quelque copiste à la marge du manuscrit de Stobée , est le 785^e de l'*Hippolyte* d'Euripide.

jeune homme en rougit, et ne tarda pas à rendre en bienfaits le fruit d'une bonne éducation ¹.

De l'Olynthienne.

CLII.

Ce n'était pas une agression, mais une vengeance ².

CLIII.

Quel dommage, que ce que la nature a produit de bien, la fortune le vicie ³!

Des deux Fils du même Père.

CLIV.

De quiconque rougit, j'ai bonne opinion ⁴.

¹ Dans Théon, *Progymn.* IV, p. 48. Nous avons déjà rapporté ce fragment, avec de légères variantes, et comme provenant de la comédie de *Dardanus*. Dans l'incertitude où nous sommes de sa vraie leçon et de sa véritable attribution; nous laissons subsister ce double emploi.

² Dans Zénobius, VI, 51.

³ Dans Stobée, *Serm.* CVII, p. 447, Grot.

⁴ Dans le même, *Serm.* XXXI, p. 137, Grot. C'est la même idée que Térence a exprimée dans ses *Adelphes*: *Erubuit, salvas est; il a rougi, tout est sauvé*; et de ce seul rapprochement, il résulte que Térence avait aussi mis à contribution cette pièce *des deux Fils du même père*, ὁμοκαρπίοι, pour la composition de ses *Adelphes*, ou les *Frères*. On connaît ce mot de Caton, que nous a conservé Plutarque, de *Vit. Publ.* p. 528, F, qu'il préférait les jeunes gens qui rougissaient, à ceux dont le front ne se colorait jamais. Voyez aussi la XI^e épître de Sénèque, p. 30.

CLV.

La bonne renommée est un viatique sûr pour toutes les circonstances de la vie, et dans tous les accidens de la fortune ¹.

De la Colère ².

CLVI.

C'est un titre précieux que celui d'adultère, puisqu'on l'acquiert au péril de sa vie ³.

CLVII.

Et moi aussi, femme, j'ai été jeune; mais alors je ne me baignais pas cinq fois par jour, ce que je fais maintenant. Je n'avais point à mes gages une de ces femmes commodes qui en procurent de plus jeunes; j'en aurai désormais. J'ignorais l'usage des essences; mais, pour le coup, je vais m'en donner. Je me teindrai les cheveux, je m'épilerai le corps, je deviendrai avant peu, par Jupiter, un vrai Ctésippe, et non un homme; et, comme lui, je dévorerais les

¹ Dans Stobée, *Serm.* XXXVII, p. 147, Grot.

² C'est le titre de la première comédie de Ménandre, ou du moins de la première qui ait été couronnée. Eusèbe, dans sa *Chronique*, en marque la représentation à la 4^e année de la CXIV^e olympiade.

³ Dans Stobée, *Serm.* VI, p. 42, Grot.

pierres mêmes, et non pas seulement la terre de mon patrimoine ¹.

CLVIII.

Quand la faim vous aura mordu ce beau jeune homme, elle vous en aura bientôt fait un squelette plus grêle que Philippide ².

CLIX.

Je ne mets aucune différence entre le parasite Chéréphon, et un homme, quel qu'il soit, qui, invité à souper pour l'heure où l'ombre sera de douze pieds, se réveille au petit point du jour, court à la lune, et voyant son ombre allongée, et se croyant déjà en retard, arrive pour souper avec l'aurore ³.

¹ Dans Athénée, IV, 166, A. C'est un de ces passages où se fait sentir le plus l'impuissance de notre langue à rendre l'énergique et élégante précision de celle de Ménandre. Sur ce Ctésippe, débauché célèbre, fils de Chabrias, dont les excès sont décrits fort au long par Athénée, voy. les *Prologomènes* de Wolf ad Demosth. adv. Leptin. p. LIII.

² Dans Athénée, XII, 552, B. La ténuité de ce Philippide était passée en proverbe; voy. Meursius, *Lect. Att.* II, 5, et Kuster, ad *Suid.* au mot φειωπίδης. Dans un fragment du poète Alexis, cité par Athénée, liv. VII, p. 230, un jeune homme, qui veut séduire sa maîtresse par l'appât des trésors qu'il lui étale, expose à ses yeux, entre autres vases précieux, un vase à rafraîchir, ψυκτηρίδου, plus mince que Philippide.

³ Dans Athénée, liv. VI, p. 243.

CLX.

Voici ce qu'est un ami véritable : Il ne demande point, *quand soupera-t-on ?* quel obstacle empêche donc les convives ici présens de se mettre à table ? Mais il prévoit qu'il faudra souper demain, et puis encore après-demain, et qu'il faut réserver de quoi faire, au besoin, un banquet funéraire ¹.

De l'Enfant ².

CLXI.

L'esclave, qui n'apprend qu'à être servile en tout, ne peut être qu'un méchant homme ; laissez-lui son franc-parler, vous en ferez alors un excellent serviteur ³.

¹ Dans Athénée, au même endroit, p. 247. J'ai admis, dans la traduction de ce fragment une ingénieuse correction de Porson, *Advers.* p. 73.

² Et non *du Champ*, comme traduit M. de Poinsinet. Les manuscrits d'Athénée, qui portent : ἐν πεδίῳ, au lieu de : ἐν παρτίῳ, ne diffèrent de la leçon universellement admise, qu'en ce qu'ils ont suivi la prononciation de la diphtongue αι, qui se prononçait ε.

³ Dans Stobée, *Serm.* LXII, p. 237, Grot.

De la Concubine.

CLXII.

La perversité s'égaré toujours dans un labyrinthe de raisonnemens ¹.

CLXIII.

Mais il y a un dieu qui prend soin des honnêtes gens ².

Du Dépôt ³.

CLXIV.

Le service militaire n'enrichit point; il donne à vivre au jour le jour, et toujours à l'improviste. C'est un régime peu salubre que celui-là, d'après l'expérience que nous en avons ⁴.

CLXV.

C'est une honte que d'être à la fois pauvre et infirme ⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm.* II, p. 9, Grot.

² Dans le même, *Serm.* XXXVII, p. 147, Grot.

³ Nonius cite une comédie d'Afranius, intitulée *Depositum*, et probablement imitée de celle-là.

⁴ Dans Stobée, *Serm.* LI, p. 202, Grot.

⁵ Dans le même, *Serm.* XCVI, p. 388.

CLXVI.

L'homme, de sa nature, est crédule dans l'adversité; car celui qui a toujours failli par suite de ses propres raisonnemens, est porté à croire que son prochain raisonne mieux que lui ¹.

CLXVII.

Il est donc chez les Dieux mêmes des jugemens iniques ²!

CLXVIII.

Vous avez fait un acte d'amis : dites plutôt d'amies. Il ne s'en est fallu que d'une seule lettre, que je compris d'abord ce que vous vouliez dire ³.

De la Périnthienne ⁴.

CLXIX.

Je n'ai jamais envié un cadavre richement orné.

¹ Dans Stobée, *Serm.* CIV, p. 426.

² Dans Saint-Justin, *de Monarch.* p. 40, B.

³ Dans Athénée, lib. XIII, p. 571; conf. Alciphron. III, 64.

⁴ Térence fait mention de cette comédie de Ménandre, dans le prologue de son *Andrienne*, v. 9:

Menander fecit Andriam et Perinthiam;

Qui utramvis rectè nôrit, anibas noverit.

Non ita dissimili sicut argumento, sed tamen

Dissimili orationè sunt factæ ac stylo.

Ne se rend-il pas à la même demeure que le plus misérable ¹?

CLXX.

Quiconque sert un maître sans cœur et sans cervelle, et qui le trompe, ne commet pas une action bien méritoire; d'ajouter ainsi à l'extravagance d'un fou ².

CLXXI.

Je ne suis point un homme de fausse apparence, comme ces dieux dorés, qui sont de bois en dessous ³.

CLXXII.

Certes, je m'intéresse autant que vous à ce pays; mais je n'en suis que plus affligé de la manière dont les choses s'y passent. Je vois la république livrée sans cesse à d'indignes chefs; et si un seul jour, il s'en trouve un bon, il est mauvais durant dix autres ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* CXXIV, p. 505, Grot.

² Dans Suidas, au mot ἀβδερρος.

³ Dans le scholiaste d'Hermogène. Allusion à ces statues de bois qu'on dorait ou qu'on argentait à l'extérieur, suivant un usage des Grecs, beaucoup plus commun qu'on ne le croit. Voyez la note d'Isaac Vossius, in *Catull. Ep. in Juventium*, p. 308.

⁴ Ce fragment de six vers, rapporté par Suidas, au mot κροταύτης, a été rangé parmi les incertains par Leclerc, et tout-

Du Collier ¹.

CLXXIII.

O trois fois malheureux, tout indigent qui se marie, et qui devient père! Qu'il faut qu'un tel homme ait manqué de raison, de s'embarquer dans un ménage, sans s'être muni du nécessaire; sans s'être assuré d'une ressource contre l'adversité, et contre la nécessité sans cesse renouvelée des besoins journaliers, réduit à mener une vie obscure et misérable, étranger à tout ce qu'il y a de bien, accablé de tout ce qu'il y a de mal. Telle est la fâcheuse expérience que j'ai faite; et puisse

à-fait omis par M. Meinecke. Le fondement d'après lequel il est attribué à Ménandre, comme tiré de la *Périblèenne*, est sans doute bien faible, puisque c'est uniquement d'après une citation d'Harpocrate, qui dit, au mot *περιβλήνη*, que Ménandre s'était servi de ce mot au commencement de sa *Périblèenne*. J'ai cru toutefois y reconnaître la main de Ménandre, et c'est ce qui fait que je l'ai placé ici.

¹ Cæcilius avait traduit cette pièce, ainsi que nous l'apprenons d'Aulu-Gelle, *Noct. Attic.* II, 23, qui nous en fait connaître de plus le sujet et les principaux personnages. Ce sont deux maris, dont l'un, qui a épousé une femme riche et laide, est obligé de vendre une jeune servante, dont le service et la figure lui plaisent beaucoup, et l'autre est un vieillard, également mécontent de sa femme, pauvre comme lui, et non moins acariâtre que celle du voisin. Il faut lire tout ce passage d'Aulu-Gelle et les remarques dont il accompagne les vers qu'il cite de Ménandre, ainsi que ceux de Cæcilius, son imitateur latin.

le malheur d'un seul servir de leçon à tous les autres ¹!

CLXXIV.

Ne vous ai-je pas dit que j'ai épousé une héritière, une vraie *lamia* ²? Ne vous l'ai-je pas dit? C'est à elle qu'appartiennent cette maison, ces champs, et c'est en l'épousant que j'en suis devenu le maître; mais, hélas! à quel prix, à quelle rude condition! Ce n'est pas pour moi seul que ma femme se montre fâcheuse; elle l'est également pour mon fils, et beaucoup plus encore pour ma fille. — C'est un mal sans remède; je le sais par ma propre expérience ³.

¹ Dans Aulu-Gelle, *Noct. Att.* II, 23, et dans Stobéc, LXVI, 417, et LXVIII, 479. Une partie des expressions employées dans ce passage de Ménandre, se retrouve dans un discours de Dion Chrysostôme, *Orat.* XXXII, p. 365.

² Sur cette leçon que j'ai adoptée, d'après M. Meinecke, p. 145, et sur le sens même du mot *lamia*, voyez Jacobs, *Addit. ad Athen.* p. 227, et Scaliger, *ad Varron.* VI, p. 227.

³ Dans Aulu-Gelle, *Noct. Attic.* lib. II, c. 23. M. de Poinsinet, qui a expliqué d'une manière plus ingénieuse que vraie le titre de *Collier* donné à cette comédie de Ménandre, en supposant que *collier* est ici une expression métaphorique, dans le sens de *chaîne conjugale*, de ce qu'on appelle vulgairement en France *collier de misère*, me semble avoir cité plus à propos ces vers énergiques de la première jeunesse de Corneille, où le mot *chaîne*, appliqué à l'hymen, est employé dans le même sens:

Cette chaîne, qui dure autant que notre vie,
Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,
Par un destin funeste attache trop souvent
Le contraire au contraire, et le mort au vivant.

CLXXV.

Oh ! pour le coup ! la riche héritière va dormir sur l'une et l'autre oreilles ¹, après la belle et mémorable prouesse qu'elle a faite. Elle vient de chasser de céans celle qui l'offusquait, celle qu'elle s'était mis en tête d'éloigner. Aussitôt tout le monde a pu s'apercevoir que Créobyle était bien ma femme, ou, pour mieux dire, qu'elle était bien dame et maîtresse du logis, tant elle a pris un air rogne. Certes ! le vieux proverbe a raison, qui dit : L'âne parmi les singes ²; et je veux encore passer sous silence la nuit, la nuit fatale qui fut la source de tous nos maux. Ah ! malheureux que je suis, d'avoir épousé pour ses seize talens, Créobyle, femme d'une coudée, et d'une morgue !..... Oh ! c'est surtout sa morgue qui la rend insupportable ; j'en atteste Jupiter Olympien et la sage Minerve. Avoir congédié ma petite servante, qui me servait bien plus vite que la parole,

¹ Proverbe qui avait passé en latin, témoins ces paroles de Donat, *ad Terent. Heautont.* II, 3, 101 : *In aurem utramvis, proverbium in eos qui secturi et otiosi. Talis sententia et apud Menandrum, quæ latinè sic exprimitur :*

In aurem utramvis, quum quidem dotata est, cubet.

² C'est ici la seule mention qui existe de ce proverbe, recueilli par Erasme, dans ses *Adages*, d'après ce passage de Ménandre.

et cela pour en introduire une autre à sa place ¹!

CLXXVI.

Plus babillard qu'une tourterelle ².

CLXXVII.

La terre est, pour l'homme qui la cultive, la source de toute vertu et de toute liberté ³.

CLXXVIII.

Quiconque, étant pauvre, à la manie de vivre à la ville, cherche matière à surcroît de désespoir; car, voyant là des gens qui nagent dans les délices et dans l'oisiveté, il aura tout loisir de juger par comparaison, combien il mène une vie misérable et dure ⁴.

CLXXIX.

O Parménon! Il n'en est pas du bonheur dans

¹ Dans Aulu-Gelle, *Noct. Att.* II, 23. C'est l'endroit où le vieux mari, qui a épousé une femme riche et laide, se plaint que cette femme a chassé sa servante: *Non inscito puellam ministerio et facie non illiberali, ... suspectam uxori quasi pellicem.*

² Dans Aélien, *Hist. Animal.* XII, 10; Zenobius, *Cent.* VI, 8.

³ Dans Stobée, *Serm.* LVI, 215. On peut voir, au même endroit de Stobée, d'autres éloges de la vie champêtre, empruntés de même à des poètes comiques. Ces vers de Ménandre sont aussi cités, mais sans nom d'auteur, par Apulée, I, p. 327.

⁴ Dans Stobée, *Serm.* XCVI, p. 386.

cette vie , comme d'un arbre qui sort tout entier d'une seule racine. La nature engendre un mal à côté d'un bien , comme elle produit aussi un bien à côté d'un mal ¹.

CLXXX.

Écartez de la vie tout ce qui peut y jeter de l'amertume. Le temps que nous avons à vivre est si court ² !

CLXXXI.

Mon maître a pris le plus mauvais parti du monde ; car , en restant aux champs , il déroba sa pauvreté à tous les yeux ; il s'enveloppait de sa solitude , comme d'un manteau pour en couvrir son indigence ³.

¹ Dans Stobée, *Serm.* CV, p. 437.

² Dans le même, *Serm.* CVIII, p. 453. Sénèque, *de Brevit. vit.* c. 2, fait allusion à ces vers de Ménandre : *Quibusdam nihil quò cursum dirigant, placet, sed marcentes oscitantesque fata deprehendunt; adeò ut quod apud maximum poetarum, more oraculi dictum est, verum esse non dubitem :*

Exigua pars est vitæ quam nos vivimus.

Les commentateurs se sont beaucoup récriés sur cette expression de *maximum poetarum* appliquée à Ménandre. Il y aurait encore bien plus lieu de s'étonner, si Sénèque avait eu en vue Cæcilius, traducteur latin du *Collier* de Ménandre, à qui le vers qu'il cite est certainement emprunté, plutôt que Ménandre lui-même. Nous laissons cette grave question indécise.

³ Dans Stobée; *Serm.* XCVI, p. 386.

Des Fiançailles ¹.

CLXXXII.

Rien n'est aveugle et dur comme la fortune ².

De l'Accusation anticipée.

CLXXXIII.

Le plus sûr pour un serviteur est, comme on dit, de faire ce que son maître lui ordonne ³.

CLXXXIV.

C'est se créer, sans fin et sans trêve, des chagrins, des craintes, des soucis, que d'être père ⁴.

Des Vendus.

CLXXXV.

La raison n'est pas toujours de saison ; il faut quelquefois la perdre avec les fous ⁵.

¹ En grec πρόμνησι, ou προμνησια. On appelait ainsi, suivant Pollux, III, 38, les sacrifices ou les cadeaux qui se faisaient avant la noce.

² Dans Stobée, *Eclog. ph.* I, 8, p. 213, ed. Heeren.

³ Dans le même, *Serm.* LXII, p. 255, Grot.

⁴ Dans le même, *Serm.* LXXI, p. 329.

⁵ Cette maxime de Ménandre est citée par Saint-Clément d'Alexandrie, *Strom.* VI, 264, à la suite d'une sentence offrant le

*De la Fille battue*¹.

CLXXXVI.

Celui qui, pour vivre à son aise, ne profite pas du bien que les Dieux lui envoient, est un insensé qui veut être malheureux. Mais si les Dieux ne

même sens avec des expressions presque pareilles, qu'il attribue à un autre comique, Callias. Le premier de ces vers de Ménandre est aussi rapporté, mais sans nom d'auteur, et avec de légères variantes, par Stobée, *Serm.* III, p. 74: ce qui prouve, pour le remarquer en passant, que les anciens auteurs citaient souvent de mémoire, sans trop se piquer d'une exactitude rigoureuse. Sénèque fait aussi allusion à ce passage de notre auteur, lorsqu'il dit, *de Tranquillit. an.* XV, p. 387: *Nam si græco poetæ credimus, aliquando et insanire jucundum est.* C'est ce qu'Horace avait dit avant lui en d'autres termes: *Dulce est desipere in loco.* Et c'est ce que Molière a dit à sa manière, *Ecole des Maris*, acte I, scène I:

Qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous,
Que du sage parti se voir seul contre tous.

¹ C'est le titre d'une des comédies de Ménandre, les plus célèbres dans l'antiquité, une de celles auxquelles il est fait le plus souvent allusion dans les écrits des poètes latins. Une épigramme d'Agathias, le scholastique, dans Brunck, *Analect.* III, 38, nous en fait connaître le sujet, en la désignant sous le titre de Περικειρομένη, *la Fille à qui l'on a arraché les cheveux.* C'est un soldat brutal et jaloux, nommé Polémon, qui, dans un accès de jalousie, s'emporte contre sa maîtresse, la maltraite, déchire ses habits, et, pour comble d'outrages, lui arrache les cheveux; puis, saisi à la vue de son crime de douleur et de repentir, tombe aux genoux de cette femme adorée, et implore son pardon en détestant sa fureur. On peut voir dans Lucien, *Dialog. mcp.* IX, p. 303, et dans Philostrate, *Ep.* XXVI, d'autres détails relatifs à cette pièce, où la peinture de la passion était portée au plus haut degré de vérité

lui accordent rien ; ce n'est plus sa faute, s'il est malheureux, c'est la leur ¹.

CLXXXVII.

La vérité se montre quelquefois au grand jour, au moment où l'on la cherche le moins ².

CLXXXVIII.

Malheur et injustice sont deux choses bien différentes ; l'un est le fait de la fortune, et l'autre, celui de la volonté ³.

et d'intérêt. C'est à cette comédie de Ménandre que fait allusion ce passage de Tibulle, I, 10, 53 :

Sed Veneris tunc bella calent, scissosque capillos
Femina perfractas conqueriturque fores,
Flet teneras subtusa genas; sed victor et ipse
Flet sibi dementes tam valuisse manus;

et probablement cet autre de Propertius, II, 5, 21 :

Nec tibi perjuro scindam de corpore vestem,
Nec mea preclusas fregerit ira fores:
Nec tibi connexos iratus carpere crines,
Nec duris ausim lædere pollicibus.
Rusticus hæc aliquis tam turpia prælia quærat,
Cujus non hederæ circuiere caput.

¹ Dans Stobée, *Ecl. ph.* II, 8, p. 341, Heer.

² Dans le même, *Serm.* XI, p. 79, Grot. Stobée cite à la suite de ces deux vers de Ménandre un distique d'un poète incertain, dont voici le sens : « Le temps révèle tout aux neveux ; c'est un bavard, qui parle à ceux mêmes qui ne l'interrogent pas. »

³ Dans Stobée, *Ecl. ph.* t. II, 8, p. 338.

Du Sicyonien.

CLXXXIX.

Il a le visage d'un homme de cœur, et le cœur d'un lâche ¹.

CXC.

Mon cher Stratophane ², tu n'as qu'un bien modeste équipage ³, et un seul garçon ⁴.

CXCI.

Il paraît que rien ne prête plus au mépris que l'extérieur d'un soldat, et surtout d'un soldat mercenaire ⁵.

CXCII.

L'esclave aimée qu'il acheta, en remplacement de cette autre, il la lui confia, non pour en être possédée, mais pour être nourrie séparément, et comme il convient à une personne libre ⁶.

¹ Dans Suidas, aux mots : Καλή μὲν ὄψις. Vers devenu proverbe.

² C'est le nom du Sicyonien, ou du Soldat, qui faisait le principal rôle de cette comédie.

³ Littéralement : une chlamyde toute simple.

⁴ Dans le *Lexique* de Photius, p. 400.

⁵ Dans Stobée, *Serm.* LIII, p. 202. Cette réflexion semble avoir été suggérée par le reproche exprimé dans le fragment qui précède.

⁶ Dans Suidas, au mot ἄβρα.

Des Soldats.

CXCIII.

Ce n'est jamais quand on pêche, que l'on sent la grandeur de sa faute; on ne la connaît bien qu'après l'avoir commise ¹.

Des Femmes qui dînent ensemble ².

CXCIV.

Il faut que l'amour soit le plus puissant des dieux, puisqu'il force les hommes qui ont juré par tous les immortels, à se parjurer pour lui ³.

CXCIV.

Un père qui menace n'inspire pas une grande terreur ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* IV, 52. D'autres fragmens, tirés de Plutarque, *de Adul. et Amic.* sont rapportés à cette comédie par Leclerc, mais avec trop peu de fondement, ainsi que l'a montré M. Böttiger, *Spec. Terent.* p. 62. Voyez aussi Wytttenbach, *ad Plutarch. loc. laud.* p. 62. Nous les donnerons parmi les *Fragmens incertains*.

² Aulu-Gelle, *Noct. Att.* XV, 15, Nonius et d'autres citent une comédie du même titre, *Synaristosæ*, de Cæcilius, laquelle était sans doute une traduction de la pièce de Ménandre. Cette dernière se trouve encore citée dans Plin, *Hist. Nat.* XXIII, 15: *Item apud Menandrum Synaristosæ hoc edunt.*

³ Dans Stobée, *Serm.* LXIII, p. 243.

⁴ Dans le même, *Serm.* LXXXIII, p. 347. C'est le sens exprimé dans ce vers de Racine, qui était si plein du génie des poètes grecs :

Un père en punissant, madame, est toujours père.

CXCVI.

Qu'est-ce que la vie humaine? Un enchaînement de maux, de revers et de soucis cuisans ¹.

De la Nourrice.

CXCVII.

Les insensés qui lèvent orgueilleusement le sourcil, et disent : Je verrai ! Homme que tu es, qu'as-tu affaire de tant délibérer? Malheureux par l'arrêt du sort, le bonheur t'arrive souvent de même, quand tu dors, et le contraire, lorsque tu veilles ².

Du Trophonius.

CXCVIII.

O Lachès, apprendre à ne rien faire d'injuste, est la meilleure disposition que l'on puisse apporter en ce monde ³.

CXCIX.

L'habitude de ne rien faire d'injuste, conduit aussi à être humain ⁴.

¹ Dans Stobéc, *Serm.* XCVIII, p. 411.

² Dans le même, *Serm.* XXII, p. 111.

³ Dans le même, *Serm.* IX, p. 61.

⁴ Dans le même, au même endroit.

CC.

A. — C'est un étranger qu'il s'agit ce soir de régaler.

B. — De quel pays est-il? Car c'est un point dont il convient que le cuisinier soit instruit. Par exemple, tous ces friands d'insulaires, nourris de poissons frais et de toute espèce, ne font pas grande fête à notre marée; ils n'y touchent que par manière d'acquit. Des ragoûts, des épicerics leur plaisent davantage. Si c'est un Arcadien, un homme éloigné de la mer, c'est une bonne fortune pour lui qu'un plat de poisson. Les Ioniens aiment les sauces, le candaule, tous les mets qui excitent à l'amour ¹.

De l'Hydrie.

CCI.

Que la solitude a de douceurs pour l'homme ennemi des mœurs corrompues! Et que c'est un précieux trésor, pour le sage, qu'un champ qui nourrit dans une honnête aisance son honnête propriétaire! La multitude des cliens n'est propre qu'à susciter l'envie; et le luxe de la ville ne

¹ Dans Athénée, *Deipnos.* IV, 132, D.

brille un moment, que pour s'éclipser bientôt ¹.

CCII.

Ce vieillard malheureux commençait à perdre le souvenir de ses maux; et en lui en rappelant la mémoire, vous l'avez rappelé à l'infortune ².

De l'Hymnis ³.

CCIII.

Encore six mois de vie; c'est autant qu'il m'en faut. Au septième, j'irai voir Pluton ⁴.

CCIV.

* Les arts ne vieillissent pas avec honneur, si leur pratique ne s'allie pas avec l'économie ⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXVIII, 221, Grot.

² Dans le même, *Serm.* CIV, p. 227, Grot.

³ Encore une comédie traduite en latin par Cæcilius. Elle est citée par plusieurs grammairiens latins, Festus, Nonius, Charisius et Diomède; elle l'est aussi dans Cicéron, *de Finib.* II, 7.

⁴ L'original de ce vers est perdu; c'est la traduction latine que Cicéron nous en a conservée :

Mihi sex menses satis sunt vitæ, septimum orco spondeo.

⁵ Dans Maxime de Tyr, *Diss.* XXX, p. 320; et dans Stobée, *Serm.* LXI, 231.

De l'Enfant supposé ¹.

CCV.

Cessez de vous prévaloir de votre raison. La prudence humaine n'est plus rien. Tout dépend de la fortune, quelle qu'elle soit, souffle ou esprit divin. C'est elle qui gouverne, change, ou conserve toute chose. La prudence des mortels n'est que fumée, que chimère. Croyez ce que je vous dis, et ne m'en faites point de reproche : Quoi que nous pensions, ou que nous disions, ou que nous fassions, tout est de la fortune ; nous ne sommes que ses prête-noms. La fortune gouverne tout, et c'est elle seule qu'il faudrait appeler esprit, raison, prévoyance, et de tous ces vains mots qu'on se plaît à prononcer ².

CCVI.

C'est penser sainement, que de ne pas attribuer à la seule prudence tout ce qui nous arrive d'heureux. Le hasard nous sert quelquefois tout aussi bien que la sagesse ³.

¹ Dans un passage de Suidas, cette comédie a pour second titre : Ἄγροικος, le paysan, le rustique.

² Dans Stobée, *Ecl. ph.* lib. I, p. 194, ed. Heeren.

³ Dans le même, au même endroit, p. 196.

CCVII.

Le mieux est de dire la vérité en toute cir-
constance ; je suis garant que c'est là ce qui con-
tribue le plus à la sécurité de la vie ¹.

CCVIII.

De tous les monstres indomptés qui vivent sur
la terre ou dans la mer, le plus indomptable,
c'est la femme ².

CCIX.

Par Apollon, c'est le comble de la sottise, de
succomber avec des témoins, quand on pouvait
cacher sa faute ³.

CCX.

Soyez riche ; cela couvre tout, bassesse d'ori-
gine, dépravation de mœurs, tous les vices qu'un
homme peut avoir ⁴.

CCXI.

C'est une chose bien difficile à concevoir que
la fortune ⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm.* XI, p. 79, Grot.

² Dans le même, *Serm.* LXXIII, p. 311, Grot.

³ Dans le même, *Serm.* CX, p. 459. C'est à tort que Leclerc a
rejeté ce fragment parmi les *incertains*, p. 267.

⁴ Dans le même, *Serm.* XCI, 367.

⁵ Dans le même, *Écl. ph.* t. II, c. 1, p. 8, ed. Heeren.

CCXII.

Heureux, mon cher Parménon, heureux celui qui, après avoir contemplé le beau spectacle de l'univers, le soleil, ce flambeau universel, l'eau, les nuages, le feu, s'en retourne de bonne heure, et sans regrets là d'où il est venu ! Qu'il vive un siècle ou un petit nombre d'années, ce spectacle sera toujours le même ; il n'en verra jamais de plus magnifique. Regardez la vie comme un voyage, et ce monde comme une foire, où l'on ne trouve que cohue, marchés, filoux, jeux et divertissemens. Si vous partez dès premiers, vous en aurez meilleur gîte ; vous en serez d'ailleurs mieux pourvu pour le voyage, et haï le moins possible. Mais celui qui tarde, n'en meurt que plus malheureux : il vieillit dans la peine, souvent dans le besoin. Les ennemis s'augmentent avec les années, et les embûches se multiplient. Un long âge ne peut que nuire à une douce mort ¹.

¹ Ce beau fragment, que nous a conservé Stobée, *Serm.* CXXII, p. 497, a seize vers dans l'original ; c'est un des plus propres à nous faire sentir toutes les qualités du style de Ménandre, et conséquemment à nous faire regretter la perte de cet admirable écrivain. La comparaison de la vie humaine avec une foire, qui a tant de grâces dans l'auteur grec, et qui a été reproduite par Saint-Grégoire de Nazianze, *Tetrast.* p. 68, appartenait originairement à Pythagore, *Ménag. ad Diog. Laërt.* VIII, 8, et avait déjà été employée par le poète Alexis, *ap. Athen.* p. 463.

CCXIII.

Il faut qu'une femme ne parle qu'en second, et que l'homme ait l'empire suprême. Toute maison où la femme a gouverné, a toujours péri par cet endroit ¹.

Des Philadelphes.

CCXIV.

Qu'il est doux de vivre, s'il est permis de vivre avec ceux qu'on aime, et non pas pour soi seul ²!

Des Fêtes de Vulcain.

CCXV.

Tant que vos actions sont honnêtes, ayez bon courage, certain que Dieu n'abandonne jamais une cause juste ³.

L'empereur Marc-Aurèle avait tout ce passage de Ménandre bien présent à la mémoire; car on y trouve de fréquentes allusions dans ses écrits, entre autres, lib. II, 14.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXXIV, p. 316, Grot. C'est à tort que ce fragment a été rangé par Leclerc au nombre des incertains, p. 244.

² Dans Stobée, *Serm.* CXXII, p. 496. J'ai suivi, pour la construction et le sens de ce fragment, la correction de Grotius.

³ Dans le même, *Serm.* VII, p. 31.

Du Phantôme ¹.

CCXVI.

Avertissez-moi si tout est bien préparé comme il faut ².

Du Faux Hercule ³.

CCXVII.

Celui qui mène une vie dure, n'a guère d'affection pour sa famille ⁴.

¹ Il ne s'est guère sauvé que le titre de cette pièce, citée dans le *prologue de l'Eunuque* de Térence, v. 9, comme ayant été traduite récemment par Lanuvius : *Idem Menandri Phasma nunc nuper dedit*. Il faut voir, dans la note de Donat sur ce vers de Térence, t. I, p. 227, West., quel était le sujet de la comédie de Ménandre, l'une de celles qui paraît avoir été le plus goûtée chez les Romains, à en juger d'après une autre imitation qui en fut faite par *Lucretius Catullus*, et dont Juvénal fait mention, *Sat.* VIII, 185 :

... *Clamosum ageres ut Phasma Catulli.*

² Dans Athénée, lib. XIV, p. 661, F. C'étaient sans doute les paroles du cuisinier ou du maître-hôtel, disposant tout pour le repas de noces qui terminait la pièce.

³ Plutarque fait mention de cette comédie, dans laquelle il nous apprend que Ménandre faisait paraître un Hercule portant, non une vraie massue, mais quelque chose de creux et de flasque, qui n'en avait que l'apparence, *De Amic. et adulat. discrim.* p. 59. D'après ce seul trait, on peut juger que la pièce était du genre le plus bouffon, et l'on peut aussi en conclure que la nouvelle comédie, bien qu'asservie à des convenances plus sévères, n'avait pas tout-à-fait perdu l'habitude de se moquer des objets les plus respectables, et de traduire les dieux eux-mêmes sur la scène.

⁴ Dans Stobée, *Serm.* XV, 93, Grot.

CCXVIII.

Quand je vis le parasite entrant dans la chambre des femmes, et le Jupiter Ctésius¹, tenant la porte du trésor ouverte, vers laquelle se précipitaient des courtisanes².

CCXIX.

Cuisinier, que tu m'es insupportable ! voilà déjà la troisième fois que tu me demandes combien il faut dresser de tables. Nous n'immolons qu'un petit porc : que l'on dresse une, deux, ou huit tables, cela ne te regarde pas : j'en aurai assez d'une. Ce n'est pas non plus ton métier de faire des candyles³, ni de mêler, comme tu en as l'habitude, le miel, la farine et les œufs ; car tout maintenant se fait au rebours du sens commun. Le cuisinier fait et cuit des gâteaux, et sert, après les salaisons, les figues et le raisin ; et la démiurge⁴, à l'envi du cuisinier, rôtit et assai-

¹ Surnom de Jupiter, en sa qualité de protecteur des propriétés.

² Dans Harpocraton, p. 107.

³ Sorte de gâteaux, où il entrait du miel et du lait, suivant Suidas.

⁴ Femmes, dont l'office était de préparer la pâtisserie, et ce que nous appellerions les entremets de douceur. C'est à propos de ce mot, et pour en donner l'explication, qu'Athénée cite ce long fragment de Ménandre, curieux par les notions qu'il ren-

sonne les viandes et le gibier. C'est ainsi que l'ordre d'un repas est renversé, et que le convive, bien parfumé d'essences, et couronné, voit reparaître au dessert le gibier et les gâteaux pêle-mêle¹.

Du Poltron ².

CCXX.

Un âne entendait le son d'une lyre, et un pourceau celui d'une trompette³.

ferme sur la cuisine des anciens. Mais le sens n'en est pas très-facile à saisir; et le dernier éditeur d'Athénée, M. Schweighäuser, ne me semble pas l'avoir toujours bien rendu. Je ne sais si j'ai été plus heureux.

¹ Dans Athénée, lib. IV, p. 172.

² Quintilien fait mention de cette pièce : *Inter eas in quibus erant meditationes omnibus numeris absolutæ*, lib. X, c. 1. Malheureusement, il ne s'en est sauvé qu'un seul vers devenu proverbe.

³ Dans Suidas, au mot *ψαροδής*. Ce mot était le titre même de la pièce. C'était conséquemment la peinture d'un poltron, qui tremble au moindre bruit, que Ménandre avait exposée dans cet ouvrage.

FRAGMENS
DE MÉNANDRE,

SANS NOMS DE COMÉDIES.

CCXXI.

La fortune change tout, triomphe de tout ; et personne ne triomphe en dépit de la fortune ¹.

CCXXII.

La fortune domine en tyran sur les dieux mêmes ; tout le reste n'est auprès d'elle que de vains noms. Seule , elle prétend tout régir ².

CCXXIII.

La fortune est sujette à mille variations ³.

CCXXIV.

Rien n'est produit par la raison , de ce que fait la fortune ⁴.

¹ Dans Artémidore, *Oneirocr.* II, 4.

² Dans Stobée, *Serm.* X, 36.

³ Dans le même, au même endroit.

⁴ Dans le même, au même endroit.

CCXXV.

Chacun prend l'esprit de sa fortune ¹.

CCXXVI.

O mon maître ! il n'est donné aux plus sages des mortels de connaître la vérité qu'à l'aide du temps ².

CCXXVII.

Si tous les hommes s'aidaient mutuellement, il n'est personne qui eût besoin de la fortune ³.

CCXXVIII.

La fortune n'est ni un être réel, ni une puissance quelconque. Mais l'homme qui se laisse conduire par les événemens, sans pouvoir les maîtriser, appelle fortune ce qui n'est que sa faiblesse ⁴.

CCXXIX.

Je hais surtout un méchant qui parle probité ⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm. X*, p. 36.

² Dans le même, *Ecl. ph. I*, 9, p. 226, Heeren.

³ Dans le même, *Ecl. ph. II*, 8, p. 336, Heeren.

⁴ Dans le même, au même endroit.

⁵ Dans le même, *Serm. X*, p. 36.

CCXXX.

La perversité ne se conduit jamais par les lumières de la raison ¹.

CCXXXI.

Si quelque coup du sort te rend au bonheur, n'oublie pas dans la prospérité ta condition passée.

CCXXXII.

Les dieux sont trop supérieurs aux hommes ; ils trompent de mille manières notre faible raison ³.

CCXXXIII.

Tel qu'il est maintenant, depuis quand est-il devenu comme une bête féroce ? Il n'y a rien qui embellisse comme une vie honnête et sage ⁴.

CCXXXIV.

Il n'est rien qui ne dépende de la raison ⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm.* X, p. 36.

² Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 365.

³ Dans Apostol. *Cent.* II, *prov.* 4. Voyez les judicieuses réflexions de Plutarque au sujet de semblables maximes qu'il n'est pas rare de rencontrer dans les poètes dramatiques de tous les temps, *Traité de la man. de lire les poètes.*

⁴ Dans Sextus Empiricus, I, 108, p. 29.

⁵ Dans Apostol. IV, 16.

CCXXXV.

Si quelqu'un te donne, quelque peu que ce soit, reçois toujours ce petit présent; car ce peu que tu recevras sera beaucoup auprès de ne rien recevoir ¹.

CCXXXVI.

L'imprudence est un mal que les hommes se font à eux-mêmes. Quand c'est toi qui te fais tort, de quoi accuses-tu la fortune ²?

CCXXXVII.

Manquer de raison, c'est être aveugle ³.

CCXXXVIII.

Certes, c'est une démence manifeste, de savoir tout ce qu'il faut, excepté ce dont il faut se garantir ⁴.

CCXXXIX.

Quiconque vit entouré de la bienveillance des

¹ Dans Stobée, *Serm.* III, 19.

² Dans le même, *Serm.* IV, 53.

³ Dans le même, au même endroit.

⁴ Là même.

gens de bien , et aspire à plus qu'il ne possède , ne rencontrera que malheur ¹.

CCXL.

La première source des maux dont l'homme est affligé , c'est de posséder trop de biens ².

CCXLI.

Celui qui ne peut conserver l'égalité dans le bonheur, n'est qu'un insensé, et n'est point un homme heureux ³.

CCXLII.

C'est un arrêt du destin, que tout mauvais conseil rapporte un mauvais salaire ⁴.

CCXLIII.

Tu es un Thrace fort noble , acheté avec du sel ⁵.

¹ Dans Stobée , *Serm.* IV , 53. Quelques manuscrits attribuent ces vers à Euripide. Ils ont été recueillis parmi les fragmens de ce poëte , p. 496, ed. Lips.

² Dans Plutarque , *Adv. Stoïc.* p. 1076.

³ Dans Stobée , *Serm.* IV , 53.

⁴ Dans le même , au même endroit.

⁵ Dans Zenobius , II , 12. Allusion au proverbe : *Esclave acheté avec du sel*, d'après l'usage où l'on éfait d'échanger en quelques endroits des esclaves contre une certaine mesure de sel.

CCXLIV.

Si vous êtes justes, vos mœurs vous tiendront lieu des lois ¹.

CCXLV.

Ne faire tort à personne, ce précepte convient à tout le monde ².

CCXLVI.

Le droit doit prévaloir en tout temps ³.

CCXLVII.

La cupidité est le plus grand des maux qui affligent l'humanité; car, en voulant dépouiller son voisin, on fait souvent une malheureuse tentative, et l'on devient soi-même la proie d'autrui ⁴.

CCXLVIII.

Vous parlez d'or; car ce que vous dites, vous le dites pour obtenir quelque chose ⁵.

¹ Dans Stobéc, *Serm.* IX, p. 63.

² Dans le même, au même endroit.

³ Là même.

⁴ Dans Anton. *Mel.* p. 65, et Brunck, *P. Eth.* p. 191. Dion Chrysostôme a reproduit cette sentence presque dans les mêmes termes, *Orat.* XVIII, p. 249.

⁵ Dans Stobéc, *Serm.* X, 67.

CCXLIX.

Tout homme sage et probe déteste le mensonge ¹.

CCL.

Le mensonge est préférable à une vérité fautive ².

CCLI.

Le vraisemblable trouve souvent plus de crédit que la vérité, et persuade plus facilement le vulgaire ³.

CCLII.

La calomnie repose sur le mensonge, et n'en trouble pas moins la vie ⁴.

CCLIII.

Un calomniateur n'en impose pas long-temps ⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm.* XII, p. 79.

² Dans le même, au même endroit.

³ Là même. Walckenaër, *Diatrib.* p. 258; et Porson, *Tracts and miscell. crit.* p. 251, lisent τὸ ψεύδος, le mensonge, au lieu de τὸ πιθανόν, le vraisemblable. Tout porte à croire en effet que c'est la vraie leçon. J'ai pourtant traduit d'après la première.

⁴ Dans le même, au même endroit.

⁵ Là même.



CCLIV.

Que ceux qui ont follement dissipé leur bien, jouissent d'une bonne renommée, cela n'est propre qu'à pervertir les autres ¹.

CCLV.

Tels qui vivent dans l'opulence, s'entendent mieux en effet à acquérir du bien, qu'à le conserver ².

CCLVI.

Quand nous nous embarquons, ne fût-ce que pour quatre jours, nous faisons nos provisions pour cet espace de temps; et quand il faut amasser des ressources pour la vieillesse, nous ne cherchons pas dans l'économie les moyens d'achever le voyage ³.

CCLVII.

Je n'ai jamais porté envie à l'homme le plus riche qui ne sait pas user de ce qu'il a ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* XV, 87.

² Dans le même, au même endroit.

³ Dans le même, *Serm.* XV, p. 89.

⁴ Dans le même, *Serm.* XVI, p. 91.

CCLVIII.

Ne cherche pas à t'enrichir à tout prix, et sache rougir d'un gain illicite. Il est trois fois malheureux celui qui, par sa cupidité, s'est attiré une haine double de sa fortune ¹.

CCLIX.

C'est une chose fâcheuse, que des gens qui, en buvant, en disent plus qu'ils n'en savent ².

CCLX.

Dans la colère, toute résolution semble bonne; elle règne seule alors sur l'intelligence; mais laissez-la se calmer, et vous résoudrez mieux ce qui convient ³.

CCLXI.

Tout ce que l'homme fait dans la colère, il ne tarde pas à s'en repentir ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* XVI, 91.

² Dans le même, *Serm.* XVIII, 97.

³ Dans le même, *Serm.* XX, 105.

⁴ Là même.

CCLXII.

Réprime ta colère. — Je le veux bien , mon père : car personne ne s'en est bien trouvé de céder à la colère ¹.

CCLXIII.

Il n'est point de remède à la colère , si ce n'est le langage sévère d'un ami ².

CCLXIV.

Quelque douleur que vous éprouviez, gardez-vous de céder aux brusques mouvemens de la passion : c'est surtout dans ces troubles de l'âme, qu'il convient à l'homme sage de vaincre une imprudente colère ³.

CCLXV.

Quand vous verrez quelqu'un élevé au faite des grandeurs , tout fier de ses richesses , tout orgueilleux de sa race , et portant le sourcil plus haut même que sa fortune, n'hésitez point à prévoir la punition prochaine qui l'attend ; car le

¹ Dans Stobée, *Serm.* XX, 165.

² Dans le même, au même endroit.

³ Là même.

sort ne l'élève si haut que pour lui préparer une chute plus profonde ¹.

CCLXVI.

Personne ne voit ses propres défauts, Pamphile ; mais qu'un autre se conduise mal , ses torts nous crèvent les yeux ².

CCLXVII.

Quelque audacieux que soit un méchant , sa conscience suffit pour le faire trembler ³.

CCLXVIII.

L'âge présent a enterré la bonne-foi ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* XXII, p. 115. C'est la belle image si souvent imitée par les poètes latins. Juvénal a dit, *Sat.* X, 104 :

Qui nimios optabat honores
Et nimias poscebat opes, numerosa parabat
Excelsæ turris tabulata, unde altior esset
Caus et impulsæ præceps immane ruinæ.

Et Claudien, *in Rufin.* I, 22 :

Tolluntur in altum
Ut lapsu graviore ruant.

² Dans Stobée, *Serm.* XXIII, 117, et Anton. Mel. 81, p. 140.

³ Dans le même, *Serm.* XXIV, p. 119.

⁴ Dans le même, *Serm.* XXVIII, p. 123.

CCLXIX.

Comment travailler encore en songeant à tant de travaux perdus ¹ ?

CCLXX.

Ce n'est que par un travail assidu que toute chose réussit ².

CCLXXI.

La pudeur n'est plus de mise nulle part : on ne trouve plus personne qui rougisse ³.

CCLXXII.

Quoi de plus utile que le silence ⁴ ?

CCLXXIII.

C'est une honte, quand on est doué d'une langue éloquente, de se répandre en vains discours ⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm.* XXIX, p. 127.

² Dans le même, au même endroit.

³ Dans le même, *Serm.* XXXII, p. 137.

⁴ Dans le même, *Serm.* XXXIII, p. 139.

⁵ Dans le même, *Serm.* XXXVI, p. 145.

CCLXXIV.

La pierre que la main a lancée et la parole échappée de la bouche ne peuvent plus se rappeler ¹.

CCLXXV.

L'honnête homme, tant qu'il reste tel, ne se permet point une méchante action ².

CCLXXVI.

Quel trésor, que l'humanité tempérée par la prudence ³ !

CCLXXVII.

Oui, par Minerve ! c'est une excellente chose et qui sert à tout, que la bonté ; c'est un vrai trésor en ce monde. Je n'ai causé avec lui que quelques instans, et déjà je lui suis tout dévoué. Le langage persuade, dirait à cette occasion un de nos sages. Mais d'où vient que tous ces discoureurs ne m'inspirent que du dégoût ? C'est que ce qui

¹ Dans Stobée, *Serm.* XXXVI, 145. C'est à peu près la même idée qu'Horace a exprimée, I, *Ep.* XVIII, 71 :

Et semel emissum volat irrevocabile verbum.

² Dans le même, *Serm.* XXXVII, 147.

³ Dans le même, au même endroit.

persuade, c'est le caractère de l'homme qui parle, et non son discours ¹.

CCLXXVIII.

Un envieux n'a pas de plus grand ennemi que lui-même; car c'est lui seul qui chaque jour se forge, de gaité de cœur, quelque motif d'affliction ².

CCLXXIX.

Vous me conseillez ce qui vous convient à vous-même; mais, pour faire ce que je dois, sachez bien que c'est ma raison, et non pas la vôtre qui me détermine ³.

CCLXXX.

La bienfaisance fait partie des devoirs d'un homme libre ⁴.

CCLXXXI.

La vertu fait le salut des peuples ⁵.

CCLXXXII.

O jeune homme! vous semblez ne pas com-

¹ Dans Stobée, *Serm.* XXXVII, p. 147.

² Dans le même, au même endroit.

³ Là même.

⁴ Dans le même, *Serm.* XXXVI, p. 145.

⁵ Là même.

prendre que chaque chose a son vice propre qui la corrompt, et qu'elle porte au dedans d'elle-même le principe de sa destruction. Mais, de même que la rouille ronge le fer, et que le ver mine le bois, l'envie, cette peste de l'humanité, cette triste compagne des âmes perverses, dessèche et consume le sein où elle réside. C'est ce qu'on a toujours vu, ce qu'on voit encore, et ce qu'on verra toujours ¹.

CCLXXXIII.

Il n'est rien de plus fâcheux que la calomnie, puisque l'homme qui en souffre subit le blâme dû au crime d'un autre ².

CCLXXXIV.

Il est quelquefois plus dangereux de paraître coupable que de l'être en effet ³.

CCLXXXV.

Quiconque ajoute facilement foi à la calomnie est un méchant, ou un imbécille ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* XXXVIII, 155.

² Dans le même, *Serm.* XLII, 161.

³ Dans le même, au même endroit.

⁴ Dans le même, *Serm.* XLIII, 164.

CCLXXXVI.

La prospérité d'un honnête homme est une bonne fortune publique ¹.

CCLXXXVII.

L'injure et le vin découvrent aux amis le naturel de leurs amis ².

CCLXXXVIII.

Celui qui condamne sans entendre est un méchant, puisqu'il croit à tort, et qu'il juge de même ³.

CCLXXXIX.

Ce que quelques-uns appellent présentement bonté d'âme est une véritable perversité, puisqu'elle ne sert qu'à encourager l'injustice par l'impunité ⁴.

CCXC.

Qu'il est beau de voir un roi qui règne par la vertu, et qui ne maintient ses droits que par la justice ⁵!

¹ Dans Stobée, *Serm.* CXXIII et XXXVII, p. 147.

² Dans *Apostol. Cent.* XIX, 83.

³ Dans Stobée, *Serm.* XLVI, 177.

⁴ Dans le même, au même endroit.

⁵ Dans le même, *Serm.* XLVIII, p. 183.

CCXCI.

De même que dans les chœurs de tragédie tous les personnages ne chantent pas, et que les deux ou trois derniers, muets de profession, ne sont là que pour faire nombre, de même, dans le drame de la vie, il n'y a que ceux qui ont de quoi vivre, qui vivent véritablement ¹.

CCXCII.

L'audace est le viatique par excellence ².

CCXCIII.

Il n'est point de divinité plus secourable que l'audace ³.

CCXCIV.

Ne considérez pas si c'est un jeune homme qui vous parle, mais si ce qu'il vous dit est d'un homme sensé ⁴.

CCXCV.

Les cheveux blancs ne font pas qu'un homme

¹ Dans Stobéc, *Serm.* CXXII, p. 499.

² Dans le même, *Serm.* LI, 201.

³ Dans le même, au même endroit.

⁴ Là même.

soit sage ; mais un bon naturel produit chez quelques hommes l'effet de la vieillesse ¹.

CCXCVI.

Il faut faire travailler les pauvres en raison de leurs forces ; l'oïveté ne peut soutenir même une vie misérable ².

CCXCVII.

Vous voulez qu'un homme de guerre soit poli ! c'est un miracle que Dieu même ne pourrait faire ³.

CCXCVIII.

Quiconque commande une armée sans avoir été soldat conduit une hécatombe à l'ennemi ⁴.

CCXCIX.

La paix nourrit le cultivateur, même sur les rochers stériles ; et la guerre le détruit, même au sein des plus riches campagnes ⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LII, 201.

² Dans le même, *Serm.* XXIX, 127.

³ Dans le même, *Serm.* LIII, 203.

⁴ Dans le même, *Serm.* LIV, 207.

⁵ Dans le même, *Serm.* LV, 215.

CCC.

La terre qui nourrit mal ses habitans , fait des hommes robustes ¹.

CCCI.

Tu veux passer pour un bourru , et tu n'es qu'un méchant ².

CCCII.

La vie du cultivateur est heureuse , en ce que l'espérance est toujours à côté du dommage ³.

CCCIII.

L'homme doit se signaler à la guerre : c'est le fait d'un esclave de cultiver un champ ⁴.

CCCIV.

Les douceurs de l'agriculture sont mêlées d'amertumes ⁵.

¹ Dans Stobée , *Serm.* LVI , p. 215.

² Dans le même , au même endroit.

³ Dans le même , *Serm.* LVII , 219.

⁴ Là même , p. 220.

⁵ Là même , p. 221.

CCCV.

Quiconque, dans l'espoir d'un grand gain, se livre hardiment à la mer, y trouve en peu de temps un trésor ou un tombeau ¹.

CCCVI.

Je n'aime pas qu'un esclave ait des pensées au-dessus de son état ².

CCCVII.

Il n'est pas de propriété plus utile dans la vie, que celle d'un bon et fidèle serviteur ³.

CCCVIII.

Combien n'est-il pas préférable de vivre serviteur d'un bon maître, que de vivre libre au sein de l'indigence et de l'obscurité ⁴ !

CCCIX.

Que te sert-il d'être honnête, si ton maître

¹ Dans Stobée, *Serm.* LVII, p. 227.

² Dans le même, LXII, 233.

³ Dans le même, au même endroit.

⁴ Là même.

prodigue ses biens sans que tu en profites ? tu ne fais que te nuire, et tu ne l'obliges pas ¹.

CCCX.

Ma patrie, mon asile, ma loi, ma règle du juste et de l'injuste, c'est mon maître : ce n'est qu'auprès de lui seul que je puis vivre ².

CCCXI.

A quoi tient le pouvoir qui vous subjugue ? A la beauté, dites-vous ? Chanson que cela ! S'il en était ainsi, tous les hommes seraient épris du même objet : les yeux jugent partout de même. Mais, dites-vous encore, il y a dans la possession même un certain charme qui captive. D'où vient donc que tel qui jouit d'une femme, la quitte et la méprise, quand tel autre succombe à la séduction ? C'est l'occasion qui fait tout le mal, et le trait qui vous déchire, c'est en vous-même qu'il réside ³.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXII, p. 235.

² Dans le même, au même endroit, p. 237.

³ Dans le même, *Serm.* LXIII, et Plutarch. *Fragm.* Vol. V, p. 565, ed. Wyttenbach. Ce passage est fort corrompu. J'ai suivi le sens donné par Bentley, p. 84, et approuvé par M. Meinecke, p. 200-201.

CCCXII.

Voilà, par Jupiter sauveur ! ce que nous devrions tous faire, avant de nous marier, pour nous épargner des regrets. Ne pas s'arrêter à des vétilles ; ne pas s'enquérir quel était son grand-père, ou quelle a été sa nourrice ; tandis que la personne même qu'on épouse, avec laquelle on doit passer sa vie, on n'examine, on ne regarde même pas qui elle est ; mais on fait apporter la dot sur la table ; puis on mande un expert pour examiner le titre des espèces, et voir si cet argent, que nous ne garderons peut-être pas cinq mois entiers, est de bon aloi ; et la personne que nous garderons toute la vie à la maison, nous la recevons les yeux fermés, au risque de trouver en elle une sotte, une emportée, une acariâtre, une babilarde. Oh bien ! moi, je vais promener ma fille dans tous les quartiers de la ville ; que ceux qui la voudront parlent et se présentent ; je leur donne du temps pour penser mûrement à quel danger ils s'exposent. Toute femme, comme on sait, est un fléau : heureux celui qui a reçu le moindre en partage ¹ !

CCCXIII.

Il faut, ou ne se pas marier, ou, quand on se

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXXII, 303, et dans H. Étienne, *Com. Græc.* p. 134.

marie, s'en aller avec la femme et la dot, sans s'intriguer l'esprit au sujet des amans. Mais surtout qu'un homme sage ne s'avise point de tenir sa moitié emprisonnée dans le fond de sa maison; ce sexe aime les plaisirs du dehors. Permettez-lui de porter ses regards partout, de tout voir, de se montrer en tout lieu; sa curiosité satisfaite l'éloignera de mal faire. Mais l'homme est amoureux de tout ce qu'on lui cache. Quant à l'époux qui enferme sa femme sous des clefs et sous des verroux, quelque prudemment qu'il semble en user, il ne fait que de vaine besogne, et toutes ses précautions sont inutiles : car si l'une de nous s'est mise en tête de prendre l'essor, elle s'échappe plus prompte que la flèche ou la plume; elle trompera jusq'aux cent yeux de l'infatigable Argus; et à tous les maux qui en résulteront, il se joindra un grand ridicule : l'homme sera trompé, et la femme sera perdue à son tour¹.

CCCXIV.

Si ta mère, ô Trophime ! en te mettant au jour,

¹ Ce fragment de dix-huit vers, et l'un des plus étendus qui nous restent de Ménandre, nous a été conservé par Stobée, *Serm.* LXXIV, p. 323. C'est une femme qui parle, et qui, dans une situation toute semblable, dit à peu près les mêmes choses que Molière fait dire à la soubrette de son *École des Maris*, acte I, scène II. Les vers de ce dernier sont trop connus, pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici.

t'a fait naître, seul entre tous les hommes, doué de cet avantage d'accomplir toutes tes volontés, et de réussir dans tous tes desseins; et si quelque dieu t'a garanti ce privilège, c'est avec raison que tu t'indignes; car on t'a trompé, et l'on t'a fait injustice. Mais si tu as reçu, aux mêmes conditions que nous, cet air que tu respirez, passe-moi ces expressions un peu solennelles, tu dois user de ta raison, et supporter ce malheur avec courage. Toute la sagesse du monde se réduit à ce mot : Tu es homme. Quelle autre créature éprouve de plus fréquentes alternatives d'élévation et d'abaissement? Et ce n'est pas sans raison. Tout faible qu'il est par sa nature, l'homme ne cesse de former de grands desseins. Aussi, lorsqu'il succombe, ses malheurs sont-ils extrêmes. Pour toi, Trophime, tu as encore cette consolation dans tes revers, de n'avoir pas perdu des biens immenses, et de n'éprouver qu'une perte médiocre. Sache donc supporter en homme un sort qui t'assimile à la plupart des hommes¹.

CCCXV.

Quoi ! toujours ma naissance ? Eh ! ma mère, si vous m'aimez, cessez de me citer à tout propos

¹ Ce beau fragment de dix-huit vers, comme le précédent, est cité par Plutarque, *Consol. Apoll.* p.^o 103. Voyez sur ce passage, les notes de Wytttenbach et de M. Meinecke; p. 188-189.

ma généalogie. Ceux qui n'ont aucune valeur par eux-mêmes, aucun mérite personnel, ont recours à leurs titres, font sonner bien haut la noblesse de leur extraction, et nous étalent la longue liste de leurs aïeux; mais demandez-leur autre chose, ils n'ont plus rien. Cependant, est-il un seul homme qui n'ait des aïeux, qui ait pu naître sans en avoir? Ou bien ceux qu'un changement de lieu, la disette d'amis, ou tout autre accident, ont mis hors d'état de produire les leurs, sont-ils moins nobles que ceux qui ont cet avantage? L'homme né pour la vertu, fût-il Éthiopien, ma mère, est toujours noble. Nous méprisons le Scythe; mais n'était-ce pas un Scythe que le sage Anacharsis?

CCCXVI.

O Dercippe! ô Mnésippe! c'est un refuge bien doux, après les injures et les outrages, que le sein de nos amis! Quelle consolation, surtout dans le siècle où nous sommes, que de pouvoir pleurer sans apprêter à rire aux autres, et de ne voir per-

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXXXVI, p. 353, et *Serm.* LXXXVII, p. 355. Ces vers sont attribués dans quelques manuscrits au poète Épicharme; mais il suffit d'avoir la moindre notion de la diction d'Épicharme, pour sentir la fausseté de cette attribution; tandis qu'il n'est personne, tant soit peu familiarisé avec le style de Ménandre, qui n'y reconnaisse sa manière.

sonne autour de nous, qui ne ressente et ne partage nos chagrins ¹ !

CCCXVII.

Il n'est pas d'homme qui, s'il en a la ferme volonté, ne puisse devenir riche à force de travail et de persévérance. L'étude fait de même un philosophe ; la santé peut s'obtenir à l'aide d'un certain régime ; il n'y a que la douleur contre laquelle on n'ait pu trouver de recette. Car ce n'est pas seulement l'adversité qui nous suscite des chagrins ; qui ne sait que le bonheur même a ses peines ² ?

CCCXVIII.

Les animaux sont beaucoup plus heureux et beaucoup plus sages que l'homme. Sans aller plus loin, jetez les yeux sur cet âne que voici : tout le monde convient que son sort est des plus à plaindre ; mais il n'a de maux que ceux que lui imposa la nature ; il n'en a pas qui lui viennent de lui-même. Pour nous, outre les maux nécessaires, nous nous en forgeons sans cesse d'étrangers : un éternuement nous afflige ; une injure nous met en colère ; un songe nous épouvante ; le cri d'une chouette nous glace de frayeur. Pré-

¹ Dans Stobée, *Serm.* CXIV, p. 469.

² Dans le même, *Serm.* XCVIII, 403.

jugés, opinions, ambition, lois, autant de maux ajoutés à ceux de la nature ¹.

CCCXIX.

Il faut avouer que nous autres Thraces, et surtout les Gètes, auxquels je me fais gloire d'appartenir, nous ne sommes pas forts sur l'article de la continence. Nous n'épousons jamais moins de dix, onze, douze femmes, quelquefois même davantage. Si, par quelque accident, un de nous n'en a que quatre ou cinq, on ne le regarde en ce pays-là que comme un célibataire, ou comme un pauvre diable ².

CCCXX.

Lorsqu'à la beauté des traits se joint un naturel honnête, qui ne serait doublement épris ³?

CCCXXI.

Le philtre de la femme, c'est une humeur agréable ; c'est avec ce talisman qu'elle subjugué son mari ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* XCVIII, p. 397.

² Dans Strabon, *Geograph.* lib. VII, p. 297.

³ Dans Stobée, *Serm.* LXV, p. 269.

⁴ Dans le même, *Serm.* LXVII, p. 275.

CCCXXII.

Dieu préserve quiconque me veut du bien, de songer à se marier ¹ !

CCCXXIII.

Il faut que vous sachiez, puisque vous avez résolu de prendre femme, que vous ne participerez aux agrémens de la vie qu'à raison de ce premier malheur ².

CCCXXIV.

Avoir femme et enfans, mon cher Parménon, c'est avoir bien des inquiétudes en tête ³.

CCCXXV.

Le pauvre qui veut mener une vie agréable, ne doit point se marier ; c'est une fantaisie qu'il faut laisser aux riches ⁴.

CCCXXVI.

A bien examiner les choses, le mariage est un mal, mais un mal nécessaire ⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXVIII, p. 281.

² Dans le même, au même endroit.

³ Là même, p. 283.

⁴ Là même.

⁵ Dans le même, *Serm.* LXIX, p. 287.

CCCXXVII.

Tout homme pauvre qui se marie, en recevant la dot avec la femme, se livre lui-même, et ne la possède pas ¹.

CCCXXVIII.

Deux choses sont à considérer pour tout homme qui se marie : figure agréable ou bon naturel. Heureux qui peut les concilier ² !

CCCXXIX.

Ce n'est qu'en possédant le bien de ses pères, qu'on jouit d'une heureuse aisance. Les biens qui entrent dans la maison avec une femme, sont une propriété bien peu sûre, et encore moins agréable ³.

CCCXXX.

Celui qui recherche en mariage une riche héritière, est sans doute victime de la colère des dieux : c'est un homme qui se dévoue à un mal-

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXX, 291.

² Dans le même, au même endroit.

³ Dans le même, *Serm.* LXVIII, p. 283.

heur certain , au prix d'une félicité imaginaire ¹.

CCCXXXI.

Rien de plus dangereux qu'une femme avec le langage de la vertu ².

CCCXXXII.

Il est difficile d'ajouter foi aux paroles d'une femme ³.

CCCXXXIII.

Qu'une femme est peu digne qu'on ajoute foi à ce qu'elle dit ⁴!

CCCXXXIV.

Suis-je donc assez insensé , d'attendre d'une femme quelque reconnaissance ! Qu'il ne m'en advienne aucun mal , et je me croirai trop heureux. La gratitude ne germe point dans un cœur femelle ⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXVIII, p. 283. Walckenaër, *Diatrib.* p. 274, en expliquant ce passage, a rassemblé d'autres sentences du même genre. Voyez aussi St. Etienne, *Com. Græc.* p. 162.

² Dans Stobée, *Serm.* LXXIII, p. 310.

³ Là même.

⁴ Là même.

⁵ Là même.

CCCXXXV.

Il est moins dangereux d'agacer un chien hargneux , que d'irriter¹ une vieille femme¹.

CCCXXXVI.

N'attendez rien d'honnête d'une courtisane , puisque c'est sa corruption même qui fait tout son revenu².

CCCXXXVII.

C'est surtout lorsqu'elles empruntent le langage de la vertu , qu'il faut craindre le plus les femmes³.

CCCXXXVIII.

L'habitude des femmes n'est guère de dire la vérité⁴.

CCCXXXIX.

Où sont les femmes , là sont tous les maux⁵.

¹ Dans Stobée , *Serm.* LXXIII , p. 310.

² Là même , p. 311.

³ Là même. Voyez plus haut le fragment CCCXXXI.

⁴ Dans le même , *Serm.* LXXIII , p. 311.

⁵ Là même.

CCCXL.

Quoi de plus triste, que d'avoir sa maison abondante en richesse et vide d'héritier ¹ !

CCCXLI.

Il n'est rien de plus malheureux qu'un père, si ce n'est le père qui a un plus grand nombre d'enfans ².

CCCXLII.

Une mère aime mieux ses enfans que ne peut faire un père ; car, ce dont l'une a la certitude, l'autre ne peut que le présumer ³.

CCCXLIII.

Une fille à qui l'on propose un époux, lors même qu'elle ne dit rien, répond assez par son silence ⁴.

CCCXLIV.

Je redoute la présence de mon père, ô mon cher Clitophon ! Comme je n'ai point droit de

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXXV, p. 327.

² Dans le même, *Serm.* LXXVI, p. 329.

³ Dans le même, au même endroit.

⁴ Dans le même, *Serm.* LXXVII, p. 331.

le regarder en face, je n'en ai point non plus l'assurance. Je surmonterai toute autre crainte ¹.

CCCXLV.

N'afflige pas l'auteur de tes jours, et sache que c'est le père le plus tendre dont le cœur est le plus facile à blesser ².

CCCXLVI.

La loi t'ordonne d'honorer tes parens à l'égal des dieux ³.

CCCXLVII.

Il n'est rien de plus doux à entendre, que l'éloge d'un fils sortant de la bouche de son père ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXXIX, p. 337. Stobée cite au même endroit quatre vers du poëte Antiphane, qui offrent à peu près la même pensée, et dont voici la traduction :

« Celui qui, à cet âge, sait encore rougir devant ses parens,
» n'est point un méchant. Mais celui qui n'aurait pas ce respect-là
» pour un père, mépriserait tous les dieux. »

² Dans le même, au même endroit, p. 339.

³ Là même. C'était, si l'on en croit Hermippe, *de Legislat.* II, *apud* Porphyr. *de Abstin.* IV, 22, l'une des trois lois attribuées à Triptolème, et qui se conservaient à Éleusis. Les deux autres étaient d'offrir des fruits en sacrifice aux dieux, et de ne pas faire de mal aux animaux.

⁴ Dans Stobée, *Serm.* LXXXIII, p. 345.

CCCXLVIII.

Jamais les menaces d'un père à son fils ne s'accomplissent, pas plus que celles d'un amant à sa maîtresse ¹.

CCCXLIX.

Le père le plus âpre à la remontrance, est dur en paroles, mais il est père en effets ².

CCCL.

Quiconque se soumet à n'agir que conformément aux vues d'un fils, c'est un curateur qu'il se donne, et non un héritier ³.

CCCLI.

La bonté du père fait la vertu du fils ⁴.

CCCLII.

Ce n'est pas en l'affligeant, mais en le persuadant, qu'il faut redresser un jeune homme ⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXXXIII, p. 345.

² Là même, p. 347.

³ Là même.

⁴ Là même.

⁵ Là même, p. 348.

CCCLIII.

Quel trésor que la concorde entre les frères ¹!

CCCLIV.

Tout homme bien né doit, même dans les plus grands revers, avoir égard à sa réputation ².

CCCLV.

Je n'ai pas cru qu'il fût d'un homme libre, de goûter un plaisir aux dépens de l'honneur ³.

CCCLVI.

C'est l'esprit qu'il faut avoir riche ; l'or ne sert qu'à éblouir les yeux et qu'à couvrir la vie ⁴.

CCCLVII.

Trop de richesse rend superbe. La fortune change le caractère de celui qui la possède ; il n'est plus l'homme d'auparavant ⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXXXIV, p. 349.

² Dans le même, *Serm.* LXXXIX, p. 361.

³ Là même.

⁴ Dans Maxime de Tyr, *Orat.* CXL, p. 221. Stobée cite aussi ces vers, *Serm.* XCIII, p. 377.

⁵ Dans Stobée, *Serm.* LXXIX, p. 337.

CCCLVIII.

Une grande fortune, s'il s'y joint une grande liberté, peut rendre fou le plus sage ¹.

CCCLIX.

Il vaut bien mieux, à parler sensément, posséder peu sans souci, que beaucoup avec tous les inconvéniens de la fortune; et je préfère, en général, une pauvreté exempte de chagrins à une richesse inquiète ².

CCCLX.

Il vaut mieux posséder peu de biens, mais d'une manière irréprochable, qu'une grande fortune, dont on jouit publiquement, sans en pouvoir avouer la source ³.

CCCLXI.

Le moyen de rendre ta pauvreté méprisable, c'est d'en rougir ⁴.

¹ Dans Anton. Meliss. CIV, p. 177; et dans Stobée, *Serm.* XCII, p. 375.

² Dans Stobée, *Serm.* XCVIII, p. 389.

³ Dans le même, *Serm.* XCIV, p. 383.

⁴ Dans le même, *Serm.* XCV, p. 383.

CCCLXII.

Il n'est donné à personne de connaître son père. A cet égard, tout ce que nous pouvons faire, c'est de présumer ou de croire ¹.

CCCLXIII.

Vous êtes homme; c'est une raison suffisante pour que vous soyez malheureux ².

CCCLXIV.

Il n'est point de famille qui soit exempte de revers. Mais les uns peuvent en accuser la fortune; d'autres n'ont à s'en prendre qu'à leur propre conduite ³.

CCCLXV.

De tous les maux qui affligent l'humanité, il n'en est point, tout bien considéré, de plus cruel, que le chagrin ⁴.

¹ Dans Eustathe, *in Homer.* p. 1412, ligne 14, ed. Bas. Voyez plus haut le fragment CXVII.

² Dans Stobée, *Serm.* XCVIII, p. 390.

³ Là même, p. 407.

⁴ Dans le même, *Serm.* XCIX, p. 415. La même pensée se trouve reproduite, à peu près dans les mêmes termes, dans un autre distique cité au même endroit par Stobée, et dont voici la traduction littérale:

« De tous les maux qui affligent en si grand nombre l'espèce humaine tout entière, le plus cruel est le chagrin. »

CCCLXVI.

Ne vous laissez pas imposer par les heureux du monde. Ils brillent au dehors ; mais , au dedans, ils souffrent comme les autres hommes ¹.

CCCLXVII.

Rien ne me chagrine plus que de voir la vertu aux prises avec l'indigence ².

CCCLXVIII.

Quoi de plus déplorable, que de voir un homme vertueux faire la première épreuve de l'infortune, lorsqu'il se trouve déjà sur le chemin de la vieillesse ³!

CCCLXIX.

O fortune ! divinité capricieuse et changeante, n'est-ce pas une honte à toi, qu'un homme si juste soit tombé dans des revers si peu mérités ⁴?

¹ Dans Stobée, *Serm.* CIV, p. 429.

² Dans le même, *Serm.* CVII, p. 445.

³ Dans le même, au même endroit.

⁴ Là même.

CCCLXX.

Tâche de supporter courageusement cette injustice de la fortune ¹.

CCCLXXI.

Tout homme réellement bien né doit supporter avec une égale fermeté et la bonne et la mauvaise fortune ².

CCCLXXII.

Ah! malheureux que je suis! où donc avais-je l'esprit lorsque, pouvant faire un si bon choix, j'en ai fait un si mauvais ³!

CCCLXXIII.

C'est bien supporter l'infortune, que d'en gémir seul, sans l'étaler à tout le monde ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* CVIII, p. 449.

² Dans le même, au même endroit.

³ Dans Plutarque, *de Vict. Mor.* p. 450. Voici comment Amyot a rendu ce passage, t. XIII, p. 221, éd. Cussac :

O moy, chétif, hélas! en ce temps-là
Que je choisy non cecy, mais cela!
En quel endroit de toute ma personne
Estait logé ce qui en moy raisonné?

⁴ Dans Stobée, *Serm.* CX, p. 457.

CCCLXXIV.

J'ai vu bien des hommes que la nécessité et le malheur avaient rendus méchants, et que la nature n'avait point faits tels ¹.

CCCLXXV.

Souffre avec courage l'infortune et l'injustice. Ce n'est pas être homme, que de ne savoir que lever les yeux en l'air et pousser des hélas! L'homme sensé est celui qui conserve la dignité dans le malheur ².

CCCLXXVI.

Ce n'est pas un grand mal qui t'afflige, à moins que tu ne le rendes tel. Qu'est-ce en effet qu'un mal qui n'affecte ni ton corps ni ton âme ³?

¹ Dans Stobée, *Serm.* CVIII, p. 447. Brunck a recueilli ce passage dans ses *Poés. Eth.* p. 194.

² Dans le même, au même endroit, p. 453.

³ Le premier vers de ce fragment, admis par M. Meinecke au nombre de ses *Méandri sententiæ singulares*, v. 52, p. 337, est cité dans Stobée, *Serm.* CVIII, p. 449. Les deux autres vers, que Leclerc a rapprochés du précédent, sont cités par Plutarque, de *Anim. Tranquill.* t. II, p. 475.

CCCLXXVII.

Il est louable de suivre les lois de son pays ¹.

CCCLXXVIII.

Ne pouvions-nous être sauvés paroù nous avons péri ²?

CCCLXXIX.

Ne vous réjouissez pas du malheur d'autrui; car il n'est pas facile de lutter contre la fortune ³.

CCCLXXX.

L'entretien d'un ami est le charme de la douleur ⁴.

CCCLXXXI.

Ce n'est pas moi qui ferai parade de mes infortunes cachées. Je suis bien plutôt d'avis qu'on doit ensevelir ses douleurs ⁵.

¹ Dans Apostolius, XIII, p. 77.

² Dans le scholiaste d'Aristophane, *ad Aves*, v. 374.

³ Dans Stobée, *Serm.* CXIII, p. 467.

⁴ Dans le même, *Serm.* CXIV, p. 471.

⁵ Dans le même, *Serm.* CXIII, p. 467.

CCCLXXXII.

L'homme dont le corps souffre a recours à l'art du médecin, et celui qui souffre dans l'âme, à la parole d'un ami. Un bienveillant ami sait guérir le chagrin ¹.

CCCLXXXIII.

C'est une grande consolation, quand on est malheureux, de ne voir autour de soi que des gens qui s'associent à vos chagrins ².

CCCLXXXIV.

C'est un lourd fardeau qu'un vieillard sédentaire ³.

CCCLXXXV.

Si le temps nous prive de beaucoup d'avantages, en revanche, il affermit le plus précieux de tous, la prudence ⁴.

CCCLXXXVI.

Qu'un long âge est une chose fâcheuse ! O triste

¹ Dans Stobée, *Serm.* CXIV, p. 471.

² Dans le même, au même endroit.

³ Dans le même, *Serm.* CXVII, p. 478.

⁴ Dans le même, *Serm.* CXVI, p. 475.

vieillesse ! de combien de maux tu es accompagnée, et sans aucun avantage ! et cependant tous tant que nous sommes, nous n'avons qu'un vœu, qu'une sollicitude, c'est de t'atteindre ¹.

CCCLXXXVII.

Pour un vieillard réduit à l'indigence, la mort n'est point un mal. Mais c'est peut-être une consolation, en mourant, que de pouvoir se délivrer à la fois de la vieillesse et du malheur ².

CCCLXXXVIII.

N'est-ce pas avec raison que l'on nous représente ³ Prométhée enchaîné aux rochers du Caucase, et que, pour tout honneur, on ne lui a consacré

¹ Dans Stobée, *Serm.* CXVII, p. 479.

² Dans le même, *Serm.* CXXII, p. 497. Le sens de ce passage est très-difficile à saisir, et le texte m'en paraît altéré. La version de Grotius n'offre aucun rapport avec l'original. Celle de Zedelius, *Magazin für Schullehrer*, II, p. 370, n'est guère plus satisfaisante; et M. Meinecke a déclaré son impuissance d'arriver à la vraie interprétation de ce fragment, p. 219.

³ Le mot grec *γράφουσι*, que Leclerc a traduit par *scribunt*, et qui a induit en erreur son interprète français, Poinsonet, fait allusion aux tableaux si célèbres de Parrhasius et d'Évanthe, cités par Sénèque, *in Controversiis*, et par Achille Tatius. Bentley en a déjà fait l'observation, *Emendat.* p. 96.

qu'un flambeau¹? N'est-ce pas lui, en effet, qui, poursuivi par la haine céleste, créa la femme, ce sexe impur et détesté? Un homme se marie-t-il, associe-t-il son sort à celui d'une de ces malheureuses? Qu'il s'attende pour tout le reste de sa vie aux embûches cachées, à l'adultère souillant le lit conjugal, au poison, au pire enfin de tous les maux, à l'envie, cette incurable maladie des femmes².

CCCLXXXIX.

· Tout homme naît avec son génie tutélaire qui le dirige durant tout le cours de la vie; génie tutélaire, ai-je dit; car il ne faut pas croire qu'il y ait de mauvais génies capables de corrompre et d'égarer la vertu. Rien que de bon ne peut émaner de la Divinité³.

¹ Le texte porte *λαμπάς*, et M. Poinssinet, qui a reproduit fidèlement dans sa traduction tous les contre-sens de celle de Leclerc, a cru qu'il s'agissait ici du feu sacré que Prométhée avait dérobé. Mais il est question de la fête consacrée à Prométhée par les Athéniens, sous le nom de *lampas*, le flambeau; voyez Meursius, qui s'étend abondamment sur ce sujet, dans sa *Græcia Feriata*, aux mots *λαμπάς* et *Προμηθεΐα*.

² Dans Lucien, *Amor.* II, p. 446. Ce fragment était probablement tiré du *Misogyne*, ainsi que le conjecture Fabricius, *Bibl. græc.* t. II, p. 465, Harl.

³ Dans Saint-Clément d'Alexandrie, *Stromat.* V, 260. La belle doctrine exprimée dans ces vers de Ménandre fut celle de l'ap-

CCCXC.

N'est-ce pas au sein des parties de table, et dans l'intimité d'un commerce journalier, que se forme la confiance entre les amis? et croyez-vous que ce soit un bien superflu que de posséder l'ombre même d'un ami ¹?

tiquité tout entière. Les *Morales* de Plutarque, les *Dissertations* de Maxime de Tyr et la *Table* de Cébès, offrent partout les mêmes idées. Mais les vers de Ménandre les avaient plus profondément gravées dans l'esprit des hommes, que les froides sentences des philosophes. Ces vers sont cités par le scholiaste de Théocrite, *ad Idyll.* II, v. 28, par Ammien Marcellin, l. XXI, c. 14, par Eusèbe, *Præp. evang.* l. XIII, p. 403, par Plutarque, *de Tranq. Anim.* t. II, p. 474, et peut-être par d'autres encore que j'oublie. Voici comment Amyot, dans son naïf langage, a rendu les trois premiers vers de ce fragment, t. XIII, p. 445, édition Cussac :

Chacun de nous, au jour de sa naissance,
A d'un bon ange aussi tost l'assistance,
Pour le guider tout le long de sa vie.

¹ Dans Plutarque, *de Frati amor.* p. 470, C. Le même auteur fait encore allusion à ce passage dans le *Traité de Amic. Mult.* p. 93. Voici comment Amyot l'a rendu :

Par banquetter et bonne chère faire
Les uns avec les autres ordinaire,
Cherchons-nous pas, mon père, à qui fier
Nous nous puissions? Et n'est pas celui fier
Pensant avoir trouvé des biens sans nombre,
Qui d'un ami a pu recouvrer l'ombre?

CCCXCI.

Un amant ne peut souffrir d'être méprisé de ce qu'il aime ¹.

CCCXCII.

Certes, il n'y a que Dieu qui prenne quelque soin de nous ².

CCCXCIII.

C'est une grave erreur à nous, tous tant que nous sommes, qui craignons de dire la vérité à nos amis ³.

CCCXCIV.

Je possède une grande fortune, et tout le monde m'appelle riche ; mais personne ne m'appelle heureux ⁴.

¹ Dans Plutarque, *de Frat. amor.* p. 491.

² Dans Théophile ; voyez Leclerc, *Fragm.* 210, p. 263.

³ Dans le scholiaste d'Euripide, *ad Hippol.* v. 332. Voyez les *Emendationes* de Bentley, sur ce passage, p. 101.

⁴ Dans Plutarque, *de Aud. poet.* p. 37. Voici la traduction d'Amyot :

De tout avoir j'ay chez moi grande somme,
Et pour cela chacun riche me nomme,
Mais bienheureux pas un seul ne m'appelle.

CCXCIV.

Tout ce qui vit sur la terre, et jouit de la lumière du soleil, est esclave de la volupté¹.

CCCXCVI.

— C'est pour cela que nous sommes nés, c'est là que nous aboutirons.

— Il faut, mon cher hôte, supporter en homme les misères de l'humanité.

— Homme que tu es, prends ta part des peines communes à tous les hommes².

CCCXCVII.

Réconciliations d'ennemis, amitiés de loups³.

¹ Dans Plutarque, *de Audiend. poet.* p. 21. Amyot a ainsi rendu ce passage, t. XIII, p. 92, éd. Gussac :

Tout ce qui est en ce monde vivant,
Et la chaleur du soleil recevant,
Commune à tous, il est, il a esté,
Et sera serf toujours à volupté.

² Trois fragmens empruntés de différens endroits, et que Grotius et Leclerc ont réunis à tort, parce qu'ils sont cités de suite par Stobée, *Serm.* CXXV, p. 507.

³ Dans Eustathe, *ad Hom.* p. 1309, l. 43.

CCCXCVIII.

Il est dur, ô Pamphile ! pour une femme libre, d'avoir à lutter contre une courtisane ¹.

CCCXCIX.

O mon cher maître ! gardez-vous de rien convoiter du bien d'autrui , pas même une aiguille ; car il est un Dieu qui se complait aux bonnes œuvres et qui réproûve les mauvaises. C'est aussi lui qui comble de ses dons l'homme laborieux qui remue la terre jour et nuit. Offrez donc sans cesse vos vœux à ce Dieu et pratiquez la justice. Efforcez-vous de briller par vos sentimens, plus que par vos habits. Gardez-vous aussi de fuir effrayé quand le tonnerre éclate à vos côtés, si votre conscience ne vous reproche rien : car Dieu vous voit et vous protège ².

¹ Dans Pallad. de Vit. S. Joh. Chrysost. p. 142, et dans Saint-Cyrille, in Julian. lib. VII, p. 229, A.

² Dans Saint-Clément d'Alexandrie, Stromat. V, p. 258. Le même fragment a été cité par Eusèbe, Præp. ev. XIII, p. 399, et attribué à Philémon par Saint-Justin, qui le cite aussi, de Monarch. p. 39, B. Mais tous ces écrivains ecclésiastiques étaient dans l'erreur ; les critiques les plus éclairés de notre temps, tels que Brunck, qui, le premier, P. Eth. p. 336, a déclaré ces vers apocryphes ; M. Böckh, de Trag. Græc. p. 157, et, en dernier lieu, M. Meinecke, p. 307, sont d'avis qu'ils ne peuvent être de Ménandre : et je partage entièrement leur opinion.

CCCC.

Si quelqu'un, ô Pamphile! en faisant un sacrifice aux dieux, traîne à leurs autels un grand nombre de taureaux, ou de chevreaux, ou, par Jupiter! d'animaux plus rares encore, vêtu lui-même d'une chlamide d'or ou de pourpre, et les doigts ornés de cachets d'ivoire et d'émeraudes, et s'il pense, avec cet appareil, se concilier la faveur de la Divinité, il se trompe et manque de sens. Qu'il sache que le premier devoir de l'homme est d'être bienfaisant envers ses semblables, de ne point tendre d'embûches à la pudeur de la fille ou de la femme d'autrui, de ne rien dérober, de s'abstenir de tout meurtre pour cause d'intérêt; en un mot, ô Pamphile! de ne pas même convoiter la moindre aiguillée de fil appartenant à un autre; car il y a un Dieu qui vous voit sans cesse, et qui est toujours présent à tout ce que vous faites ¹.

CCCCI.

Chose digne en effet d'Alexandre! si je cherche

¹ Dans Saint-Clément d'Alexandrie, *Stromat.* V, p. 258, et dans Eusèbe, *Præp. ev.* XIII, p. 399. Ces vers, ainsi que les précédens, ne sont réellement pas de Ménandre, bien qu'ils en portent le nom dans les auteurs ecclésiastiques qui les ont cités, et qu'à ce titre ils aient été admis par Leclerc et par Grotius parmi les fragmens de notre poète. Je ne puis que renvoyer le lecteur à la note précédente.

quelqu'un , il se présente aussitôt à moi de lui-même; et s'il me faut traverser la mer les flots s'aplaniront devant moi ¹.

CCCCII.

Je me plains de ce que vous ne me croyez pas capable de conformer ma conduite à mon langage ².

CCCCIII.

Qu'un riche me fasse insulte, à la bonne heure; mais qu'un gueux ne s'y joue pas. Si l'on passe la tyrannie , ce n'est qu'aux gens plus puissans que soi ³.

CCCCIV.

C'est une chose bien difficile, Phantias, que de détruire en peu de temps une longue habitude ⁴.

¹ Allusion à la rapidité et au bonheur des expéditions d'Alexandre. C'est Plutarque qui en fait la remarque, en citant ces vers de Ménandre, dans la vie du roi de Macédoine.

² Dans Priscien, XVIII, p. 1190.

³ Dans Anton. Mel. *Serm.* LX, p. 61. Porson a jugé ce fragment apocryphe, *Tracts and Miscell. crit.* p. 252; mais ses raisons n'ont pu convaincre M. Meinecke, qui l'a conservé parmi les *fragmens incertains*, p. 220. J'ai cru devoir suivre son exemple.

⁴ Dans Stobée, *Serm.* XLI, p. 242.

CCCCV.

De quel avantage peut jouir un mort , puisque, vivans , nous n'en possédons aucun ¹ ?

CCCCVI.

La vérité perd tout crédit dans la bouche d'un pauvre ².

CCCCVII.

Il n'est rien de plus malheureux que le pauvre. C'est lui qui sue , qui travaille , qui veille , pour qu'un autre jouisse et soit maître de tout ³.

CCCCVIII.

Que quelqu'un de nous jouisse de tous les agrémens de la vie , il se garde bien de faire honneur de ses prospérités à la fortune ; mais qu'il tombe dans le malheur ou dans la peine , et , tout de suite , vous l'entendez accuser la fortune ⁴.

CCCCIX.

O vieillesse ennemie de l'espèce humaine !

¹ Dans Stobée , *Serm.* CXXII , p. 501.

² Dans la *Comparaison de Ménandre et de Philémon* , p. 357.

³ Là même.

⁴ Là même.

vieillesse , qui flétris tout ce que tu touches , qui transformes la beauté en laideur , la vigueur en impuissance , et l'agilité en inertie ¹ !

CCCCX.

Je répugne à faire des présens à un ami riche ; je crains qu'il ne me prenne pour un fou , ou qu'il ne se figure que mes dons sont des demandes ².

CCCCXI.

Ne cherche point à savoir ce que c'est que Dieu. C'est une impiété de vouloir découvrir ce qu'il prétend te cacher ³.

CCCCXII.

C'est le feu qui éprouve l'or ; c'est le temps qui éprouve l'amitié ⁴.

¹ Dans la *Comparaison de Ménandre et de Philémon*, p. 357.

² Là même, p. 358. C'est un mot d'Euripide au roi Archélaüs, que Ménandre avait arrangé dans les deux vers qu'on vient de lire, au témoignage de Dicéarque, cité par Plutarque, de *Ei Delph.* p. 384.

³ Là même.

⁴ Là même, et dans Anton. Meliss. *Serm.* CXXX, p. 214. On retrouve la même idée dans Isocrate, *ad Demon.* p. 12, et dans Ovide, *Trist.* I, 4, 25.

CCCCXIII.

Celui qui attend pour te flatter que tu prospères, est l'ami de la circonstance, et non de la personne ¹.

CCCCXIV.

Soyez reconnaissant envers l'homme absent; car pour le bienfaiteur présent cela est trop facile ².

CCCCXV.

Ne dites pas votre secret, même à votre ami ³.

CCCCXVI.

Les profits injustes sont les arrhes du malheur ⁴.

CCCCXVII.

Esclave, crains de servir sous celui qui a été esclave comme toi; car le bœuf, qu'on a laissé reposer, a bien vite oublié le joug ⁵.

¹ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 359; et dans *Anton. Melis. Serm. CXXX*, p. 214.

² Là même.

³ Là même.

⁴ Là même, p. 360.

⁵ Là même.

CCCCXVIII.

Sers en homme libre; dès-lors, tu n'es plus esclave ¹.

CCCCXIX.

L'homme qui médite du mal contre quelqu'un, l'éprouve déjà en lui-même ².

CCCCXX.

Tout homme libre est esclave d'une loi; l'esclave en a deux: la loi et son maître ³.

CCCCXXI.

Un mauvais voisin, ou vous fait pâtir, ou vous instruit à mal faire. Si vous avez un voisin honnête, vous avez doublement à profiter, et de ses bienfaits et de ses exemples ⁴.

¹ Dans la *Comp. de Mén. et de Phil.* p. 360.

² Là même. Maxime souvent reproduite. Le plus ancien auteur de cette pensée est peut-être Hésiode, qui a dit, en un seul vers d'une précision admirable, comme l'idée qu'il exprime: *Il se fait mal à lui-même, l'homme qui en cherche à autrui.*

³ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 360.

⁴ Au même endroit, p. 361. Au lieu de *προσμοσθάνεις*, que portent les éditions ordinaires, j'ai lu *προσλαμβάνεις*.

CCCCXXII.

Homme, veux-tu savoir qui tu es? Tu n'as qu'à considérer les sépulcrés qui s'offrent à toi dans tes voyages. Qu'y a-t-il dans ces tombeaux? des ossemens, une poussière légère, de rois, de tyrans, de sages, d'hommes jadis enorgueillis de leur naissance, de leurs richesses, ou de leurs talens, ou de leur beauté, et rien de tout cela n'a résisté au temps. Tous les mortels ont l'enfer pour dernier et commun asile. Encore un coup, homme, consulte les tombeaux, et tu sauras qui tu es ¹.

CCCCXXIII.

La raison est pour l'homme la meilleure recette contre le chagrin; c'est elle qui guérit tous les maux de l'âme. Voilà pourquoi les anciens sages l'appelaient le remède public ².

CCCCXXIV.

Homme, ne gémis pas, ne t'afflige pas en pure perte. Ces grands biens, cette femme chérie, ces nombreux enfans, tout cela était un prêt de la fortune; elle n'a fait que le reprendre ³.

¹ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 361.

² Là même, p. 362.

³ Au même endroit.

CCCCXXV.

Vous êtes homme : ne demandez donc point aux dieux de vous exempter de chagrins, mais de vous pourvoir de courage. Souhaiter de ne jamais éprouver de peines, c'est aspirer à l'apothéose ou à la mort. Vivant, consolez-vous par le spectacle des maux d'autrui ¹.

CCCCXXVI.

Il n'est rien, il n'y aura jamais rien dans la vie humaine, qui ne puisse être cru. Le temps et les passions de l'homme produisent sans cesse quelque chose de nouveau, à quoi l'on ne s'attend pas, et qui confond la raison ².

CCCCXXVII.

Un fils qui injurie son père, blasphème en paroles, et, de plus, il blasphème en idée contre les dieux ³.

¹ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 362.

² Dans Stobée, *Eclog. ph.* t. I, p. 237, ed. Heeren. C'est sur la foi de ce savant éditeur que j'ai admis ces vers comme étant de Ménandre. Grotius les avait attribués à Chéræmon.

³ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 366.

CCCCXXVIII.

Un fils qui n'a pas l'industrie de nourrir sa mère, est un rameau stérile jusque dans la racine ¹.

CCCCXXIX.

Ne confie à personne ce que tu projettes de faire. Tout est sujet à repentir; il n'y a que le silence qu'on ne regrette jamais d'avoir gardé ².

CCCCXXX.

Ne va pas te récrier à l'aspect d'une belle femme : car la beauté cache bien des vices ³.

CCCCXXXI.

Garde-toi de donner un bon conseil à une femme. Elle aime mieux les mauvais conseils qu'elle se donne elle-même ⁴.

CCCCXXXII.

Pourquoi pleurer les morts ? Est-ce qu'un être

¹ Dans la *Comp. de Mén. et de Phil.* p. 366.

² Là même.

³ Là même, p. 363.

⁴ Là même.

insensible et un corps inanimé peuvent être touchés de vos larmes ¹ ?

CCCCXXXIII.

Pourquoi offrir à ce mort des choses magnifiques, que, vivant, il quitta avec regret, et dont il ne sut pas jouir ² ?

CCCCXXXIV.

Dans la prospérité, souviens-toi de la disgrâce. Il convient de conformer tes sentimens à ta fortune ³.

CCCCXXXV.

Si au moment où ta main nourrit, ta bouche insulte, c'est comme si tu répandais de l'absinthe sur du miel attique ⁴.

CCCCXXXVI.

Avant de gourmander autrui, songe à tes propres défauts ⁵.

¹ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 364.

² Là même.

³ Là même.

⁴ Là même, p. 365.

⁵ Là même.

CCCCXXXVII.

N'essaie jamais de redresser une branche tortue. Personne ne fait violence à la nécessité, ni à la nature ¹.

CCCCXXXVIII.

Lorsqu'un vieillard donne conseil à un vieillard, c'est un trésor qui s'ajoute à un trésor ².

CCCCXXXIX.

Quelqu'un qui dans un beau corps cache un méchant caractère, c'est comme s'il avait un beau vaisseau conduit par un mauvais pilote ³.

CCCCXL.

Si vous cultivez votre raison, n'avez que des sages pour amis, ou vous-même vous passerez pour un fou ⁴.

¹ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 365.

² Là même, p. 366.

³ Là même.

⁴ Là même, p. 357; et dans *Anton. Meliss.* CXXVII, p. 217.

CCCCXLI.

Ne dites pas à votre meilleur ami votre plus secrète pensée, et vous n'aurez pas à le craindre, s'il devient votre ennemi ¹.

CCCCXLII.

S'il en faut croire Épicharme, les dieux sont les vents, l'eau, la terre, le soleil, le feu, les astres. Pour moi, je me figurais des dieux réellement utiles, comme l'argent et l'or; car si tu parviens à établir ces dieux-là dans ta maison, tu n'as qu'à vouloir, et tu posséderas toutes choses, des terres, des maisons, des esclaves, des richesses de toute espèce, des amis, des juges, des témoins. Donne seulement, et tu auras les dieux eux-mêmes pour serviteurs ².

CCCCXLIII.

C'est une rude chose que d'être jeté tout au milieu d'un repas de famille, où, le gobelet en

¹ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 366; et dans Anton. Mcl. CXXVII, p. 217.

² Dans Stobée, *Serm.* XCI, p. 372; et dans la *Comp. de Men. et de Phil.* p. 359.

main, le papa prend d'abord la parole pour débiter quelques vieux sermons, puis ensuite la maman, puis la grand'mère, balbutiant à chaque mot, et le bisaïeul, à la voix grave et au langage suranné, et la vieille femme qui t'appelle *mon cher enfant*; et il faut répondre à tout cela par un sourire ¹.

CCCCXLIV.

C'étoit la fête des Dionysiaques. Il m'accompagna jusque tout près du seuil de la porte; puis, à force d'assiduités et de caresses, il parvint à me séduire ².

CCCCXLV.

Il m'égorge, le malheureux, avec ses rodomontades guerrières. Oh! l'insupportable fan-

¹ Tiré des fragmens du II^e livre d'Athénée, et publié pour la première fois, d'après les manuscrits, par M. Schweighäuser, dans l'excellente édition que ce savant a donnée d'Athénée, t. I, p. 276-277.

² Dans Hermog. de Inv. IV, p. 74. Ce passage est cité par le grammairien grec, comme exemple d'un style chaste pour exprimer des idées qui ne le sont pas; et l'on sent bien que ce genre de mérite, qui tient uniquement au choix des expressions, est du nombre de ceux qui se perdent dans une traduction. Plaute, en imitant ce passage, *Cistell.* I, 1, 91, l'a presque rendu mot pour mot: *Per Dionysia mater pompam me spectatum duxit. Dum redeo domum Conspicillo consecutus est clanculum me usque ad foris. Inde in amicitiam insinuavit cum matre et mecum simul, blanditijs, muneribus, donis.*

faron ! J'en dessèche, au milieu même de l'excellente chère qu'il me fait faire ¹.

CCCCXLVI.

Lors même que vous êtes bien informé d'une chose, ne forcez pas à vous la confier celui qui vous la cache : car c'est un procédé malhonnête de pénétrer ce qu'on veut tenir secret ².

CCCCXLVII.

L'homme qui aspire à commander à des hommes libres, doit joindre à la puissance de la parole des mœurs irréprochables ³.

CCCCXLVIII.

C'est un fou, et non un homme heureux, que celui qui ne sait pas bien supporter la prospérité ⁴.

CCCCXLIX.

Est-il rien de plus heureux pour un père que

¹ Dans Plutarque, *de sui laude*; t. II, p. 547. Il est probable que ce fragment était tiré de la comédie du *Soldat fanfaron*, original du *Miles gloriosus* de Plaute.

² Dans Stobée, *Serm.* III, 14.

³ Dans le même, *Serm.* XLV, p. 175.

⁴ Dans le même, *Serm.* IV, p. 33.

de voir, chez ses enfans, la sagesse couronnée par le succès ¹?

CCCCL.

Le temps est le médecin universel des maux nécessaires. C'est aussi le temps qui te guérira ².

CCCCLI.

Sors d'ici au plutôt. Il ne convient pas qu'une femme honnête porte des cheveux blonds ³.

CCCCLII.

O Phantias, c'est une belle loi que celle des Cécens ⁴ : *Qui ne peut vivre bien, doit cesser de mal vivre*. ⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXXV, p. 327. J'ai adopté la correction de M. Meinecke qui lit : *αὐτοχρῆστα*, au lieu de : *καὶ φρονήστα*.

² Dans le même, *Serm.* CXXV, p. 511.

³ Dans Saint-Clément, *Pædag.* III, 2, p. 93, éd. Sylburg. Les cheveux blonds étaient réservés aux courtisanes, et les noirs, aux honnêtes femmes; voyez la remarque de Servius, *ad Aeneid.* IV, 695: *A pœtis nunquam matronis dari flavum crinem, sed nigrum, contra flavum dari meretricibus*. Cf. Broukhüs. *ad Propert.* I, 6, 8; Meurs. *Spicil. ad Theocrit.* p. 95.

⁴ Habitans de l'île de Céos, une des Cyclades.

⁵ Dans Strabon, *Geograph.* lib. X. p. 487. Cette loi singulière, en vertu de laquelle tout homme, âgé de soixante ans, devait, s'il n'avait pas de moyens de vivre suffisans, se donner volontairement la mort, n'a sans doute jamais existé que dans l'imagination des poètes; elle est cependant citée par Héraclide,

CCCCLIII.

O soleil, c'est toi qu'il faut saluer le premier de tous les dieux, puisque c'est par toi qu'il est donné de contempler tous les dieux ¹.

CCCCLIV.

Quand tu posséderais dix mille coudées de terre et au-delà, mort, tu n'en occuperas jamais que trois ou quatre ².

CCCCLV.

Si tu l'ignores, et que tu veuilles l'apprendre, ton premier devoir est de garder le silence ³.

de Polit. p. 516, par Valère-Maxime, lib. II, c. 6, §. 8, par Aélien, *Histor. var.* lib. III, c. 37, et par d'autres encore. Mais, en pareil cas, les autorités qui se multiplient, n'ajoutent qu'à l'in vraisemblance. Consultez cependant, sur ce sujet, Böckh, *ad Plat. de legg.* p. 109, et Heindorf, *ad Plat. Protag.* p. 577.

¹ Dans Saint-Clément d'Alexandrie, *Cohort. ad Gent.* 27, p. 20, éd. Sylb.

² Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 364. Attribué à Philémon, dans Anton. Mcliss. CXL, p. 222.

³ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 363 et 367.

NOTE.

Tous les *Fragmens de Ménandre* qu'on vient de lire consistent en un plus ou moins grand nombre de vers, et forment un sens plus ou moins complet. Mais il en existe plusieurs qui ne sont composés que de vers isolés, ou même de moitiés et de parties de vers, dont le sens, difficile à saisir, n'intéresse que les philologues, et ne peut servir qu'à exercer la sagacité des critiques sur ces tristes débris d'un des plus beaux génies de l'antiquité. On trouvera ces restes mutilés dans l'édition de M. Meinecke, qui en a découvert un assez grand nombre de nouveaux, et qui les a tous accompagnés de notes savantes et judicieuses. Mais on sent bien que nous ne pouvions les comprendre dans notre travail. La même observation s'applique aux *sentences* tirées de Ménandre, et exprimées toutes en un seul vers, ΓΝΩΜΑΙ ΜΟΝΟΣΤΙΧΟΙ, dont quelques-unes se retrouvent dans les *Fragmens* connus de ce poète. Ces sentences ont été également publiées et savamment commentées par M. Meinecke, p. 311-340.

Leclerc a compris dans son édition des *Fragmens de Ménandre*, et M. Meinecke a conservé dans la

sienne une *épigramme* grecque ¹, du recueil de l'*Anthologie*, attribuée à Ménandre, et deux *épigrammes* latines d'Ausone, imitées de ce poète, qu'à l'exemple de mes devanciers, je crois devoir reproduire ici sous les yeux de mes lecteurs.

I.

SUR THÉMISTOCLE ET ÉPICURE.

« Salut, nobles fils de Néoclès ², dont l'un sauva sa patrie
» de la servitude, et l'autre, de la superstition ³! »

II.

AUSONII EPIGRAMMA CXI.

E MENANDRO.

Nil homine terra pejus ingrato creat.

Vicinus, hospes, notus, ignotus, cliens,

Et si qua genera sunt, id civium genus,

Si quid petenti promptus opis impertias,

Ut misereare, gratia actutum perit ⁴.

¹ On sait que ce mot *épigramme* ne signifie en grec et en latin que *sentence*, *maxime*, *pensée détachée*. Rien ne porte à croire que Ménandre ait fait des *épigrammes*, dans le sens que nous attachons à ce mot.

² Le nom de Néoclès était commun au père de Thémistocle et à celui d'Épicure.

³ Dans l'*Anthol. vatic.* t. I, p. 327; et dans Brunck, *Analect.* I, p. 203.

⁴ Je ne comprends pas le troisième vers. Le cinquième nous

III.

AUSONII EPIGRAMMA CXIV.

E MENANDRO.

Re fruerè ut natus mortalìs, dilìge sed rem
Tanquam immortalìs; sors est in utroque verenda ¹.

a été conservé en grec par Suidas, t. I, p. 130, et par Eustathe, *ad Hom.* II, p. 982, ligne 43.

¹ Lucien a imité cette pensée en un distique fort élégant; voyez les *Analecta* de Brunck, t. II, p. 314.

FIN.

VIE

DE PHILÉMON.

PHILÉMON, célèbre poëte comique grec, était fils de Damon, seule particularité, concernant son origine, qui ne soit pas contestée, attendu que c'est le seul Suidas qui la rapporte ¹. Du reste, le peu de notions que l'antiquité nous a transmises sur le compte de ce personnage, offrent beaucoup d'incertitudes. Suidas, qui ne faisait que compiler des écrits, dont malheureusement il ne nous a pas toujours mis à même d'apprécier le mérite, dit qu'il était né à Syracuse; et ce témoignage, reproduit par Eudocie ² et par Hésychius ³, n'en obtient guère plus d'autorité. A la vérité, l'auteur anonyme du *Traité de la comédie*, que j'ai déjà cité plusieurs fois dans la *Vie de Ménandre* ⁴, répète la même assertion ⁵, et il y ajoute cette circon-

¹ Suidas, *Voc. φιλίμων*, t. III, p. 599.

² Eudoc. *Violar.* p. 427.

³ Hesyeh. *Illustr.* p. 65, ed. Col. Allobr.

⁴ Voyez ci-dessus, p. 2 et 4.

⁵ Anonym. *Περὶ Κωμῳδίας*, p. XII.

stance que Philémon fut honoré du droit de cité à Athènes ; fait trop vraisemblable en lui-même pour n'être pas facilement adopté. Mais, quant à la patrie de ce poète, il semble que le témoignage le plus digne de foi soit celui de Strabon, écrivain grave et instruit, qui dit positivement ¹ que Philémon, le poète comique, était de Soles, ville de Cilicie, illustre encore par la naissance du philosophe Chrysippe et du poète Aratus.

Quoi qu'il en soit de cette question, aujourd'hui peu importante, et d'ailleurs impossible à résoudre, le fait le plus intéressant pour nous dans la vie de Philémon, et qui du moins ne saurait donner lieu à aucun doute, c'est qu'il fut l'un des principaux poètes de la *nouvelle comédie*, et le rival, trop souvent heureux, mais non pas tout-à-fait indigne, de Ménandre, *fortassè impar, certè æmulus*, pour me servir des expressions d'Apulée ². L'auteur que je viens de citer, range, il est vrai, notre poète dans le nombre de ceux de la *moyenne comédie* : mais il n'y a pas là matière à de graves difficultés ; et cette opinion s'accorde fort bien avec le témoignage de Suidas, qui fait notre poète plus vieux de quelques années que Ménandre, et avec l'auteur du *Traité de la comé-*

¹ Strabon, *Geograph.* liv. XIV, p. 671.

² Apul. *Florid.* XVI.

die, qui rapporte à la fin de la CXII^e olympiade, vers l'an 334 avant notre ère, le commencement de la carrière dramatique de Philémon. Il résulte effectivement de ces témoignages, que Philémon dut être, et à raison de la date de ses premiers ouvrages, et en sa qualité de précurseur de Ménandre, le plus ancien des poètes de la *nouvelle comédie*, et conséquemment aussi qu'il appartient, par son éducation littéraire, aux temps de la *moyenne*. Il résulte aussi des mêmes témoignages que Philémon eut le mérite d'ouvrir la carrière, dans laquelle il disputa si souvent et avec succès la palme à Ménandre; et ce mérite dut bien entrer pour quelque chose dans les motifs d'une préférence que nous serions tentés de taxer aujourd'hui d'injustice, à l'exemple des anciens qui n'y virent eux-mêmes qu'une partialité révoltante.

Ce n'est pas non plus une recherche indigne d'examen, que celle du premier ouvrage qui signala tout à la fois l'aurore du talent de Philémon, et le commencement d'un art tout nouveau. Or, nous lisons dans Saint-Clément d'Alexandrie¹, qu'à la représentation du *Cocalus*, comédie produite au théâtre par Ararotès, fils d'Aristophane, succéda immédiatement celle du *Fils supposé* de

¹ Saint-Clément d'Alexandrie, *Stromat.* lib. VI, p. 267, Sylb.

Philémon le comique. J'ai dit *produite au théâtre*, bien que l'auteur ecclésiastique se serve d'un mot qui signifie *composée*, parce que c'est un fait suffisamment attesté que le *Cocalus* était d'Aristophane lui-même, qui l'avait fait jouer par son fils¹; et en effet, tous les fragmens qui nous en ont été conservés par les anciens², portent, sans aucune exception, le nom d'Aristophane, comme auteur de cette comédie. On sait encore que le *Cocalus* fut joué après le *Plutus*³, et postérieurement au décret qui proscrivait l'usage des personnalités et des noms propres dont les poètes comiques avaient tant abusé; décret dont la date est de la XCVII^e olympiade, vers l'an 390 avant notre ère. Cette comédie du *Cocalus*, nécessairement conçue dans le nouveau système, devait cependant retenir encore quelque chose de l'ancien. Ce ne serait même pas trop s'aventurer que de supposer que l'humeur inspirée par cette réforme à Aristophane, fut la seule cause qui l'empêcha de produire lui-même son ouvrage, dont le sujet, purement mythologique ou allégorique, semble d'ailleurs peu conforme à l'idée que nous nous faisons de la *comédie nouvelle*, et surtout

¹ Anonym. de *Vita Aristoph.* p. XII.

² Voyez ces *Fragmens* recueillis dans l'édition de Brunck, t. III, *Fragm.* p. 26-27, Oxon. 1810.

³ Brunck, à l'endroit cité dans la note précédente.

à la manière dont cette comédie fut traitée par Ménandre et par Philémon. Quoi qu'il en soit, si cette comédie du *Cocalus*, où l'auteur anonyme de la *Vie d'Aristophane*¹ prétend que ce poète avait fourni le premier modèle de la *nouvelle comédie*, précéda immédiatement celle du *Fils supposé* de Philémon, il est certain que c'est celui-ci qui eut, avant Ménandre, la gloire d'entrer dans cette carrière nouvelle; et c'est un titre que nous n'avons pas dû négliger de revendiquer pour sa mémoire, puisqu'à tout autre égard, nous devons avouer qu'il fut inférieur à son rival.

Ce n'est pas toutefois qu'il nous faille aujourd'hui juger du talent de Philémon d'après les paroles échappées au dépit de Ménandre, que nous avons rapportées dans la vie de ce grand homme². Quelle que fût la sincérité des mœurs républicaines, nous ne pensons pas qu'on doive prendre à la lettre les expressions d'un poète et d'un rival. Il est plus sûr de s'en rapporter au jugement de l'antiquité tout entière, qui ne cite jamais qu'avec des éloges le nom de Philémon, et qui l'associe presque toujours à celui de Ménandre: ce qui est l'éloge le plus flatteur³. La

¹ P. XIII.

² Voyez plus haut, *Vie de Ménandre*, p. 78.

³ Anonym. *de Vit. Aristoph.* p. XIII; Diomed. p. XIII, p. 486; Demeir. *de Elocut.* c. CXC VII; et alii.

renommée, qui les avait rendus rivaux de leur vivant, sembla depuis les avoir rendus inséparables; et aujourd'hui que nous ne pouvons plus les comparer que dans un trop petit nombre de fragmens qui nous restent de l'un et de l'autre, nous serions bien embarrassés s'il nous fallait fixer les rangs entre eux, et prononcer sur leur mérite relatif. M. de Poinset n'y a pas vu tant de difficulté; cet habile critique a découvert que *Ménandre a réellement plus de génie, plus de nerf, plus de précision que Philémon; mais que celui-ci a plus de ce que nous nommons de l'esprit, qu'il détaille plus sa pensée et ses images, et qu'il suit plus loin ses métaphores*¹. Il faut être doué d'une bien grande perspicacité pour avoir aperçu tout cela dans un si petit nombre de pensées détachées, de moralités exprimées, pour la plupart, en trois ou quatre vers, surtout lorsque, comme M. de Poinset, on ne lit ces fragmens que dans une version latine, assez souvent infidèle ou inélégante. Pour nous, nous avouons sans détour et sans scrupule, que, loin de pouvoir déterminer avec cette précision le degré de mérite de ces grands écrivains, nous ne pourrions même assigner avec tant soit peu de certitude le caractère propre à chacun d'eux, sous

¹ *Théâtre d'Aristophane*, etc. t. IV, p. 387-388.

le rapport de la composition dramatique. A cet égard, nous sommes encore obligés de nous en rapporter aux anciens, et nous devons nous estimer trop heureux qu'Apulée ait bien voulu nous donner du talent comique de Philémon. l'idée succincte que voici ¹.

« Vous trouverez dans ses ouvrages beaucoup
 » de malice et de gaîté, des sujets traités avec
 » esprit, des intrigues habilement développées,
 » des personnages bien en rapport avec l'action,
 » des maximes parfaitement applicables à la con-
 » duite de la vie, un ton de plaisanterie qui ne
 » descend jamais jusqu'au bouffon, et de sé-
 » rieux qui ne s'élève pas jusqu'au tragique ².
 » Les maximes vicieuses sont rares chez cet au-
 » teur, et l'amour n'y est présenté que comme
 » une de ces erreurs qu'il faut tolérer. Vous n'en
 » verrez pas moins dans ses pièces les person-
 » nages chers au poète comique : un amant
 » passionné, un serviteur rusé, une maîtresse
 » friponne, une épouse acariâtre, une mère indul-
 » gente, un oncle grondeur, un ami secourable,
 » un soldat spadassin, et, de plus, des parens
 » bien entêtés, des parasites bien gloutons, et des
 » courtisanes bien effrontées. »

Dans le nombre des comédies composées par

¹ Apul. *Florid.*, XVI.

² *Joca non infra soccum, seria non usque ad cothurnum.*

Philémon, et dont il nous reste à la fois les titres avec quelques fragmens, nous pouvons reconnaître quelques-uns des sujets et des personnages indiqués ici par Apulée. Nous pouvons aussi nous former dans ces fragmens une idée du talent comique de Philémon, conforme à celle que cet écrivain nous en donne. La diction en est franche, expressive et concise, la morale pure et sévère, la plaisanterie fine et délicate; et l'on n'est plus étonné, quand on a lu ces fragmens, que Philémon ait disputé le prix à Ménandre. Suidas dit du premier qu'il composa environ quatre-vingt-dix comédies¹; et suivant Diodore de Sicile², dont le témoignage est confirmé par l'auteur anonyme du *Traité de la Comédie*³, il en faut encore ajouter sept à ce calcul déjà si considérable. Il ne nous reste guère que les titres d'environ cinquante de ces pièces, avec des fragmens qui peuvent appartenir à quelques autres; et, dans le nombre de ces titres, qui sont presque ce qui s'est sauvé de plus précieux de tout le théâtre de Philémon, il s'en trouve plusieurs qui lui sont communs avec Ménandre. Ainsi, l'émulation de ces poètes ne se borna pas, comme on pourrait le croire, à parcou-

¹ Suidas, t. III, p. 599.

² Diodor. Sic. *Fragm.* lib. XXIII, 7.

³ Anonym. *περί Κωμωδίας*, p. XII.

rir la même carrière d'un pas à peu près égal ; ce fut surtout en traitant les mêmes sujets sous les mêmes titres, que leur rivalité se produisit avec le plus d'éclat, et partagea entre eux le suffrage des juges et les applaudissemens du théâtre.

Une anecdote, indiquée plutôt que rapportée par un ancien, pourrait nous donner à penser que cette rivalité les suivit ailleurs encore qu'au théâtre. S'il en fallait croire Athénée, la courtisane Glycère, aimée de Ménandre, l'aurait été aussi de Philémon ; et même il paraîtrait que, pour différer en tout de son antagoniste qui l'avait célébrée dans un de ses drames, Ménandre l'aurait maltraitée dans un des siens ¹. Mais ce n'est peut-être pas là une particularité propre à la vie ou au caractère de nos deux poètes, que ces amours de courtisanes, si communs à l'épôque où ils vécurent, et dans le pays qu'ils habitèrent.

Quant à d'autres particularités de la vie de Philémon, il n'en est guère plus venu à notre connaissance, qu'il ne s'est sauvé d'écrits de ce poète. Nous ne possédons que des lambeaux d'un théâtre qui fut si riche ; nous ne savons presque rien non plus d'une existence qui fut si pleine ; car il vécut quatre-vingt-seize ans ², sui-

¹ Athen. lib. XIII, p. 594, D.

² Suidas, t. III, p. 599.

vant Suidas, ou quatre-vingt-dix-neuf, selon Diodore de Sicile ¹; il excéda même les cent années, s'il en faut croire d'autres auteurs ²; et c'est à cette longévité qu'il dut l'honneur de figurer dans le traité de Lucien, qui a pour titre : *Des hommes qui ont vécu le plus long-temps* ³. Quoi qu'il en soit de la durée plus ou moins considérable de cette existence littéraire, il est certain qu'elle fut remplie par beaucoup de travaux, et il paraît qu'elle fut aussi agitée par beaucoup d'événemens. Nous savons qu'il fut banni d'Athènes à une époque où cette expulsion n'était pas, comme aux beaux jours de la république, un titre de gloire et une preuve de vertu. L'auteur, qui nous apprend cet exil, sans nous en faire connaître les motifs, prête seulement à Philémon des paroles d'où il résulte que la proscription d'un homme irréprochable comme lui, ne pouvait être qu'un acte d'ivresse et d'aveuglement ⁴. Il y a sans doute dans ces paroles beaucoup d'orgueil, ou un grand sentiment d'innocence; mais l'embarras est de décider laquelle de ces deux choses convient le mieux à un poète comique de ce temps-là.

¹ Diodor. Sic. *Fragm.* lib. XXIII, 7, et Wesseling, *ad hunc loc.*

² *Apud Suid. loc. supra laud.*

³ Lucian. *Macrob.* §. XXV.

⁴ Teles, *apud Stob. Serm.* XXXVIII, p. 232.

Si la vie de Philémon fut traversée par des disgrâces, elle fut aussi distinguée par des honneurs. On peut induire avec quelque certitude, d'un passage d'une des *lettres* d'Alciphron¹, que la même invitation qui appela Ménandre à la cour de Ptolémée, fils de Lagus, fut adressée à Philémon, et que celui-ci, plus ambitieux que son rival, se rendit aux desirs de ce monarque. Un autre fait vient d'ailleurs à l'appui de cette induction, qui serait sans doute un peu faible, si elle n'avait pour base que le témoignage de ce rhéteur. Plutarque parle d'un naufrage qui jeta notre poète sur les côtes d'Égypte, et qui devint pour lui l'occasion d'une aventure plus fâcheuse que ce naufrage même. Dans une de ses comédies, il n'avait pas craint de livrer à la risée publique Magas, prince éloigné de la Cyrénaïque, contre le ressentiment duquel il avait dû se croire bien en sûreté à Athènes. Mais Magas était frère de Ptolémée, à la cour duquel l'imprudent Philémon s'était laissé conduire; et en faisant échouer le poète sur les rivages d'Afrique, il semblait que la fortune eût voulu le livrer elle-même à son ennemi. La vengeance que tira ce prince des railleries du poète, ne fut pourtant pas aussi tragique qu'on eût pu s'y attendre de la part d'un

¹ Alciph. *Epist.* II, 3.

tyran , et d'un tyran offensé. Un des satellites de Magas eut ordre d'appuyer une épée nue sur le cou de Philémon , et de le renvoyer ensuite, sans autre mal que la peur, et même avec beaucoup de politesse ¹. Magas avait pris, comme on voit, le sage parti de s'amuser aux dépens de Philémon; il ajouta encore à cette innocente vengeance une raillerie d'un autre genre : ce fut d'envoyer à Philémon des dés et une boule à jouer, comme à un enfant dépourvu de jugement et de raison. Les poètes qui se sont attaqués à des princes , n'en ont pas toujours été quittes à si bon marché. Aussi Plutarque , qui fait mention de ce fait en deux endroits de ses ouvrages ², le rapporte-t-il à l'honneur du tyran, bien plus encore qu'à celui du poète.

C'est à ce petit nombre de faits que se bornent les détails que les anciens nous ont transmis sur Philémon. Nous devons seulement y ajouter ceux qui concernent sa mort, et qui prouvent, dans leur diversité même, que la fin de sa vie fut aussi douce et paisible, que le cours en avait été orageux et agité. Le seul point sur lequel tous les auteurs s'accordent, bien qu'ils varient encore sur le nombre des années, c'est qu'il mourut

¹ Plutarch. *loc. infra laud.* Εἴτε νοσηλῶς ἀπεθῆεν.

² *De Cohibend. ira*, p. 458, A; et *de Virtut. mor.* p. 449, E.

dans un âge très-avancé. Du reste, Suidas¹ et Hésychius² rapportent qu'il fut enlevé par un accès de rire immodéré; et Lucien, en l'adoptant, a brodé sur cette version quelques détails qu'il paraît avoir tirés de sa riche et féconde imagination³. C'est probablement à la même source qu'a puisé Valère-Maxime, qui a reproduit la même anecdote⁴. Plutarque prétend⁵, au contraire, que Philémon mourut en plein théâtre, dans toute la joie d'un triomphe, et au moment même où il recevait la couronne, heureuse destinée qui lui fut commune avec le poète Alexis, suivant le même Plutarque⁶, et avec Philippide, autre auteur comique du même temps, suivant Aulu-Gelle⁷. Aélien a suivi une tradition différente⁸, bien qu'elle se rapproche un peu de celle-là; et une troisième version plus détaillée, que nous a conservée Apulée, semble propre à concilier les deux dernières⁹. Suivant

¹ Suidas, t. III, p. 599.

² Hesych. *Illustr.* p. 65.

³ Lucian. *Macrob.* §. XXV.

⁴ Valer. Maxim. lib. IX, c. 12.

⁵ Plutarch. *An seni sit Republ. ger.* p. 785, B.

⁶ Plutarch. *ibidem.*

⁷ Aul. Gell. *Noct. Attic.* III, p. 85.

⁸ Aelian. *de Provident. apud Suidam*, t. III, p. 600.

⁹ Apul. *Florid.* §. XVI.

Aélien, après avoir vu en songe neuf vierges qui sortaient de sa demeure, c'est-à-dire les neuf Muses qui se retiraient de chez lui, et après avoir, à son réveil, mis la dernière main au dernier de ses ouvrages, il s'endormit paisiblement d'un sommeil éternel. Suivant Apulée, il mourut subitement, au moment où un nombreux public rassemblé au théâtre pour entendre la lecture d'une de ses comédies qu'une averse avait interrompue la veille, attendait impatiemment son arrivée; et ceux d'entre les auditeurs qui allèrent le chercher dans sa maison, l'y trouvèrent couché sur son lit, dans l'attitude de la méditation, la main attachée encore et la bouche collée sur son manuscrit, doux objet de ses dernières pensées ¹. Quoi qu'il en soit de tous ces récits assez contradictoires, il paraît du moins certain que Philémon mourut chargé d'années, rétabli dans sa patrie, et entouré des hommages de l'estime et de la considération publiques.

Nous savons, par des témoignages incontestables ² que le théâtre de Philémon fut admis

¹ Apul. *loc. laud.* : *Missi qui accirent; atque eum in suo sibi lectulo mortuum offendunt. Commodum ille anima edita obriguerat, jacebatque incumbens toro, similis cogitanti; adhuc manus volumini implexa, adhuc os recto libro impressum; sed enim jam animæ vacuus, libri oblitus et auditorii securus.*

² Procul. et Gramm. Coinslian. *apud* Ruhnken. *Hist. crit. orat. Græc.* p. XCV; Anonym. *περί Κομφηδίας*, p. XII.

dans le *Canon des poètes de la nouvelle comédie*, dressé par les grammairiens d'Alexandrie : honneur singulier qu'il partagea avec Ménandre, ainsi que la plupart des éloges donnés à ce prince de la comédie grecque ¹. Il nous reste encore un autre monument de l'estime dans laquelle la renommée de ces deux poètes, rivaux de leur vivant, fut associée après leur mort ; c'est la *Comparaison de Ménandre et de Philémon* ², petit traité dont l'auteur nous est resté inconnu, dont la rédaction paraît avoir été postérieure à celle du *Recueil* de Stobée ³, et qui n'a guère de mérite, que par les fragmens de Ménandre et ceux de Philémon qui s'y trouvent cités et rapprochés. La première édition de ce traité fut faite à Paris par Nic. Rigaut, en 1613 ; et, quelques années plus tard, en 1618, Janus Rutgersius le reproduisit, plus ample et plus correct, dans ses *Variarum lectionum libri IV*, pag. 355-367, avec des notes de Daniel Heinsius.

Ce que j'ai dit précédemment, dans la *Vie de Ménandre*, sur les éditions et les traductions des Fragmens de ce poète, s'applique aussi à celles

¹ Demetr. *De elocut.* §. CXCVII ; Conf. G. J. Voss. *de Poët. Græc.*

² Σύγκρισις Μένανδρου καὶ Φιλίππωνος, ou plutôt, Φιλήμωνος, suivant la correction indubitable de J. Rutgersius.

³ Voyez la *Préface* de M. Meinecke, p. VII.

des Fragmens de Philémon. Ainsi je ne reviendrai pas sur ce sujet. Quant aux portraits de Philémon, qui ne durent guère être moins communs dans l'antiquité que ceux de Ménandre, je ne puis citer que le dessin publié par Fulvius Ursinus, et reproduit par Gronovius ¹, d'après un marbre antique dont l'autorité n'est pas suffisamment établie ². Leclerc a donné aussi ³ un portrait de Philémon, qui n'offre, comme le précédent, aucun caractère d'authenticité. C'est probablement cette raison qui a empêché Visconti d'admettre ce portrait à la suite de ceux de Ménandre, de Posidippe et de Moschion, qu'il a insérés dans son *Iconographie grecque* ⁴. Mais, tout en approuvant la réserve de ce docte et judicieux antiquaire, on ne peut que regretter qu'il n'ait pas même fait mention des portraits cités plus haut de Philémon, ne fût-ce que pour indiquer les raisons d'après lesquelles il les jugeait infidèles ou controuvés. Il est encore parlé d'une statue de marbre qui représentait notre poète, probablement assis, tenant d'une main un rouleau de manuscrits, comme on le voit aux statues de Ménandre et de Posi-

¹ Dans son *Thésaur. Antiq.* II, tab. 99.

² Voyez Fabricius, *Bibl. Gr.* t. II, p. 478, éd. Harlès.

³ *Ex Leon. August.* Seule indication que porte la gravure de Leclerc.

⁴ *Iconogr. Gr.* t. I, p. 86 et suiv.

dippe que je citais tout à l'heure, et, de l'autre main étendue, paraissant demander un salaire. Telle est du moins la description de cette statue ¹, qui dut exister en la possession de Raphaël d'Urbain; on ignore ce qu'elle a pu devenir.

Qu'il me soit permis de citer ici, en finissant, un passage d'un critique célèbre qui, bien qu'il renferme, relativement à Philémon, une notion inexacte, n'est cependant dépourvu ni d'intérêt, ni de vérité, en ce qui concerne le génie de la *nouvelle comédie grecque*. M. A. G. Schlegel termine ainsi l'analyse qu'il en a donnée dans son *Cours de Littérature dramatique* ² :

« Les statues d'après nature de deux fameux
 » poètes comiques, Ménandre et Philémon,
 » actuellement placées au Musée de Paris, me
 » paraissent exprimer avec une perfection frap-
 » pante le caractère de la comédie grecque.
 » Revêtus d'un costume très-simple, tenant un
 » rouleau dans leur main et assis sur des sièges
 » à dossier, ils ont l'air tranquille et assuré que
 » donne la conscience d'un talent à l'épreuve.
 » Déjà dans cette maturité de l'âge, si favo-
 » rable à l'observation calme et impartiale, mais
 » sans indice de faiblesse, pleins de fermeté et
 » de vigueur, ils paraissent jouir de la santé du

¹ Mongitor. *Bibl. sic.* t. II, p. 165.

² Tom. I, p. 399-400 de la trad. française.

» corps, qui est l'emblème de celle de l'âme.
 » Aucun enthousiasme exalté ne se peint sur leur
 » physionomie, mais on n'y voit rien non plus
 » de méchant ou de licencieux ; seulement, le
 » front légèrement sillonné, non par le chagrin,
 » mais par l'habitude de la réflexion, montre une
 » sagesse sérieuse, tandis que le regard furtif, et
 » la bouche qui semble s'entr'ouvrir pour sou-
 » rire, nous font découvrir une légère ironie. »

Il y a sans doute beaucoup de justesse et de sagacité dans ces idées ; seulement, il faut substituer au nom de *Philémon* celui de *Posidippe*, écrit en toutes lettres sur la plinthe de la statue, dont il est question ici, et qui a cessé elle-même d'orner le Musée de Paris pour aller reprendre son ancienne place au Vatican.

Philémon eut un fils du même nom que lui, et qui fut aussi poète comique ¹. C'est à ce jeune Philémon que M. Schweighäuser a rapporté avec beaucoup de vraisemblance un fragment considérable, cité par Athénée ², et M. Meinecke, deux autres fragmens, conservés par Stobée ³ et par Saint-Clément d'Alexandrie ⁴. Voyez l'édition des *Fragmens de Ménandre et de Philémon*, donnée par M. Meinecke, p. 432-434.

¹ Suidas, t. III, p. 600.

² Athen. lib. VII, p. 291.

³ *Serm.* CII, p. 423.

⁴ *Stromat.* lib. V, p. 258.

FRAGMENS

DE PHILÉMON.

Des Adelphes, ou des Frères ¹.

I.

C'est sans doute, ô Solon ! une institution aussi sage qu'utile, que celle que la tradition t'attribue, et dont il doit bien m'être permis de te faire honneur. Voyant la ville remplie de jeunes gens qui, dans l'ardeur de leurs passions effrénées, ne cessaient d'attenter à ce qui devait être l'objet de leur respect, on raconte que tu achetas et plaças en des lieux déterminés des femmes toujours prêtes à l'usage de tous. C'est encore là qu'on les trouve toutes nues. Ne vous laissez pas tromper. Voyez tout par vos yeux. Éprouvez-vous quelque tentation ? Entrez ; la porte est ouverte ; il ne faut qu'une

¹ C'est par erreur que, dans les anciennes éditions d'Athénée, et dans Hésychius, où le titre de cette pièce est pareillement cité, ce titre se lit : *ἡ Δελφία*, au lieu de *ἡ Ἀδελφία*, qui est la vraie leçon, et que M. Schweighäuser a rétabli le premier. On se souvient que Ménandre avait fait aussi une comédie du même titre ; voyez plus haut, p. 27-32.

obole. Là, point de refus à craindre, point de violence, point de fraude. Êtes-vous sorti? Laissez-la pleurer; elle ne vous est plus rien ¹.

Des Anacalyptéries, ou du nouveau Marié ².

II.

Hélas!... c'est le mot que le chagrin arrache involontairement de la bouche de tout malheureux; et cela est si naturel, que les consolations mêmes qu'on vous offre dans votre affliction, n'obtiennent encore de vous que cette exclamation ³.

¹ Dans Athénée, lib. XIII, c. 25, p. 569. Je ne dois point d'excuse à mes lecteurs pour la liberté de ce passage; ou, si j'eusse cru devoir en supprimer la traduction par bienséance, il eût fallu aussi supprimer la traduction entière de plusieurs pièces d'Aristophane. Il y a d'ailleurs, dans ce fragment de Philémon, un but moral que le poète indique fort bien lui-même et sur lequel il est inutile d'insister. Mais je dois dire, pour compléter ma justification, qu'un sage orateur, Dion Chrysostôme, *Orat.* VII, p. 271, et un grave père de l'Église, Saint-Clément d'Alexandrie, *Strom.* III, p. 187, ont cité avec éloge l'institution de Solon dont il est ici question; et sans doute on n'exigera pas que je me sois montré plus sévère qu'un saint docteur.

² On appelait *Anacalyptéries*, chez les Grecs, le troisième jour après les nœces, celui où la mariée, déposant le voile nuptial, recevait les félicitations et les présens de sa famille. Voyez à ce sujet Taylor, *ad Fragm. Lysiaz*, t. VI, p. 9, éd. Reiske; Plutarque, *Vie de Timol.* c. VIII, et les interprètes d'Hésychius, t. I, p. 325.

³ Dans Stobée, *Serm.* XCIX, p. 415.

Du Suicide.

III.

Je vois bien maintenant que ce que nous appelons la fortune n'est ni un être à part, ni un seul être, mais qu'elle naît avec chacun de nous, et qu'elle s'unit intimement à notre propre substance. Ainsi, chaque homme a sa fortune particulière, qui ne peut jamais être celle d'un autre¹.

De l'Exilé.

IV.

Celui qui inventa l'écriture n'a pas seulement pourvu à ce que tous les hommes pussent s'entretenir ensemble, malgré l'intervalle des âges qui les séparent, et à ce qu'aucune des choses passées pût échapper à notre connaissance; mais il nous a encore laissé dans ce don précieux le meilleur remède de l'âme².

¹ Dans Stobée, *Eclog. phys.* t. I, p. 198, éd. Heeren. Ce fragment, composé de cinq vers, avait été mal à propos séparé du dernier de ces vers dans l'édition de Grotius et dans celle de Leclerc. M. Heeren, le dernier éditeur de Stobée, a rétabli ce fragment dans sa vraie leçon et dans toute son intégrité.

² Dans le même, *Serm.* LXXXI, p. 343. Ces dernières expressions, *le médecin de l'âme*, ψυχῆς ἰατρὸν, sont remarquables,

Du Babylonien.

V.

Tu seras, si le sort l'ordonne, reine de Babylone; ne connais-tu pas Pythionice, et son amant Harpalus ¹ ?

Du Poignard ².

VI.

Un extérieur avantageux cache souvent un cœur lâche ³.

et par elles-mêmes, et par le singulier rapport qu'elles offrent avec la fameuse inscription de la bibliothèque d'Osymandyas, au tombeau de ce prince, telle que la rapporte Diodore de Sicile, lib. I, c. 45, ψυχῆς ἰατρικόν, littéralement : médecine de l'âme; voyez Wytttenbach, *Bibl. crit.* III, 1, p. 29.

¹ Dans Athénée, lib. XIII, p. 595. Pythionice était le nom d'une courtisane, célèbre dans l'antiquité, et sur laquelle, ainsi que sur son amant Harpalus, Athénée, Pausanias et Diodore, nous ont transmis beaucoup de détails. Cette Pythionice avait dû à la passion effrénée d'Harpalus d'avoir, après sa mort, deux tombeaux magnifiques, l'un à Athènes, l'autre à Babylone. C'est ce que nous apprend Théopompe, dans Athénée, liv. XIII, c. 67, et à quoi il paraît que Philémon faisait aussi allusion dans ce passage.

² On a vu plus haut, p. 56, que Ménandre avait fait une comédie sous ce titre.

³ Dans Stobée, *Serm.* VIII, 53. J'ai lu καλῆ, au lieu de κακῆ, qui n'offre pas un sens raisonnable, puisque c'est évidemment l'extérieur avantageux que le poète a voulu opposer ici au cœur

De l'Émigré.

VII.

Tout esclave qu'il est, ô mon maître ! il n'est pas moins homme, puisqu'enfin il est homme ¹.

VIII.

C'est un grand malheur pour un esclave, que d'avoir un maître malheureux, puisqu'il faut de toute nécessité qu'il s'associe à sa mauvaise fortune ².

lâche. Je dois avertir encore que le même vers, devenu proverbe, est cité dans le *Lexique* de Photius, p. 94, comme appartenant à Ménandre, dans sa comédie du *Sicyonien*; voyez plus haut, p. 107; il est également cité, mais sans nom d'auteur, par Diogène de Laërce, liv. V, p. 83. Il ne doit pas paraître surprenant que les vers de deux poètes rivaux et contemporains aient été ainsi confondus, surtout ceux qui, par la justesse du sens qu'ils offraient, et par la précision et la vivacité de l'expression, étaient passés en proverbe.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LXIII, p. 237; Brunck, *Poët. Eth.* p. 336. M. Hermann, *Præfat. Trinum.* p. XXVII, croit devoir rapporter ces vers à une autre comédie de Philémon, qui était intitulée *le Trésor*, à l'imitation d'un drame de Ménandre, et qui était l'original du *Trinummus* de Plaute, ainsi que l'avoue Plaute lui-même, *Prolog.* v, 18:

Huic græcè nomen est Thesaurο fabulæ.

Philemo scripsit, Plautus vortit barbarè.

Nomen Trinummo fécit.

² Dans le même, au même endroit.

Du Mari forcé ¹.

IX.

Il n'est pas de musique plus douce ni plus agréable à l'oreille, que des injures reçues avec patience : car celui qui insulte, si celui qui est insulté ne réplique pas, est insulté à son tour, alors même qu'il insulte ².

De l'Éphèbe, ou du Jeune Homme.

X.

Ce ne sont pas seulement, ô Lachès! les navigateurs qui sont exposés aux orages, mais encore les paisibles citoyens qui se promènent sous le portique, et ceux aussi qui restent obscurément confinés chez eux. Encore, le navigateur assailli un

¹ Le titre grec de cette comédie, *Ἐπιδικασμένος*, ne peut se rendre exactement en français que par une longue périphrase. On appelait ainsi l'homme qui se trouvait obligé, par les lois d'Athènes, d'épouser une jeune fille orpheline, *ἐπιδικασ*, dont le père était mort intestat. Voyez Kuhn, *ad Polluc.* II, p. 1319.

² Dans Plutarque, *de Audiend. poet.* p. 35; et dans Stobée, *Serm.* XIX, p. 101. Je ne crois pas qu'on puisse rendre sensible dans notre langue l'énergie d'expression qui résulte en grec de la répétition des mots *λοιδορῶν, λοιδορούμενος, λοιδορεῖται, λοιδορῶν*. Mais je n'ai pu me dispenser de reproduire les mots français qui leur correspondent, au risque de n'être pas aussi clair que l'original.

jour ou une nuit par la tempête, jouit-il, tout le reste du temps, d'un ciel serein et d'un vent favorable, et le port s'offre enfin à ses regards. Mais pour moi, il n'en est pas ainsi. Ce n'est pas une seule journée que je me vois en butte à l'orage; c'est dans le cours entier de ma vie; et chaque jour ajouté encore aux chagrins du jour qui précède ¹.

Des Thébains.

XI.

Un homme est mon maître, il est vrai; mais cet homme, et toi-même, et dix mille autres encore ont un maître commun, qui est la loi, tyran du monde et l'effroi des tyrans. Les rois ont des esclaves; d'accord; mais ils sont aussi les esclaves des dieux; et Dieu lui-même est esclave de la nécessité. Ainsi, à tout bien considérer, il n'est rien qui soit libre ici-bas; mais tout est en une dépendance mutuelle; tout sert et tout obéit ².

¹ Dans Stobée, *Serm.*, XCVIII, p. 405.

² Dans le même, *Serm.* LXII, p. 233. On retrouve fréquemment dans les écrits des anciens des idées analogues à celles qu'on vient de lire; ainsi Horace a dit :

Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis.

Sur le pouvoir de la nécessité, supérieur à celui des Dieux, voyez Spanheim, *ad Callimach.* II, p. 480, et Heindorf, *ad Platon. Prot.* p. 593.

Du Flatteur ¹.

XII.

Malheureux que je suis, d'être ainsi délaissé dans toute cette foule de parens, et de n'en pouvoir trouver un seul qui me console ²!

De la Corinthienne.

XIII.

Si tu pouvais connaître, ô Nicophon! tous les maux d'autrui, tu supporterais plus patiemment les tiens ³.

¹ Autre titre commun avec Ménandre, et qui prouve l'émulation constante qui exista entre ces deux poètes, à traiter les mêmes sujets.

² *Gloss. ad Hippocrat. Jus jur.* Ce passage se retrouve presque mot pour mot dans *l'Eunuque* de Térence, pièce imitée, comme on sait, du *Flatteur* de Ménandre, acte II, 2, 7: *En quo redactus sum! omnes noti me atque amici deserunt.* On pourrait presque conclure de ce rapprochement que Térence ne mettait pas moins à contribution les pièces de Philémon que celles de Ménandre; et lorsqu'il s'en trouvait deux sur le même sujet, comme dans ce cas-ci, il pouvait n'être pas obligé de recourir à deux pièces différentes pour composer la sienne; ce qui devait rendre sa composition plus régulière et aussi sa tâche plus facile.

³ Dans Stobée, *Serm.* CVIII, p. 449.

De l'Initiée.

XIV.

Il est un malheur plus fâcheux encore que le malheur même : c'est, lorsque l'on souffre, d'être obligé de répondre à tous ceux qui s'en viennent vous demander, comment cela va-t-il ?

De la Néœra.

XV.

Pour répondre dignement à ce beau présent d'un tigre, que nous a fait le grand Séleucus, il faudrait lui renvoyer quelque monstre de notre propre pays. — Quoi donc ? — Un parasite. Il n'en vient pas là-bas ¹.

Du Pancratiaste, ou l'Athlète.

XVI.

Il ne faut pas, mon enfant, t'en remettre seu-

¹ Dans Stobée, *Serm.* C, p. 421; Brunck, *Poët. Eth.* p. 196.

² Dans Athénée, lib. XIII, p. 590. Le sens du mot grec *τροφιμας* est inconnu, et l'explication qu'en donne Hésychius ne le rend pas plus intelligible. J'ai mis, à tout risque, le mot *parasite*. Il est certain que Philémon a voulu railler ici Séleucus et les Athéniens, et ce mot de *parasite* peut servir à ce double usage.

lement à la fortune, du succès de tes entreprises, mais y travailler aussi toi-même. Tout ce qu'on fait de concert avec la fortune en devient plus facile, puisque la fortune elle-même ne fait rien sans notre concours ¹.

Du Palamède.

XVII.

Il n'y a, chez les dieux, comme chez les hommes, que le juste qui laisse de lui une gloire immortelle ².

De l'Efféminé ³.

XVIII.

Le voilà qui arrive, comme tu vois. Chacun de vous est venu pour la valeur d'un *tritémore* ⁴; et

¹ Dans Stobée, *Ecl. ph.* lib. II, c. 8, p. 339, éd. Heeren.

² Dans le même, *Serm.* IX, p. 61.

³ Le titre grec est Περτροπονύμενος, mot qui signifie *l'homme qui s'épile tout le corps*; c'était, chez les Grecs, un des caractères de la mollesse. Voyez Hemsterhuis, *ad Polluc.* IX, 66.

⁴ Mot grec qui signifie *trois quarts*, et qui désignait proprement une monnaie de la valeur de *six chalci* (pièces de bronze), et conséquemment des *trois quarts* de l'obole, puisqu'il fallait *huit* de ces pièces de bronze, ou *chalci*, pour faire une *obole*, monnaie d'argent.

celui-ci a reçu, pour quatre que vous êtes, un *triobole* ¹.

XIX.

Il nous en a d'abord versé (du vin) pour *une obole*; puis ensuite pour quatre *chalci*. — C'est cela; cela fait bien trois *hémi-oboles* (demi-oboles). — Pour le (vin) chaud, il a coûté un *chalcus* ².

De la Rhodienne ³.

XX.

Si tous ceux, qui n'obtiennent pas ce qu'ils

¹ Dans Pollux, *Onom.* IX, p. 66. Ce passage, ainsi que le fragment qui suit, est curieux, en ce qu'il sert à nous faire connaître les subdivisions de la monnaie grecque. Il s'agit d'un ouvrier qui avait loué quatre mercenaires, à six *chalci* par jour; il donna à l'un d'entre eux, à la charge de payer les trois autres, un *triobole* ou *pièce de trois oboles*, valant *vingt-quatre chalci*, ce qui faisait en effet le compte juste des salaires des quatre journaliers.

² Dans Pollux, au même endroit. D'après ce que j'ai dit plus haut, *une obole*, valant *huit chalci*, et *quatre autres chalci*, faisaient *douze chalci*, qui représentaient effectivement, en monnaie d'argent, *trois demi-oboles*. Sur les *boissons chaudes* qu'on vendait au peuple dans les cabarets, dits, à cause de cela, *thermopolia*, et dont il est ici question, voyez Lips. *Elect.* I. 4. Un autre fragment de trois vers, tiré d'une autre comédie de Philémon, *le Sardinien*, est encore cité par Pollux, IX, 65, pour prouver que le *tritémone* valait *six chalci*. Il est inutile de donner ce fragment, après les explications où je viens d'entrer.

³ Cette comédie avait un double titre, Πρώτη, *la Femme pauvre*.



desirent en mouraient, qui vivrait donc sur la terre¹?

Du Pterygion ².

XXI.

Croyez-vous donc que la corne d'Amalthée soit semblable à ces cornes de bœuf, comme les peintres nous les représentent? Non, certes; car elle est d'argent; et si jamais vous en devenez possesseur, vous n'aurez qu'à lui demander ce que vous voudrez : amis, patrons, témoins, tout vous viendra à souhait ³.

Du Pyrrhus.

XXII.

Les philosophes s'occupent beaucoup, à ce que j'ai ouï dire, de rechercher ce que c'est que le bien, et ils ont dépensé beaucoup de temps, sans qu'aucun d'eux ait encore trouvé en quoi consiste ce bien tant recherché. Ils disent que c'est la vertu et la sagesse, et ils embrouillent plus ces choses-là qu'ils n'expliquent ce que c'est que

¹ Dans Stobée, *Serm.* CVIII, p. 449.

² Mot grec, diminutif de celui qui signifie *aile*, d'oiseau, de bâtiment, de navire, etc.

³ Dans Stobée, *Serm.* XCI, p. 369; et dans Apostol. XIX, 9.

le bien. Pour moi , qui vis aux champs, en remuant la terre, je l'ai trouvé, ce bien; c'est la paix. O l'aimable et bienfaisante déesse! Hymen, fêtes, parens, enfans, amis, richesse, santé, bonne chère et bon vin, plaisirs de toute espèce, c'est elle qui nous donne tout! Et sans tout cela, qu'est-ce que la vie, sinon une mort véritable¹?

Du Porte-Flambeau.

XXIII.

Il n'est pas, j'en atteste les dieux, de peintre ni de statuaire qui puisse représenter la beauté, telle qu'elle existe dans la réalité; et l'image fût-elle parfaitement rendue, il y manquera toujours la beauté, si l'artiste n'en a pas en lui le sentiment².

Du Sardien.

XXIV.

Si les larmes étaient un remède à nos maux, et s'il suffisait de gémir pour cesser d'être mal-

¹ Dans Stobée, *Serm.* LV, p. 211.

² Dans le même, *Serm.* LXV, p. 269. Passage fort difficile, pour lequel Porson, *Tracts*, etc. p. 255, a proposé une conjecture insuffisante, et que M. Meinecke déclare inintelligible. En supprimant le point après le troisième vers, et lisant *καί*, au lieu de *γάρ*, au quatrième, je crois avoir rétabli, sans trop de difficulté, le véritable sens.

heureux, il faudrait acheter les larmes au poids de l'or. Mais il est trop sûr, ô mon maître ! que les choses vont ici-bas leur train, sans s'embarasser de nos plaintes. A quoi donc vous profitez votre douleur ? à rien du tout. Le chagrin ne produit que des larmes ; c'est comme le fruit de l'arbre ¹.

Du Sicilien.

XXV.

Rien n'est plus facile à l'homme que d'endocliner autrui ; rien ne l'est moins, que de faire soi-même ce que l'on conseille. Je n'en veux qu'une preuve. Je connais force médecins qui dissertent parfaitement bien sur la tempérance

¹ Dans Stobée, *Serm.* CVIII, p. 447, et dans Plutarque, *Cons. Apoll.* p. 105, F. Muret avait fait de ces vers, remarquables dans l'original par leur exquise élégance, une imitation latine qu'il fit passer pour un fragment authentique de Trabea, et qui trompa quelque temps l'œil exercé de Joseph Scaliger. Voyez Ménage, *Anu-Bail.* §. 83, et Scriver. *Not. ad vet. Trag.* p. 185. Voici les vers de Muret, vraiment dignes eux-mêmes d'être réputés antiques :

Here, si querelis, ejulatu, fletibus,
 Medicina fletet miseris mortalium ;
 Auro parandæ lacrimæ contra forent.
 Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent,
 Quam nœnia præfica ad excitandos mortuos.
 Res turbidæ consilium non fletum expetunt.

qu'ils prescrivent à leurs malades, et qui, lorsqu'ils sont dans le même cas, font précisément tout ce qu'ils avaient défendu. C'est, à ce qu'il paraît, deux choses toutes différentes, que de regarder, et de souffrir ¹.

Du Soldat.

XXVI.

Quel plaisir j'ai goûté à pouvoir, en face du ciel et de la terre, rendre compte du beau festin que j'ai apprêté ² ! Car, de par Minerve, c'est un grand bonheur que de réussir dans tout ce qu'on prépare. Le poisson surtout, je l'ai servi comme je l'avais reçu : point d'assaisonnemens, point de saucé qui en aient déguisé la forme et la couleur naturelles. Tel il était vivant, tel il a paru cuit à tout le monde. C'est qu'en cuisant, j'ai conduit le feu avec tant de modération et d'adresse, qu'on ne le croira jamais. Aussi a-t-on vu mes convives, comme la poule qui, tombée sur un morceau friand, rôde d'abord tout à l'entour, en cherchant à l'entamer, puis l'emporte et le mange,

¹ Dans Stobée, *Serm.* CXI, p. 423, et *Serm.* CXV, p. 473.

² Ces deux vers, d'une emphase si ridicule pour un sujet pareil, sont, à ce qu'il paraît, une parodie de deux vers de la *Médée* d'Euripide, v. 57-58.

tandis que ses compagnes la poursuivent et lui disputent sa proie; les a-t-on vus, dis-je, alléchés par la vue des mets, s'empresser autour des plats, et s'arracher les morceaux les uns les autres, en poussant des cris de plaisir et de joie. Et cependant je n'avais reçu que des poissons de rivière, et nourris dans la vase. Et que serait-ce, si j'avais eu à accommoder ou un scarus, ou le glaucisque de l'Attique, ou le capre d'Argos, ou le congre de Sicyone, ce poisson que Neptune porte dans l'Olympe pour les festins des dieux? Tous ceux qui auraient goûté de ces mets exquis, seraient devenus des dieux eux-mêmes. Oui, j'ai trouvé le secret de l'immortalité; et il n'est pas de mort, fût-il déjà enterré, que la seule odeur des mets apprêtés par mon génie ne pût rappeler à la vie¹.

¹ Dans Athénée, lib. VII, c. 31, p. 288. Ce fragment, de vingt-six vers, est l'un des plus considérables qui nous restent de Philémon et d'aucun des poètes comiques grecs, est aussi l'un de ceux dont il est le plus difficile de faire sentir en français le sel et l'agrément. Il consiste, pour la plus grande partie, en allusions dont tout le mérite est aujourd'hui perdu pour nous. La nomenclature des poissons, dont il y est parlé, est aussi sujette à bien des difficultés; et c'est pour cela que j'ai conservé dans ma traduction les noms grecs de ces poissons, sans hasarder des synonymies françaises que les naturalistes seuls ont le droit et le moyen d'établir. Tel qu'il est, ce fragment peut cependant nous donner une idée avantageuse du talent de Philémon pour la raillerie, et il nous apprend aussi jusqu'à quel point les Grecs

avaient poussé le luxe de la table et le goût de la bonne chère.

Une foule de passages du même genre, conservés par Athénée, attestent également et l'importance que les Grecs de cet âge attachaient à la cuisine, et surtout celle que les cuisiniers s'attribuaient à eux-mêmes. Entre tous ces fragmens, dont on ferait presque un volume, je choisis le suivant, tiré de la comédie des *Adelphes*, ou des *Frères*, d'Hégésippe, et rapporté en entier par Athénée, lib. VII, c. 36, p. 290 :

— « On a tant dit de choses sur l'art de la cuisine, que si tu n'as rien de nouveau à m'apprendre, mon cher, tu m'obligeras de ne pas m'en rebattre inutilement les oreilles.

— » Oh! que non. Sache bien, ô Syrus! que je possède le fin du métier, que j'ai atteint le comble de l'art; et ce n'est pas par un apprentissage de deux années, mais par l'application de ma vie entière, toujours ceint de ce tablier, toujours étudiant la nature et les propriétés de chaque espèce de légumes ou de poisson, que j'ai acquis cette habileté dans toutes les parties de mon art. Pour tout dire, en un mot, si l'on me donne à préparer un repas funéraire, figure-toi que les gens du convoi, à peine revenus de la triste cérémonie, et revêtus encore de leurs habits de deuil, au moment où se lève le couvercle de la marmite, essuient leurs larmes en éclatant de rire, et frissonnent de plaisir par tout le corps, comme s'ils étaient à la noce.

— » Est-ce avec des légumes ou du poisson que tu produis ces merveilles?

— » Oh! ce n'est encore là que le moindre de mes exploits. Mais, que si j'obtiens tout ce qui m'est nécessaire; et que j'aie une fois dressé mes batteries, tu verras se réaliser sous tes yeux, ô Syrus! la vieille fable des Syrènes. Il n'y aura personne qui puisse passer impunément devant cette maison. Mais tous, alléchés par l'odeur, resteront cloués à cette porte, la bouche béante, la voix éteinte, jusqu'à ce que quelque ami, le nez bien bouché, vienne enfin les en arracher.

— » Certes , voilà qui est d'un habile homme.

— » Tu ne sais pas à qui tu parles. Mais apprends, pour mettre le comble à ton admiration, que plusieurs des convives qui sont rassemblés là-dedans, ont mangé tout leur bien, grâce à mon savoir-faire. »

Par la même occasion, je rapporterai ici trois fragmens considérables de Posidippe, sur un sujet à peu près pareil, lesquels nous ont été conservés par Athénée, lib. IX, c. 20, p. 376-377, et lib. XIV, c. 81, p. 661. Posidippe florissait avec éclat vers l'an 286 avant notre ère; sa statue, qui servit de pendant à celle de Ménandre, dans quelque théâtre grec, est parvenue jusqu'à nous; elle est placée au Musée du Vatican; voyez l'article consacré à cette statue et au poète qu'elle représente, par M. Visconti, *Musée Pie-Clémentin*, t. III, p. 16, et *Iconographie grecque*, t. I, p. 90. Quant aux fragmens qu'on va lire, j'emprunte la traduction de Lefebvre de Villebrune, qui n'est sans doute pas parfaite, mais qui est encore la seule qu'on puisse citer :

I.

« Leucon, mon élève, et vous autres, aides de cuisine, tout lieu convient lorsqu'il s'agit de parler de notre art. De tous les assaisonnemens qu'un cuisinier puisse connaître, le plus essentiel est sans contredit la jactance; mais, même dans tous les arts, tu verras que c'est la jactance qui fait principalement valoir l'homme qui sait en avoir. Que le capitaine d'une troupe étrangère ait une cotte de mailles, ou un dragon gravé sur sa cuirasse de fer, aussitôt il paraît un Briarée, pour devenir lièvre dans l'occasion. Qu'un cuisinier aille travailler chez un bourgeois, menant avec lui ses élèves et autres serviteurs en sous-ordre, gens qui tous ne savent que hacher du cumin et affamer, cet appareil plat; on est aussitôt dans l'admiration: mais qu'il se présente lui seul, comme vraiment au fait de son art, il ne sortira de là qu'après avoir été maltraité. Ainsi, aie de la jactance, comme je viens de te le faire entendre, et instruis-toi bien du goût de celui qui t'emploie; car notre art ne diffère point du commerce, quant au point essentiel, qui est de savoir faire bonne

bouche. S'agit-il de faire un repas de noce? ce sera un bœuf qu'on immolera : celui qui marie sa fille est un homme distingué ; celui qui la prend pour femme ne l'est pas moins : on y verra leurs femmes, des prêtresses, des déesses, des dieux, des corybantes ; les flûtes se feront entendre toute la nuit. Imagine-toi voir tout sens-dessus-dessous, et entendre le bruit d'un hippodrome. Or, voilà le principal et les accessoires de notre art ; et tu n'as qu'à t'en bien souvenir. »

II.

« Seuthès passe dans leur esprit, pour un homme très-ordinaire : cependant, mon ami, tu sais qu'il ne paraît pas différer de ce qu'on appelle habile capitaine. Voilà, par exemple, les ennemis en présence. Que fait un général expérimenté et de sang-froid? Il s'arrête, et se dispose à bien recevoir l'ennemi. Or, cet ennemi, c'est pour nous l'assemblée des convives, avalant volontiers coup sur coup. Il y a même souvent quinze jours qu'ils sont arrivés d'avance dans l'attente du festin, et disposés à s'en bien donner. Ils n'aspiraient qu'au moment où l'on allait apporter l'eau pour laver les mains. Imagine-toi donc voir cette tourbe, cette racaille entassée autour de la table. »

III.

« Pour moi, j'ai amené un cuisinier, mais qui m'a fait connaître tous les défauts des autres. Entreprennent-ils un repas? Oh! dit mon cuisinier, l'un n'a pas l'odorat assez fin pour flairer ses mets ; l'autre a le goût dépravé ; celui-ci s'est gâté la langue à de sales plaisirs ; celui-là pêche toujours par trop de sel ou de vinaigre en assaisonnant ; tel est gourmand ; tel autre laisse brûler ses viandes ; un autre ne peut pas souffrir la fumée et le feu. Mais, en me dévoilant ainsi les défauts des autres, ils ont passé du feu à tirer les couteaux, de sorte que l'un d'eux, en se querellant, est allé du feu au bûcher, moyennant les couteaux. »

Du Fils supposé ¹.

XXVII.

Toujours le laboureur est riche à compte de l'année suivante ².

Des Philosophes.

XXVIII.

C'est une philosophie toute nouvelle que celui-ci nous enseigne. Il apprend à mourir de faim, et il prend des disciples. N'avoir qu'un seul pain, manger des figues et boire de l'eau, voilà toute sa science ³.

¹ On a déjà vu ce titre donné à une comédie de Ménandre, laquelle avait encore pour second titre celui du *Rustique* ou du *Paysan*. Une comédie de Philémon, citée par Athénée, liv. III, p. 81, sous ce dernier titre du *Paysan*, était probablement la même que celle du *Fils supposé*, dont on va voir un fragment; et c'est encore une preuve de la rivalité des deux poètes, qui cherchaient sans cesse à se surpasser, en traitant les mêmes sujets sous des titres absolument semblables.

² Dans Stobée, *Serm.* LV; p. 372, et dans l'*Etymolog. Magn.* p. 600, 56.

³ C'est du philosophe Zénon qu'il est ici question, ainsi que nous l'apprenons de Diogène Laërce, VII, 27, et de Saint-Clément d'Alexandrie, *Stromat.* II, p. 177, Sylburg., qui citent l'un et l'autre ces trois vers. On doit regretter vivement la perte de cette comédie, dans laquelle il paraît que Philémon avait traduit, sur la scène, avec beaucoup de malice et de gâtté, les travers des philosophes de son siècle; et l'on sait assez que, dans tous les temps, ce n'est pas cette classe d'hommes qui a été le moins bien pourvue sous ce rapport.

FRAGMENS

DE PHILÉMON,

TIRÉS DE COMÉDIES INCERTAINES.

XXIX.

ÊTRE à qui rien n'échappe, ni de ce qu'on fait, ni de ce qu'on fera, ni de ce qu'on a fait, qui n'est pourtant ni dieu ni homme, c'est moi qui suis cet être privilégié, l'air, puisqu'il faut l'appeler par son nom, et qu'il conviendrait mieux d'appeler le Dieu suprême. En effet, ne suis-je pas présent en tous lieux, caractère vraiment divin, à Athènes, à Patres, en Sicile, en toute cité, en toute habitation? Est-il chez vous tous un seul lieu où l'air ne pénètre pas? et si l'air est présent partout, peut-il ignorer rien de ce qui se fait quelque part?

¹ Dans Stobée, *Eclog. ph.* I, p. 70 et p. 284, éd. Heeren. Il entrait sans doute dans ce morceau un peu de parodie de ces vers d'Euripide, que Cicéron a traduits ainsi, *de Nat. Deor.* II, c. 25:

Vides sublime fusum, immoderatum æthera,
Qui tenero terram circumjectu amplectitur,
Hunc summum habeto divum, hunc perhibeto Jovem.

Vers que Stobée nous a conservés en original, *Eclog. ph.* I.

XXX.

D'où vient que Prométhée, qui, s'il faut en croire la tradition, modela l'homme et tous les animaux, n'a départi à chaque espèce de créature qu'une seule et même nature? Que, par exemple, tous les lions sont braves, de même que tous les lièvres sont timides? Vous ne rencontrez pas deux renards dont l'un soit simple, comme l'autre est rusé; et quand vous en rassembleriez trois fois dix mille, vous ne leur verriez jamais qu'une seule nature, un seul caractère. D'où vient cela, je le répète, et que, pour vous, autant de têtes que nous sommes, autant d'hommes que nous voyons réunis, nous trouvons en même temps autant d'humeurs et de caractères différens ?

L'emphase tragique qui règne dans tout ce passage n'avait sans doute d'autre objet que de tourner en ridicule les opinions philosophiques sur la nature des dieux et sur celle des élémens, opinions qui partageaient alors toutes les écoles de la Grèce. Cratès, entre autres, soutenait que l'air était un dieu, ainsi que nous l'apprenons du scholiaste de Germanicus, *ad Phœnom.* II, p. 37, éd. Bruhle : *Jovem dictum aëra : et Crates quidem ejusdem est opinionis, testemque esse Philonem* (lisez : *Philemônem*) *comicum*.

Dans Stobée, *Serm.* II, p. 13. Ces vers sont faussement attribués à Euripide, et, à ce titre, rangés parmi les fragmens de ce poète, t. II, p. 469, éd. Lips. Ils n'offrent ni la couleur tragique, ni le genre de diction propre à ce poète, ni surtout, ce qui est l'argument le plus décisif, le mètre qui convient à la tragédie.

XXXI.

Cesse, ô Cléon ! de mener une vie dissipée, ou, si ta paresse l'emporte, crains de te préparer à ton insu une existence précaire et malheureuse. Le naufragé, s'il ne touche la terre, est perdu sans ressource; et le pauvre qui n'a pas quelque industrie, court également le risque de périr. Mais j'ai des richesses, dis-tu. Eh ! ne sais-tu pas comme elles se perdent aisément ? J'ai des terres, des maisons. Ignores-tu donc les retours de la fortune, et qu'opulent aujourd'hui, demain tu pourras être misérable ? Crois-en mon expérience. Celui qui, abordant au port de l'industrie, y jette l'ancre une fois, n'a plus rien à craindre de l'orage; tandis que l'imprudent, qui s'expose sans précautions, sur la seule foi des vents, voit sa vieillesse en butte à toutes les bourrasques. Mais, dis-tu encore, j'ai des amis, des parens, qui viendront à mon secours. Ah ! fais plutôt des vœux pour n'avoir jamais à éprouver tes amis; ou, si tu la fais cette épreuve, sache que tu n'es déjà plus qu'une ombre ¹.

XXXII.

L'homme est bien certainement, à tout con-

¹ Dans Stobée, *Serm.* XXX, p. 133.

sidérer, le plus malheureux des animaux : car, avec ces besoins immodérés dont sa vie est remplie, il manque toujours de tout, et il travaille sans cesse. Pour les autres animaux, la terre leur fournit d'elle-même, et sans être sollicitée, la nourriture journalière; et nous, ce n'est qu'avec peine et comme à regret qu'elle consent à recevoir, à titre de dette, la semence que nous lui confions : encore trouve-t-elle mille prétextes, la sécheresse, la grêle, la pluie, que sais-je encore, pour nous priver des intérêts. Mais c'est peut-être aussi parce que, seuls entre toutes les créatures qui la couvrent, nous la tourmentons ainsi, qu'elle nous traite avec cette rigueur¹.

XXXIII.

Nous rendons la plupart des maux plus grands qu'ils ne le sont réellement, ô mon maître! et cela par notre propre faute. Quelqu'un a-t-il perdu son fils, ou sa mère, ou tout autre de ses proches? S'il prend la chose ainsi : *Il est mort, il était mortel en effet*; le mal n'est que ce qu'il est en réalité; au lieu que s'il s'écrie : *La vie m'est insupportable, je ne le verrai plus, je me meurs*; cet homme, à tout bien considérer, ajoute au mal qu'il éprouve, d'autres maux qu'il se crée lui-

¹ Dans Stobée, *Serm.* XCVIII, p. 403.

même. Mais l'homme sensé, et qui dans toute circonstance sait faire usage de sa raison, diminue le mal et ne perd rien du bien ¹.

XXXIV.

Il semble que je laboure mon champ, non à condition d'en être nourri, mais bien sous peine de le nourrir lui-même. Je ne cesse de le retourner, de l'ensemencer; il reçoit tout, et ne rend rien. Je ne me doutais pas qu'en achetant un champ, j'eusse acquis un mauvais débiteur. J'y ai semé vingt médimnes de blé, il m'en a rendu treize; encore s'en fallait-il quelque chose. Ne semble-t-il pas que je garde le tombeau des veuves des sept chefs ²! Que tout vous arrive à souhait! Cela est fort bien dit. Un champ porte tout juste ce que peut porter un âne ³.

¹ Dans Stobée, *Serm.* CVIII, p. 453.

² Tout ce morceau est fort difficile à entendre, et surtout à rendre en français. La comparaison de ce champ avec celui du tombeau des sept veuves se fonde sur ce que l'un et l'autre étaient également stériles. Mais il y a probablement là quelque allusion cachée que nous ne pouvons plus saisir.

³ Dans Stobée, *Serm.* LVII, p. 219. Tout le sel de ce morceau consiste dans un jeu de mots qu'il est impossible de rendre en français. Le texte porte, vers 11 : *ὄνησιφόρα γίνεσθαι*, exclamation d'un usage fréquent chez les poètes tragiques, et qui signifie littéralement : *que toutes choses soient propices!* Mais le même mot, *ὄνησιφόρα*, ressemble aussi aux deux mots, *ὄνος*, âne, et *φίσιον*,

XXXV.

La fortune entraîne avec elle bien des inconvéniens; l'envie, la malveillance, des haines sans nombre, des affaires et des embarras, à n'en plus finir, des procès à soutenir, des récoltes à faire; et puis après tout cela il se trouve que ce pauvre homme de riche n'a travaillé que pour fournir au luxe de ses héritiers. D'où je conclus qu'il vaut bien mieux être pauvre, et mener, au sein d'une honnête médiocrité, une vie exempte de soucis. N'avoir ni richesses, ni affaires, c'est là mon vœu. Le pauvre, en effet, économise bien des maux ¹.

XXXVI.

O trois fois heureux! et trois fois encore fortunés les animaux qui n'ont point à s'inquiéter de tant de choses, qui n'ont aucun compte à rendre, et qui ne connaissent pas de mal étranger

porter, et pourrait se traduire, d'après cette analogie, par: *la charge d'un âne*, en sorte que la même exclamation offrirait le double sens: *que toutes choses soient propices! et: qu'il y ait la charge d'un âne*. C'est un véritable calembourg; et, de plus, c'est un trait d'épigramme décoché en passant contre quelque poète tragique alors en vogue, et auteur d'une tragédie nouvelle des *Sept Chefs devant Thèbes*. Mais il n'y a pas moyen de traduire ce calembourg, et ce n'est sans doute pas un grand malheur.

¹ Dans Stobée, *Sermon.* XCVII, p. 395.

à leur nature ; mais que chacun dans leur espèce, obéissent à leur instinct, comme à leur loi suprême. Pour nous, hommes que nous sommes, nous menons une vie misérable. Par l'invention des lois, nous nous sommes rendus esclaves des opinions, et de nos ancêtres, et de nos neveux ; et plutôt que d'éviter un seul mal, nous nous forgeons mille prétextes d'être malheureux ¹ !

XXXVII.

Oui, de par Jupiter ! j'ai cru long-temps, Sosie, qu'il n'y avait que les pauvres qui menassent une vie misérable ; mais que les riches, toujours gais et contens, portaient autour d'eux le bonheur. Mais à présent, je vois bien que leur vie ne diffère des autres qu'en ce qu'elle occasionne chaque jour plus de dépenses, et que ceux qui ont le plus de biens ont aussi le plus de soucis ².

XXXVIII.

L'homme juste n'est pas celui qui ne fait tort à personne, mais celui qui, ayant le pouvoir de nuire, en réprime la volonté. L'homme juste n'est pas celui qui s'abstient d'un gain médiocre,

¹ Dans Stobée, *Serm.* CXVIII, p. 401.

² Dans le même, *Serm.* CXVII, p. 395.

mais celui qui en refuse un grand , alors même qu'il pourrait l'obtenir impunément. Enfin , l'homme juste n'est pas même celui qui affecte toutes ces vertus , mais celui qui , doué d'un naturel sincère et droit , veut être juste et ne cherche point à le paraître ¹.

XXXIX.

Tel qui ne dit jamais rien de ce qu'il faut dire est prolix , ne préférât-il que deux syllabes. Tel autre qui parle toujours bien , dût-il parler longuement et long - temps , ne paraîtra jamais trop long. Je n'en veux pour preuve qu'Homère. Combien de milliers de vers ne devons-nous pas à son génie ? Et qui s'est jamais avisé de trouver des longueurs dans Homère ² ?

XL.

J'ai , sans m'en douter , acquis dans mon champ un médecin. Il me nourrit en effet comme si j'étais malade ; il me tient à la diète ; le blé qu'il produit peut à peine me soutenir ; et pour le vin , il y en a tout au plus pour en sentir l'odeur. Quant aux légumes , c'est moins que rien ;* quelques

¹ Dans Stobée , *Serm.* IX , p. 61 .

² Dans le même , *Serm.* XXXVI , p. 145.

misérables laitues, quelques minces asperges, du thym, des noisettes. Un régime aussi sévère fera bientôt de moi un cadavre, tant je m'en trouve déjà exténué ¹ !

XLI.

Quand j'en vois un (un esclave), observant attentivement qui a éternué, ou qui a parlé, et examinant comment celui-ci entre, ou comment cet autre sort, je me dépêche de le vendre au marché. C'est pour soi seul et non pour les autres qu'on parle, ou qu'on va et vient, ou qu'on éternue ; et les choses n'arrivent que comme elles doivent arriver ².

XLII.

Je ne sais quelle incrédulité s'attache à la misère. Le pauvre, même s'il est instruit, même si ce qu'il dit est utile, n'est jamais écouté qu'avec défaveur ; ses discours ne persuadent ni n'éclairent ; mais le riche, ne proférât-il que des mensonges, est sûr d'inspirer toujours la confiance ³.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LVII, p. 219.

² Dans Saint-Clément d'Alexandrie, *Strom.* VII, p. 302. Paroles d'un maître réprimandant des esclaves superstitieux.

³ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 357.

XLIII.

Si tu reçois l'hospitalité d'un ami, et si, dans les fréquens entretiens que cette relation fait naître, tu entends cet ami nommer sa fille la plus belle de toutes, garde-toi de lui comparer la tienne. Les comparaisons sont mortelles à l'amitié¹.

XLIV.

Ta conduite est généreuse, mais ton langage ne l'est pas. Un bienfait qu'on exalte ainsi est un reproche pour un ami. C'est l'œuvre d'un riche, et le discours d'un pauvre².

XLV.

C'est un ingénieux animal que le limaçon! Est-il tombé près d'un mauvais voisin? Il transporte tout doucement ailleurs sa maison, et vit partout sans soucis, en fuyant partout les méchants³.

¹ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 363.

² Là même, p. 360. J'ai supprimé de ma traduction le quatrième vers de ce fragment, dont il m'a paru que le sens ne s'y rapportait pas. C'est aussi l'avis de M. Meinecke, p. 401.

³ Là même, p. 361.

XLVI.

Ne cherche point à fuir ce qu'il faut que tu subisses : car c'est en vain que tu essaierais de te soustraire à l'impérieuse nécessité, qui ne soumet pas seulement l'homme à ses lois, mais qui commande au ciel même ¹.

XLVII.

Que chacun de nous, s'il sort dans la campagne, à chaque tombe qu'il rencontre, à chaque monument qu'il considère, se dise en lui-même : ces gens-là aussi disaient alors : je planterai, je m'embarquerai, je releverai ce mur autour de mon enclos ².

XLVIII.

Dieu ! que l'homme est un méchant animal, et que c'est à propos qu'il a subi le frein des lois ! Du reste, en quoi l'homme diffère-t-il des autres bêtes féroces ? rien qu'en une seule petite chose ; c'est que celles-ci marchent courbées, et que l'homme est une bête qui marche droit ³.

¹ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 361.

² Là même, p. 362.

³ Dans Stobée, *Serm.* II, p. 13. Leclerc a rapporté ce fragment à la comédie du *Paysan*, et M. Coray, *Prefat. Plutarch.* tom. II, p. 15, a adopté son avis d'après des raisons qui ne m'ont pas paru convaincantes. Je l'ai donc laissé parmi les incertains, à l'exemple de M. Meinecke, p. 403.

XLIX.

Le bonheur consiste à bien savoir ce que c'est que l'homme. Quelqu'un est-il mort? que cela ne te consterne pas. Cette femme a-t-elle accouché? Cette autre n'a-t-elle point mis au jour le fruit de ses entrailles? Celui-ci tousse-t-il? Celui-là pleure-t-il? Tout cela est dans la nature; tout cela est de l'homme. Le chagrin seul n'en est pas, et c'est le chagrin que tu dois fuir ¹.

L.

Tu es, certes, un homme comme il n'y en a point, si tu penses qu'aucun mal ne t'est jamais arrivé, ou ne t'arrivera jamais. Mais rendre le plus léger possible le mal qu'on n'a pu éviter, c'est ce qui s'appelle être à la fois heureux et sage ².

LI.

D'où vient que tu desires me voir? Est-ce qu'à l'exemple de ces malades qui, dans l'accès de la douleur, crient après le médecin et se calment aussitôt qu'ils le voient, l'homme affligé souffre moins

¹ Dans Stobée, *Serm.* CVIII, p. 455.

² Dans le même, au même endroit.

de sa peine quand il peut en gémir devant un ami ¹?

LII.

Qu'une voix amie est douce au sein de l'affliction ! L'appareil mis à temps sur une blessure n'en apaise pas plus promptement la douleur, que ne le fait le discours d'un ami appliqué sur les plaies de l'âme ².

LIII.

Crois en Dieu et honore Dieu, mais ne le cherche point : car cette recherche n'aboutira jamais à rien de plus. Ainsi donc ne t'inquiète pas s'il existe ou s'il n'existe pas ; mais, encore une fois, honore-le à la fois comme existant et comme toujours présent en tout lieu ³.

LIV.

Le chagrin est pour tous les hommes la cause de bien des maux ; on a vu chez beaucoup d'hommes le chagrin s'exalter jusqu'à la rage, et produire des maladies incurables. Quelques-uns même se

¹ Dans Stobée, *Serm.* CXIV, p. 471.

² Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 362.

³ Dans Stobée, *Ecl. ph.* t. II, p. 6 ; éd. Heeren, et dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 359.

sont laissés aller au chagrin, au point de se détruire eux-mêmes, quand le principe de l'affliction se trouvait plus fort que celui de la conservation ¹.

LV.

La terre est pour l'homme la plus juste des possessions; car elle produit tout ce qu'il faut pour satisfaire aux besoins de la nature, le blé, l'olive, le vin, les figues, le miel. Mais l'argent, ou l'or, ou la pourpre, sont des choses propres seulement à l'usage du théâtre, et non point de la vie réelle ².

LVI.

Tel qui aujourd'hui manquait même du nécessaire, le lendemain devint riche, au point d'en

¹ Dans Stobée, *Serm.* XCIX, p. 415.

² Dans le même, *Serm.* LVI, p. 205. Virgile avait présents ces beaux vers à la pensée, lorsqu'il a dit; dans ses *Géorgiques*, II, v. 460 :

Fundit humo facilem victum justissima tellus.

et ses interprètes ont eu raison d'en faire l'observation; mais ils ont eu tort, en citant les deux premiers vers de Philémon, de les attribuer à Ménandre. Diogène de Laërce dit, liv. II, c. 25, que Socrate citait souvent ces mêmes vers dans la conversation. Il se trompe aussi, puisque Philémon était postérieur à Socrate, à moins qu'il n'ait voulu dire que Philémon avait emprunté, en les rajeunissant à sa manière, ces vers à quelque poète plus ancien, ce qui n'était pas sans exemple.

nourrir d'autres de son superflu ; et tel qui trouva aujourd'hui un trésor, le lendemain a tout perdu ¹.

LVII.

— Syra, Syra. — Qu'est-ce ? — Comment cela va-t-il ? — Question bien inutile : quand tu vois un vieillard, homme ou femme, sache toujours que cela va mal ².

LVIII.

Pour un vieillard qui est riche, la vieillesse n'a que cela de bon ; car la fortune lui sert de guide et de soutien ³.

LIX.

Tout esclave qu'il est, il est de la même chair que toi ; car il n'est pas d'homme que la nature ait fait esclave ; c'est la fortune seule qui nous dégrade ainsi ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* CIV, p. 4.

² Dans Stobée, *Serm.* CXVII, p. 481. L'auteur de la *Comp. de Mén. et de Phil.* nous a conservé, p. 358, trois vers qui offrent absolument la même pensée : *O vieillard ! quand tu vois quelque vieillard, ne t'informe pas comment cela va ; tout va toujours mal, et l'on peut encore ajouter : le seul bien est de mourir.*

³ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 358.

⁴ Là même, p. 361.

LX.

S'il était vrai, comme on le dit, que les morts conservassent encore la faculté de sentir, je crois que je me pendrais pour voir Euripide ¹.

LXI.

C'est un sphynx mâle, et non un cuisinier, que j'ai reçu dans ma maison, de par tous les dieux : car, en vérité, je ne comprends rien de tout ce qu'il me dit. Ce sont tous mots nouveaux et étrangers qu'il sert à mes oreilles, en guise de ragoûts friands. A peine était-il entré, que, me considérant d'un air solennel, il me demande *quels mortels j'ai invités à dîner ?* Moi, des *mortels* à dîner ! Est-ce que tu es fou ? Est-ce que tu t'imagines que je connais des *mortels* ? Non, certes, il ne me manquait plus que cela, d'avoir des *mortels* à dîner ².

¹ Dans Thom. Magist. *Vit. Euripid.* p. 54, éd. Lips. Brunck a admis ces vers dans ses *Analect.* II, 61.

² Dans Athénée, XII, 659, B, et IX, p. 382. Dans le premier endroit, Athénée ne cite que les quatre premiers vers de ce fragment, et il les cite comme étant de Philémon ; dans le second, il ajoute la suite de ce morceau, qui a quarante-sept vers en totalité, mais il l'attribue à *Straton*, dans une comédie intitulée *la Phénicienne*. Il est probable qu'il y a dans cette seconde citation une erreur de copiste, et que c'est le nom de *Philémon* qu'il faut y lire, au lieu de celui de *Straton*. Quoi qu'il en soit, je n'ai

LXII.

Si nous n'usons pas des biens que nous avons et que nous convoitions ceux qui nous manquent, nous perdrons à la fois les premiers par notre faute et les autres par l'arrêt du sort ¹.

LXIII.

L'envie n'a que cela de bon, c'est qu'elle fait le supplice de celui qui s'y abandonne ².

LXIV.

C'est le fait d'une femme honnête, ô Nicostrate! d'être soumise à son mari; le plus grand de tous les fléaux, c'est une femme qui commande à son époux ³.

LXV.

Tu ne saurais, ô mon maître! ne pas être

traduit que les dix premiers vers de ce morceau, où l'auteur introduit un cuisinier qui s'exprime d'une manière pompeuse et poétique, dont le ridicule et l'affectation se sentent très-bien en grec, mais qu'il est impossible de transporter dans une traduction.

¹ Dans Stobée, *Serm.* XVI, p. 91.

² Dans le même, *Serm.* XXXVIII, p. 149.

³ Dans le même, *Serm.* LXXIII, p. 323.

homme, puisque tu es né homme. C'est donc en vain que tu gémis. Toute vie a des malheurs qu'il est nécessaire de subir ¹.

LXVI.

Il n'est pas, à bien prendre la chose, de médecin qui se réjouisse de la santé de ses amis, ni de soldat qui s'accommode de la tranquillité de son pays ².

LXVII.

Voulez-vous savoir ce que le médecin et l'avocat ont de commun? c'est que l'un et l'autre tuent, et ne meurent pas ³.

LXVIII.

Es-tu donc lâche à ce point? Ce n'est pas générosité que de faire ce que tu fais; c'est bien plutôt pusillanimité que de céder ainsi à ta douleur ⁴.

LXIX.

Oui, je souffre avec excès du malheur qui

¹ Dans Stobée, *Serm.* XCVIII, p. 397.

² Dans le même, *Serm.* CII, p. 402.

³ Là même.

⁴ Dans le même, *Serm.* CVIII, p. 453.

m'accable; mais dans l'excès de ma douleur, je garde encore ma raison. C'est là ce qui me sauve, et c'est aussi par-là que je suis homme ¹.

LXX.

Non, quoi qu'on en puisse dire, la Fortune n'est point une divinité. Ce n'est que l'aveugle hasard, au gré duquel tout arrive fortuitement, qu'on a nommé la Fortune ².

LXXI.

D'abord on jette un coup-d'œil; puis on admire; puis encore on examine; puis on se laisse aller à l'espérance: c'est ainsi que de tous ces sentimens se forme enfin l'amour ³.

LXXII.

Apprends de la douleur à compatir à la douleur; et quelque autre à son tour, éprouvé par le malheur, saura compatir au tien ⁴.

¹ Dans Stobée, *Serm.* CVIII, p. 447.

² Dans Saint-Clément d'Alexandrie, *Strom.* V, p. 259, éd. Sylburg.

³ Dans le même, *Strom.* VI, 266, éd. Sylburg.

⁴ Dans Maxime de Tyr, *Diss.* LVIII, p. 93.

LXXIII.

Il vaut mieux prêter à la terre qu'aux hommes ; car celle-ci rend avec usure tout ce qu'on lui a confié ¹.

LXXIV.

Quiconque ne rougit pas devant soi-même, trop bien instruit qu'il est de ses méchantes actions, comment rougirait-il aux yeux de celui qui les ignore ² ?

LXXV.

Occupe-toi plutôt d'amasser des connaissances que des richesses ; car ce sont les connaissances qui procurent les richesses ³.

LXXVI.

Le malheur diminue pour nous le malheur, en nous consolant de nos peines par le spectacle des peines d'autrui ⁴.

¹ Dans Maxime de Tyr, *Diss.* LVIII, p. 93.

² Dans le même, *Diss.* LXXIX, p. 137.

³ Dans le même, *Diss.* CXXXIV, p. 210.

⁴ Dans le même, *Diss.* CXLVIII, p. 237.

LXXVII.

Ne gourmande point un vieillard qui a commis quelque faute : on ne transplante point un vieil arbre ¹.

LXXVIII.

Le temps, dans sa course rapide, n'accroît pas seulement nos corps, ô Pamphile ! il accroît aussi nos peines ².

LXXIX.

Tous les arts qui existent, c'est le temps, ô Lachès ! et non le maître qui nous les a enseignés ³.

LXXX.

Il n'y a que ce que nous faisons par nous-mêmes qui soit bien notre ouvrage, et où la fortune n'ait point de part ⁴.

LXXXI.

Un homme dépourvu de raison est comme s'il

¹ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 358.

² Dans Stobée, *Ecl. ph.* T. I, p. 224, éd. Heeren.

³ Là même, p. 238.

⁴ Dans le même, *Ecl. mor.* t. II, p. 334, éd. Heeren.

était privé de ses sens; il ne peut rien voir ni rien entendre ¹.

LXXXII.

La raison nous abandonne, quand la colère nous saisit; *car* c'est un pénible effort que de réprimer la colère ².

LXXXIII.

Connais-toi toi-même! sage maxime, qui n'a pas été inscrite sans raison au temple de Delphes ³.

LXXXIV.

Que je me félicite à présent des malheurs passés! Si je n'avais pas souffert alors, je ne me réjouirais pas aujourd'hui ⁴.

LXXXV.

C'est par l'effet de l'envie que tu m'instruis si verbeusement, sans doute, afin que je ne re-

¹ Dans Stobée, *Serm.* IV, p. 32.

² Dans le même, *Serm.* XX, p. 105. Ce sont deux sentences détachées, qu'on a eu tort de lier l'une à l'autre.

³ Dans le même, *Serm.* XXI, p. 109.

⁴ Dans le même, *Serm.* XXIX, p. 127.

tienne rien¹ de tout ce que tu m'enseignes¹.

LXXXVI.

Telle est, en effet, la vie humaine, ô femmes! qu'elle nous offre bien moins de plaisirs que de peines².

LXXXVII.

Il y a, dans beaucoup de ménages, beaucoup d'accidens dont on fait des biens en les supportant comme il faut³.

LXXXVIII.

Je ne connais qu'une chose en quoi un homme puisse être supérieur à un autre homme; c'est de savoir supporter avec une égale constance le mal comme le bien⁴.

LXXXIX.

La santé, voilà le premier de mes souhaits; le bonheur, le second. J'y ajouterais, pour troisième vœu, d'être toujours gai et content; et enfin, de ne devoir rien à personne⁵.

¹ Dans Stobée, *Serm.* LIII, p. 203.

² Dans le même, *Serm.* XCVIII, p. 395.

³ Dans le même, *Serm.* CVIII, p. 453.

⁴ Là même, p. 455.

⁵ Dans Lucien, *de Laps. Ant. Salt.* Tom. I, p. 336. Rapprochez de ce fragment le *scolie* (chanson de table), attribué à Simonide ou à Épicharme, et cité au même endroit par Lucien.

XC.

Car le chagrin a cela de propre, qu'il rend par lui-même les malheurs doubles de ce qu'ils sont en réalité ¹.

XCI.

Cesse d'accuser la fortune, puisque la Divinité elle-même n'a pas toujours été exempte de mauvais jours ².

XCII.

Une femme qui en fréquente une autre, ouvre une source de malheurs ³.

XCIII.

Quand tu élèverais les sourcils jusqu'aux nues, la mort saura bien te les rabattre ⁴.

XCIV.

Ne dis pas, échappé à la mort, que tu y échap-

¹ Dans Stobée, *Serm.* XCIX, p. 416.

² Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 357. C'est à peu près la même pensée que Sénèque a exprimée ainsi, *ad Mart.* 12 : *Ne deos quidem fabulæ immunès reliquerunt : puto, ut nostrorum funèrum levamentum esset, etiam divina concidere.*

³ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 363.

⁴ Là même, p. 365.

peras encore une fois, mais plutôt, à cause que tu l'as évitée, attends-toi à ne plus pouvoir la fuir ¹.

XCV.

Ce pauvre que tu as vu et que tu as habillé, tu l'as bien plutôt dépouillé, si tu as insulté à sa misère ².

XCVI.

Ne dis pas : *Qui étais-tu jadis ?* mais bien : *Qui es-tu aujourd'hui ?* C'est toujours à l'état présent qu'il faut se conformer ³.

XCVII.

L'homme qui demande aux dieux la vieillesse, commet une grande faute ; car la vieillesse est la source de grands chagrins ⁴.

XCVIII.

Vieillard, cesse d'affecter les airs de la jeunesse, et ne livre pas au mépris tes respectables cheveux blancs ⁵.

¹ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 364.

² Là même, p. 365.

³ Là même.

⁴ Là même, p. 366.

⁵ Là même.

XCIX.

Ce n'est pas ta patrie qui fait ta noblesse ;
 mais c'est ta vertu qui ennoblit ta patrie ¹.

C.

Peux-tu me dire ce que c'est que Dieu? —
 C'est celui qui voit tout, et que personne ne peut
 voir ².

¹ Dans la *Compar. de Mén. et de Phil.* p. 366.

² Dans Saint-Justin, *de Monarch.* p. 104. Ces vers ont bien l'air d'avoir été forgés par une main chrétienne. Saint-Clément, d'Alexandrie les attribue à Euripide. Gataker, *ad Anton.* XII, p. 361, et Walckenaër, *Diatrib.* V, p. 41, ne les ont cependant point réproûvés; et il ne me convient pas d'être plus scrupuleux.

FRAGMENS

DE DIVERS POÈTES COMIQUES ¹.

FRAGMENT D'ÉPICCHARME,

Tiré de *l'Espérance*, ou le *Plutus*.

JE soupe avec celui qui le veut bien : il suffit de m'inviter. Quant aux repas de noces, j'y vais sans être appelé ; c'est alors que je suis charmant. Je fais rire on ne peut davantage, et je ne manque pas de louer celui qui traite. Si quelqu'un s'avise de ne pas dire comme lui, je l'entreprends vivement, et je m'emporte. Enfin, après avoir bien bu, bien mangé, je m'esquive. Je n'ai pas d'esclave pour m'accompagner avec une lanterne ; mais je marche en trébuchant, et seul au milieu

¹ Les Fragmens qu'on va lire, et dont j'aurais pu multiplier de beaucoup le nombre, si je n'avais craint de trop grossir ce volume, sont tous tirés des *Deipnosophistes* d'Athénée ; et je les donne dans la traduction de Lefebvre de Villebrune, qui n'est pas, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire, exempte de défauts, mais que j'ai révisé sur le texte publié par M. Schweighäuser.

des ténèbres. Si par hasard je rencontre la ronde, je rends grâces aux dieux, lorsqu'après avoir bien protesté de mon innocence, j'en suis quitte pour quelques coups. Je rentré alors au logis, je m'étends par terre, tout brisé que je suis, et j'ai bien vite oublié mon accident, tant que le vin pur est maître de mon intelligence ¹.

FRAGMENS D'ALEXIS.

Des Tarentins.

I.

LES Pythagoriciens, à ce qu'on nous assure, ne mangent ni poisson, ni rien qui ait une vie animale; ils sont même les seuls qui ne boivent pas de vin. Il est vrai qu'Épicharide mange des chiens, tout Pythagorien qu'il est; mais ceux qu'il a tués lui-même : car ce ne sont plus alors des créatures vivantes.

A. Ils se repaissent, dans leurs entretiens, de viande tout aussi creuse, de vrais discours pythagoriciens, de réflexions taillées avec un

¹ Dans Athénée, *Deipnosoph.* lib. VI, c. 28, p. 235.

canif. Leur nourriture journalière est un pain sans mélange pour chacun d'eux, et un pot d'eau. *B.* Voilà un régime de prison que tu nous racontes là. *A.* C'est ainsi que vivent ces sages; telles sont les misères qu'ils supportent. Cependant ils savent se procurer mutuellement quelques douceurs. Est-ce que tu ignores que Mélanippide, Phaon, Phyromaque et Phanos sont complaisans? *B.* Quoi! ces gens qui ne mangent que tous les cinq jours une cotyle de farine¹?

Du même, dans *l'Apeglaukomène.*

II.

Je suis loin d'approuver que des généraux d'armée portent si haut le sourcil; et pourtant je ne suis pas surpris que des hommes honorés par leur patrie se croient au-dessus de leurs concitoyens. Mais quand je vois ces misérables vendeurs de poissons élever le sourcil plus haut même que leur tête, voilà ce qui me désole. Demandez-leur combien ils vendent deux muges: dix oboles, répondent-ils. Mais c'est bien cher! en voulez-vous huit? Oui, si vous n'en prenez qu'un. — Allons, mon ami, recevez mon argent, et ne vous moquez pas des gens. — Passez, passez plus

¹ Dans Athénée, *Deipnosoph.* lib. IV, c. 52, p. 161.

loin. — Eh bien! cela n'est-il pas plus amer que la bile même ¹?

Du même, dans *l'Hippisque*.

III.

J'ai dit à mes gens, car j'en ai amené deux avec moi, d'exposer en vue mes vases à boire, après les avoir bien lessivés. Il y a un cyathe d'argent, des gobelets qui pèsent chacun deux drachmes, une gondole qui en pèse quatre autres à peu près, un réfrigérant de dix oboles, et plus mince que Philippide : au reste, cela n'a pas été mal imaginé pour le faste. Mais je connais un de nos compatriotes, gueux plein d'orgueil, qui, ayant pour toute argenterie la valeur d'une drachme, crie, appelle son esclave, le seul qu'il ait au monde, en lui donnant autant de noms qu'il y a de grains de sable : Strombichide, ne me sers pas aujourd'hui ma vaisselle d'hiver, mais bien celle d'été ².

Du même, dans *le Pilote*.

IV.

A. Nausinicus, il y a deux sortes de parasites :

¹ Dans Athénée, *Deipnosoph.* lib. VI, c. 15, p. 225.

² Dans le même, lib. VI, c. 17, p. 230.

l'une ordinaire, et sujet des railleries de nos comiques; et l'autre, celle de gens à mine sombre, tels que nous; mais j'en cherche une autre espèce; par exemple, ces satrapes parasites, ces généraux illustres. Je veux un parasite qui en impose par la gravité de son personnage, et qui, pris au milieu du peuple, sache contrefaire tous les états, au point d'avoir les sourcils aussi élevés que s'il possédait mille talens de bien, et qu'il ne parle sans cesse que de sa grande fortune. Comprends-tu actuellement quelle est cette espèce, et ce que je veux?

B. Oui, vraiment. *A.* Eh bien! ce que ces deux espèces de gens ont à faire, se réduit à une seule chose: c'est de se disputer à qui flattera davantage; toute leur industrie n'est qu'un combat d'adulation; et c'est ainsi qu'à force d'art ils corrigent les inconvéniens de la vie. Car la fortune départ aux uns de grands biens, aux autres de grands besoins. Mais, par la flatterie, tous changent de condition; tel devient riche, et tel autre redevient pauvre à son tour. Qu'en dis-tu, Nausinicus? Ne t'instruis-je pas bien?

B. Mais, si je t'en fais des complimens, tu vas encore me faire d'autres questions ¹.

¹ Dans Athénée, *Deipnosoph.* lib. VI, c. 31, p. 237.

Du même, dans *l'Épiclère*, ou *l'Héritière orpheline*.

V.

Quiconque, étant pauvre, fait bonne chère et n'a de superflu que pour sa table, est, à coup sûr, un homme qui va la nuit dépouiller les passans. Si donc quelqu'un a été détroussé, qu'il observe de bon matin celui qui va au marché au poisson, et s'il voit qu'un homme, pauvre, jeune et robuste, achète des anguilles à Micion, il peut l'arrêter hardiment et le traîner en prison ¹.

Du même, dans *le Linus*.

VI.

Lin. Approche donc, et prends ici le livre que tu voudras. Lis ensuite, et bien attentivement, les titres, pour voir ce qui te conviendra. Il y a ici Orphée, Hésiode, les Tragiques, Chérile, Homère, Épicharme, et toutes sortes d'écrits en prose. Le choix que tu vas faire va m'indiquer de quel côté sont tes penchans. *Herc.* Je prends celui-ci. *Lin.* Montre-moi d'abord quel

¹ Dans Athénée, *Deipnosoph.* lib. VI, c. 11, p. 227.

il est. *Herc.* Au titre, c'est un livre de cuisine. *Lin.* Quel philosophe es-tu? Il est facile de le voir; autrement, aurais-tu laissé là tant d'ouvrages pour choisir l'art de Simus? *Herc.* Quel est-il donc ce Simus? *Lin.* C'est un homme né sous les plus heureux auspices. Maintenant il s'est livré à la tragédie : c'est même le plus habile cuisinier de tous les acteurs, selon l'opinion de ceux qui l'emploient, et le plus habile acteur de tous les cuisiniers. *Herc.* Voilà certes un homme rare; dites au reste tout ce que vous voudrez; sachez seulement que je meurs de faim ¹.

Du même, dans sa *Femme exilée*.

VII.

Chæréphon imagine toujours quelque nouvelle ruse, et par ce moyen il a partout bouche franche. Y a-t-il quelque part une marmite à louer aux cuisiniers? il va se planter là dès l'aurore. S'aperçoit-il qu'on la loue pour un festin? il s'informe du cuisinier quels sont les convives; et s'il voit la porte entre-baillée, il entre tout le premier ².

¹ Dans Athénée. *Deipnosoph.* lib. IV, c. 57; p. 164.

² Dans le même, au même endroit.

Du même, dans son *Phœdre*.

VIII.

A. Bien doucement, je le jure par le soleil.

B. Comment! le petit Épicharide a fait en cinq jours une pilule de son patrimoine, tant il l'a promptement et précipitamment avalé! Et tu appelles cela doucement ¹!

FRAGMENS DE DIPHILE.

Dans *la Synoris* ².

I.

A. Tu as été bien heureux sur ce coup de dés-là! *B.* Tu es toujours railleur. Eh bien! mets une drachme au jeu. *A.* Elle y est déjà. *B.* Mais comment jeter pour amener l'Euripide ³? car jamais Euripide ne fera grâce à une femme. Ne vois-tu pas dans ses tragédies combien il les hait, et combien il aime les parasites? C'est lui, en effet, qui a

¹ Dans Athénée, *Deipnosoph.* lib. IV, c. 59, p. 165.

² Nom d'une courtisane.

³ Nom d'un certain coup de dés, ainsi que nous l'apprend Athénée, qui cite à cette occasion ce fragment de Diphile.

dit : que tout homme riche, qui ne nourrit pas gratis au moins trois personnes, périsse à jamais, et ne puisse rentrer dans ses foyers. *A.* Bon Dieu ! où as-tu pris ce passage ? *B.* Que t'importe ? Laissons la pièce, et ne considérons que la pensée ¹.

Du même, dans son *Marchand*.

II.

A. Mon cher, voici une loi établie à Coirnthe. Si nous voyons un homme dépenser habituellement beaucoup pour sa table, on lui demande où il prend de quoi vivre ainsi. S'il a un bien dont les revenus lui permettent ces dépenses, nous le laissons jouir paisiblement de sa fortune, et mener ce joyeux train de vie : mais s'il dépense plus qu'il n'a vaillant, on lui défend de continuer. N'obéit-il pas, on le condamne à une amende. Si enfin, n'ayant absolument rien, il vit splendidement, on le livre au maître des hautes-œuvres. *B.* Vraiment ? *A.* Tu comprends bien, en effet, qu'il ne peut vivre ainsi sans quelque mauvaise manœuvre, mais qu'il faut qu'il aille détrousser les gens pendant la nuit, ou percer les murs, ou qu'il soit de société avec ceux qui le font, ou bien délateur dans la place publique, ou faux témoin : or voilà l'engeance dont nous avons soin de nous purger. *B.* Vous faites bien,

¹ Dans Athénée, *Deipnosoph.* lib VI, c. 51, p. 247.

certes ! mais qu'est-ce que cela me fait à moi ?
A. C'est que nous te voyons tous les jours mener un train de vie magnifique ; de sorte qu'il ne nous est plus possible d'acheter un misérable petit poisson. Par toi , notre ville entière se trouve réduite , pour tout régime , aux légumes ; nous nous battons pour du persil , comme aux jeux isthmiques. Est-il entré un lièvre dans la ville ? aussitôt tu l'enlèves ; une perdrix , une grive , on n'en voit plus même voler , grâce à toi. Quant au vin étranger , tu l'as fait renchérir , au point qu'il ne nous est plus permis d'en goûter ¹.

Du même , dans ses *Funérailles*.

III.

Si Ctésippe , fils de Chabrias , n'était pas lié d'amitié avec Phædime , j'aurais proposé une loi qui n'aurait pas été inutile , à ce que je crois : de sorte qu'en vendant tous les ans une pierre capable de charger un chariot , et à bas prix , comme je l'entends , le monument de son père aurait été achevé en un an ².

¹ Dans Athénée , *Deipnosoph.* lib. VI , c. 12 , p. 228.

² Dans le même , liv. IV , c. 60 , p. 165. Trait d'épigramme contre Ctésippe , fils de Chabrias , fameux dissipateur. Je suis obligé de renvoyer à la note de M. Schweighäuser , pour l'explication de ce passage difficile.

FRAGMENS D'ANTIPHANE.

Dans sa pièce intitulée : *la Poésie*.

I.

LA tragédie jouit en vérité de bien grandes prérogatives ! En effet, les spectateurs n'ont pas plutôt entendu annoncer le sujet, qu'ils savent ce qu'on va dire, même avant qu'un acteur ait parlé, de sorte qu'il suffit au poète de nommer son héros. S'il nomme seulement OEdipe, on sait tout ce qui va suivre : Laïus son père, Jocaste sa mère, ses filles, ses fils, tout est connu, aussi bien ce qui doit lui arriver, que ce qu'il a fait. Si, d'un autre côté, l'on nomme Alcméon, les enfans mêmes disent : il a tué sa mère, dans un accès de fureur. Adraste paraîtra en colère, mais il s'en retournera. Ce n'est pas tout : lorsque les poètes tragiques n'ont plus rien à dire, et ne savent plus quel parti prendre dans leurs pièces, ils lèvent une machine comme on lève le doigt, et cela suffit aux spectateurs. Mais nous autres, nous n'avons pas ces ressources ; il nous faut tout imaginer, le sujet, ce qui l'a pré-

cedé, l'action, la catastrophe, le prologue : qu'on omette l'un ou l'autre, Chrémès ou Phidon sera sifflé ; tandis qu'il est permis à Pélée ou à Teucer de faire cette omission ¹.

Du même, dans ses *Ancêtres*.

II.

Tu sais comment je me comporte, et qu'il n'y a pas de fierté chez moi. Je suis un feu rouge, s'il me faut être battu pour mes amis ; mais la foudre même lorsqu'il faut battre ; un éclair, s'il faut aveugler ; le vent pour enlever quelqu'un ; une corde pour étrangler ; un tremblement de terre pour forcer une porte ; une sauterelle pour sauter ; une mouche pour venir dîner sans être priée : aussi clos que la bouche d'un puits, quand il ne faut pas que je sorte. S'agit-il d'étouffer un homme en le prenant à la gorge, de tuer, d'être faux témoin ; il suffit qu'on me dise un mot, je fais tout cela sans y regarder : aussi les jeunes gens m'appellent-ils la foudre ; mais je m'inquiète peu des sarcasmes. Ami des amis, je leur prouve par des effets, et non par de vaines paroles, que je sais leur être utile ².

¹ Dans Athénée, *Deipnosoph.* lib. VI, c. 1, p. 222.

² Dans le même, lib. VI, c. 35, p. 238. Portrait d'un parasite.

Du même, dans ses *Lemniennes*.

III.

Y a-t-il, ou peut-il exister un art plus agréable, un revenu plus sûr, que de flatter avec adresse? Le peintre travaille avec grande peine, et n'en a pas moins de disgrâces à essayer. Quels risques le laboureur n'a-t-il pas à courir? En un mot, tout le monde a ses peines et ses soucis; mais nous, nous passons la vie dans les jeux et dans les plaisirs. En effet, quand le plus grand travail d'un homme est de jouer, de rire, de railler, de bien boire, n'est-ce pas là le bonheur même? Pour moi, je ne connais rien de mieux, si ce n'est d'être riche¹.

FRAGMENS DE TIMOCLÈS.

Dans son *Dracontion*.

I.

A. Quoi! je souffrirai qu'on dise des injures à un parasite? non, certes: c'est l'espèce d'hommes la

¹ Dans Athénée, *Deipnosoph.* lib. VI, c. 17, p. 230.

plus utile. S'il y a quelque chose d'honnête à faire par quelque motif d'amitié, le parasite ne met-il pas aussitôt la main à l'œuvre? Avez-vous une belle passion? le parasite sera aussi amoureux que vous, et sans en demander la raison. Faites-vous quelque chose, il vous seconde, prêt à tout ce qui est nécessaire, et persuadé que c'est une juste reconnaissance qu'il vous doit pour la table que vous lui fournissez. D'ailleurs, combien d'éloges ne donne-t-il pas à ses amis? *B.* Mais c'est pour être bien traité sans qu'il lui en coûte rien. *A.* Et moi je te dis pour réponse : quel homme, quel héros, quel dieu même n'est pas flatté qu'il y ait des gens de cette espèce? Mais pour ne pas disserter toute la journée, voici ce qui prouve bien évidemment combien on fait de cas de la vie de parasite. On accorde à leur mérite les mêmes prérogatives qu'à ceux qui ont été victorieux à Olympie, savoir la nourriture aux dépens de l'État; car, en quelque endroit qu'on mange sans rien payer, cela ne s'appelle-t-il pas un *Prytanée* ¹?

Du même, dans ses *Dionysiazuses* ².

II.

Mon cher, écoute ce que je vais te dire : l'homme

¹ Dans Athénée, *Deipnosoph.* lib. VI, c. 22, p. 237.

² Femmes célébrant la fête de Bacchus.

est de sa nature un être sujet à bien des peines. La vie est pour lui la source de mille afflictions. Or, voilà les moyens qu'il a trouvés pour diminuer ses soucis. Consolé par l'exemple des maux d'autrui, il perd volontiers le souvenir des siens, et c'est ainsi qu'il sort du théâtre avec une instruction salutaire. Juge par-là combien les tragiques sont utiles à la société. Qu'un pauvre aperçoive un Télèphe encore plus pauvre que lui, il supporte plus facilement son indigence. Un autre a-t-il le cerveau affaibli? qu'il considère Alcméon. Celui-ci a-t-il les yeux malades? il verra au spectacle les fils de Phénéc aveugles. A-t-on perdu ses enfans? l'exemple de Niobé calme la douleur. Un tel est boiteux; mais il voit que Philoctète l'est aussi. Un vieillard gémit sous le poids des malheurs; OEnée devient son image et sa consolation. C'est ainsi que chacun, regardant les malheurs d'autrui, comme plus considérables que les siens, supporte plus facilement ses propres maux¹.

¹ Dans Athénée, *Deipnosoph.* lib. VI, c. 2, p. 223.

FRAGMENS D'EURIPIDE.

AVERTISSEMENT

DE L'ANCIEN ÉDITEUR.

OUTRE les tragédies d'Euripide qui nous sont parvenues en entier, ce poëte, ainsi qu'il a été dit dans sa vie, en avait composé plusieurs que le temps a dévorées en tout ou en partie. La tragédie de *Danaë* est du nombre de ces dernières ; il n'en reste que le *Prologue*, quelques vers qui le suivent immédiatement, et quelques passages cités par divers auteurs. Comme le fragment principal se trouve dans toutes les éditions grecques, précédé d'une explication du sujet et d'une liste des personnages, j'ai cru devoir en placer ici la traduction sous la même forme, et y joindre celle des autres vers de la même tragédie que les éditeurs d'Euripide ont recueillis.

J'ai essayé de traduire ces fragmens vers par vers, d'en faire une version absolument littérale.

Les inversions, les inflexions, les tournures, en un mot, le génie de la langue grecque, m'ont opposé quelquefois un obstacle invincible. Lors même qu'on réussirait toujours à calquer ainsi chaque vers, cette méthode, qui ne peut convenir que pour traduire de courts fragmens, serait insupportable à la longue. Je ne l'ai préférée ici qu'à titre d'essai, et pour donner une idée plus juste, de la longueur de chaque fragment. Peut-être cette variété ne sera-t-elle pas désagréable : d'ailleurs, l'objet est de peu d'importance.

SUJET DE DANAË.

ACRISIUS, roi d'Argos, était père de Danaë, princesse d'une rare beauté. Craignant de voir s'accomplir un oracle qui le menaçait, il tenait sa fille enfermée dans l'appartement des vierges, et la faisait garder avec soin. Jupiter en étant devenu amoureux, et n'ayant pu trouver aucun autre moyen de contenter sa passion, se métamorphosa en or, et, pénétrant sous cette forme à travers le toit du palais, il se laissa tomber dans le sein de Danaë. Cette princesse devint enceinte, et donna le jour à Persée. Acrisius, instruit de cet événement, enferma le fils et la mère dans une cassette qu'il fit jeter à la mer. Les Néréides l'ayant aperçue, et étant touchées du sort des deux victimes qu'elle renfermait, l'attachèrent au filet de quelques pêcheurs de l'île de Sérîphe. C'est ainsi que la mère et l'enfant furent sauvés. Celui-ci ayant atteint l'âge d'homme reçut le nom de Persée.

PERSONNAGES.

MERCURE.

DANAË.

LA NOURRICE.

ACRISIUS.

Le Chœur, composé de jeunes Argiennes.

MINERVE.

d'Acricus.

DANAË,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

FRAGMENS TRADUITS PAR M. PRÉVÔT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERCURE seul.

Ces palais et les remparts, munis de tours qui protègent cet État,

N'ont pas été fondés par le faste, qui se plaît à étaler l'or de toutes parts.

La souveraineté de cet État, et ce palais, ouvrage des dieux,

Appartiennent à Acrisius; il est roi de cette contrée.

Cette ville est appelée Argos par les Grecs.

Acrisius, possédé du desir d'avoir un enfant mâle,

Partit pour Pytho¹, et parla ainsi à Phébus :

« Comment pourrait-il naître, au sein de mon palais, un fils de mon sang ? »

¹ Ancien nom de la ville et de l'oracle de Delphes.

» Quel Dieu ou quel mortel faudrait-il me
» rendre favorable? »

Le dieu prononça cet oracle difficile à pénétrer :

« Il naîtra, il naîtra un enfant mâle,

» Non de lui. Il faut d'abord qu'il devienne
» père d'une fille;

» Ensuite celle-ci, quelque jour,

» Connaissant et ne connaissant pas les nœuds
» d'un amour clandestin,

» Enfantera à son père un lion ailé,

» Qui régnera sur cette contrée et sur beau-
» coup d'autres. »

Ayant ouï un tel oracle, prononcé par Loxias¹,

Il résolut de s'abstenir de tout commerce avec
son épouse; mais, oubliant sa résolution, il devint
père,

Vaincu par le desir présent.

Il appela cette fille Danaé, parce qu'un long
temps s'était écoulé avant qu'il eût des enfans.

Sur-le-champ, il la confia, pour être gardée
avec soin dans l'appartement virginal qu'il avait
fait construire exprès,

A des femmes (filles) argiennes;

Prenant bien garde qu'elle ne fût exposée à la
vue d'aucun homme.

¹ Surnom d'Apollon, en sa qualité de Dieu rendant des oracles
ambigus.

Ensuite, lorsqu'un long temps écoulé eût fait croître Danaé,

Comme sa beauté surpassait celle de toutes les femmes de la Grèce,

Jupiter, le père des dieux, saisi par un philtre inévitable,

Forma le dessein de s'unir à elle en secret.

Mais, ne pouvant l'engager ouvertement, il eut recours

A cet artifice : il se métamorphosa en or pur, Sachant que ce métal est l'objet des desirs des mortels,

Et il coula, sous cette forme, à travers le toit, Jusque dans les bras de la princesse.

Celle-ci donc, ne connaissant pas la ruse cachée,

Reçut dans son sein le dieu qui s'y précipitait.

Enfin, s'étant vue enceinte,

Elle fut saisie d'étonnement, et frappée de terreur, ne sachant

Comment elle était venue en cet état, et craignant les reproches.

Comme elle s'efforçait de s'y dérober par la fuite, son père qui en eut connaissance la fit enfermer dans son palais;

Outré de colère, il l'y tient ensevelie dans l'obscurité,

Afin d'apprendre par ses yeux la vérité.

Et, comme il a vu enfin que ce qu'il craignait
était vrai et certain,

Il a résolu de précipiter à la fois dans la mer

Sa fille et le fruit qui doit naître d'elle. C'est
à raison de cela que je suis envoyé,

Pour faire à Danaé un récit consolant,

De la part de Jupiter. Je vais lui déclarer tout
sans délai ;

Car un serviteur qui a du sens doit exécuter
avec zèle les ordres dont il est chargé.

SCÈNE II.

LE CHOEUR, seul.

Quel est ce récit nouveau

Qui a frappé mon oreille?

A peine l'ai-je ouï que, pleine de zèle, je me
suis hâtée

D'accourir, en proie à la perplexité, vers ce pa-
lais qu'habite notre roi.

Quels propos poursuivent dans la ville

Danaé, ma souveraine?

Plût au Ciel que jamais il n'eût porté ces dis-
cours à mon oreille,

Celui qui, le premier, a osé les proférer, et
publier

Qu'on a découvert qu'elle était enceinte, qu'elle
avait été souillée par le commerce

D'un homme!.... Cependant son père la tient
enfermée

Dans l'appartement des vierges, et la garde sous
des portes scellées.....

Je veux savoir quelle est la vérité de ce récit.

Mais j'aperçois le roi de cette contrée.

D'Argos, Acrisius, qui sort du palais.

Son cœur paraît irrité de la fuite de sa fille.

SCÈNE III.

ACRISIUS, LE CHOEUR.

ACRISIUS.

Si tu avais de l'affection pour moi, au sein de
mon palais,

Tu ne serais jamais venue à cet excès d'audace.

.

(La suite est perdue.)

FRAGMENS

DE LA MÊME TRAGÉDIE,

TRADUITS PAR M. PRÉVÔT.

I.

Je n'hésite point à dire que rien n'est plus semblable aux destinées des mortels

Que ce qu'on nomme éther ; en effet , voici ce qui est propre à celui-ci :

C'est lui qui fait luire la clarté brillante de l'été ,

Et qui nourrit l'hiver , en rassemblant d'épaisses nuées ;

Qui fait fleurir et flétrir , vivre et mourir .

Il en est de même de la race des mortels . Les uns prospèrent

Dans un calme serein . Les autres sont couverts de sombres nuages ,

Et vivent au sein des maux . Ceux-là , après avoir joui de l'opulence ,

Périssent par des causes toutes semblables aux vicissitudes des saisons .

II.

Ah ! comme toujours , chez les hommes bien nés ,

Le caractère est excellent , et se tourne vers la vaillance !

III.

Il n'est aucun homme que les richesses ne puissent vaincre ;

Ou , s'il en est un , je ne le connais pas.

IV.

Celui qui jouit d'une maison bien pourvue de tout ,

Et toutefois trompant son ventre , se rend malheureux et souffrant ,

Pourrait aussi , je pense , dépouiller les statues des dieux ,

Et devenir l'ennemi de ceux qu'il doit chérir le plus.

V.

L'amour est oisif , et né pour d'oisifs amusemens.

Il aime les miroirs , l'art de colorer les cheveux ;

Il fuit les travaux. En voici une preuve certaine :

Aucun mortel réduit à mendier son pain n'a
été enflammé d'amour ;

C'est au milieu des riches que ce jeune dieu se
plaît.

VI.

Maintenant j'exhorte tous les hommes plus
jeunes que moi :

A ne point se marier près de la vieillesse ,

A ne point devenir père trop tard. Le plaisir
ne suit pas de tels nœuds ;

Et un vieillard est pour sa femme un objet
d'aversion.

Il vaut mieux se marier de bonne heure : car
alors on peut donner à ses enfans une belle édu-
cation ;

Et il est agréable de voir un jeune fils croître
auprès d'un jeune père.

VII.

Une femme qui sort de la maison paternelle
N'appartient plus à ses parens , mais à son
époux.

Mais un enfant mâle reste toujours dans la
maison.

Pour défendre les dieux et les tombeaux de ses
pères.

VIII.

Il est un proverbe qui dit que l'art est le partage

Des femmes, et que les hommes savent mieux frapper de la lance;

Si c'était à la ruse que la victoire fût décernée,

Nous aurions l'empire sur les hommes.

IX.

Je suis de ton avis. Nous sommes toujours et à tous égards inférieures

Aux hommes, toutes tant que nous sommes de femmes.

X.

Femme, la clarté de ce soleil est agréable;

Il est beau de voir la surface unie du paisible Océan,

Et la terre qui fleurit au printemps, et les riches eaux qui la fécondent.

Il est encore bien d'autres objets dont je pourrais louer la beauté;

Mais il n'est rien de si brillant, rien de si beau à voir,

Que l'est pour un homme privé d'enfans, et dévoré du desir d'être père,

Le flambeau d'un fils naissant qui brille tout à coup dans sa maison.

XI.

Se jetant dans mes bras et sur mon sein ,
 (Ce fils) jouerait sans cesse autour de moi , en
 me couvrant de ses baisers.

Il s'emparerait de mon cœur ; car , pour les
 mortels ,

Le philtre le plus puissant , ô mon père ! c'est
 l'habitude de vivre ensemble.

XII.

Les hommes ont coutume de regarder comme
 sages

Les discours des riches ; et au contraire lorsque
 quelque homme

Pauvre , et sorti d'une maison indigente , veut
 parler ,

Ils ont coutume de rire. Pour moi , je vois
 souvent des hommes pauvres plus sages que les
 riches ;

Et des mortels qui offrent aux dieux de petits
 présens , qu'ils apportent de leurs propres mains
 sur l'autel ,

Et toutefois plus pieux que ceux qui sacrifient
 des hécatombes.

XIII.

Il n'est point de rempart , point de trésor ,
 Rien enfin de si difficile à garder , qu'une
 femme.

FRAGMENS

DE L'HIPPOLYTE VOILÉ,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE,

TRADUITS PAR M. PRÉVÔT.

EURIPIDE avait composé une tragédie sous le titre d'*Hippolyte voilé*. Cette pièce, dont il ne nous reste que peu de fragmens, paraît avoir été désignée de la sorte, parce qu'à la fin on voyait apporter le corps d'Hippolyte couvert des voiles mortuaires. Il y a apparence que c'est ce premier Hippolyte qui a servi de modèle à Sénèque.

Les Fragmens dont j'offre ici la traduction, sont presque tous tirés de Stobée ou de Plutarque. Les éditeurs d'Euripide en ont recueilli dix-huit; mais quelques-uns ne sont qu'un seul mot ou une phrase imparfaite. Je n'en ai trouvé que douze dont la traduction pût avoir quelque intérêt.

I.

Pour moi, je pense que, dans le danger, on ne doit point respecter la loi plus que la nécessité.

(Ce mot paraît avoir été prononcé par la nourrice de Phèdre, pour déterminer celle-ci à suivre ses conseils.)

II.

O sainte pudeur ! plût au ciel que, devenue la compagne de tous les humains, tu arrachasses de leur cœur l'audace du crime !

(On peut attribuer ce mot à Hippolyte, ou peut-être à Thésée.)

III.

Car le sort des mortels ne dépend point de leur piété. C'est par l'audace et par la force qu'on parvient à tout, et qu'on s'empare de tout.

IV.

Car ceux qui évitent Cypris avec trop de soin, ne s'égareront pas moins que ceux qui la poursuivent avec trop d'ardeur.

(On conjecture que cette sentence était mise dans la bouche du vieil officier d'Hippolyte.)

V.

J'ai un maître fécond en ressources, qui m'enseigne le courage et l'audace, l'amour, le plus invincible des dieux.

(On soupçonne que c'est Phèdre qui parle.)

VI.

Thésée, je t'exhorte à bien examiner quel est le meilleur parti à prendre. Ne cède point à une femme, même en supposant que tu viens d'entendre un récit plein de vérité.

VII.

Dieux! pourquoi les actions des hommes ne peuvent-elles élever la voix, et faire rentrer dans le néant ces formidables orateurs! Mais maintenant, librés de cette crainte, ils couvrent la vérité des flots de leur éloquence, et pervertissent tous les jugemens des hommes.

(Il paraît que c'est Thésée qui témoigne son indignation contre Hippolyte.)

VIII.

La richesse enfante ou l'avarice ou l'insolence.

IX.

Je vois que chez la plupart des hommes d'anciennes prospérités enfantent l'arrogance.

X.

O brillant éther! ô pure lumière du jour!

que votre vue a de douceur pour les mortels heureux et pour les infortunés tels que moi !

XI.

Une amitié indiscreète ne diffère guère de la haine.

XII.

O Hippolyte ! divin héros ! quels honneurs tu acquis par ta chasteté ! Il n'est chez les hommes aucun pouvoir plus grand que la vertu. Tôt ou tard la piété obtient un prix glorieux.

(Il paraît que ces mots étaient prononcés par le chœur, et qu'ils terminaient la pièce. Ils sont écrits en vers lyriques.)

PHAËTON,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ESSAI D'UNE RESTAURATION, AU MOYEN DES FRAGMENS QUI EN
SUBSISTENT 1.

ABORDANT, pleins de vénération, ces reliques sacrées, il nous faudra d'abord écarter de notre imagination tout ce qui a été improprement rat-

1 Le morceau qu'on va lire est traduit d'un recueil allemand qui se publie à Weimar, sous la direction de l'illustre Goethe, et sous le titre de *Kunst und Alterthum, art et antiquité*, et ce morceau est de Goethe lui-même, dont je me suis attaché à rendre le texte avec l'exactitude scrupuleuse due à ce grand écrivain. Quant aux fragmens originaux du *Phaëton* d'Euripide, il en existait déjà une quinzaine de recueillis dans l'édition de Barnès, tom. II, p. 462-464. Mais le plus grand nombre et les plus considérables de ces fragmens ont été publiés en 1821, à Leipzig, par le célèbre M. Hermann, d'après un manuscrit Palimpseste de notre Bibliothèque du Roi, *Cod. Claromont. n. 107, olim 2245*. C'est à la même source que paraît avoir puisé M. G. Burgès, qui a publié ce fragment avec de notables variantes, dans le *Classical Journal*, n. XLIII, septembre 1820, p. 160-171. Voyez encore, au sujet de la découverte de ces fragmens d'Euripide, et de l'état du manuscrit qui les renferme, une lettre de M. H. Hase, actuellement garde des antiques du Musée de Dresde, laquelle est insérée dans le *Philologue* de M. Gail, t. IV, p. 103-114, Paris, 1818.

taché en des temps postérieurs à cette fable grande et sublime ; nous serons obligés d'oublier comment Ovide et Nonnius s'égarèrent , en élargissant la scène du sujet , jusqu'à lui faire embrasser tout l'univers. Nous saurons nous borner à une localité bien fixée , bien rétrécie , telle qu'elle devait convenir au théâtre des Grecs ; c'est dans cette localité que nous nous trouvons introduits par le

PROLOGUE ¹.

Mérops , seigneur de ce pays , embrasse , comme époux , Klymène , fille de l'Océan et de Thétis ; Phœbus , aux doux rayons , salue matinalement cette terre du haut de son char guidé par quatre coursiers. L'ardeur du roi , en s'élevant , brûle les objets éloignés , et tempère tout ce qui l'approche. Un peuple voisin , de couleur noire , appelle ce pays la splendide Éôs ² , la demeure des coursiers de Hélios ³. Il dit vrai : Éôs , aux doigts de roses , touchant délicatement de légers nuages ,

¹ Je suis obligé , pour ne pas alonger inutilement cet article , de renvoyer mes lecteurs à Ovide , *Métamorph.* , liv. II , et à Hygin , *Fab.* CLIV ; pour l'intelligence de la fable de Phaëton , qui faisait le sujet de cette tragédie.

² Nom grec de l'Aurore.

³ Nom grec du Soleil.

y figure mille couleurs gaies et variées. Toute la puissance du Dieu éclate ici, de ce Dieu qui gouverne chaque peuple en réglant le jour et les heures; de ce Dieu qui dispense l'année à l'immense univers, de l'âpre hauteur de ces côtes rocailleuses. Adoration donc, louange, et prémices de chaque matinée au Soleil, Dieu domestique de notre maison royale! Moi aussi, le gardien ici prêt à le saluer, après ces nuits d'été, où la nuit ne veut pas paraître, je me réjouis du jour, avant de contempler l'œil du jour; j'attends volontiers, quoiqu'avec impatience, que son ardeur nous visite, cette ardeur qui rend à la nouvelle lumière tout ce que la nuit a défiguré. Aujourd'hui, sois salué plus que jamais! La première splendeur du jour...

(On pourrait remplir la fin du vers qui manque par ces paroles) :

Est pompeusement aujourd'hui célébrée par...

Mérops, le dominateur, unissant dans une fête splendide son fils unique et superbe, avec la plus belle des Nymphes, née des Dieux. Tout se meut et s'agite déjà dans le palais. D'autres prétendent, (le peuple est toujours rempli de jalousie,) que le fils qu'aujourd'hui il marie, Phaëton, l'unique et doux objet de ses joies paternelles, n'était pas issu de son sang; quelle serait alors son extraction? Mais que chacun se taise; il n'est pas prudent de

toucher à des mystères cachés dans le sein d'un Dieu.

Vers 5 et 6 : L'ardeur du roi, en s'élevant, brûle les objets éloignés, et tempère tout ce qui l'approche. — Le poète semble vouloir résoudre, dans ce passage, la contradiction que nous offre l'apparence par une autre sorte de contradiction ; il proclame ce que l'expérience nous enseigne : que le soleil ne consume pas les pays orientaux, quoiqu'il s'élève si près d'eux, et qu'il s'y montre d'une manière immédiate ; tandis qu'il lance ses rayons enflammés sur la terre méridionale, dont il s'éloigne.

Vers 7 et 8 : Un peuple voisin, de couleur noire, appelle ce pays la splendide Éôs, la demeure des coursiers de Hélios. — Nous trouvons ici indiqué le lieu de la couche des coursiers célestes, non pas au-delà de l'Océan, mais en deçà, aux bornes de la terre ; ce n'est pas ce magnifique château édifié par l'imagination d'Ovide : ici, tout est simple et procède selon l'ordre de la nature. Ainsi donc, Klymène, fille superbe, est accordée à l'Océan, par son union avec Thétis, vers les extrémités de l'Orient, aux bornes du monde, là où l'Océan embrasse la terre-ferme en la ceignant de toute part. Hélios, qu'il faut considérer comme le plus proche voisin, brûle pour elle des flammes de l'amour ; elle lui cède, mais sous

la condition qu'il ne refusera pas une prière unique au fils qui naîtra de leurs embrassemens. Dans l'intervalle, elle est fiancée à Mérops, prince de cette extrémité de la terre; et ce vieillard reçoit avec joie le fils qui lui est accordé sous le voile du silence.

Après que Phaéton a grandi, le père songe à le marier, selon sa haute condition, à une nymphe ou demi-déesse; mais l'adolescent, bouillant de courage, ambitieux, avide de gloire, apprend, vers l'époque déterminée, que Hélios est son père, demande que sa mère le lui confirme, et veut lui-même en acquérir la preuve :

KLYMÈNE, PHAÉTON.

KLYMÈNE.

Il est donc vrai que tu répugnes absolument à la couche nuptiale?

PHAÉTON.

Il n'en est pas ainsi; mais on m'ordonne de m'approcher d'une déesse comme époux, c'est ce qui seul m'opprime le cœur. L'homme libre se rend esclave de la femme, s'il aliène son corps pour la dot.

KLYMÈNE.

Dois-je le dire, ô mon fils! tu n'as pas à redouter ce malheur.

PHAÉTON.

Pourquoi tardes-tu à avouer ce qui peut me rendre heureux ?

KLYMÈNE.

Sache donc que toi aussi tu es le fils d'un dieu.

PHAÉTON.

Du quel ?

KLYMÈNE.

Tu es fils du dieu voisin d'ici, de cet Hélios, qui ranime, au lever du jour, ses coursiers hennissans, et s'empare d'une voie tracée dans les régions supérieures, lorsque Éôs le réveille; il s'est aussi emparé de moi. C'est toi qui es notre rejeton bien-aimé.

PHAÉTON.

Quoi! ma mère, croirais-je volontiers ce qui est fait pour effrayer? Je suis intimidé de l'éclat d'une aussi haute extraction, quoiqu'elle m'explique cet appel enflammé du cœur que je ressentais éternellement en moi-même, et qui me poussait vers tout ce qu'il y a de plus élevé.

KLYMÈNE.

Interroge-le toi-même : car le fils a le droit d'attaquer le père par de pressantes demandes, au milieu des inquiétudes de la vie. Fais-le ressouvenir qu'il m'a promis, en m'embrassant, de t'accorder un souhait unique, mais rien au-delà.

S'il te l'accorde, crois alors fermement que Hélios t'a engendré; sinon ta mère l'a trompé.

PHAÉTON.

Par où trouverais-je la route qui conduit à la demeure brûlante de Hélios?

KLYMÈNE.

Lui-même veillera sur toi, qui lui es cher.

PHAÉTON.

Ah! s'il était mon père, si tu me disais la vérité!

KLYMÈNE.

Crois-le fermement. Tu en acquerras toi-même la conviction.

PHAÉTON.

C'en est assez; je me confie en la sincérité de tes paroles. Mais hâte-toi de sortir. Déjà les suivantes s'avancent hors du palais, elles qui tiennent en ordre les appartemens de ton père endormi, elles qui ont ordinairement soin de la splendeur de sa demeure, et qui vont remplissant du parfum des aromates nés dans ces lieux les avenues du palais. Lorsque le père âgé se sera levé de sa couche, et s'entretiendra ici avec moi, à la clarté du soleil, de la joyeuse fête de l'hymen qui se prépare, je partirai moi-même pour m'assurer si ta bouche, ô ma mère! a proféré la vérité.

(Tous les deux partent.)

Il faut observer ici que la pièce commence de très-grand matin ; on est obligé de la concevoir comme débutant avant l'aurore, et il faut également accorder à l'auteur qu'il puisse accumuler bien des événemens durant un très-court espace de temps. On pourrait citer à l'appui de cette observation des exemples pris chez les anciens aussi bien que chez les modernes, où l'action représentée ne saurait s'accomplir dans l'espace de temps accordé, et ne s'en accomplit pas moins. C'est sur cette fiction du poëte, et sur l'acquiescement tacite du spectateur, que repose l'unité dramatique de temps et de lieu, chez les anciens et chez les modernes, unité si souvent attaquée et si fréquemment reproduite.

Le chœur qui suit parle de la contrée et de ce qui s'y prépare, dans une espèce d'hymne matinal. On entend chanter le rossignol, et il faut observer, comme circonstance remarquable, qu'un chant de noces débute par la plainte d'une mère sur son fils.

CHOEUR DES SUIVANTES.

Doucement ! doucement ! ne réveillez pas le roi ! Je souhaite d'abord un doux repos matinal à chaque tête âgée. A peine le jour commence ; mais préparez , achevez l'ouvrage. Philomèle exhale encore, dans la forêt, son chant plaintif et harmonieux ; elle fait retentir, dans sa douleur

matinale, ce cri : *Itys! ô Itys!* Le son de la flûte répond à l'écho de la montagne ; on entend la musique que font les bergers en grim pant sur le rocher ; la troupe courageuse des brunes jumens s'éclance déjà au loin dans la prairie ; le chasseur diligent part pour l'œuvre qui trouble le repos des bêtes fauves ; le chant du cygne mélodieux se fait entendre sur le bord de la mer ; le souffle du vent et les rames qui agitent l'onde amère, font voler la nacelle ; les voiles se hissent, se gonflent jusqu'au cordage du milieu. Chacun ainsi se prépare à un ouvrage différent ; mais moi, l'amour et le respect m'amènent en ces lieux pour orner de mon chant la fête joyeuse des nocés de mon maître : car le cœur des fidèles serviteurs s'enivre de joie aux fêtes des généreux maîtres. — Cependant si la fatalité couve un malheur, il tombe à l'instant même d'aplomb sur les fidèles compagnons de la maison. Mais trêve à de pareilles craintes. Voici le jour destiné pour une fête nuptiale, ce jour que je desirais naguère, en l'invoquant, pour qu'il me fût permis de faire résonner, au lever de l'aurore, l'hymne de l'hymen. Les dieux l'ont accordé ; les temps ont enfin amené ce beau jour devant mon seigneur. Résonne pour cette cause, ô chant de la consécration ! à la joyeuse fête du mariage ! Mais voyez ; le roi sort de la porte principale, accompagné du sacré héraut et de

Phaéton, qui s'avancent ensemble ! O ma bouche ! tais-toi maintenant ! Car de grandes pensées s'agitent maintenant dans son âme : il soumet le fils à la loi du mariage, il le livre aux doux liens de sa bien-aimée.

LE HÉRAUT.

Taisez-vous, écoutez, vous tous qui habitez sur les rives de l'Océan ! Éloignez-vous du territoire attenant au palais ! peuple, tiens-toi à distance ! Respect au roi qui s'avance ! — Que le salut, le fruit, la bénédiction proviennent de la charmante union que consacrent la présence du père, et celle du fils, à la naissance de ce beau jour ; et que chaque bouche reste silencieuse !

Malheureusement la scène suivante est comme perdue ; mais on voit déjà, par la situation, qu'elle devait être très-belle. Un père qui prépare à son fils une fête de noces pompeuse ; un fils qui a déclaré à sa mère qu'il veut clandestinement partir, au milieu de ces préparatifs, pour affronter une aventure pleine de dangers, offrent un contraste intéressant, et nous nous tromperions beaucoup, si Euripide ne l'eût pas mis en scène d'une manière dramatique.

On pourrait supposer alors que lorsque le père aurait parlé en faveur du mariage, le fils eût montré de la répugnance ; le peu de paroles qui suivent bientôt après le chœur que nous venons de traduire :

MÉROPS.

..... Car si j'ai dit ce qui est vrai.....

donnent quelque poids à notre supposition ; mais toute lumière, tout flambeau s'éclipsent maintenant pour nous. Supposons encore que le père ait allégué l'avantage de continuer à vivre au lieu de sa naissance, la réponse du fils qui s'y refuse, va à merveille :

PHAÉTON.

Partout sur la terre une patrie verdoie pour nous.

Il est presque sûr que le vieillard opulent aura exalté le prix de sa fortune, dont il est si vain, en exprimant le vœu que son fils l'imité ; alors il nous serait permis de mettre dans la bouche de celui-ci le fragment suivant :

PHAÉTON.

D'où vient que l'on dit que la lâcheté est innée aux riches ? C'est peut-être que la richesse, étant aveugle, aveugle aussi le riche qui la possède.

Quoi qu'il en soit, le chœur a dû nécessairement paraître de nouveau après cette scène. Nous croyons que la foule s'est mise en ordre et préparée pour la marche de la fête ; ce qui donne lieu à de plus beaux motifs que ceux de la marche prise en elle-même. Il est probable que le poète

aura, d'après sa manière, introduit ici le cérémonial connu et pratiqué, pour le revêtir du costume de la fable.

Tandis que l'œil et l'oreille du spectateur sont gaîment et pompeusement occupés, Phaéton s'évade furtivement pour aller à la recherche de son père divin et véritable. Le chemin n'est pas éloigné; il n'a qu'à descendre les âpres rochers que les coursiers du Soleil remontent tous les jours avec fracas; leur gîte est à peu de distance: nous ne trouvons donc aucun obstacle pour ne pas nous trouver immédiatement devant le haras de Phœbus.

La scène suivante, malheureusement perdue dans son ensemble, était en elle-même du plus grand intérêt, et formait un contraste avec la scène précédente; contraste qu'on ne saurait s'imaginer plus beau. Le père terrestre a voulu affermir son fils comme il s'est affermi lui-même dans sa fortune; le père céleste doit le détourner de s'égalcr à lui.

Pour nous rendre compte de la conduite de cette scène, nous supposerons que Phaéton, en descendant la montagne, était encore en peine de savoir quel témoignage de sa naissance il invoquerait de son père. Mais lorsqu'il voit, en s'approchant, écumer les coursiers attelés, son courage audacieux, divin, digne du père, se manifeste, et son orgueil s'exalte jusqu'à demander l'impossible.

On pourrait peut-être conjecturer ce que nous allons avancer, d'après les fragmens : la reconnaissance est faite ; le fils a demandé le char, le père a refusé sa demande :

HÉLIOS.

Je place ce mortel au rang des insensés, qui, père, abandonne aux fils ignorans et aussi aux derniers des citoyens les rênes de l'État.

On peut penser, par cet endroit, qu'Euripide détourne, selon sa manière, le dialogue vers des sujets politiques, tandis qu'Ovide n'emploie que des argumens humains, paternels et vraiment attendrissans.

PHAÉTON.

Une seule ancre ne suffit pas pour assurer le vaisseau dans la tempête, il en faut trois. Un seul préposé est trop faible pour gouverner la ville, il en faut encore un second pour le bien public.

Il est probable que la dispute au sujet du gouvernement d'un seul ou de plusieurs se soutenait long-temps sur ce ton. Le fils, s'impatientant enfin ; peut vouloir agir de force et s'approcher du char attelé :

HÉLIOS.

Jeune homme sans expérience, ne touche pas les rênes ; ô mon fils ! ne monte pas sur le char que tu ne sais pas conduire !

Il paraît que Hélios a cherché à le distraire de son dessein, en lui conseillant les actions glorieuses, les exercices guerriers et héroïques, où il y a tant à se signaler; le fils répond en écartant la question :

PHAÉTON.

Je hais l'arc élégant, la lance et la place d'exercices.

Le père peut alors, par opposition, lui indiquer une manière de vivre pastorale :

HÉLIOS.

Les branches d'arbres qui portent l'ombre et la fraîcheur se tiennent enlacées.

Enfin, Hélios cède. Tout ce qui précède a dû se passer avant le lever du soleil. Ovide aussi fait hâter la résolution du Dieu, d'une manière très-ingénieuse, par l'approche de l'aurore; le père, alarmé et inquiet, donne en hâte ses instructions au fils, qui s'est déjà élancé sur le char :

HÉLIOS.

Tu verras alors, tout autour de toi en haut, l'éther illimité, et tu contempleras la terre ici-bas plongée dans l'humide sein de l'Océan.

Et plus loin :

Pars donc! mais évite l'horizon de la Libye; il n'est pas humide et consumera tes roues ¹.

¹ C'est ici le fragment cité par Longin, *Traité du Sublime*,

Le départ a lieu, et un fragment nous fait connaître heureusement ce qui s'est passé alors. Il faut cependant remarquer que le fragment qui suit est un récit, et qu'il appartient par conséquent au messager :

ANGELOS.

Pars maintenant, et dirige ta course vers les Pléiades. Écoutant cela, Phaéton agita les rênes, et donna de l'éperon dans le flanc des coursiers ailés. C'est ainsi qu'il advint; ils s'envolèrent vers le haut de l'éther; mais le père, marchant près du coursier, de côté, continuait encore ses avis : Dirige-toi donc par-là ! Par-là ! Tourne le char de ce côté-ci ¹.

chap. XIII, que Boileau, dans sa traduction de ce Traité, a si bien rendu dans les quatre vers suivans :

Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie
Ne t'emporte au-dessus de l'aride Libye;
Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé
Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.

¹ Ce fragment est encore cité par Longin, au même endroit, et imité par Boileau, ainsi qu'il suit :

Aussitôt devant toi s'offriront sept étoiles.
Dresse par-là ta course et suis le droit chemin.
Phaéton, à ces mots, prend les rênes en main.
De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles.
Les coursiers du soleil à sa voix sont dociles.

Ils vont; le char s'éloigne, et, plus prompt qu'un éclair,
Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.

Le père cependant, plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler au loin sur la plaine céleste,
Lui montré encor sa route; et, du plus haut des cieux,
Le suit, autant qu'il peut, de la voix et des yeux.
Va par-là, lui dit-il, reviens, détourne, arrête.

On ne saurait deviner quel personnage était ce messager ; d'après le lieu de la scène, les bergers, partant pour le travail du matin, ont pu observer, du haut de leurs rochers, ce qui se passait entre le père et le fils, et ont pu même entendre ce qui se disait, lorsque l'apparition passa près d'eux semblable à la foudre. Peut-être que la fin nous apprendra l'instant et le lieu où ceci fut raconté.

Le chœur paraît de nouveau, et cela dans l'ordre prescrit pour la sainte cérémonie des noces. La foule est effrayée par un éclat de tonnerre, qui part d'un ciel sans nuages, mais qui ne semble être suivi d'aucun autre phénomène. On se remet de la frayeur, quoique des pressentimens frappent les esprits, pressentimens qui devaient donner lieu à de magnifiques morceaux lyriques.

La catastrophe, par laquelle Phaéon, frappé de l'éclair de Zeus, tombe foudroyé près de la demeure maternelle, sans que la fête des noces en soit autrement troublée, indique de nouveau une action simple, qui se développe rapidement dans une sphère étroite, et rien de ce désordre effroyable par lequel Ovide et Nonnus bouleversent l'univers. Nous nous imaginons ce phénomène comme si une pierre météorologique, venant à tomber avec le fracas du tonnerre, s'enfonçait dans la terre, et que tout fût ainsi terminé. Main-

tenant nous arrivons à la fin qui, heureusement, nous est conservée presque en entier.

KLYMÈNE.

(Les suivantes portent Phaëton mort.)

C'est Érinny's qui, enveloppée de flammes, s'agite autour des cadavres frappés par la colère divine; la fumée s'élève visiblement. — Je suis anéantie! — Portez au palais mon fils mort! — Oh! hâtez-vous! vous entendez comment, élevant le chant solennel des noces, mon époux s'approche accompagné des vierges. Partez! partez! effacez vite la tache du sang que le cadavre a imprimée sur la terre! Oh! hâtez-vous, hâtez-vous, suivantes! Je le cacherai dans l'appartement où se gardent, soigneusement amassés, les trésors de mon époux, trésors qu'il appartient à moi seule de tenir sous clef. O Hélios! toi qui resplendis au loin de tes rayons! Est-ce là le prix dont tu devais payer ma tendresse, et la confiance de cet infortuné! Oui, il t'appelle Apollon de plein droit, celui qui connaît les noms mystérieux de la Divinité.

LE CHOEUR.

Hymen! hymen! fille céleste de Zeus, nous te chantons, ô Aphrodite! Toi, reine de l'Amour, qui procures aux vierges une douce union, sublime Cypris, c'est à toi seule, charmante déesse, que je dois la fête d'aujourd'hui; je remercie aussi le fils que tu enveloppes dans un voile éthéré, afin qu'il

unisse avec mystère. Vous deux vous conduisez le roi très-puissant de notre cité, vous conduisez le souverain dans le palais rayonnant d'or, au devant des joies de l'amour. Et toi, plus heureux encore, et plus béni que les rois, qui conduis la déesse à sa demeure, et qui t'entends exalter sur la vaste terre comme seul gendre de l'Éternel, je te salue!

MÉROPS.

Vas en avant! Conduis cette troupe de vierges dans ma demeure, et ordonne à mon épouse de célébrer la danse nuptiale avec des chants de fête et des louanges pour tous les dieux. Tournez-vous, chantant des hymnes, autour de la maison et des autels de Hestia, à qui il faut consacrer le commencement de chaque œuvre pieuse. . . . Que le chœur de la fête sorte ensuite de ma demeure, et qu'il s'avance vers le temple de la déesse!

LE SERVITEUR.

O roi! j'ai rapidement détourné le pied léger de ta demeure; car là où tu gardes tes magnifiques trésors en or, j'ai vu s'élever une fumée noire et épaisse qui se fait jour à travers les lambris et les portes. J'ai voulu voir, et je n'ai point vu de flammes, mais l'appartement tout noirci par la fumée. Cours-y toi-même, afin que la colère d'Héphaïstos n'accable pas ta demeure, et que le palais ne soit pas consumé par la flamme, le jour même de l'heureux hymen de Phaéton!

MÉROPS.

Que me dis-tu? Ne serait-ce pas la fumée de l'encens enflammé, brûlant sur l'autel, qui se serait répandue jusqu'aux appartemens?

LE SERVITEUR.

Toute la route de là est pure et sans fumée.

MÉROPS.

Mon épouse le sait-elle, ou n'en sait-elle rien?

LE SERVITEUR.

Elle est tout adonnée au sacrifice.

MÉROPS.

J'y cours; le destin fait souvent sortir un grand désastre d'une petite cause. Mais toi, ô reine de l'empire du feu, Perséphone, et toi Héphaïstos; couvrez ma maison, s'il en est temps encore, de votre puissante protection!

LE CHOEUR.

O malheur! malheur à moi misérable! Où mon pied va-t-il avec la rapidité de l'aile? Où? vers l'éther? Dois-je me cacher dans l'obscur abîme de la terre? O malheur à moi! La reine est perdue, et ce n'est plus un secret. Le fils unique est étendu là-dedans, et ce n'est plus qu'un cadavre. La foudre de Zeus, en éclatant, a fait éclater la flamme secrète et l'union avec Apollon. O reine, courbée sous la main puissante d'un Dieu, quel malheur a fondu sur toi! Fille de l'Océan, ac-

cours vers ton père, embrasse ses genoux et détourne le coup mortel de sa tête!

MÉROPS.

O malheur! — Malheur!

CHOEUR.

Oh! l'entendez-vous, le cri de douleur du vieux père?

MÉROPS.

O malheur! — Mon enfant!

CHOEUR.

Il appelle son fils, qui n'entend pas ses gémissemens; qui ne peut plus contempler les larmes de ses yeux.

Après ces lamentations, tout se tait; on transporte le corps hors du palais, et on l'ensevelit. Peut-être que le messager paraît de nouveau, et raconte ce qu'il est encore nécessaire de savoir; ainsi il est probable que le fragment intercalé entre les vers 143-149, appartient à cet endroit:

KLYMÈNE.

. . . . Mais celui qui m'est le plus cher est rongé par les vers, sans être lavé et arrosé d'huile dans son sépulcre terrestre.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEIZIÈME VOLUME.

Préface.	Pag. j
Vie de Ménandre.	1
Fragmens de Ménandre.	27
Fragmens de Ménandre, sans noms de comédies.	119
Vie de Philémon.	187
Fragmens de Philémon.	205
Fragmens de Philémon, tirés de comédies incertaines.	225
Fragmens de divers poètes comiques.	251
——— d'Épicharme.	ibid.
——— d'Alexis.	252
——— de Diphile.	258
——— d'Antiphane.	261
——— de Timoclès.	263
Fragmens d'Euripide.	267
Danaé, tragédie d'Euripide.	271
Fragmens de la même tragédie.	276
Fragmens de l'Hippolyte voilé, tragédie d'Euripide.	281
Fragmens de Phaéton, tragédie d'Euripide.	285
Table, etc.	

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

Les chiffres romains marquent les volumes; les chiffres arabes désignent les pages; et la lettre *n* renvoie aux notes. Les chiffres renfermés dans les parenthèses, sont la citation précise de l'auteur, sous le nom duquel se trouvent ces parenthèses.

A.

A. Bel effet de cette lettre employée pour exprimer la joie, XII, 137, n.

ABAS. V. *Abes*.

ABEL-RÉMUSAT (M.), I, 45, n.

ABBÉVIATION. Inconvénient des abréviations en grec, XIII, 30, n.

ABES, ville de Phocide, III, 327, n.

ABDÈRE, ville, XII, 9, n.

ABOULDPHARADJE, historien arabe, cité, XVI, 18.

ABYDOS, ville, XI, 472, n.

ACADÉMIE. Jardin célèbre. Sa distance d'Athènes, IV, 45, n.

ACADÉMIE des inscriptions et belles-lettres. Utilité de ses mémoires pour l'intelligence d'Aristophane, XI, 415; XIV, 36, 168, n. et ailleurs; XV, 213, et ailleurs. Utilité du travail de cette académie sur les manuscrits, XIV, 140, n.

ACCENT phocéep, II, 248.

ACCUSATION ANTICIPÉE (frag-

ment de l'), comédie de Ménandre, XVI, 104.

ACHAÏE, province de la Grèce, II, 48; III, 198, n.

ACHAÏE propre, X, 243, n.

ACHÆRMANIE, contrée de l'Attique, XI, 462, n.

ACHARNES, ville, XI, 459.

ACHARNIENS (les) étaient presque tous charbonniers, XII, 20, n. 58, 67. Grossièreté de leur caractère, XII, 95, n.

ACHARNIENS (les), comédie d'Aristophane. Analyse de cette pièce, XII, 1 et suivantes. Époque où elle fut jouée, I, 27, n. 57 et 125, n. Examen de cette pièce, 150 et suiv. C'est une fiction bizarre, *ibid.* But de cette pièce, 150, 151. Simplicité de son action, 151, 152. Effet et dénouement de cette pièce, *ib.* et 153. Aristophane s'y est astreint à l'unité du lieu, 154 et suiv. Style de cette pièce, 156. Aristophane peut-il se flatter d'avoir atteint son but, 161 et suiv. Jugement de

M. de Fontenelle sur cette pièce, 162, 163. V. comédie *Dicæopolis*.

ACHÉLOÛS, fleuve, iv, 276, n. V. *Étolie*, *Taphic*.

ACHÉLOÛS, roi, iv, 319, n.

ACHÉLOÛS, mot employé pour désigner un fleuve quelconque, vii, 335, n.

ACHILLE. Vanté pour sa vitesse à la course, viii, 137. Sa généalogie, 178 et suiv. Son étonnement lorsque Clytemnestre lui parle de son hymen avec Iphigénie, 190 et suiv. Il apprend le dessein caché sous cet hymen, 194. Il promet de délivrer Iphigénie de ce danger, 201 et suiv. Obligé de ne s'opposer pas à un dévouement volontaire, il jure de la sauver dès qu'elle le permettra, 238. Différence du caractère que lui ont donné différens poètes, 269 et suivantes. V. *Bouclier*, *Clytemnestre*, *Racine*.

ACHILLÉE, île vis-à-vis la Chersonèse taurique, viii, 325, n.

ACOMAT, personnage du *Bajazet*, de *Racine*, v, 34.

ACOSTA, savant jésuite. Cité, i, 45.

ACRISIUS, roi d'Argos, père de Danaë, xvi, 271 et 275. Effrayé de l'oracle de Loxias, il fait enfermer sa fille, 272. Il a résolu de la faire jeter dans la mer, et le fils qui doit naître d'elle, 273, 274.

ACTES. Division des tragédies et des comédies en cinq actes, i, 104 et suiv. 334, n. xi, 426, 451, 457; xii, 155.

ACTES, définis, x, 305.

ACTEURS. Leur position sur

la scène des anciens théâtres, i, 133, n. Moyen qu'ils avaient pour se faire entendre des spectateurs, ib. V. *Masques*.

ACTION TRAGIQUE. Ses qualités, i, 78, 79. Différence des actions tragiques simples et des composées, 96 et suiv. Définition de l'action tragique, v, 309.

ADELPHES (fragmens des), ou DES FRÈRES, comédie de Ménandre, xvi, 27. Titre d'une comédie de Philémon, 205.

ADMÈTE. Sauvé par Apollon, et à quelle condition, vii, 182. Son entretien avec Alceste mourante, 200 et suiv. Il renonce à un second hymen, 206 et suiv. Il ordonne un deuil universel après avoir vu mourir Alceste, 213. Il oblige Hercule à loger dans son palais, 224. Il manque de respect à Phérès son père, 231 et suiv. Il assiste aux funérailles d'Alceste, 235. Ses regrets sur la perte qu'il a faite, 250 et suiv. Il refuse d'abord de recevoir la femme voilée que lui présente Hercule, 263 et suiv. Il reconnaît que cette femme est sa chère Alceste, 271.

ADMIRATION. On s'y livre plus volontiers qu'au rire, xi, 409, 418 et suiv.

ADONIS, vii, 115, n. Ses fêtes, xiv, 407.

ADRASTE, dans les *Supplian-tes* d'Euripide. Il implore la protection de Thésée pour recouvrer par son moyen les cendres des Argiens tués au siège de Thèbes, viii, 5 et suiv. Les Argiens morts sont inhumés, et les chefs sont appor-

tés à Athènes dans des cercueils, 21 et suiv. Adraste fait le caractère de quelques-uns de ces chefs, 22 et suiv. Il s'engage, au nom de son peuple, à ne faire jamais la guerre à Athènes, 32, 33. Voyez la traduction des *Suppliantes*, 43, 89, 112.

ADRASTE. Observation sur ce mot. VIII, 140, n.

ADULTÈRE. Punition de ce crime, XIII, 95; XVI, 93; n.

ADVERSITÉ, XVI, 80, 97.

ÆACUS, personnage des *Grenouilles*, XV, 81, 93.

ÆGALÉE, colline voisine d'Athènes. Cette colline n'est désignée dans le texte que par le mot de Roche-Blanche ou Lisse, parce que cette roche faisait une partie du mont Ægalée, et non OEgalée, comme on lit, IV, 113.

ÆGÉE, peuple Ægée, ou Athéniens, XI, 335.

ÆGESTA. V. *Egeste*.

ÆCIPLANTE, montagne, II, 126.

ÆCITHUS, XIV, 166, n.

ÆGOS POTAMOS, XI, 475.

ÆLIEN. V. *Elie*.

ÆLLO, nom d'une harpie, IV, 244, n.

ÆROPE, mère d'Agamemnon, III, 133, n. V. *Thyeste*.

ÆSCHINE. Correction précieuse d'un mot d'une loi proposée par cet orateur, XV, 233, n.

ÆTHAS, roi de Colchos, VI, 233.

ÆTHER, fils de la Nuit et d'Èrèbe, divinité, I, 390; III, 49, n. V. *Èther*.

ÆTHIOPIE, II, 390. Voyez *Nil*.

ÆTHRA, mère de Thésée, VIII, 9, n. V. *Thésée*.

ÆTNA, ville, I, 172, 317.

ÆTNA, montagne, I, 328, n. 358.

ÆXONE. V. *Exone*.

ÆNIE, ville de Grèce, III, 198, n.

ÆTOLIE, grande province de la Grèce, III, 198, n. VI, 117.

AFFAIRES, XVI, 44.

AFFLICTION. Marque de l'affliction chez les Grecs. V. *Peplios*.

AFRANIUS, traducteur de Méandre, XVI, 12, 37.

AFRIQUE. V. *Lybie*.

AGAMEMNON, dans la pièce d'Eschyle qui porte son nom. Signal dont il était convenu pour avertir Clytemnestre de la prise de Troie, II, 77. Il revient à Mycène, 88 et suiv. 144 et suiv. Il s'aperçoit des manières étudiées de Clytemnestre, 91. Sa mort, etc., 100 et suiv. 169 et suiv. V. *Atrides*, *Sipyle*.

AGAMEMNON, tragédie d'Eschyle. Analyse de cette pièce, II, 77 et suiv. Jugement du P. Rapin sur ce poème, 78. Succès de cette pièce à Athènes, 103. Ses beautés et ses défauts, *ibid.* 182 et suiv. V. *Du Theil*, *Rochefort*.

AGAMEMNON, tragédie de Sénèque. Analyse de cette pièce, II, 104 et suiv. Défaut de l'ouverture de ce poème, *ib.* Mauvais goût qui y règne, 113. Cette pièce est, dit-on, de Sénèque le poète, *ib.* V. *Cassandre*, *Chrysothemis*, *Ègiste*.

AGAMEMNON, dans l'*Ajax*

furieux, de Sophocle, III, 130.

AGAMEMNON. Principaux événemens de sa vie, III, 154. Roi d'Argos et de Mycène, 158, n. Époque où il fut assassiné, 171, n. V. *Ærope*, *Atrée*, *Pélops*.

AGAMEMNON, dans l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide. Son entretien avec son confident, VIII, 123 et suiv. Ce qu'il mande à Clytemnestre, 119. Sa querelle avec Ménélas, 144 et suiv. Il apprend l'arrivée d'Iphigénie, 154. De quelle manière il reçoit sa fille, 171 et suiv. Il est insensible aux prières de son épouse et de sa fille, 221. Présent au sacrifice de sa fille, il doit se voiler le visage dans Euripide, et ne le doit pas dans Racine, 247, et suiv. n. Expression de la douleur d'Agamemnon à l'arrivée d'Iphigénie, 182.

AGAMEMNON, avait laissé près de son épouse un poète chargé de veiller sur sa conduite, IX, 119, n.

ACATHON, Athénien efféminé et poète tragique. Personnage des *Fêtes de Cérès*, XIV, 246, 273 et suiv. Description ridicule de son accoutrement, 275. 276. Combien regretté, XV, 49, 50.

ACAVÉ, mère de Penthée, IX, 270.

ACR (le long), XVI, 114, 160.

ACRITÉ à la course, estimée chez les Grecs, XIII, 301, n.

ACLARION. V. *Cicéron*.

AGLAURE. Son temple, XIV, 301, n. V. *Sermens*.

AGLAURON. V. *Sermens*.

ACORACRITE, personnage des *Chevaliers*, XII, 303.

ACORANOMES, magistrats proposés aux marchés, XII, 100, n. 126; XIII, 298.

ACYRRIUS, Athénien persillé, XV, 220, 226, 322.

AICITHALOS, XV, 317, n.

AICLE de Jupiter, I, 388.

AIGLES. Employées par Jupiter pour marquer le milieu de la terre, VIII, 391.

AIL. Les Athéniens étaient grands mangeurs d'ail. On le voit par toutes les pièces d'Aristophane, et par les *Acharniens* surtout. On en donnait aux coqs avant leur combat, XII, 54, 242. De l'ail sur un furoncle, XIII, 279, n.

AILES. Endroit plaisant d'Aristophane, où différentes personnes viennent demander des ailes, XIV, 73, n.

AIE (l') appelé le Dieu suprême, XVI, 225.

AIRS polymnestiens, XII, 305.

AJAX. L'île d'Ajax, XI, 44, 51.

AJAX FURIEUX, tragédie de Sophocle. Analyse de cette pièce, III, 36 et suiv. Pourquoi on a substitué le terme de *Furieux* à celui de *Porte-Fouet* qui se trouve dans le grec, ibid. Sentiment de M. d'Aubignac sur cette pièce, 38 et suiv. Défaut des caractères d'Ulysse et de Minerve, 39. 40 et suiv. Moralité que l'auteur de cette pièce a en vue, 44. Son adresse à écarter le chœur pour laisser la scène libre à Ajax, 54. La pièce ne finit point à la mort d'Ajax, et pourquoi, 58 et suiv. V. *Rochefort*.

AJAX, dans la tragédie de

Sophocle, qui porte son nom, tue des troupeaux, croyant mettre à mort les principaux des Grecs, III, 40, 67 et suiv. Sa honte lorsqu'il est revenu de cet accès de fureur, 49 et suiv. 84 et suiv. Il se tue, 56, 110.

AJAX. Sa mort, en récit dans Eschyle, en action dans Sophocle, III, 107, n.

AJAX. Ce qu'étaient les deux Ajax, VIII, 136, n.

AJAX. Son bouclier, xv, 124 et n.

ALAS ARAPHENIDAS, VII, 302, n.

ALCATHOS. Désigne la ville de Mégares, fondée par Alcathus, IX, 426, n.

ALCÉE, XIV, 277. V. *Amphitryon*, *Persée*.

ALCESTE, épouse d'Admète. Se dévoue à la mort pour son époux, VII, 182 et suiv. Description magnifique de la manière dont elle se prépare à mourir, 194 et suiv. Ses frayeurs, 200 et suiv. Elle engage Admète à renouer à un second hymen, 203 et suiv. Elle meurt, 211. Hercule la ramène voilée à Admète, 261 et suiv. Elle en est reconnue, 271.

ALCESTE, tragédie d'Euripide. Son but, vii, 178. Endroit de cette pièce un peu embarrassé, 228, n. Examen des défauts répandus dans cette pièce, 275 et suiv. Pourquoi Admète n'empêche pas Alceste de mourir pour lui, 277 et suiv. Est-il contre la raison de quel que siècle que ce soit qu'Admète prie son père et sa mère de se sacrifier pour lui, 279 et suiv. Récapitulation abrégée

des beautés de cette pièce, 287. Le silence d'Aristophane, dernière preuve en faveur d'Alceste, 288, n. Action qui fait le sujet de cette pièce, ibid. V. *Admète*, *Mort*. Nouvelles observations de M. R. R. sur l'*Alceste* d'Euripide, vii, 404 et suiv.

ALCESTE, tragédie de Thespis. A quelle époque représentée, I, 288.

ALCIBLADE. Euripide avait composé une ode en son honneur, v, 150. Fils de Clinias, XII, 99. Son bégaiement, XIII, 184 et suiv. Ce qu'il fit après être passé à Lacédémone, XIII, 329 et suiv. Ce qu'il fit par rapport à l'expédition de Sicile, XIV, 6 et suiv.

ALCIDE. V. *Hercule*.

ALCIPHRON. Cité, XVI, 4, 6, 9, 103.

ALCMÈNE, mère d'Hercule. V. *Amphitryon*, *Héraclides*, *Hercule furieux*, *Hercule au mont Oeta*.

ALCMÉON. V. *Amphiaraiis*.

ALCMÉONIDES. V. *Lupipedes*.

ALCYONÉ. Abrégé de son histoire, VIII, 299, n.

ALEXANDRE. V. *Clytus*.

ALEXIS, poète comique, oncle de Ménandre, XVI, 15. Passage de ce poète, 83, n. 199. Fragments de ses comédies, 252.

ALFIERI. Analyse de sa tragédie d'Alceste, VII, 411.

ALICA, XIII, 243, n.

ALIMONTE, bourg de l'Attique, XIV, 133.

ALLAGI, comédies de Ménandre, conservées de son temps à Constantinople, XVI, 18.

ALLÉGORIE. Minerve, dans l'*Ajax furieux* de Sophocle, est un personnage allégorique, III, 42. On trouve dans l'*Électre* de Sophocle une allégorie très-flatteuse pour les Athéniens, III, 199. Avantage de l'allégorie, v, 49, n.

ALLÉGORIES indiquées par le Scoliaſte d'Euripide, v, 441, n.

ALLIANCE. V. *Condition.*

ALPHÉE, VII, 50, n. XI, 19, n.

ALTHÉE, mère de Méléagre, II, 250, n.

AMANT, XVI, 42, 164.

AMANT HAÏ (fragmens de l'), comédie de Ménandre, XVI, 87.

AMAZONES, I, 373; II, 335, 336, 390.

AMBASSADEURS, envoyés à Athènes. Où ils logeaient, XII, 14, n. Rétribution journalière accordée par les Athéniens à ceux qu'ils envoyaient, 43, 89. Comment ils étaient choisis, 89.

AMBRE de Sardes, très-estimé, v, 104. V. La nouvelle note de M. R. R., *ibid.*

AMBROISIE. V. *Hespérides.*

AME. Son immortalité reconnue chez les Grecs, VII, 19, n.

AMÉRIQUE. V. *Hespérides.*

AMIPSIAS, poète comique. Son mauvais goût, xv, 43.

AMIS. Précautions à observer avec ses amis, III, 100.

AMIS (pensées diverses sur les), XVI, 143, 160, 163, 237.

AMITIÉ. Exemple remarquable de l'amitié fraternelle, v, 97, n. Combat d'amitié entre Oreste et Pylade, v, 447; VIII,

343, et suiv. Voyez. *Hommes.*

AMITIÉ (pensées sur l'), XVI, 37, 170, 284.

AMMON, dans le désert de Barca, VII, 191, n.

AMORCO, île, XIV, 38, n.

AMOUR. Inconnu sur le théâtre grec, et trop commun sur le français, I, 199 et suiv. Ses cruautés, II, 250 et suiv. Ses fureurs, IV, 351, 352. Son empire, v, 91, 92. Pourquoi cette passion est devenue le principal mobile des tragédies modernes, VII, 402. Son extraction, XIV, 150, 151. V. *Philtres.* Diverses pensées sur ce sujet, XVI, 35, 37, 42, 65, 70, 88, 108, 243, 277, 282.

AMOUR. Quel rôle joue cette passion sur notre théâtre, I, 213, n.

AMPHIARAÛS. Trahi par sa femme Eriphile, et vengé par son fils Alcmaeon, III, 206 et suiv.

AMPHIGOURI. V. *Panard.*

AMPHIDROMIE, cérémonie relative aux enfans, XIV, 434, n.

AMPHION. Son tombeau près d'une porte de Thèbes, I, 440; v, 112.

AMPHIPOLIS, ville, XI, 464, n.

AMPHITRYON, fils d'Alcée, époux d'Alcmène, etc. V. *Hercule furieux*, *Jupiter*, *Tiryynthe.*

AMUNIAS, personnage des *Nuées*. Débiteur de Strépsiade, XIII, 110 et suiv.

AMYCLES, ville, IX, 114, n.

AMYNIAS, frère d'Eschyle, I, 318. Autre, fils de Pronapus, XIII, 187.

AMYNON, médecin, xv, 238.

AMYOT, corrigé, XII, 267, n.

ANACHRONISME, x, 283, n. xi, 239, n.

ANACRÉON le poète, xiv, 277.

ANAGYRONTE, bourgade de l'Attique, xiv, 379.

ANAGYRUS. Proverbe au sujet de ce mot, xiv, 379, n.

ANALYSE. Pourquoi employée dans cet ouvrage. Son utilité, i, 29 et suiv.

ANACALYPTERIES (fragmens des), ou *du Nouveau Marié*, xvi, 206 et n.

ANAPHYLSTION, bourgade de l'Attique, xv, 79.

ANAPESTES. Mesure de ces vers, xii, 91, n. Parler en vers anapestes, ibid. Dans quelles occasions on employait ces vers, xii, 243 et suiv.

ANAXAGORAS, maître d'Euripide, i, 178. Reconnaissance que lui en témoigne Euripide, v, 144.

ANCÊTRES (fragmens des), pièce d'Antiphane, xvi, 262.

ANCIENS. Difficulté de traduire les anciens écrivains, i, 23, 24, 25, n. V. *Injures*.

ANCIENS. Nous ont précédés dans l'art des expositions, i, 89, n. Leur mérite dans cette partie de l'art, 91, n. Ne se sont pas toujours astreints à l'unité d'action, 93, n.

ANOHOIS, xii, 93. De Phalère, 118. Manière de les accoinmoder, xiii, 221.

ANDRIENNE (fragmens de l'), pièce de Ménandre, xvi, 35.

ANDROGÉE. V. *Alladore*.

ANDROGYNE (fragmens de l'), ou des *Crétois*, pièce de Ménandre, xvi, 36.

ANDROMAQUE, tragédie d'Euripide. Analyse de cette pièce, vii, 289 et suiv. Différence des

sujets d'Euripide et de Racine, ibid. Défaut de vraisemblance dans la pièce d'Euripide, 319. Dénouement, 322. Morale de cette pièce, 323. Traduction de cette pièce, 324. Licu de la scène entre Phthié et Pharsale, 396. Durée de l'action, 397.

ANDROMAQUE, dans la tragédie d'Euripide, qui porte son nom. Réflexions sur la situation différente d'Andromaque dans la tragédie grecque et dans la tragédie française qui portent son nom, vii, 289. Hermione la menace de la mort, 296. Elle est sur le point d'être conduite à la mort avec son fils Molossus, 306. Elle implore la protection de Pelée qui arrive en ce moment, 307. Il la sauve et la ramène au palais, 314. Thétis lui ordonne d'aller chez les Molosses épouser Hélénus, 322. V. *Ménélas*.

ANDROMAQUE. Ses plaintes lorsqu'on lui arrache son fils Astyanax pour le condamner à la mort, ix, 109 et suiv.

ANDROMAQUE, dans la tragédie de Sénèque. Elle cache son fils Astyanax dans le tombeau de son père Hector, ix, 218. Elle est obligée de l'en retirer, et de le livrer à Ulysse, 229.

ANDROMÈDE. Abrégé de son histoire, viii, 324.

ANDROS, île, ii, 64.

ANE. Disputer de l'ombre d'un âne. Origine de ce proverbe, xiii, 148. V. *Mots*.

ANIMAUX. Plus heureux que l'homme, xvi, 144, 230.

ANNEAU. Les jeunes Grecs en portaient, xv, 261, 423. V. *Questeur*.

ANNEAU (fragmens de l'), comédie de Ménandre, XVI, 47.

ANGUILLES. Manière de les préparer, XII, 119. Les Athéniens en étaient très-friands, XIV, 376. V. *Copais*.

ANQUETIL (M.), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cité, XII, 47.

ANSQUER DE PONGOL, savant Jésuite. Sa traduction des épi grammes de Martial, XIII, 193, 241, n. XV, 293, n.

ANTÉGOR. V. *Venise*.

ANTHÉSTÉRIES, fêtes. V. *Bacchus*.

ANTHISTÈNE, médecin, XV, 238, 278.

ANTICLÉE. V. *Ulysse*.

ANTIMACHUS, historien et poète, XII, 143.

ANTIGONE et ISMÈNE, sœurs de Polynice et d'Étéocle, viennent pleurer leurs frères morts, I, 415, 454 et suiv. Antigone s'oppose au décret qui refuse la sépulture à Polynice, 415, 463 et suiv. V. *Créon*.

ANTIGONE, dans l'*OEdipe à Colone* de Sophocle. Elle arrive avec son père au bourg de Colone, IV, 41 et suiv. Elle parle aux Coloniates en faveur de son père, 57. Son trouble à la vue inespérée d'Ismène, qui vient la trouver à Colone, 61. Créon la fait enlever, 101. Elle engage son père à recevoir Polynice, 122, 123. Elle perd son père, 151 et suiv. Sa douleur, *ibid.*

ANTIGONE, dans la tragédie de Sophocle, qui porte son nom, entreprend d'inhumer Polynice malgré la défense du roi, V, 2, et suiv. 44 et suiv. Surprise et amenée au roi, elle

fait gloire devant lui de sa désobéissance, 12 et suiv. 62 et suiv. Condamnée à la mort, elle déplore pour la première fois le malheur de sa destinée, 2, et suiv. 93 et suiv. Elle se tue dans le tombeau où on l'avoit enfermée, 30, 115.

ANTIGONE, tragédie de Sophocle. Analyse de cette pièce, V, 1 et suiv. Beau combat de générosité entre deux sœurs, 14 et suiv. 73 et suiv. But de cette pièce, 33. Impression qu'elle fit sur les Athéniens, et ce qu'elle valut à son auteur, 38. Art merveilleux de Sophocle à nuancer dans cette tragédie le caractère de ses personnages suivant leurs différentes positions. Avantages qu'on peut tirer de cet art, 63, 64, n. Comparaison de cette pièce avec les deux *CEdipes*, 122 et suiv.

ANTIGONE, tragédie de Rotrou. Analyse de cette pièce, et comparaison avec les *Phéniciennes* d'Euripide, VI, 83 et suiv. Défaut que Rotrou a imité de Sénèque dans le caractère de Polynice, 86 et suiv. et dans celui de Créon, 89.

ANTIOPE. V. *Dircé*.

ANTIPLANE, poète comique. Cité, XVI, 7, 32. Fragmens de ses comédies, 26.

ANTISTROPHE. Quelles évolutions faisoit le chœur pour chanter l'antistrophe, I, 110, n. III, 110, n.

ANUBIS. Comment représenté, II, 412, n.

APATURIES, fêtes, XII, 52, n.

APÉCLAUKOMÈNE (fragmens de l'), comédie d'Alexis, XVI, 253.

APELLES. V. *Cicéron*.
 APHRODISIÉS (fragmens des),
 comédie de Ménandre, xvi, 42.

APHRODISIÉS, fête de Vénus,
 xvi, 42, n.

APIS. Terre d'Apis, ii, 381;
 389. V. *Argolide*.

APOLLODORE. Cité, xvi, 2.

APOLLON. Étymologie de ce
 nom, ii, 58, n. Dans le pa-
 lais de Phérés, 337. Hymnes
 chantés en son honneur, iii,
 270, n. Apollon Lycien, i, 424,
 Hebdomagète, 45, n. Pythien,
 vii, 50, n. Apollon va à Del-
 phes, viii, 391, n. Colonne éri-
 gée en son honneur, xiii, 129,
 n. Représenté avec un éper-
 vier, xiv, 135. Tout Athénien
 lui étoit consacré, 220, n. V.
Apis, *Loxias*, *Portes*.

APOLLON, dans les *Euméni-
 des* d'Eschyle, ii, 286, 306.
 Il ordonne aux Furies de sor-
 tir de son temple, 290, 311.
 Il justifie le dessein qu'il a in-
 spiré à Oreste de tuer sa mère,
 295, 332.

APOLLON, dans l'*Alceste* d'Eur-
 ripide. Pourquoi relégué chez
 Admète, vii, 18. Il sauve la
 vie à Admète, et à quelle con-
 dition, 182. V. *Abes*, *Admète*,
Aristée.

APOLLON, surnommé Jupi-
 ter Phanéen. Ce que signifie
 ce mot, ix, 52, n.

APOLLONIUS. (Argon. iv,
 663.) xv, 149, n.

ARADIE HEUREUSE, province
 d'Asie, ix, 254.

ARACHNÉ, mont, ii, 126.

ARARONÉS, fils d'Aristo-
 phane, xvi, 189.

ARAXE, fleuve, i, 373.

ARC. Cas qu'on faisait des
 tireurs d'arc, iii, 125.

ARCADIE. V. *Erymanthe*.

ARCHÉDÉMUS, général athé-
 sien, xv, 10, n. 79, 91.

ARCHELAÛS, roi de Macé-
 doine, protecteur d'Euripide,
 i, 180. Conduite de celui-ci à
 l'égard du premier, x, 152.

ARCHEPTOLÈME, xii, 265.

ARCHILOQUE, poète, xiii,
 459.

ARCHITECTURE. V. *Trigly-
 phes*.

ARCHONTES, souverains ma-
 gistrats d'Athènes, i, 145.

ARÉOPAGE. Ce nom vient du
 dieu Mars, et pourquoi, ii, 286.
 Etablissement du tribunal de
 ce nom, 335, 356; vii, 367, n.

ARÉOPACITES, personnages
 des *Euménides* d'Eschyle; ii,
 329.

ARÉTHUSE. Quatre fleuves
 de ce nom, viii, 135, n. V. *Eur-
 ripide*.

ARÉTILIS, xiv, 166.

ARGENT. Mauv. produits par
 l'argent. V. *Or*.

ARCIENS, ii, 35, 269. V.
Adraste, *Ethra*, *Armemens*.

ARGINUSE, ville, xv, 3, n.

ARGINUSES, îles, xi, 475,
 n. xv, 3, 61, n. 100, n. et suiv.

ARGOLIDE, ou terre apiène
 ou d'apis, suivant l'expression
 grecque de Sophocle, qui a été
 rendue par le mot *Argolide*; iv,
 129, lig. 13. Terre apiène étoit
 (dit M. Dupuy) l'ancien nom
 du Péloponèse; à cause d'Apis,
 fils de l'horonée.

ARGOS. Anciennes limites
 du royaume d'Argos, ii, 389,
 Ville du Péloponèse, iii, 157.
 Argos, désigne ordinairement
 l'Argolide, v, 363, n. V. *Apis*,
Athènes, *Inachus*, 157; *My-
 cènes*, *Tirynthe*.

ARGUS, I, 366, 371; II, 391.
 Comment désigné, xv, 219, n.
 ARIADNE. Abrégé de son histoire, VII, 35, n.
 ARICIE, VII, 8, n.
 ARIMASPES, peuple, I, 377.
 ARION. Compté parmi les pères de la tragédie, I, 283.
 ARIOSTE. Sa fiction sur la lune, qui ramasse, selon lui, ce qui se perd sur la terre, XIV, 55, 56, n.
 ARIPHRADE. Jouet des railleries d'Aristophane, XIII, 423; xv, 222.
 ARISTÉE, IX, 269, n.
 ARISTOCRATE, orateur, XIV, 22, 162.
 ARISTOPHANIS *Comædiæ*, *ædent.* Brunck. XII, I, n. V. *Brunck.*
 ARISTOPHANE, poète comique. Comment il se fait déclarer citoyen d'Athènes, XI, 348 et suiv. En quel temps il vivait, 349. Jugement du P. Rapin sur Aristophane, 350 et suiv. Son éloge par madame Dacier, 357 et suiv. Sa critique par Plutarque, 358 et suiv. Comment désigné par l'antiquité, 414. Son éloge, 415. But du nouvel éditeur dans la traduction d'Aristophane, 416, 417. Objet particulier des comédies d'Aristophane, 417. Manière dont ce poète présente les caractères de ses personnages, 428, 429. Comparé à Démosthènes, 438 et suiv. Il étoit versé dans les affaires publiques, 444. Genre de beautés qui lui sont propres, 446. Il a joué lui-même dans ses pièces, 450, et XII, 221, 222. Ordre de ses pièces, suivant leur date et suivant l'arrange-

ment des éditions, XI, 453, 454. Il a besoin de commentaire, comme Molière et Boileau en ont déjà besoin, 457. Soupçonné d'avoir du bien dans Egine, XII, 32. Se propose de jouer Cléon, 64. Différence de son caractère et de celui d'Euripide, cause de l'antipathie du premier pour le second, 70, n. XIII, 86, n. 119, 126, n. Harmonie imitative de son style, XII, 84, n. 137, n. XIII, 226, n. Cas qu'il fait de lui-même, XII, 92 et suiv. Comparé à J.-B. Rousseau, 156 et suiv. 323 et suiv. A quoi on doit attribuer la licence de son style, XII, 157 et suiv. Justifié à ce sujet par l'exemple d'Hérodote et de Molière, 158, n. xv, 239, n. Motif de son déchaînement contre les philosophes, XII, 337 et suiv. Lavé de l'inculpation d'athéisme, 412. Ce qu'il dit de lui-même dans *les Nuées*, et grande idée qu'il avait de cette pièce, XIII, 48 et suiv. Justifié contre M. Burette, 49, n. Il sollicite la couronne en faveur des *Nuées*, 98. Il rappelle les pièces qu'il a jouées sous d'autres noms que le sien, et les avantages qu'il a remportés, 265 et suiv. Mauvais goût dont il a purgé le théâtre comique, XIII, 411, 412. Son éloge par lui-même, 413. Il est avide des soins et attentions du public, *ib.* Il ne veut pas plus de paix avec Euripide qu'avec les Perses, XIV, 291. Il accuse Euripide d'athéisme. Ce qu'on doit en conclure par rapport à la même accusation contre Socrate, 297

et n. Ne peut être accusé d'impie-
 tété, 314. Il étoit ami de Ni-
 cias, 406, n. Son art merveil-
 leux pour faire passer les spec-
 tateurs par les situations les
 plus opposées, 421, n. Son
 zèle pour la paix, ses condes-
 cendances pour le goût du peup-
 le, 479. Ses pièces sont dans
 le goût des apologues, 482. Le
 style de ses chœurs, xv, 20, n.
 Il censure avec force les sta-
 tuts du peuple, 100 et suiv.
 Son jugement sur Eschyle, So-
 phocle et Euripide, confirmé
 par la postérité, 153 et suiv.
 Sa hardiesse à attaquer les
 premiers de la république et
 le peuple, 193. Son dialogue
 vif et pressé, 277 et suiv. Son
 attention à rechercher les suf-
 frages des gens sensés et des
 moins réfléchis, 308, 312, 313.
 Catalogue des pièces perdues
 de ce poète, 458. V. *Ailes*,
Alceste, *Athéniennes*, *Béotiens*,
Frischlinus, *Ghérardy*, *Plat-*
on, *Poètes comiques*, *Théâ-*
tre des Grecs, *Valry*.

ARISTOPHANE. Critique de
 son théâtre en général, I, 296,
 297. Dictait ses ouvrages dans
 un état d'ivresse, 298. Impro-
 visait, *ibid*.

ARISTOPHANE le grammai-
 rien, xvi, 7, n.

ARISTOTE. Son sentiment
 sur la manière de traduire Ho-
 mère, I, 25, n. Méthode qu'il
 a suivie pour composer sa poé-
 tique, sa rhétorique et sa lo-
 gique, 42. Cité (poétic.), 49,
 52, n. 97, 102, n. 117, n. 125,
 208, 267; II, 212; III, 160, n.
 276, n. 386; XI, 337, 338, 339,
 n. (rhétoric.), I, 223 et suiv.
 228 et suiv. 417. Son génie,

I, 221 et suiv., 249 et suiv.
 (éthic.) II, 239, n. (moral.)
 III, 90, n. Son sentiment sur
 un endroit de l'*Electre* de So-
 phocle, 160; 161, n. Sur un
 incident de la tragédie d'*OE-*
dipe de Sophocle, 276, n. 386,
 387. Sur le dénouement de la
 même pièce, 336, n. Sa défini-
 tion de l'action tragique, v,
 307. Comment il limite la durée
 de cette action, VII, 398. Son
 sentiment sur la reconnais-
 sance d'Oreste et d'Iphigénie,
 dans l'*Iphigénie en Tauroide*
 d'Euripide, VIII, 356, 357, n.
 Son éloge, XI, 421. Ce qu'il
 pensait de la tragédie, de son
 temps, et de la comédie, *ibid*.
 et suiv. V. *Arts*, *Théâtre des*
Grecs, *Tragédie*.

ARISTYLLUS. Jouet des plai-
 santeries d'Aristophane, xv,
 262.

ARMÉNIENS des différentes
 parties de la Grèce pour la
 guerre de Troie, VIII, 138, n.

ANNAUD (l'abbé). Attribue
 l'origine de la tragédie au sou-
 venir des cruautés de Minos, I,
 281, et n.

ARRÉPHONE (fragmens de l'),
 ou la *Joueuse de flûte*, comé-
 die de Ménandre, XVI, 38, n.

ARRÉROPHIE (l'), nom d'une
 fête de Minerve; XVI, 38, n.

ARROCHE sauvage. Sa pro-
 priété, XII, 253, n.

ART. Définition de ce mot,
 I, 248. En quoi consiste la
 connaissance d'un art, 449.
 Art de fixer le spectateur au
 théâtre, 251.

ARTABAZE, personnage des
Visionnaires, IV, 401.

ARTÉMISE. Beau traît de cette
 princesse, XIV, 426.

ARTEMISIUM. Bataille d'Artemisium, XIII, 274.

ARTS. Leur origine et leur perfection, I, 41, 42. Espèce de fraternité entre les arts, découverte par Aristote, 223 et suivantes.

ARTS (pensée sur les), XVI, III.

ASIA, ville de Lydie, XIV, 274, n.

ASIADÉ. V. *Cithare*.

ASIE, I, 360; II, 31. V. *Principes philosophiques*.

ASINUS. V. *Mots*.

ASOPUS, ou Asope, fleuve, II, 62.

ASSASSINS. V. *Extrémities*.

ASSEMBLÉE du peuple à Athènes. On y donnait ses suffrages en levant la main, XV, 231. Formalités qu'on y observait, *ibid.* et suiv. V. *Peuple*.

ASTRES. Consultés par les Athéniens pour leurs voyages sur terre, III, 323, n.

ASTYANAX. Son épitaphe, IX, 189. Sujet de tragédie, 250.

ATALANTE, IV, 130, n.

ATÉ, déesse malfaisante, II, 68; VIII, 311, n.

ATELLA, ville d'Italie, XI, 347, n.

ATÈS, c'est-à-dire calamités, X, 469, n.

ATHALIE, de Racine, comparée à l'*Ion* d'Euripide, X, 321.

ATHAMAS. Déroit de la Fille d'Athamas, II, 31. Tragédie de ce nom, pièce perdue de Sophocle, XIII, 25, n.

ATHÉNÉE. Cité, I, 150, n. 173, 174, n. 176, n. et ailleurs.

ATHÈNES. Son gouvernement en divers temps, I, 142 et suiv. Elle fait la guerre à Xerxès et

en sort victorieuse, 148, 149. Elle est assujétie par les Lacédémoniens, 154. Elle reprend le dessus, puis est soumise à la Macédoine, *ib.* Traité d'union entre cette ville et Argos, II, 339. Le séjour des dieux, 345. Nombre de ses habitans, XV, 306. Dispute la prééminence à Lacédémone, 345, n. V. *Adraste, Ambassadeurs, Archontes, Attique, Bœuf, Cécrops, Cranaüs, Dipyle, Neptune, Pallas, Peuple, Philosophes, Thésée, Voie d'airain*.

ATHÉNIENNES. Portrait qu'en fait Aristophane, XIV, 253, 294 et suiv. Leurs intrigues en fait de galanterie, 297, 298. Parure de leur tête, 303. Soins de leur gorge, 311. Temples où elles préféreraient se rendre, 373. V. *Enfans, Sermons*.

ATHÉNIENS. Leur génie, I, 154 et suiv. Douceur de leur caractère, II, 290, n. 339, n. La haute opinion qu'ils se faisaient de la royauté, 295, n. Appelés enfans de Vulcain, 304. Loi cruelle portée contre eux. V. *Ariadne*. Ils ne voyaient rien de plus grand que leurs guerriers de Marathon, XII, 16, n. Ils voulaient être loués, 69. Ils faisaient peu de cas des étrangers, 81. Soins qu'ils avaient de leurs pieds, 90. Leur légèreté, leur frivolité, leur goût pour la flatterie, 93, 94. Surnommés *Iousthe-Phanous*, 93. Ils avaient peu d'égards pour les vieillards, 98. Leur corruption, 158 et suiv. Leur avarice, XIII, 54, n. XV, 436. Leur goût pour le vin, XIII, 187. Leurs occupations, 272 et suiv. Leur

vie privée en temps de paix, 444, 445, 446, 447. Leur goût pour les procès et la chicane, XIV, 73, n. 92. Distinction particulière à tout Athénien, 218, n. Leur méfiance à l'égard de leurs femmes, 296, 297. Usage qu'ils faisaient de leur trésor public, 389. En temps de guerre, ils paraissaient revêtus de leurs armes, 418. Vice de leur administration relative à l'admission des esclaves, des étrangers et des gens notés, aux délibérations de l'Etat, XV, 100 et suiv. Ils ne portaient pas de barbe, 217, n. Leur costume à la promenade et à l'assemblée générale, 231. Leur ancienne frugalité, 234. Tableau rapproché de leurs vices, 254. Disposition des Athéniens pour se présenter aux repas, 265. Leur jeu, 266. Leur timidité et leur paresse les font recourir aux troupes étrangères, pour se dispenser du service, 366, n. V. *Égée, Antigone, Astres, Cérés, Erechtiée, Obole, Serpens, Sigée, Thésée.*

ATHLÈTES. V. *Gymnastique.*

ATHLÉTIQUE. Fonctions du maître dans cet art, XIII, 85, n.

ATHMONE, XIII, 322, n.

ATHOS, montagne, II, 125, n. Distance d'Athos à Lesbos, ibid. V. *Péparèthe.*

ATLAS, I, 327, n. 357, 360. V. *Hespérides.*

ATOSSA. Epouse de Xerxès. Elle raconte le songe qu'elle a fait, et les présages qui l'ont effrayée, II, 7, 8, 34 et suiv. Elle apprend que les Perses ont perdu la bataille, 9 et suiv. 39 et suiv. V. *Darius.*

ATRÉE, père d'Agamemnon.

Ses cruautés, II, 178; III, 133.

V. *Agamemnon, Brebis dorée, Thyeste.*

ATRIDES, II, 117, 121, 126, 239, 242, 244.

ATTAGAS. Attagen, XII, 117, n.

ATTIQUE, VII, 15, n. Pays processif, XIII, 198, n. Division du peuple attique, 286, n.

AUDERT (M. l'abbé), Manière agréable dont il peint le caractère du peuple, et l'ardeur des poètes à lui plaire, XIV, 479.

AUDIGNAC (M. l'abbé d'), II, 185. Ses remarques sur *Ajax furieux*, de Sophocle, III, 38 et suiv.

AUDACE, XVI, 135, 282.

AUDITEURS. V. *Démosthènes.*

AULIDE, ville et port de Béotie, VIII, 122.

AULU-GELLE. Cité, XVI, 6, n. 37, n. 99, n.

AURÈLE (l'empereur Marc-) (Art, VI, l. II, de ses *Réflexions*), I, 75, n.

AURORÉ. Son histoire, VII, 44.

AUSONE, poète. Cité, IV, 125, n. IX, 190.

AUTELS. Inauguration des autels, XV, 452.

AUTEURS classiques grecs. Précautions à prendre pour les réimprimer, XIII, 29.

AUTOLYCUS, aïeul d'Ulysse, III, 88, n.

AUTONOË, et non Antinoë, IX, 269.

AUTOPEITHON (fragmens de l'); ou de *l'Homme qui porte lui-même son deuil*, comédie de Ménandre, XVI, 42.

AVARICE, XVI, 49, 50, 51.

AVENIR. V. *Feu.*

AXIUS, fleuve, II, 48, 283.



B.

- BABIL**, XVI, 40.
- BABYLONE**, II, 30. Ses murs de brique, XIV, 137.
- BACCHANALE**, pierre gravée, XI, 215, 216.
- BACCHANALES**, fêtes de Bacchus, XII, 57, n. Proscrites à Rome, 159.
- BACCHANTES** (les), tragédie d'Euripide. Analyse de cette pièce, IX, 252 et suiv. Cette tragédie paraît approcher de l'esprit de celles qu'on nomme satiriques, 252. Traduction de cette pièce, 291 et suiv.
- BACCHANTES**. Merveilles qu'elles opèrent, IX, 269 et suiv.
- BACCHIS**, courtisane, dont Ménandre fut vivement épris, XVI, 10, n.
- BACCHUS**, dans les *Bacchantes* d'Euripide. Quelle vengeance tire le dieu des sœurs de sa mère Semélé, IX, 254, 255. Il se joue des menaces que lui fait Penthée, 266. Il renverse une partie du palais de ce prince impie, 267. Il lui ôte la raison, 275 et suiv.
- BACCHUS**, dans la comédie des *Grenouilles*, XV, 41. Il forme le projet d'aller tirer Euripide des Enfers, 4, 48 et suiv. Il change d'habit avec son valet pour quelques momens seulement, 12, 84 et suiv. Son valet propose de discerner, à force de coups, lequel des deux est Dieu, 14, 15, 96 et suiv. On conduit Bacchus à Pluton, 16, 99. Il est juge entre Eschyle et Euripide, 20, 110. Il promet de décider en faveur de celui qui donnera les meilleurs conseils à la république, 32, 154. Il donne la préférence à Eschyle, 34, 158.
- BACCHUS**. Pourquoi, selon M. Dacier, le chœur, dans la tragédie d'*OEdipe*, l'appelle avec ses flambeaux, III, 282, n.
- BACCHUS**, mélanægide, XII, 51, 52, n.
- BACCHUS**, III, 282, n. Invocation à Bacchus, V, 110, 111; XI, 219, n. Différentes dénominations des fêtes de ce Dieu, 449, 450. Temple de Bacchus, XIV, 373. V. *Ariadne*, *Diane*, *Dithyrambe*, *Icarie*, *Lénéennes*, *Nysa*, *Phrygiens*, *Semélé*, *Thèbes*.
- BACIS**, devin de Béotie, XII, 213, 282; XIII, 439; XIV, 172.
- BACTRIANE**, province de Perse, IX, 254.
- BAINS chauds**. Désignés sous le nom d'Hercule, XIII, 92, n. V. *Bains de mer*, *Euripide*, *Fumerie*, *Himéra*.
- BANDELETTE** (fragmens de la), comédie de Ménandre, XVI, 76.
- BANDELETTES** et Rameaux, symbole des supplians chez les anciens, II, 388; III, 269, n.
- BANIER** (M. l'abbé). Cité, IV, 174, n.
- BARATHRON**, précipice, XV, 90, 391.
- BARBARES**. Les Grecs nommaient ainsi les peuples étrangers, V, 215, n.
- BARBE**. Qu'est-ce qui en portait à Athènes, XV, 217.

BARBIERS. Leur boutique pleine de jaseurs, xv, 381.

BARCA. V. *Ammon*.

BARNÈS. Cité, vii, 212; xi, 141, 153 et ailleurs.

BARREAU d'Athènes. Formes usitées en ce barreau, xiii, 255 et suiv.

BARTHÉLEMY (l'abbé). Son opinion sur le style d'Eschyle, i, 291. Cité, iii, 146, n. *Voy. du J. Anach.*

BASILION, portique d'Athènes, xv, 267.

BATARDS. Exclus de la succession paternelle, suivant la loi de Solon, xiv, 230, 231. Ils n'étaient point inscrits sur les registres des naissances, 232, n.

BATON. Coutume d'en porter, iii, 323, n. xv, 232, 252. Les mendiants en portaient, xii, 76.

BATTEUX (l'abbé). Son opinion sur l'objet de la tragédie grecque, combattue, i, 222.

BATTUS, fondateur de Cyrène, xv, 428, n.

BDELYCLEON, personnage de la comédie des *Guépes*. Il veut empêcher son père de sortir du logis, xiii, 148 et suiv. 192 et suiv. Son procès avec son père, 155 et suiv. 222 et suiv.

BEAU indépendant, beau relatif. V. *Beauté*.

BEAU CADET (M. le), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cité, xi, 416. Extrait de sa dissertation sur la comédie moyenne, 430 et suiv. Cité, xv, 213, n. 217, n. N'a pas compris le véritable but des *Grenouilles*, 258 et suiv. Critiqué, 162, n. Son senti-

ment sur le but des *Harangueuses*, 311. Son jugement sur le *Plutus*, 456, 457.

BEAUTÉ des pensées. Elle est de tous les temps et de tous les lieux, i, 11. Ce que c'est que beauté, 12 et suiv. La beauté absolue des ouvrages d'esprit est toujours mêlée avec une beauté relative. En quoi consistent ces deux beautés, xi, 381 et suiv.

BEAUTÉ, xvi, 145, 175, 177, 217.

BÉBIE, lac de Thessalie, vii, 228, n.

BÉJOT (M.), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Hommage rendu aux qualités qui le rendaient cher aux gens de lettres, xi, 416.

BELETTES. Leurs fumées, xi, 61.

BÉLUS de la Ballu (M.). Sa traduction d'*Hécube*, v, 131, n. Cité, 220, 253.

BÉLUS, fils de Libye, ii, 392.

BÉOTIE, province de la Grèce, iii, 198, n.

BÉOTIENNE (fragmens de la), comédie de Ménandre, xvi, 43.

BÉOTIENS. Leur commerce, leur musique, xii, 115 et suiv. Trait que leur lance Aristophane sur leur opposition à la paix, xiii, 336. V. *Armemens*.

BERGER. Un berger venu de Corinthe apprend à OEdipe la mort de Polybe, iii, 332. Il apprend au même prince qu'il n'était pas fils de Polybe, 337 et suiv. Comment OEdipe fut trouvé sur le mont Cithéron, 318 et suiv.

BERGLER. Son édition d'Aristophane citée, xiii, 422, 423, n.

BIBASE, espèce de danse, xiv, 381, n.

BIENFAISANCE, xvi, 152.

BIENFAITS, xvi, 254.

BIENSÉANCE. Jusqu'où les femmes la portaient parmi les Grecs, viii, 189, n.

BIENVEILLANCE des gens de bien, xvi, 122.

BISTONIE, contrée de la Thrace, vii, 218, n.

BLATTE. Son odeur, xiii, 439.

BLÉD. Manière de le conserver à Athènes, xiii, 404. La manière de le préparer chez les anciens, soustrayaient les pauvres à tout genre d'exaction, xv, 399, n.

BLEPSIDÈME, personnage du *Plutus*, xv, 381.

BLÉPYRUS, personnage des *Harangueuses*, xv, 235. V. *Praxagora*.

BLESSURES. Manière de les panser, xii, 145.

BLETTE, plante, xii, 88, n.

BLITEI, xiii, 88, n.

BLITUM, xiii, 88, n.

BLOND (M. l'abbé le), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a concouru au succès de cette édition du théâtre des Grecs par sa complaisance à indiquer et à communiquer ce qui pouvait y contribuer, dans le riche dépôt qui lui est confié. Cité, xii, 158, n.

BOEUF GRAS. Comment désigné en Grèce, xiii, 427, n.

BOILEAU (Art. poétique, chant II), iii, 360. (*chant II*), i, 69, 87, 89, 95, 205; xi, 384; xii, 343 (*chant VIII*); xi, 344. Cité, i, 24, n. iii, 366, n. Critiqué, *ibid.* Plus rigoureux qu'Aristote sur l'unité de temps, vii, 398. Son

sentiment sur l'ouverture de la *Troade*, de Sénèque, ix, 207 et suiv. Il a eu besoin de commentaire dès son vivant, xi, 457.

BOINDIN (M.), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cité, i, 132, n.

BOIVIN (M.). Cité, iii, 264, 268, n. 315, n. 337, 344. Critiqué, 366, n. xiv, 154, n. 165, n. Cité, xi, 417, n. xiv, 1 et suiv. 89, n. et suiv. n. 103 et suiv. n. 113 et suiv. n. 120 et suiv. n. 132 et suiv. 139 et suiv. n. 148 et suiv. n. 162. et suiv. n. 173 et suiv. n. 189 et suiv. n. 203 et suiv. n.

BOLÉ (marais de), ii, 48.

BOMBYLE, espèce d'abeille, xiii, 190, n.

BONHEUR, xvi, 102, 123, 144, 236.

BONTÉ (pensée sur la), xvi, 131.

BORÉE, père de Cléopâtre, v, 100.

BOSPHORE. Origine de ce nom, i, 373. Bosphore de Thrace, v, 100.

BOUC. Premier sacrifice du bouc, i, 46, n.

BOUCHE. Les Grecs portaient les petites pièces de monnaie dans leur bouche, xiii, 246, n.

BOUCLIER d'Achille, xi, 74. Des Thraces. V. *Pelta*.

BOUCLIER (fragments du), pièce de Ménandre, xvi, 40.

BOUFFONS, **BALADINS**. V. *Mimes*.

BOULES, avec lesquelles on tirait au sort, iii, 155, n.

BOURGOIS GENTILHOMME. V. *Molière*.

BRASIDAS, xiii, 220. Raisons qui le portaient à conti-

nuer la guerre. Sa mort, XIII, 317 et suiv.

BRAURONE, ville d'Attique, VIII, 404, n. XIII, 421.

BRAURONIES, fêtes, XIII, 421; XIV, 425, n.

BREIS DORÉE. Semence de la discorde d'Atrée et de Thyeste, XI, 17. Breis noire, à quoi elle servait, xv, 113.

BRET (M. le), éditeur de Molière, XI, 457; XIII, 133, n.

BROMIUS ou Bacchus, II, 304.

BROTIER (M. l'abbé), ancien bibliothécaire de Louis-le-Grand, et depuis de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Les lettres viennent de perdre ce modeste et savant littérateur, jésuite, qui a cultivé tous les genres, et qui partout est un modèle de goût, soit qu'il commente les auteurs anciens ou modernes, latins ou français; soit que, traitant les mêmes sujets qu'eux, il devienne leur rival. (*Historia hortorum. Sect. I.*), IV, 162, n. (Plutarque, dans Solon. chap. XII), XII, 166, n. 247, n. (dans Numa), XIII, 56, n. (dans le traité : comment il faut réfréner la colère, chap. XII), 228, n. (dans *Pétriècles*, chap. LIX), XIII, 343, n. (dans l'*Alcibiade*, chap. XXXII), xv, 9, n. et suiv. (*Plinii Hist. natur.*, xv, 19), XII, 273, n. (XIX, 44), XIII, 218, n. (*ibid.* 7), XIV, 161, n. (XXI, 54, 69; XXII, 15), xv, 66, n. (VIII, 74), 120, n. (*politica Taciti*, XIII), XII, 322, n. (XVI et XXXIX), xv, 164, n. et 166, n. (*de tributis ac vectigalibus populi ro-*

mani), XIII, 234, n. (*Agri-colæa vita*), xv, 166, n.

BROTIER, neveu du précédent. Observations sur la musique, xv, 145, n. et ailleurs.

BRUMOY (le Père), jésuite, auteur du *Théâtre des Grecs*, dont on ne fait qu'étendre le plan dans cette nouvelle édition. C'est à lui seul qu'on doit la connaissance des auteurs dramatiques de l'ancienne Grèce. Certains écrivains ont cru qu'il était de leur devoir de critiquer avec peu de ménagement quelques fautes qui lui sont échappées, relativement à la fidélité de sa traduction, dans un très-petit nombre d'endroits. Tel est le sort de tout bon ouvrage : les gens médiocres attachent une certaine célébrité à se vanter d'en avoir calculé les fautes. Au reste, ils ont tous été l'écho d'un de ses confrères, qui donna l'édition de 1759. Celui-ci ne paraît, en effet, uniquement occupé que de pouvoir relever quelques solécismes ou inexactitudes. Mais aucun de ces censeurs n'a aussi bien réussi que le P. Brumoy, à se faire lire avec intérêt, et à nous rendre l'esprit et la manière des poètes qu'il s'agissait de nous faire goûter.

Ordre qu'il a suivi dans son édition du *Théâtre des Grecs*, I, VI et suiv. Ne s'est pas strictement astreint à cet ordre, ib. Ses extraits des pièces grecques : leur utilité, VII, et t. V, 124, 125. Son poème des *Passions*, I, 75, n. Il saisit le vrai sens d'Aristote sur l'objet de la tragédie grecque, 222. Conseil utile qu'il donne pour la

lecture du *Prométhée*, 391. Critiqué mal à propos, III, 176, n. Eloge de son ouvrage. Traduction anglaise, 297, n. Motif de la préférence qu'on lui donne pour la traduction d'un endroit de Sophocle, 352, n. Manière de distinguer les morceaux traduits par le P. Brumoy, et conservés, avec de légers changemens, dans les pièces de Sophocle et d'Aristophane, IV, 50, n. Critiqué, 59, n. 182, n. 198, n. IV, 343, n. XII, 52, n. XIII, 68, n. 223, n. XIV, 162. Extension de son plan, XI, 414. Utilité de son travail sur Aristophane, 414, 415. Il est le seul d'après lequel on puisse apprécier Aristophane, 442. Excellence de son goût et de sa critique, XIV, 58, n. et ailleurs. V. *Boivin*, *Néréides*, *Pompi-gnan*, *Rochefort*.

BRUMOY (Le P.). M. R.-R. supplée en partie à ce qui manque dans son Discours sur l'origine de la Tragédie, I, 41, n. Critiqué par M. R.-R., 94, n. 97, n. 98, n. 111, n. 115, n. 119, n. 185, n. 195, n. 213, n. 215, n. II, 213, n. 214, n. 294, n. et t. III, 60, n. V, 82, n. VII, 145, n. 148, n. 275, n. 283, n.

BRUNCK (M.) (*gnomici poetae græci*), IV, 125, n. Eloge de son travail sur Aristophane, XI, 415; XII, 1, n. Le peu de cas qu'il fait du jugement de Voltaire sur Aristophane, XII, 340 et suiv. Il compare ces deux poètes ensemble, 341, 342. Conseil utile qu'il donne aux éditeurs de Kell, 341. Autre conseil qu'il donne aux nouveaux éditeurs des auteurs classiques grecs, XIII, 30, n. Précieuse

interprétation de ce savant éditeur, 126, n. Critiqué, 206, n. Il rétablit un meilleur ordre dans plusieurs vers des *Guêpes*, 224. Utilité de son édition d'Aristophane pour les lexicographes, 284, n. Observation de ce savant sur les leçons primitives d'Homère, XIV, 140, n. Leçon préférée à la sienne, 467, n. Précieuse correction proposée par ce savant, XV, 233. Il relève une erreur grossière commise par les plus savans géographes, 238, n. Savante critique de cet éditeur, 248, n. 292, n. 417, n. Cité, V, 417, n. 436; VI, 216, 359, 368, 411; VII, 74, n. IX, 329, 350, 368, n. XII, 77 et suiv. n. 91 et suiv. n. 94 et suiv. n. XII, 278 et suiv. n. 294 et suiv. n. 334, 335, n. XIII, 82 et suiv. n. 104 et suiv. n. 186 et suiv. n. 213 et suiv. n. 231 et suiv. n. 281 et suiv. n. 288 et suiv. n. XIII, 357 et suiv. n. 385 et suiv. n. 419 et suiv. n. 449 et suiv. n. XIV, 36 et suiv. n. 58 et suiv. n. 104 et suiv. n. 128, n. 132 et suiv. n. 194 et suiv. n. 226, n. 286 et suiv. n. 297 et suiv. n. 310, n. 34, n. 356 et suiv. n. 434 et suiv. n. XV, 61 et suiv. n. 219 et suiv. n. 292 et suiv. n. 417, n. XVI, 21, 23.

BRUTUS prononce un vers d'Euripide, VI, 375.

BUFFON (M. de). Cité, XIV, 97, n. 110, n. 205, n. 435, n. Il a fait usage d'une mauvaise édition de Pline, 117, 166, n.

BUMINA. V. *Oeta*.

BUPHONIENNES, fêtes, XIII, 87.

BURETTE (M.), de l'Acadé-

mie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cité, XI, 53, n. 204; XIII, 306, n. XIY, 274, n. Réfuté, XIII, 49, n. Explique un passage d'Aristophane, XIV, 116, n.

BYBLIS (mont de), I, 377.

C.

CABALISTES (génie des), VIII, 338, n.

CACHETS. Remarque sur les cachets des anciens, VIII, 34, n. Manière d'en conserver les empreintes intactes, XIII, 226, n.

CADAVRES. Premier devoir qu'on rendait aux morts, VII, 71, n. La coutume d'insulter aux cadavres de ses ennemis, n'était pas généralement approuvée chez les Grecs, XI, 21.

CADMUS, fondateur de Thèbes, III, 269; V, 112. V. *Autonoé*, *Ino*, *Labdacus*, *Sémélé*, *Sphinx*, *Thèbes*.

CADMÉENS, I, 421.

CADRANS solaires, XV, 263, n.

CÆCILIUS. Accuse Ménandre de plagiat, XVI, 7. Sa gravité vantée par Horace, II, 12. L'un des traducteurs de Ménandre, 12, 99, n.

CAGNA, mot italien; sa valeur, XIII, 298, n.

CAILLES. Combat de ces oiseaux, XIV, 201, n.

CALCHAS, fameux devin, II, 121; III, 103, 106.

CALCULUS. V. *Lusus calculorum*.

CALENDES grecques, proverbe, XII, 404, n.

CALENDRIER. Désordre dans le calendrier des Athéniens; XII, 380, n. XIII, 54.

BYZANCE, ville, XI, 473, n. Mœurs de Byzance, XVI, 38.

BYZANTINS. Remarque sur leur monnaie, XII, 366. Leur penchant à l'ivrognerie, XVI, 38, 39, n.

CALLIAS. Plaisanterie sur ses profusions, XIV, 115. Comment représenté, XV, 79, 279. V. *Hippias*.

CALLICHORE (puits de). Ce que c'était que cet endroit, VIII, 11.

CALLIMACHUS, chef de chœur, ruiné, XV, 279.

CALLIMÉDON, fameux orateur, cité pour sa gourmandise, XVI, 82 et n.

CALLIONYME, XVI, 34.

CALLIPIDE, poète improvisateur, I, 303.

CALLISTRÈNE. Reprochait à Eschyle d'avoir produit ses tragédies dans un état d'ivresse, I, 292.

CALLISTRASTE, acteur d'Aristophane, XI, 451, 452.

CALOMNIATEUR. XVI, 68.

CALOMNIE, XVI, 43, 125, 133.

CALONICE, personnage de la *Lysistrata*, XIV, 373 et suiv.

CAMBRAI (M. l'archevêque de). V. *Fénélon*.

CANDAULE, mets des anciens, XVI, 110.

CAMPAGNES (habitans des). V. *Villes*.

CANADA. Coutume étonnante de quelques peuples du Canada, VII, 281 et suiv. VIII, 302, n.

CANDIE. V. *Crète*.

CANDYLÈS, sorte de pâtisserie, XVI, 117.

CANÉPHORE (fragmens de la), comédie de Ménandre, xvi, 74.

CANNONUS. Fameux décret de ce législateur, xv, 303.

CANOPE, ville, i, 579; ii, 592.

CANTER. Sa critique sur Eschyle, ii, 401, n.

CANTHARE, héros grec, xiii, 368, n. V. *Pyrée*.

CANTHARE, nom d'une sorte de navire, xvi, 89.

CAPANÉE, devant Thèbes, i, 436; iv, 129; v, 50, n.

CAPITALES. Lettres capitales, seules en usage autrefois, xv, 233, n.

CAPŒ COLONNI. V. *Sunium*.

CAPPA, lettre initiale du nom d'un portique d'Athènes, xv, 267.

CARACTÈRES. Comparaison des caractères que produisait le théâtre grec, avec ceux que produit le théâtre français, i, 208 et suiv. Caractère particulier des tragiques grecs, 206.

CARACTÈRES des pièces de théâtre. Ceux de la tragédie sont plus variés que ceux de la comédie, xi, 404 et suiv.

CARACTÈRES. Il ne faut pas les confondre avec les mœurs, i, 117, n.

CARCINUS, poète tragique, xiii, 111. Ses trois fils, 308, et suiv. xiii, 414 et suiv.

CARIE, province d'Asie, xii, 179.

CARIENS, premières troupes mercenaires, xi, 316, n.

CARINE, (fragmens de la), comédie de Ménandre, xvi, 74.

CARION, personnage du *Plutus*, xv, 351.

CARMELI (M.). Cité, v, 428, n. vii, 349, n. viii, 331, 361,

n. ix, 153, n. et ailleurs. Son opinion sur le *Rhésus* d'Euripide, ix, 3, n.

CARNÉADE, vii, 214, 215. V. *Jeux pythiques*.

CARNUS, favori d'Apollon, vii, 215.

CARPENTUM, xii, 44, n.

CARTHAGE, xiv, 7, n.

CARTHAGINOIS (fragmens du), pièce de Ménandre, xvi, 75.

CARYSTON. Evite sa condamnation, xiii, 150, n.

CARYSTOS ou Carysto, ville d'Eubée, viii, 404, n. xiv, 462.

CASHA. V. *Parneth*.

CASQUES. Les Grecs les garnissaient dans le fond, xii, 78.

CASSANDRE, fille de Priam, et captive d'Agamemnon. Son mérite relevé par ce prince, ii, 92, 93, 151. Elle prédit l'assassinat d'Agamemnon, 96, 98, 99, 157 et suiv. Elle est mise à mort, 101, 174. V. *Clytemnestre*.

CASSANDRE, dans les *Troyennes* d'Euripide. Elle est destinée à être épouse d'Agamemnon, ix, 102. Ses prédictions à ce sujet, 103, 104.

CASTOR ET POLLUX, viii, 316, n. Dans l'*Electre* d'Euripide, ils annoncent à Oreste et à sa sœur les suites des crimes qu'ils ont commis, xi, 34, 35.

CASTALIE (eaux de), v, 110.

CATONAGE, habillement des esclaves, xiv, 469, n. xv, 270.

CATILLE (Epithalam. Theod. 65), xiv, 311, n.

CAUCASE, lieu de la scène du *Prométhée lié*, i, 340, 360, 373.

CAUSES NATURELLES, divini-
sées par les anciens, VII, 16, n.

CAYSTRE, fleuve, XII, 44.
V. *Ionie*.

CAZZO. Valeur de ce mot ita-
lien, XIV, 419, n.

CÉCIDAS, poëte, XIII, 87.

CÉCROPS, VII, 8, n. Com-
ment représenté, XII, 390, n.
V. *Sermens*.

CÉFIE, plante, XII, 273, n.

CELOI qui se peint lui-même.

— Qui s'est rendu caution.
Fragmens de ces deux pièces
de Ménandre, XVI, 54, 58.

CENCHRÉE, port de Co-
rinthe, I, 371.

CÈNÉE, IV, 283, n. 365.

CÉOS (île), XVI, 181, n.

CÉPÈDE (M. le comte de La).
(Poétique de la musique), XII,
92, n.

CÉPHALE. V. *Aurore*.

CÉPHALE, fameux potier,
XV, 230.

CÉPHALIS, bourg de l'Atti-
que, XIV, 131.

CÉPHISE, fleuve de l'Attique,
IV, 89; XVI, 1.

CÉPHISIA, bourg, XVI, 1.

CÉPHISODÈME, orateur, XII,
96.

CÉRAMIQUE, lieux célèbres
à Athènes sous ce nom, XII,
203, n. XIV, 37, n. Course du
Céramique, XV, 54, n.

CÉRAMIQUES (combats). Ce
que c'étoit que cette espèce de
jeux, XV, 27.

CÉRÈS. Ses couronnes, IV,
89, n. Epoque des jeux établis
en son honneur, et des leçons
qu'elle donna aux hommes,
VII, 95, n. Ses mystères, XIII,
336, n. Temple élevé à cette
déesse, XIV, 440, n. V. *Fêtes
de Cérés. Tantale*.

CÉSAR. Vers des *Phénicien-
nes*, qu'il avait sans cesse à la
bouche, VI, 139, n.

CEYX. V. *Alcyone, Maca-
rie*.

CHÉREPHON, personnage des
Nuées, XIII, 131. Sa figure,
299, n.

CHÉRIS, joueur de flûte,
XIII, 429.

CHAGRIN, XVI, 77, 144, 155,
218, 237.

CHAÎNES. Ce qu'on doit en-
tendre par les chaînes dont on
dit que Xerxès chargea la mer,
II, 6.

CHALCÉDOINE, ville, XI, 474,
n. Province d'Asie, XII, 179, n.

CHALCIS, ville d'Eubée, II,
121, n. VIII, 122, n. 135, n.

CHALIBES. Leurs mœurs, I,
372.

CHAMEAUX. Leur légèreté,
II, 390.

CHAMPIGNON, au bout de la
mèche des lampes. V. *Pluie*.

CHAMPS-ÉLYSÉES. Belle de-
scription de cette promenade
de Paris, IV, 162; n. V. *Bro-
tier*.

CHANSONS DE TABLE, XIII,
287.

CHANTS MARYANDINIENS, II,
66, n. Mysiens et Phrygiens,
72, n. Ioniens, 381.

CHAOS. V. *Nuit*.

CHARDIN, célèbre voyageur.
V. *Hymne*.

CHARILÉ, athénien, I, 285.

CHARISIUS. Harangues attri-
buées à Ménandre sous ce nom,
XVI, 5.

CHARON. V. *Echelle*. Per-
sonnage des *Grenouilles*, XV,
60.

CHARYBDE, fameux écueil,
II, 98, n. V. *Typhon*.

CHASSE. V. *Sparte*.

CHAUD (M. l'abbé de La), del'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cité, XII, 158, n.

CHAUSSURE à la lacédémonienne, XIII, 277. Particulière aux vieillards athéniens, XV, 261, n.

CHEFS. *Les sept chefs au siège de Thèbes*, tragédie d'Eschyle, I, 405. Les sermens dont se lient les sept chefs sont cités comme un modèle de sublime, 407, n. Le cinquième acte n'est pas postiche, 415. Jugement général sur cette pièce, 416, 465 et suiv. XV, 25, n. V. *Dutheil et Rochefort*.

CHERSONÈSE. V. *Tauride*.

CHEVALIERS (les), comédie d'Aristophane. Analyse de cette pièce, XII, 165 et suiv. Epoque où elle fut jouée, 165, 190, n. 246, n. Réflexions sur cette pièce, 317 et suiv. But de cette pièce, 317, 318. La satire y tombe plus à-plomb sur le peuple que sur Cléon, 318, 319. Cette pièce est un modèle pour les pièces de caractère, 319, 320. Beautés et défauts qu'y trouve M. de Fontenelle, 320, 321. Double mérite de cette pièce, 322. Comparée au *Flatteur* du grand Rousseau, 323 et suiv. Elle fut la première avouée par Aristophane, et il y joua en personne, XIII, 266. V. *Agoracrite*, *Cléon*, *Démotènes*, *Nicias*, *Peuple*.

CHEVALIERS. Le rang de cet ordre à Athènes, XII, 10, n. 165 et suiv. Le cas qu'on en faisait, 221 et ailleurs.

CHEVAUX. Noms donnés aux chevaux, XII, 250, n. XIII, 5, n. Manière de les traiter quand ils sont couverts de sueur, ib. Chevaux vénitiens. V. *Vénitiens*.

CHEVECHE. Ses cris, XIV, 435.

CHEVEUX. On en répandait sur les tombeaux des morts parmi les Grecs, III, 127, 160, 183. On les coupait dans le deuil, V, 374 et ailleurs. On coupait l'extrémité des cheveux aux mourans, et pourquoi, VII, 188, n. Manière de les arranger, XII, 113, n. On les chargeait de cigales, XIII, 87.

CHEVEUX, XVI, 18, et n.

CHICANE. Ses lenteurs, cause des plus grands maux, XV, 292, n.

CHIENNES. Mettent bas avec de grands cris, XIII, 439.

CHIENS molosses. Célèbres à Athènes, XIV, 295. V. *Furies*, *Remords*

CHILIARQUE, XV, 207, n.

CHINOIS. Ils ont une espèce de tragédie, I, 42 et suiv.

CHIO, île, II, 64; XI, 471, n. XIII, 369; XIV, 165.

CHIRON. Sa mort, IV, 362, n.

CHOENIX, mesure attique, XII, 109, n. XIII, 56, n. Instrument de supplice, XV, 375.

CHOËPHORES. V. *Coéphores*.

CHOERILE, poète athénien, I, 285.

CHOES, fêtes, XII, 135.

CHOËURS. Leur origine, I, 46 et suiv. 272, 279. Comment composés, ib. Conjectures sur le fond et le genre des poésies chantées par les chœurs, 48. Leur utilité, 105, n. Employés

par les anciens dans leurs tragédies, et pourquoi, 104 et suiv. Par qui supprimés, 134, n. Ce que le théâtre moderne a gagné et perdu à leur retranchement, 198, 212 et suiv. Leur place au théâtre, VII, 53, n. 365, n. Qu'est-ce que demander ou donner un chœur, XII, 243. Il en paraissait souvent deux dans la même pièce, XV, 10. Le chœur subdivisé en dix autres, I, 279.

CHŒURS. Remarque critique sur les chœurs des tragédies de Sénèque, II, 105 et suiv. Nombre des acteurs qui composaient les chœurs dans les pièces grecques, 288. De quelle sorte de personnes est composé le chœur dans l'*Electre* de Sophocle, III, 169, n. Sentiment de M. Dacier sur le chœur de la tragédie d'*OEdipe*, réfuté, 268, n. 345, n. Le chœur de la tragédie de *Médée* justifié, VI, 455 et suiv.

CHŒLARGIENS, habitans d'un bourg de l'Attique, XII, 113, n.

CHOLLIDE, bourg de l'Attique, XII, 71, n.

CHORÈGES. Leurs fonctions, XII, 243, n.

CHRÈMÈS, personnage des *Harangueuses*, XV, 239.

CHRÉMYLÈ, personnage du *Plutus* d'Aristophane. Il va consulter l'oracle pour savoir s'il faut que son fils soit honnête homme ou fripon, XV, 317. Il trouve *Plutus* sous la figure d'un vieillard aveugle, ibid, et 354 et suiv. Il le guérit de son aveuglement, 333, 405 et suiv.

CHRYSA, île peu éloignée de Candie, IV, 174, n.

CHRYSEÏS, objet de la jalousie de Clytemnestre, II, 173.

CHRYSOTEMIS, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Elle désapprouve les plaintes d'Electre, III, 174 et suiv. Pourquoi elle croit Oreste de retour à Mycènes, 211. Elle apprend sa mort, 212. Elle refuse d'assassiner Egiste, 217. Son entretien à ce sujet avec sa sœur Electre, 218 et suiv. Electre rompt tout commerce avec elle, 222. V. *Iphianasse*.

CHYPRE, ville, II, 64.

CICÉRON (de Orat. lib. III), I, 207, n. (Pro Rosc. Americ. n. XL), II, 223. (De finibus bon. et mal. lib. v. §. III), IV, 160, n. (II, Tusculan). 300, 301; XII, 91, n. XIV, 347, n. (Epist. ad Attic. XII, 19), V, 45, n. (Pro Archia, poët.), XI, 349. Cité, XVI, 12. Sa traduction envers des plaintes d'Hercule dans le 2^e livre des *Tusculanes*, III; 451. (Offices, lix, III), VIII, 57, n.

CICHRÉE (rivages de), II, 50.

CICYNNE, XII, 363; XIII, 14.

CIGALES. V. *Chèvres*.

CIGUE. Son usage et ses effets, XV, 54.

CILICIE, province, II, 42, 404. V. *Typhon*.

CILICON. Une de ses paroles passée en proverbe, XIII, 334.

CIMBÉRIQUE droite, sorte d'habillement, XIV, 377, n.

CIMMÉRIENS, (isthme des), I, 373.

CIMOLI, une des Cyclades, XV, 102.

CINOÉDOLOGUES, épithète donnée aux scènes cyniques, I, 308.

CINÉSIAS, personnage des *Oiseaux*, XIV, 206. Personnage de la *Lisistrata*, 442. Le même tourné en ridicule, XV, 57, 155, 236.

CIRCÉ. Ses enchantemens, XV, 378.

CISSIA, ville, II, 29.

CISSIENS, nation des Perses, II, 243, n.

CISTHINE (champs gorgoniens de), I, 377.

CITADELLE d'Athènes, gardée par un serpent, XIV, 434.

CITHARE (joueurs de). V. *Prix*, *Cithare Asiade*, XIV, 274, n.

CITHÉRON, montagne de la Grèce, II, 125; III, 339, n. Comment Œdipe fut trouvé sur cette montagne, 339 et suiv.

CROCIFIXE. Ridiculisé, XIV, 165; XV, 155.

CLÉON. Sa voix, XII, 22. Ses flagorneries auprès du peuple, 208, 209. Personnage des *Chevaliers*, 222. Son portrait, ses rapines, ses exactions et ses artifices, 223 et suiv. Il dispute à un vendeur de boudins le droit de gouverner, 225 et suiv. Leur débat dans le sénat, 253 et suiv. Ils s'invectivent mutuellement, 256 et suiv. Ils se disputent la gloire de régaler le peuple à qui mieux mieux, 293 et suiv. Il est vaincu en impudence, 302. Raisons qui le portent à continuer la guerre. Sa mort, XIII, 318, 405. Son portrait, 413, 414. N. *Chevaliers*, *Obolé*.

CLÉONOME. Baloté par Aristophane sur sa grosseur, XII, 46. Proverbe à son sujet, *ibid.* n. Ridiculisé sur son avidité, 306. Sur sa poltronnerie, XIII,

54, 59, 60, 182, 183, 249, 407, 459 et suiv. XIV, 32, 116, 215.

CLÉOPATRE de P. Corneille, comparée à Clytemnestre, II, 101. Femme de Phinée; sa triste fin, V, 100.

CLÉOPHON. Trait contre cet Athénien, XV, 99, 161.

CLEPSYDRE, ou horloge d'eau. De quel usage elle était au barreau, XII, 96, n. XIII, 146, n. 253, n.

CLEPSYDRE, fontaine d'Athènes, XIV, 448.

CLIGÈNE, baigneur. Reproche qu'on lui fait, XV, 102.

CLISTHÈNE, débauché, XIV, 56, n. 162, 283. Personnage des *Fêtes de Cérés*, 305 et suiv. Sa perversité, XV, 46, 48, 79, 464.

CLOPIDIE, nom de pays, forgé par Aristophane, XII, 176, 209, n.

CLYTEMNESTRE, dans l'*Agamemnon* d'Eschyle. Comment elle apprend la prise de Troie, II, 85, 132 et suiv. Desire le retour d'Agamemnon, 136, 137. Elle va se disposer à recevoir son époux, 86, 136. Artifice du discours qu'elle lui tient à son arrivée, 90 et suiv. 147 et suiv. Elle l'assassine, et trempe ensuite ses mains dans le sang de Cassandre, 100, 101, 169 et suiv.

CLYTEMNESTRE, dans l'*Agamemnon* de Sénèque. Elle se détermine à tuer son époux. Ses remords, II, 106, 107. Elle assassine Agamemnon, 112. *V. Clytemnestre*.

CLYTEMNESTRE, dans les *Euménides* d'Eschyle. Son ombre, II, 308 et suiv. Elle harangue les Furies endormies, *ibid.*

CLYTEMNESTRE, dans les *Coéphores* d'Eschyle. Elle reçoit froidement la nouvelle de la mort d'Oreste, II, 217. Elle donne ordre qu'on aille chercher Egiste, ib. Elle demande la vie à son fils Oreste, 219. Elle est mise à mort, 221, 266.

CLYTEMNESTRE, dans l'*Electre* de Sophocle, épouse d'Agamemnon et puis femme d'Egiste. Avoue qu'elle a tué Agamemnon, III, 186 et suiv. Fait des vœux contre Electre, 193 et suiv. Apprend la mort d'Oreste; ses sentimens à ce sujet, 196 et suiv. Elle est assassinée par Oreste même, 247. Son cadavre est exposé aux yeux d'Egiste, qui le prend pour celui d'Oreste, 252 et suiv. Il est reconnu, 253.

CLYTEMNESTRE, dans l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide. Son entretien avec Agamemnon, VIII, 177 et suiv. Elle apprend que sa fille doit mourir, 195. Elle obtient pour elle la protection d'Achille, 198 et suiv. Elle tâche en vain de fléchir Agamemnon, 216 et suiv. Elle dit adieu à Iphigénie, 238 et suiv. Caractère que les quatre poètes qui ont traité l'Iphigénie donnent à Clytemnestre, 264 et suiv. V. *Ménelas*.

CLYTEMNESTRE, dans l'*Electre* d'Euripide. Pourquoi elle n'est assassinée qu'après Egiste, XI, 25. Elle tâche de se justifier sur le meurtre d'Agamemnon, 26. Elle paraît sensible aux malheurs d'Electre, 28. Elle entre dans la chaumine d'Electre, 30. Elle est égarée par ses enfans, 31.

A paru prêt à s'attendrir, 164.

CLYTUS, favori d'Alexandre. Vers d'Euripide, qui lui coûte la vie, VII, 513.

CMLDÈ, ville, II, 64; XV, 208, n.

CNIDIENNE (fragmens de la), comédie de Ménandre, XVI, 78.

COCALUS, titre d'une comédie d'Aristophane, XVI, 189, 190.

COCHER (fragmens du), comédie de Ménandre, XVI, 64.

COCHONS. Destinés aux sacrifices, XII, 102, 107; XIII, 251, 386, n.

COÉPHORES (les), tragédie d'Eschyle. Explication du titre, II, 203. De quelles personnes est composé le chœur, ibid. Analyse de cette pièce, ibid. et suiv. Reconnaissance d'Electre et d'Oreste : justifiée contre M. Dacier, 207 et suiv. contre Aristophane, 210, contre Euripide, ibid. Prétendu ridicule de cette reconnaissance, 209, n. Fondé sur une mauvaise interprétation, 233, n. Précaution que prend le poète pour marquer le caractère des tyrans, 218 et suiv. La cruauté d'Oreste a quelque chose de répréhensible dans Eschyle, 221. Comparaison des *Coéphores* d'Eschyle et de l'*Electre* de Sophocle, 272 et suiv. V. *Dirtheil*, *Narration*, *Rochefort*.

COËSYRAS, père de Mégacles, XII, 90; h. XIII, 7, n. 71.

COËCRÈTE, officier public, XIII, 242, n.

COLENIS, surnom de Diane, XIV, 165.

COLAX (fragmens du), ou le *Platteur*, comédie de Ménandre, XVI, 79.

COLCHIDE, I, 360.
COLCHOS, ville, VI, 233.
COLÈRE, XVI, 36, 127, 128, 246.
COLÈRE (fragmens de la), pièce de Ménandre, XVI, 93.
COLLIADÉ (temple de la), XIV, 373.
COLLATION. Heure de ce repas, XIV, 133.
COLLIER (fragmens du), comédie de Ménandre, XVI, 99. Sujet de cette pièce, *ibid.*, n.
COLLIN D'HARLEVILLE (M.). Les aventures de Melpomène, XV, 170 et suiv.
COLONE, bourg de l'Attique, I, 166, n. IV, 41, 45, n. Eloge du canton de ce nom, 88 et suiv. Mérite de la description qu'en fait Sophocle, 162, 163.
V. Meton.
COLONIATES. V. *Colone*.
COLONNES. Tous les placards et affiches étoient mis sur des colonnes destinées à cet usage, XIV, 364, n.
COLOSTRE. Le cas qu'on en faisait, XIII, 240, n.
COMBATS. Quels combats étoient en usage aux jeux pythiques, III, 197, n. Combats de musique. V. *Carnéades*; de gymnastique. V. *Gymnastique*.
COMÉDIE. Son origine, XI, 335; XII, 243; XIII, 186, n. Quel est son auteur, XI, 338, n. Division de la comédie grecque en ancienne, moyenne et nouvelle, 341 et suiv. De la latine, 344. Autre division de la comédie latine; 346. La comédie est plus bornée dans sa durée que les autres ouvrages d'esprit, 376 et suiv. Elle est plus difficile à composer que

la tragédie, 396 et suiv. Règles générales de la comédie, par le Père Rapin, 389 et suiv. En quel temps on jouait la comédie et la tragédie à Athènes, 449 et suiv. Caractère de la comédie antique, xv, 460 et suiv. Comédie moyenne. V. *Développement*. Les effets de la comédie comparés à ceux de l'éloquence, XI, 439 et suiv. La bonne comédie qui attaque courageusement les ridicules et les vices, quelque bonne qu'elle soit, ne produit jamais qu'un bien passager et local, *ib.* et XIII, 234. Juges de ces pièces, XI, 450, 461; XIV, 38, n. Idée que se faisait Aristophane de la difficulté de cet art, XII, 243 et suiv. La comédie s'ouvrait et ne finissait jamais par des danses, XIII, 310, n. V. *Actes*, *Aristote*, *le Beau Cadet*, *Caractères*, *Développement*, *Discours*, *Vatry*.
COMÉDIE. Observations nouvelles sur son origine, par M. R. Rochette, I, 270, 294 et suiv. *Comédie mégarienne*, 306.
COMIQUE. Bien différent du naturel, quoique peu éloigné, VII, 276 et suiv.
COMPARAISON des difficultés du genre comique et du genre tragique, XVI, 261.
COMMUNAUTÉ de biens, de prudence et de conseil (*Pensée*), XVI, 30.
COMPAGNIES (mauvaises), XVI, 66.
COMPARAISON des écrits. Plus difficile que celle des autres arts de goût, I, 141 et suiv.
CONCUBINE (fragment de la), comédie de Ménandre, XVI, 96.

- CONCURRENTIA SAXA.** V. *Cyanées*.
- CONCUSSIONNAIRES.** Magistrats chargés de les poursuivre, XII, 268.
- CONDAMNATION.** Sentences de condamnation; comment écrites, XIII, 191, et n.
- CONDITIONS.** Malheur de leur inégalité dans le mariage, I, 380 et suiv.
- CONFIDENS** dans les tragédies. D'ordinaire ces personnages sont froids, I, 89.
- CONGES** (fêtes des). Le prix qu'on y remportait, XII, 148.
- CONJONCTIONS.** Leur utilité dans le discours, v, 67, n.
- CONNAS, ou CONNUS,** poète. V. *Proverbe*.
- CONON,** athénien. Abrégé de sa vie, xv, 204 et suiv.
- CONSCIENCE,** xvi, 29, 85, n. 129, 166
- CONSEILS** (mauvais). (*Pensée sur les*), xvi, 123.
- CONSTANTINOÛLE.** V. *Byzance*.
- CONTES** de nourrice, XIII, 280.
- CONVIVES** (les), titre d'une pièce de Ménandre, xvi, 46. D'une comédie d'Aristophane, ib. n.
- CONVOITISE,** xvi, 166, 167, 241.
- COPAIS.** Anguille de ce lac, XII, 376; XIII, 353, 432; XIV, 376.
- COQS.** Leur combat, XII, 54, n. Allusion au combat des coqs, XIV, 155; n. V. *Ail*.
- COQUÛTTE** (portrait d'une), xvi, 67.
- CORBEAUX.** Aller aux corbeaux, XIII, 186, n.
- CORCYRE, ou Corfou,** xi, 461, n. Les bons fouets de Corfou, XIV, 214.
- CORDACE,** danse lascive, XIII, 49, n.
- CORDONNIERS.** Ridicule jeté sur cette profession, xv, 240.
- CORPOU.** V. *Corcyre*.
- CORINTHE,** ville dans l'Isthme du Péloponèse, III, 265; XIII, 422. V. *Argos, Golfe, Sinis, Sisyphé*.
- CORINTHE** (loi établie à), xvi, 259.
- CORINTHIENNE** (fragmens de la), comédie de Philémon, xvi, 212.
- CORINTHIENS.** Ils aimaient le jeu, I, 361. Idée qu'on en avait, XIV, 382.
- CORNEILLE** (le grand). Caractère de ce poète, I, 206. Genre de son *Cinna*, 259. (*Mort de Pompée*, IV, 1), IV, 87, n. (v, 5); v, 127, 128. (*Polyeucte*, II, 4), IV, 258, n. (*Panégirique de Louis XIV*), v, 49, n. Défaut que lui avait communiqué Sénèque et Lucain, VI, 277 et suiv. Ses essais dans le genre comique, XI, 400 et suiv. Cité, VI, 141; X, 23. V. *Médée*.
- CORNÉLIE,** personnage du *Pompée* de Corneille. Son énergie, v, 127, 128.
- CORYBANTES,** VII, 16, n.
- CORYCE.** Nymphes de Corycè, II, 304; v, 110.
- CORYCÉE,** xvi, 56.
- CORYCIENNES.** V. *Corycè*.
- CORYPHÉE.** Ce que c'était chez les anciens, et son emploi, I, 106.
- COTTABUS** ou Cotabe, jeu des Grecs. En quoi il consistait, XIII, 332.
- COTYLE,** mesure de capacité chez les Grecs, xvi, 253.

COUCOUS. Les ignorans se désignent sous ce nom ; pour-quoi, XII, 89, n.

COULEUR. V. *Sardianique*, *Phénicienne*.

COUPABLES. Manière différente de conduire au supplice les coupables libres ou esclaves ; III, 257, n.

COUPES, près des fontaines consacrées aux Dieux : Leur usage, IV, 52, n. 72.

COUPES (fêtes des), XII, 124, n. 128 et suiv. 148 ; XIV, 518. V. *Bacchus*.

COURAGE, XVI, 69.

COURONNE. Les orateurs mettaient une couronne sur leur tête avant que de commencer à parler, XIV, 250, n. Couronne de laurier sur la tête, au retour de Delphes, III, 274, n.

COURSES établies à Athènes, XIII, 283, n. V. *Jeux pythiques*.

COURSIER. Le créateur du coursier. V. *Neptune*.

COURTISANE, XVI, 149.

COURTISANS. Peinture de leurs vices, IV, 408, n.

COUVAIL, personnage de l'*Ecole des Pères*. Défaut de ce caractère, XIII, 133.

COUSINS (fragment des), comédie de Ménandre, XVI, 37.

COUTEAUX. Ornement des manches de couteaux, XIII, 424, n. XIV, 394.

COUVERTURES. Différentes coutumes des Grecs, III, 181, n. 193, n. 234, n. 254, n. 255, n. 323, n. VI, 1, 43 ; VII, 48, n. 188, n. 205, 241, n. 322, n. 304, n. VIII, 301, n. 304, 322 ; XIV, 250, n. XVI, 58, n.

CRANAÛS (enfants de). Ma-

nière de désigner les Athéniens, II, 348 ; XII, 44, n.

CRATÈS, poète comique, XII, 245, 349, n. XIII, 11, n.

CRATINUS, poète comique, XI, 339, n. XII, 244, 349, n. XIII, 409 ; XV, 76.

CRATINUS, grammairien. Ouvrage qu'il composa, XVI, 8.

CRATON, personnage de l'*Inspirée*, pièce de Ménandre, XVI, 68.

CRÉANCES. Manière de les répéter, XIII, 104 et suiv.

CRÉOBYLE, personnage du *Collier*, comédie de Ménandre, XVI, 101.

CRÉON, dans l'*OEdipe à Colone* de Sophocle. Il arrive à Colone pour enlever OEdipe, IV, 92. Il enlève Ismène et Antigone ; 20 et suiv. 98 et suiv. Thésée les ramène à Colone, 24, 116.

CRÉON, dans l'*OEdipe* de Sophocle. Il est envoyé à Delphes, III, 273. Il rapporte à OEdipe la réponse d'Apollon en termes énigmatiques, 274. Il est soupçonné par OEdipe d'avoir tué Laius, 278, n. Il est soupçonné d'avoir suborné Tirésias, 295. Il est accusé de trahison par OEdipe, 304. Sa justification, 305 et suiv. Ce qui excusa la fierté avec laquelle il parle à OEdipe, 311, n. Il devient maître du royaume, 366. Il accorde à OEdipe de sortir de Thèbes, 374.

CRÉON, dans l'*OEdipe* de Sénèque. Il annonce à OEdipe l'oracle d'Apollon, III, 400. Son entretien avec OEdipe au troisième acte, 402 et suiv. Il est accusé de complot avec Tirésias, 405.

CRÉON, roi de Thèbes, dans l'*Antigone* de Sophocle. Il défend d'inhumer Polynice, v, 8, 53. Il condamne Antigone à être enterrée toute vivante, 21, 96 et suiv. Tirésias le menace des plus grands malheurs, si ses ordres contre Polynice et Antigone sont exécutés, 27, 28, 102 et suiv. Il voit périr sous ses yeux son fils et son épouse, 29 et suiv. 116, 118, 119. Son désespoir, ib. et suiv. V. *Médgarée*.

CRÉON. Défaut du caractère de Créon dans la *Thébaïde* de Racine, dans celle de Sénèque, et dans l'*Antigone* de Rotrou, vi, 91. 95.

CRÉON, roi de Corinthe, dans la tragédie de *Médée* d'Euripide. Il exile Médée, vi, 243. Son caractère paraît trop dur, 244.

CRÉON, roi de Corinthe, dans la tragédie de *Médée* de Glôver, a un caractère opposé à celui que lui donne Euripide, vi, 336.

CRESSON, plante. Sa propriété, xiii, 218.

CRÉBUS. V. *Richesses de Delphes*.

CRÈTE. Mer, iv, 325. Ile, vii, 16, n. V. *Phèdre*.

CRÉTOIS. II. 250. V. *Seylla*.

CRÉTOISES (les), tragédie perdue d'Euripide, iii, 134, n.

CRÉUSE. Abrégé de son histoire, x, 161 et suiv. Son entretien avec Ion, qu'elle ne reconnaît pas encore pour son fils, 173 et suiv. Elle se détermine à empoisonner Ion, 185. La conjuration découverte, elle se réfugie à l'autel d'Apollon pour éviter la mort, 191. Elle recon-

naît qu'Ion est son fils, 198.

CRIMÉE. V. *Tauride*.

CRIMES publics. Tout particulier avait droit de les dénoncer et de les poursuivre. Loi précieuse pour maintenir les chefs d'une administration dans le devoir, xv, 426, n.

CRIMINELS. Ils étaient soumis à l'épreuve du feu, v, 56. Espèce de liberté qu'on leur rendait avant leur exécution, viii, 327, n. On leur lisait leur sentence de mort avant leur exécution. On a très-bien fait de tenter, en mai 1787, de mettre en vigueur parmi nous ce point de la jurisprudence criminelle des Grecs. La philosophie et la religion doivent en réclamer la confirmation contre des représentations dictées uniquement par le ton de sensibilité à la mode aujourd'hui, xiii, 384, n. Ils étaient libres sur le choix du genre de mort, xiv, 423, n. Ils avaient toutes sortes de commodités dans leurs prisons, xv, 292, n. Manière dont ils imploraient la clémence des juges, 585.

CRISA, ou plutôt CRISA. Golfe de ce nom, iii, 316, n. Ville du même nom dans la Phocide, 166.

CRISTAL. Usage qu'en faisoient les pharmaciens, xiii, 68, n.

CTÉSIPHON. Sa grosseur, xii, 128.

CTÉSIPPE, xvi, 260, et n.

CUISINE DES ANCIENS, xvi, 110, 117, 118, n. 219, 220, et n. 221, n.

CUISINIER, xvi, 51, 110, 117, 221, 222, n. 240.

CUPIDITÉ, xvi, 81, 124, 127.

CURIOSITÉ. Coupable en fait des choses sacrées, VIII, 386.

CYANÉES, îles, V, 100; VIII, 307, n. 314, n.

CYATHUS, XII, 135, n.

CYBÈLE, VII, 16, n. V. *Terre.*

CYCLE de Méton. Époque où il fut adopté, XII, 380, n.

CYCLOPE (le). Discours sur cette pièce, XI, 191.

CYCLOPE (le), spectacle satirique d'Euripide. Pièce unique en son genre, IX, 378; XI, 219, 269.

CYCLOPE, tragi-comédie de Philoxène, XV, 376, 377, n.

CYCLOPES (ville bâtie par les), VIII, 134.

CYDATHÈNE, bourg de l'Attique, XIII, 170, n.

CYDON, ville de Crète, IV, 412, n.

CYLLÈNE, mont d'Arcadie, III, 345, n. Ville considérable, XII, 288, n. V. *Philostrate.*

CYNÉCIRE, frère d'Eschyle, I, 318.

CYNIRAS. V. *Adonis.*

CYNTHIE ou Cynthe, montagne de Délos, VIII, 378, n.

CYPRIENS, II, 390.

CYPRIS, déesse, II, 424.

CYRÈNE, célèbre courtisane, XIV, 273.

CYZIQUE, île et ville, XI, 472, n.

D.

DACIER (André). Il avoit fait le projet avec madame Dacier, son épouse, de traduire toutes les tragédies grecques, I, 28. Jusqu'où il portait son idolâtrie pour les anciens, 36.

(Sa traduction de la *Poétique* d'Aristote, chap. VI), 75, n. et ailleurs. Son opinion sur la reconnaissance d'Oreste par Electre. dans les *Coéphores* d'Eschyle, II, 207. Son exposition du sujet d'Œdipe, III, 265 et suiv. Cité, 268, n. 270, n. et suiv. Son opinion sur le moment de la reconnaissance d'Oreste par Electre, dans l'*Électre* d'Euripide, XI, 8. Correction précieuse proposée par ce savant, XII, 267, n.

DACIER (madame, auparavant mademoiselle Le Fèvre). Sentence qu'elle donne, avec son nom, à un allemand qui la visitait, III, 47, n. Critiquée,

XII, II, n. Citée, XV, 347. V. mademoiselle *Le Fèvre.*

DAITALIENS, peuple de l'Attique. C'étoit le titre de la première pièce d'Aristophane, XI, 452; XII, 347; XIII, 48, n.

DAMALA. V. *Trézène.*

DANAË. Sa triste fin, V, 271. V. *Jupiter.*

DANAË (fragmens de), tragédie d'Euripide, XVI, 269. Sujet de cette pièce, ibid. Oracle qui annonce la naissance de Persée, 272.

DANAÏDES, I, 334, 379. Dans les *Suppliantes*, d'Eschyle. Elles arrivent à Argos; II, 361, 379 et suiv. Elles parlent au roi, qui les console, sans leur promettre rien de positif, 367, 388 et suiv. 400, 402. Argos les prend sous sa protection, 370, 406, 407. Leur frayeur à la vue d'un vaisseau qui les poursuit, 373, 410, 411. Elles

sont délivrées par l'arrivée de Pelagus, 374, 375, 422, 423.

DANAÛS. Son histoire, II, 359. Conseils qu'il donne à ses filles, 384 et suiv. 392. Il leur annonce la protection qui leur est accordée par les anciens, 406, 407. Il leur recommande de ne pas donner prise à la médisance chez des étrangers, 422.

DANSE. En quoi consistait celle qu'inventa Thésée à son retour de Crète, I, 109, 110; III, 300, n. Danse ionienne, XIV, 277, n. V. *Comédie*.

DANUBE, fleuve, III, 356, n.

DANVILLE (M.). Géographie ancienne, édition in-fol. XII, 44, n. et presque à chaque page, dans l'Aristophane.

DARDANUS (fragmens du), pièce de Ménandre, XVI, 47.

DARDANELLES. V. *Abydos*.

DARIUS. Son ombre apparaît à Atossa pour lui dévoiler le reste des malheurs qui menacent la Perse, II, 18 et suiv. 55 et suiv. Énumération de ses conquêtes, 64. V. *Xerxès*.

DATIS, général persan, XIII, 379.

DATISME, espèce de barbarisme chez les Grecs, XIII, 379, n.

DAULIE, ou Daulis, ville de la Phocide, II, 253; III, 319, n.

DAVIS. Description qu'il donne des représentations théâtrales chez les Chinois, dans son *Coup-d'œil sur la Comédie chinoise*, I, 44, 45, n.

DÉCELIE, ville, XI, 470, n.

DÉCORATIONS. Manière de les employer chez les anciens, I, 155, n. Ils en changeaient plus

aisément et plus promptement que nous, ib.

DÉCRETS publics. Formule particulière à ces décrets, XIV, 250, n.

DÉESSE de Syrie, XVI, 65 et n. 72, n.

DÉESSES. Les grandes déesses, IV, 89, n.

DÉFAUTS, XVI, 129, 176.

DEFUTUM, XIII, 255, n.

DÉJANIRE, dans l'*Hercule au mont Oeta* de Sénèque. Défaut de son caractère, IV, 405.

DÉJANIRE, épouse d'Hercule, dans les *Trachiniennes* de Sophocle. Pourquoi elle se trouve à Trachine, IV, 278, 321. Elle envoie son fils Hyllus secourir Hercule, 278, 324. Elle apprend l'heureux retour de son époux, 281, 328. Elle est détrompée de cette fausse nouvelle, 287, 288, 338, 339, 347 et suiv. Elle envoie à Hercule une robe teinte du sang de Nessus, 289, 290, 354 et suiv. Elle apprend le triste état où ce présent a mis Hercule, 293 et suiv. 365 et suiv. Elle meurt d'une manière assez semblable à celle d'Alceste, 297, 298, 371 et suiv. V. *Iole*, *Macarée*.

DELILLE (M. l'abbé), XV, 38, n. 446, n.

DÉLOS, île, II, 303; VIII, 391, n. XI, 461, n. V. *Cynthia*.

DELPHES. Succession des Pythies qui ont prophétisé à Delphes, II, 303, 304. Ville et temple d'Apollon dans la Phocide, III, 266, 319, n. VII, 50; VIII, 392, n. Elle passait pour le milieu de la terre, II, 270, n. III, 301, n. Richesses du temple de Delphes, 280, n. Sa situation, son oracle, ses

prêtres, ses prophètes, x, 318.

V. *Couronne*, *Pèlerinage*.

DELPHUS, roi, II, 304.

DÉMAGOGUES. Leur cupidité, XIII, 82, n.

DÉMARQUE, ou Démarche, magistrat athénien, XIII, 6, n. Une de ses fonctions. 227, n.

DÉMÉTRIUS de Phalère. Fidélité de Ménandre envers lui, XVI, 5.

DÉMÉTRIUS-POLIORCÈTE. S'empare d'Athènes, XVI, 5. Veut s'attacher Ménandre, *ib.*

DÉMÉTRIUS-TRICLINIUS. Son sentiment sur la manière dont se chantaient la strophe, l'antistrophe et l'épode, III, 300, n.

DÉMIURGE, ou HYPONYM-
PHIDE (fragmens de la), pièce de Ménandre, XVI, 49. Ce que signifient ces deux noms, *ib.* 117, n.

DÉMOCRITE. Niait l'existence des corps, XIII, 57.

DÉMOPHON, roi des Athéniens. Comment il traite Oreste, VIII, 367, n.

DÉMOPHON, roi d'Athènes, dans les *Héraclides* d'Euripide. Il promet sa protection aux enfans d'Hercule réfugiés à Athènes, IX, 384. Ses embarras à l'occasion d'un oracle qui demande le sacrifice d'une fille née d'un sang illustre, 387. Il combat et défait les troupes d'Eurystée, 402, 403. Ménagement dont il use envers Iolas, 474.

DÉMOSTHÈNE. De quelle invention il se servit un jour pour se concilier l'attention de ses auditeurs, XIII, 148.

DÉMOSTHÈNE. personnage des *Chevaliers*. Il paraît en es-

clave, XII, 203 et suiv. Il fait l'exposition de cette pièce, 207, 208. Il cherche à s'emparer des oracles de Cléon, pour dé tromper le peuple, 212. Il veut mettre le gouvernement de l'état entre les mains d'un vendeur de boudins, 217 et suiv.

DÉMONSTRATE. Trait contre lui, XIV, 406.

DÉMUS, surnommé le Beau, XIII, 188, n.

DÉNOUEMENT dans les tragédies, I, 96 et suiv. Dénoeuement des plus surprenans, suivant Aristote, III, 336, n. Dénoeuemens romanesques, VIII, 439. En quoi consiste le dénoeuement, XII, 152.

DENYS, le tyran. V. *Véni tiens*.

DENYS, tyran d'Héraclée. Allusion faite à sa gourmandise, XVI, 35, et n.

DENYS, ou Bacchus. V. *Bac chus*.

DENYS d'Halicarnasse. Cité, XVI, 17.

DÉPÔT (fragmens du), comédie de Ménandre, XVI, 96.

DERCYLUS, buveur de profession, XIII, 187.

DESCRIPTION des pierres gravées, etc. par MM. les abbés de La Chaud et Le Blond, XII, 158, n.

DESMARE, célèbre actrice, III, 428, n.

DESMARETS de Saint-Sorlin, IV, 393, n.

DESPRÉAUX. V. *Boileau*.

DÉSTIN. Quel étoit son pouvoir dans le système des anciens, III, 391; VIII, 406, n. Sentiment inintelligible des Stoïciens sur ce sujet, XI, 39, 40.

DETTES. Quel jour elles se payaient chez les Grecs, vii, 205, n. xiii, 4, 66, n. Ses malheurs; elles empêchent de dormir, ib. V. *Créances.*

DEUIL des Grecs, xii, 130.

DÉVELOPPEMENT du discours du P. Brumoy sur la comédie, xi, 414. Les comédies d'Aristophane ne sont pas aussi difficiles à traduire aujourd'hui que du temps du P. Brumoy; et pourquoi, 414 et suiv. Utilité de cette traduction, 416, 417. Recherches sur l'origine de la comédie, puisées dans la nature de cet art même, 416 et suiv. Rapprochement de la tragédie et de la vieille comédie, 426 et suiv. Caractère particulier de la comédie moyenne, 428. La comédie grecque est réduite au seul Aristophane. On sait peu de chose de sa vie privée. Comment il se montra dans les affaires publiques, 437 et suiv. Manière d'apprécier le talent d'Aristophane comme poète comique, 445 et suiv.

DEVICES. Celles de Tydée et de Polynice, lorsqu'ils viennent former le siège de Thèbes, i, 410, 411. V. *Emblèmes.*

DEZ. En usage chez les anciens, ii, 121, n. viii, 137, n.

DIAGORAS, xii, 387, n. xv, 74.

DIALOGUE. Mérite du dialogue du *Prométhée*, i, 391. V. *Eschyle.*

DIANE. Agitait les hommes par des fureurs, iii, 282, n. Pourquoi appelée *Lucifera*, viii, 300, n. Statue de cette déesse enlevée par Iphigénie, 381. Ses fêtes, xiv, 425. Ses

prêtresses, xv, 145, n. V. *Délos, Limné, Ortygie.*

DIANE, dans l'*Hippolyte* d'Euripide, apprend à Thésée que son fils est innocent, vii, 109 et suiv. Elle promet de venger la mort d'Hippolyte, 116.

DIAULE. Courir un diaule; ce que c'est, xiv, 116, n.

DICÉOPOLIS, personnage des *Acharniens.* Fait des vœux pour la paix, xii, 37 et suiv. Il ne veut entendre rien, à moins qu'on ne parle de paix, 42 et suiv. Il envoie un député aux Lacédémoniens pour en obtenir la paix pour lui seul, 50. Il célèbre une bacchanale champêtre, 60 et suiv. Il discute les causes de la guerre avec les Lacédémoniens, 64 et suiv. Il va trouver Euripide pour lui emprunter des bannières, 70 et suiv. Il parle en faveur des Lacédémoniens et de la paix, 80 et suiv. Il se moque de l'accoutrement militaire de Lamachus, 86 et suiv. Il ouvre un marché public; il en exclut tous ceux qui ne veulent pas de paix, 100 et suiv. 124 et suiv. Objets qu'on apporte en vente à ce marché, 102 et suiv. Il invoque la paix, 127. Son ardeur à célébrer la fête des Coupes, 128 et suiv. Il exclut de cette fête tous ceux qui n'ont pas traité avec lui, 129 et suiv. 136, 157. Détail de ce qu'il porte au festin public, 138 et suiv. Il part avec joie pour le festin, 142. Il revient après avoir remporté le prix du festin, 146 et suiv.

DIRU ET DIEUX, xvi, 34, 97, 98, 121, 162, 166, 167, 170, 237, 250.

DIEUX. Soumis au destin, VIII, 405, 406. Désignés sous des noms d'oiseaux, XIV, 164 et suiv. V. *Hommes, Statues.*

DIFFÉREND REMIS AU JUGEMENT D'ARBITRES (fragmens du), comédie de Ménandre, XVI, 61.

DIFFICULTÉ de traduire les anciens. V. *Anciens.*

DIPOLIÈNES, fêtes, XIII, 87.

DIOLÈS, héros, XII, 106, n.

DIODÔRE de Sicile (chap. x. Traduction d'Amyot), XIII, 402, n.

DIOGÈNE-LAËRCE. Cité, I, 52, n. et ailleurs.

DIOCÈNE, poète improvisateur, I, 293.

DIOMÈDE, VII, 188, 220, n. Mis à mort par Hercule, VIII, 137, n.

DIOMÈDE, roi d'Argos, v, 347, n.

DIOMÉENS, habitans d'un bourg de l'Attique, xv, 97.

DION-CHRYSOSTÔME. Cité, XVI, 17.

DIONYSIAQUES, fêtes de Bacchus, XII, 57. Description d'une dionysiaque champêtre, 60 et suiv. Les représentations scéniques avaient toujours lieu pendant ces fêtes, IX, 253, n.

DIONYSIAZUSES (fragmens des), comédie de Timoclès, XVI, 264.

DIOPITHE, XIII, 212.

DIOPITHE, père de Ménandre, XVI, 1.

DIPHILÈS, poète comique (fragmens de), XVI, 258.

DIPHILUS, poète tragique. Autre du même nom, poète comique, XII, 319.

DIPYLON, XII, 6 V. *Colone.*

DIRCÉ. Ses malheurs, VII, 51, n.

DIRCÉ, fille de Jocaste et de Laius, amante de Thésée, III, 412. Refuse d'épouser Æmon, 413. Se croit condamnée à mort par l'oracle de Laius, 415, 416. Ses sentimens à ce sujet, *ibid.* Elle avance une maxime qui paraît démentir son caractère, 415. Est-ce une faute de théâtre, que Dirce manque de respect pour Jocaste? 419.

DISCORDE. Son rang parmi les dieux, I, 464, n.

DISCOURS sur le théâtre des Grecs, I, 3. Sur l'origine de la tragédie, 41. Sur le parallèle des théâtres, 141. Sur le spectacle satirique, XI, 191. Sur la comédie, 350. Conclusion générale, xv, 460. V. *Roche-fort.*

DISCOURS (vains), XVI, 130, 131.

DISQUE. V. *Jeux pythiques.*

DISSIPATEURS (pensées sur les), XVI, 126, 258, 260, n.

DITHYRAMBE, espèce de poème, XII, 95, n. Style dithyrambique, XIII, 31, 32. L'hymne héroïque et le dithyrambe donnèrent naissance à la poésie dramatique, I, 275. Caractère de ce poème, *ib.* et suiv. Improvisé, 276 et suiv.

DITRÉPHÈS. Son avancement rapide, XIV, 57.

DIX (tribunal des). Manière dont s'élevaient ces juges, xv, 375, n.

DODONE (monts de), I, 378; II, 389. Ville, I, XIV, 51, n.

DOLCÉ, poète italien. Remarque sur sa tragédie intitulée *Iphigénie*, VIII, 292 et suiv. Il a mis en vers italiens l'*Hé-*

cube d'Euripide, v, 217. Il a imité la tragédie de *Jocaste* d'Euripide, vi, 107. *Médée* de ce poète, 309 et suiv.

DORON, dans le *Rhésus* d'Euripide. Quelle récompense il demande pour aller reconnaître le camp des Grecs, ix, 7. De quel stratagème il se sert, 10. Il est mis à mort, 19.

DOMINIQUE, auteur d'une parodie d'*OEdipe*, III, 433, n.

DORIDE, II, 48.

DORIENS, IV, 90, n.

DOR (pour se marier on ne s'enquiert que de la), XVI, 140.

DOULEUR, XVI, 144, 159, 236, 237, 243.

DRACONTIDES, XIII, 195.

DRACONTION (fragment du), comédie de Timoclès, XVI, 263.

DRAGMÈ, XII, 13, n. 43, n. V. *Obole*, *Talent*.

DRASIPIDE, nom factice de ville, qui signifie fuite, XIII, 197.

DRAÏAS, fils de Lycurgue. Sa captivité, v, 99, 100.

DUCIS (*OEdipe* chez *Admète*, de M.) Cité, IV, 42, n. Manière touchante dont il rend l'arrivée d'*OEdipe* auprès du temple des *Euménides*, 79, n. Portrait qu'*Antigone* fait elle-même de sa fâcheuse position, 93, n. 117, n. Tableau des misères de la vie, 126, n. 131, n. Belle imitation des imprécations d'*OEdipe* contre ses fils, 132 et suiv. n. V. *OEdipe* chez *Admète*.

DUELS. Remarque sur la bizarrerie des motifs qui peuvent y donner lieu, III, 60. Incon-

nus des anciens, IV, 253, n. V. *Rencontres*.

DURNESNE, célèbre acteur, III, 428, n.

DŒO. Remarquable par sa beauté, I, 466, 470; II, 245 et suivantes.

DUPUY (M.), et non *Dupuis*, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cité, III, 141, n. IV, 59, n. 320, n. 337; n. 343, n. 345, n. 367; n. v, 240, n. Sa description de la scène d'*OEdipe* à *Colone*, IV, 45, n. Critique avec raison le P. Brumoy, III, 270, n. Interprétation précieuse, 412, n. Suspension ingénieuse, 444, n.

DUTHEIL (M.), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, traducteur d'*Eschyle*, I, vi. Sa traduction du *Prométhée enchaîné*, I, 341 et suiv. Celle des *Sept chefs devant Thèbes*, 418 et suiv. Sa traduction des *Perses*, II, 29 et suiv. Celle d'*Agamemnon*, 115 et suiv. Il vainc toutes les difficultés, 152, n. Sa traduction des *Cœphores*, 225 et suiv. Celle des *Euménides*, 303 et suiv. Celle des *Suppliantes*, 379 et suiv. Il évite dans sa traduction les répétitions, xv, 133. V. *Rochefort*.

DYMAS. Va consulter l'oracle d'*Apollon* au sujet de la peste, III, 414. Il n'en rapporte aucune réponse, ib.

DYSCOLE, ou **LE BOURRU** (fragments du), comédie de Ménandre, XVI, 50.

E.

ÉACUS, ou Eaque. V. *OEnone*.

EAU lustrale. A quoi on l'employait, III, 284, n. VII, 189. Eau de la mer et des fleuves ; leur vertu, selon les païens anciens, et selon ceux de nos jours, III, 356, n. Eau potable ; comment nommée chez les poètes, IV, 319, 320, n.

ECBATANE, ville de Médie, II, 29 ; XII, 43, n. Ouvrage en laine d'Ecbatane, XIII, 71.

ÉCHELLE de charron, V, 302.

ECHIDNA, monstre, IV, 380, n. xv, 82.

ECHINUS. Il y avait plusieurs villes de ce nom, XIV, 370, n.

ECLAIRS. Usage de frapper des mains quand il fait des éclairs, XIII, 252. V. *Ourgans*.

ECLIPSE de soleil à l'époque du généralat de Cléon, XIII, 52, n. Autre pendant la guerre du Péloponèse, XIII, 389, n.

ÉCOLE DES PÈRES, comédie, XIII, 133. V. *Courval*.

ECONOMIE, XVI, 126.

ECONOMIE et conduite des pièces. Les modernes bien supérieurs aux anciens dans cette partie de l'art théâtral, I, 211, n.

ÉCRITURE des anciens Grecs pour les sentences, XIII, 68, 252.

ÉCRIVAINS. V. *Anciens*.

ÉDILES. V. *Agoranômes*.

ÉDITEUR. Les notes de l'ancien éditeur du *Théâtre des Grecs* sont distinguées des autres, parce qu'on ajoute au bas de celles qui se retrouvent

dans cette nouvelle édition : *Note de l'ancien éditeur*. Interprétation précieuse proposée par cet ancien éditeur, IV, 39, n. Sa critique du système du P. Brumoy sur les *Oiseaux*, XIV, 15, n. 108, n.

EDONES, peuples de Thrace, V, 99.

ÉDONIE, II, 48. Région de la Thrace, V, 288, n.

ÉDUCATION. Aussi recherchée des anciens que la naissance, VIII, 180, n. En quoi elle consistait, XIII, 84.

EFFÉMINÉ (fragment de l'), comédie de Philémon, XVI, 214.

ÉGÉE. Mer Egée. V. *Crète*, *Eubée*, *Pépàrèthe*.

ÉGÉE. Remarques sur le personnage que joue ce prince dans la *Médée* de Corneille, VI, 299. V. *Thésée*.

EGESTE, ville, XI, 468, n.

ÉGINE, île, XI, 348, n. 459, n. V. *OEnone*.

ÉGISTE, dans l'*Agamemnon* de Sénèque. Détermine Clytemnestre au meurtre de son époux, II, 107.

ÉGISTE, dans l'*Electre* de Sophocle, époux de Clytemnestre après la mort d'Agamemnon ; prend le cadavre de Clytemnestre pour celui d'Oreste, III, 252. Son désespoir lorsqu'il est détrompé, 253. Il est mis à mort, et traîné en esclave, 254, n. V. *Chrysothémis*.

ÉGISTE, dans les *Coéphores* d'Eschyle, est mis à mort par Oreste, II, 219, 261. Il reçoit

le même châtement de ses crimes dans l'*Electre* d'Euripide, XI, 21. Description de sa mort, *ibid.*

EGYPTE, I, 333, 377, 392. Féconde en matelots, II, 30, 404. Accroissement du Delta, X, 158, 159. V. *Euripide*.

EGYPTIENS, prêtres, II, 412. V. *Euripide*.

EGYPTUS. Son histoire, II, 359, 392, 424.

ELECTRE, porte de Thèbes, I, 436.

ELECTRE, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, dans l'*Electre* de Sophocle. Ses plaintes sur le meurtre de son père, et sur l'état où elle se trouve, III, 173 et suiv. Elle parle très-vivement à Clytemnestre, 188, 189. Elle apprend la mort d'Oreste; ses sentimens à ce sujet, 196 et suiv. Elle propose à Chrysothémis d'immoler Egiste, 214 et suiv. Son entretien avec elle à ce sujet, 217 et suiv. Elle rompt tout commerce avec elle, 222. Elle reçoit une urne dans laquelle elle croit que les cendres d'Oreste sont renfermées, 227. Ses plaintes, *ib.* et suiv. Elle reconnaît Oreste, 235 et suiv.

ELECTRE, tragédie de Sophocle, III, 154. Endroit difficile de cette pièce, 169, n. Jeu de théâtre remarquable, 193, n. Cette tragédie est de celles qu'Aristote appelle composées, 257. Quelques raisons qui semblent un peu justifier le meurtre de Clytemnestre, 259 et suiv. L'ordre d'Apollon, *ib.* Les crimes de Clytemnestre, 261. Le danger où se trouvaient Oreste et sa sœur, *ibid.* Ré-

flexions sur la conduite de cette pièce, 262 et suiv. V. *Allégorie, Coéphores, Oreste, Pylade*.

ELECTRE, dans les *Coéphores* d'Eschyle. Apporte des dons au tombeau d'Agamemnon, II, 201, 226 et suiv. Ce qu'elle demande en offrant des dons, 205, 228 et suiv. Elle reconnaît Oreste et en est reconnue, 207, 234, 235, 236. Elle tâche de vaincre les remords d'Oreste, 215.

ELECTRE, tragédie d'Euripide. V. *Mycénien*. Défaut de l'ouverture de cette pièce, XI, 3. Le sel de la satire y est déplacé, 13. Défaut de vraisemblance dans cette pièce, 23. Ce qu'on peut dire pour le justifier, *ib.* On y trouve une scène semblable à une de Sophocle pour le sens, mais bien inférieure pour le tour, 27. Comparaison de la conduite de l'*Electre* de Sophocle et de celle d'Euripide, 30. Les ressorts de l'*Electre* d'Euripide sont trop compliqués, *ib.* Cependant cette pièce est véritablement d'Euripide, 31. Les remords d'Oreste après son crime sont trop précipités, 32. V. *Aristote, Chrysothémis, Clytemnestre*.

ELECTRE, de M. de Rochefort, XI, 172.

ELECTRE, de Crébillon, XI, 156.

ELECTRUM, or pâle qu'on tirait du Pactole, V, 104, n. V. aussi *Ambre*.

ELÉENS. V. *Elis*.

ELENKEUS, ou l'ARGUMENT (fragmens del'), pièce de Ménandre, XVI, 57.

ELEUSIS (fêtes d'), V, 110.

- Mystères d'Eleusis, xv, 105, n.
- ELIDE. V. *Pélops*, *Léprée*.
- ELIEN. Cité, I, 54, n. et ailleurs. Ce qu'il dit des causes de la mort de Socrate, xii, 344 et suiv.
- ELIS, ville, xi, 467, n.
- ELLYCHNIUM, xii, 116, n.
- ELOQUENCE. Comparaison des effets de l'éloquence avec ceux de la comédie, pour la correction des mœurs, xi, 439 et suiv.
- ELYMNIUM, nom de lieu, xiii, 443.
- EMBLÈMES des sept chefs devant Thèbes, I, 435 et suiv.
- EMIGRÉ (fragmens de l'), comédie de Philémon, xvi, 209.
- EMPIRE. V. *OEil*.
- EMPOSE, spectre, xv, 71.
- ENCARPA, nom latin d'un certain ornement d'architecture, iv, 332, n.
- ENCHANTEMENS pour guérir les maladies, iii, 35, n.
- ENCYCLÈME, v, 303.
- ENFANS. Noms qu'on leur donnait, iii, 86, n. Les parens leur donnaient un nom dix jours après la naissance, xiv, 169, n. La substitution des enfans avait lieu à Athènes, 304.
- ENFANT (fragmens de l'), pièce de Ménandre, xvi, 95.
- ENFANT SUPPOSÉ (fragmens de l'), comédie de Ménandre, xvi, 112.
- ENFANTEMENS (déesse qui préside aux). V. *Diane*.
- ENFERS. Leur obscurité, iii, 86. V. *Nuit*.
- ENGIA. V. *Golfe saronique*.
- ENIENS. V. *Arméniens*.
- ENNEMIS. A quoi utiles, xiv, 124.
- ENNIUS. Cité, II, 145, n. vi, 357, 369, n.
- ENKHIRIDIION OU LE POIGNARD (fragmens de l'), pièce de Ménandre, xvi, 56.
- EUNUQUE (fragmens de l'), comédie de Ménandre, xvi, 62.
- ENRÔLEMENT militaire. Comment se faisait-il, xiii, 446.
- ENRÔLEUR (fragmens de l'), comédie de Ménandre, xvi, 91.
- ENVIE (porter), xvi, 126, 133, 241, 246.
- ENVIEUX, xvi, 132.
- ENYALIUS. Différent de Mars, xiii, 392, n.
- EOLIDE. V. *Ionie*.
- Eos, demeure des coursiers de Hélios, xvi, 286, 288.
- EPAPHUS, I, 334, n. 379; II, 380, 392, 405.
- EPÉENS, VIII, 141, n.
- EPHÈBÉ (fragmens de l'), ou DU JEUNE HOMME, comédie de Philémon, xvi, 210.
- EPHÉSIE (fragmens de l'), comédie de Ménandre, xvi, 64.
- EPICHAÏDE, pythagorien, xvi, 252.
- EPICARME, poète comique, xvi, 251. Perfectionne la comédie, I, 296.
- EPICLÈRE (fragment d'), ou L'HÉRITIÈRE ORPHELIN, comédie d'Alexis, xvi, 256.
- EPICURE. V. *Principes philosophiques*.
- EPICURE, contemporain d'Aristophane, xv, 262.
- EPIDAURE, ville du Péloponèse, vi, 101, n. xi, 467, n. xv, 336, n. V. *Massue*.
- EPIDAUÏÈNE. V. *Massue de Thésée*.
- EPIGÈNE DE SICYONE, I, 252, 286.

EPICONES (parodie d'un vers des), XIII, 456.

EPICONUS. Critiqué, xv, 225.

EPICRAMMES, XVI, 184, 185.

EPISCOPAT, XIV, 178, n.

EPISODES. Inconnus au théâtre grec, et communs sur le théâtre français, I, 195.

EPODE. Le cœur était immobile lorsqu'il chantait l'épode, I, 110; III, 500, n.

EPOPÉE. Différence de l'exposition de l'épopée et de la tragédie, I, 90, 91. L'épopée peut se juger d'après la tragédie, mais non celle-ci d'après celle-là, 102, n. V. *Histoire*.

EPOUSE (devoirs d'une), XVI, 72, 101.

EPOUX, XVI, 141.

ERASINUS, pays, II, 423.

ERASME. Il a traduit en vers latins l'*Hécube* d'Euripide, v, 217.

ERÈBE, III, 86.

ERECTHÉE, III, 77; VII, 95, n. V. *Euménides*.

ERIBÉE, mère d'Ajax, III, 95, 134.

ERICHTHONIUS, x, 161, n.

ERIMANTHE, IV, 302, n.

ERIPHILE, épouse d'Amphiaraus. V. *Amphiaraus*.

ERIXIS, fils de Philoxène, xv, 119.

EROPA. V. *Thieste*.

ERYNNYS, II, 251.

ESCARBOT, XIII, 357, n. 363, n. 411. V. *Scarabée*.

ESCHINE, orateur. V. *Æschine*.

ESCHINE, fils de Sellus, XIV, 55, n.

ESCHYLE. Invente le dialogue dans la tragédie, et conséquemment la tragédie même, I, 52

et suiv. Manière dont il a inventé la tragédie, en se formant sur Homère, 89 et suiv.

Mérite de cette invention, II, 7. Répétitions qui lui sont propres, et leur effet, 341. V. *Dutheil*, *Rochefort*.

Pourquoi le P. Brumoy a cru ne devoir traduire aucune de ses pièces entières, I, 22 et suiv. Sa naissance et ses actions principales, 171.

Date et lieu de sa naissance, I, *ibid.* n. Prodiges qui eurent lieu à l'époque où il vécut, 313 et suiv. Il meurt d'une manière fort singulière, 172, 315.

Date de sa mort, fixée par M. Larcher, I, 172, n. Ses frères, 318. Parodié, XI, 77; XII, 268; XIV, 159. Caractères de ses poésies, XIII, 119.

Son *Prométhée* (v, 192), parodié, XIV, 430. Ses *Mirmidons*, parodiés, 91. Sa manière, xv, 110, 111. Son *Eole*, critiqué, XIII, 423. V. *Vie humaine*. Il veut se maintenir le pas avant Euripide, xv, 21 et suiv. 107

et suiv. Critique de quelques-unes de ses pièces, 22 et suiv. Justification du style composé de ce poète, 25. Opinion de l'abbé Barthélemy sur Eschyle, I, 291, 292. V. *Euripide*, *Sophocle*, *Tragédie*. Nombre des tragédies qu'il a composées, 311. V. *Dialogue* et *Récit*. V. encore *Lycurgie*.

ESCLAVÉS. De quel avantage leur était la guerre, XIII, 4. Leurs goûts, leurs passions, leurs vices, XII, 39 et suiv. xv, 103 et suiv. Instrumens inventés pour aggraver leur esclavage, XIII, 359, n. Cruautés envers les esclaves, 413. Livrés à la question pour leurs maî-

tres, xv, 94. Loi à ce sujet, 95. Esclaves et gens notés, admis aux délibérations d'état, 100 et suiv. Manière dont on les accueillait pour la première fois chez leurs maîtres, 414 et suiv. V. *Catonace*. (Pensées diverses sur les esclaves) xvi, 95, 137, 138, 139, 171, 172, 209, 233, 239.

ESCUAPE. Frappé de la foudre, II, 153, n. Pourquoi divinisé, xv, 336, n. Manière dont on se conduisait dans son temple pour y obtenir la guérison, 407 et suiv. Surnommé Scatophage, 411, n. V. *Epi-daure*, *Serpens*.

ESOPE. Une de ses fables appliquée à Lacédémone, I, 165, n. Cité, xiv, 131, 146.

ESPÉRANCE (l'), ou LE PLUTUS, titre d'une comédie d'Epicharme, xvi, 251.

ESPRIT. Son état quand on dort et quand on veille, II, 308.

ESPRIT HUMAIN. Ses démarches et ses égaremens dans l'invention et le progrès des spectacles, xv, 478 et suiv.

ETENDRE, mot consacré aux funérailles, VIII, 71, n.

ÉTÉOCLE, dans les sept Chefs devant Thèbes, d'Eschyle. Il refuse de céder le trône à Polynice, comme ils en étoient convenus, I, 405. Il apprend le serment dont se sont liés les sept chefs de l'armée qui viennent assiéger Thèbes, 407, 421. Il blâme les frayeurs du chœur d'une manière qui ne serait pas de notre goût, 409, 426. Il nomme des chefs pour faire tête à ceux de l'armée ennemie, et se trouve enfin opposé à Polynice, 410, 411, 435 et

suiv. Il combat Polynice, le tue et en est tué, 412, 452. On lui décerne les honneurs du tombeau, 413, 462, 465. V. *Antigone*, *Ismène*.

ÉTÉOCLE, dans les Phéni-ciennes d'Euripide. Il refuse de céder le trône à Polynice, VI, 13. Il se prépare à soutenir un siège, 26 et suiv. Il convient d'un combat singulier avec son frère, 38. Les deux frères s'entre-tuent, 44, 45.

ETIENNE (Henri), III, 268, n.

ETNA. V. *Ætna*.

ÉTRANGERS. Loi barbare contre eux. V. *Athéniens*, *Tauride*.

ÉTOILE orientale. V. *Ion*.

ÉTOLIE, VI, 117, n.

ETHER (ce que c'est que l'), xvi, 276. Lumière du jour, 283. Illimité, 298.

ÉTUDE, xvi, 144.

EUBÉE, île de la mer Egée, IV, 204, n. XII, 363. V. *Euripe*.

EUCRATÈS, XII, 223. Garder Eucratès : explication et origine de ce proverbe, xiv, 362, n.

EUMÉNIDES (les), tragédie d'Eschyle. Analyse de cette pièce, II, 286. L'unité de lieu n'est pas gardée dans ce poème, 287. Le but de cette pièce, 299. Défauts à remarquer dans cette tragédie, et un peu justifiés par les mœurs d'alors, 301, 351, 352. V. *Invraisemblance*.

EUMÉNIDES. Leur pouvoir, II, 346; III, 109. Appelées diversément en différens lieux, IV, 44. Le bois des Euménides, 45, n. Leur sobriété, 49. Le feu ni le vin n'entraient dans les sacrifices et dans les liba-

tions qu'on leur faisait, 49, n. Respect qu'on leur portait, 50, 51. V. *Colone*, *Expiations*, *Furies*, *Minerve*, *Nuit*, *OEdipe à Colone*, *Terre*.

EUMOLRIDES, prêtres d'Elcussis, IV, 113.

EUPOLIS, poète comique, XI, 539; XIII, 50.

EURIFE, ou Négrepont, II, 125; VIII, 122, n. V. *Béotie*.

EURIPIDE. Sa vie, sa naissance, et le parti qu'il prit, I, 177; V, 137. Ami de Socrate, I, 178; V, 145; VII, 183. Succès de ses œuvres de théâtre, I, 178 et suiv. V, 149. Peintre, 141. Epoque de ses premiers travaux dramatiques, 142. Ses maîtres, 143. Ses chagrins, 152. Sa retraite en Macédoine, 153. Sa manière de présenter les caractères, I, 208, n. Sacrifice souvent son art au goût du peuple, 265. Il est guéri d'une maladie par les eaux de la mer; VIII, 385, n. Sa mort, I, 181. V. *Anaxagoras*, *Andromaque*, *Archélaus*, *Aristophane*, *Bacchus*, *Crétoises*, *Platon*, *Tragédie*.

EURIPIDE. Ce qui reste de sa tragédie d'*OEdipe*, III, 394. Caractère de son esprit, qui a passé dans ses ouvrages, V, 133 et suiv. Celles de ses tragédies que le P. Brumoy n'a données que par analyses, 135. Traduction complète de toutes les pièces qui nous restent de lui, V, 129; jusqu'à XI, 323. Ses prologues justifiés, V, 159. Leur défaut, 187; II, 272. Il est quelquefois sublime, au sentiment de Longin, V, 332, n. Jugement sur ses ouvrages, V, 156 et suiv.

EURIPIDE. Mis sort au-dessous de Sophocle par Quintilien et Denys d'Halicarnasse; et pourquoi, I, 197.

EURIPIDE. Fragmens de sa tragédie de *Danaë*, XVI, 271. Id. de l'*Hippolyte voilé*, 281. *Phaëton*, du même, 285.

EURIPIDE. Personnage des *Fêtes de Cérès*. Il fait tous ses efforts pour éviter d'être condamné à mort dans une assemblée de femmes, XIV, 246 et suiv. 278 et suiv. Il est accusé d'impiété, 252. A quelles conditions il fait la paix avec ces dames, 260, 351 et suiv.

EURIPIDE. Il raille Eschyle sur la reconnaissance d'Electre et d'Oreste, dans les *Coéphores* de ce poète, II, 210. Parodié, XII, 25, n. 205, n. 267, n. 302, n. 306; XIII, 123; XIV, 136, 278, 288, 294, 295, 342, 349, 388; XV, 9, n. 26, n. 51, n. 114. Personnage des *Acharniens*, XII, 72 et suiv. Comment désigné par Aristophane et par Eschyle, 73, n. Il fait l'énumération de quelques-unes de ses pièces, 74, 75. Plaisanté agréablement, 78. Critiqué, XIII, 82; XV, 31. Son ton de mépris contre les femmes, repris, XIII, 119. Son caractère, XV, 49. Personnage des *Grenouilles*. Il dispute le prix aux enfers à Eschyle, 19 et suiv. 107 et suiv. Sa manière, 110, 111.

EUROPE. Attaquée par l'Asie entière, II, 31.

EUROTAS, fleuve de Lacédémone, VIII, 136.

EURYBATE, dans l'*Agamemnon* de Sénèque, annonce à Clytemnestre le retour de son

époux, II, 108. Défaut de cette scène, 109.

EURYCLÈS, devin, XIII, 266.

EURYSACÈS, fils d'Ajax, III, 83, 88, n. 95.

EURYSTHÉE. V. *Hercule*.

EURYSTHÉE, dans les *Héraclides* d'Euripide. Il est fait prisonnier par Iolas, IX, 404. On l'enlève pour l'immoler, 407.

EURYTUS, VIII, 141. V. *Iole*, *OEchalie*.

EVADNÉ, dans les *Supplianthes* d'Euripide. Elle se précipite dans le bûcher dont les flammes consumaient le corps de son mari Capanée, VIII, 27.

ΕΥΛΩΝ, pauvre diable, XV, 242.

EVATHLUS, XII, 98; XIII, 220.

EVELPIS, personnage de la comédie des *Oiseaux*. Pourquoi il fuit d'Athènes, XIV, 15, 89 et suiv. Il est changé en oiseau, 53, 159.

ÉVÉNEMENS. Multiplicité d'événemens dans les tragédies françaises, comparée avec la

simplicité du théâtre grec, I, 194 et suiv.

EVÉNUS, fleuve, IV, 354.

EVÊQUES. Leurs fonctions à Athènes, XIV, 178, n.

EXCOMMUNICATION. En quoi elle consistait dans le paganisme, III, 284.

EXCÉSTIDÈS, étranger dont on ne connaît pas la patrie, XIV, 90, 155, 220, n.

EXIL volontaire, établi par l'usage des anciens, en cas de meurtres, VII, 8, n.

EXILÉ (fragmens de l'), comédie de Philémon, XVI, 207.

EXONE, ou plutôt Æxoné, XIII, 170, n.

EXPIATIONS. En quoi consistaient celles que l'on faisait pour apaiser les Euménides, IV, 12.

EXPOSITION du sujet dans les tragédies, I, 87, 89, n. 263 et suiv.

EXTRÉMITÉS. Usage de couper les extrémités aux personnes assassinées, II, 243, n.

F.

FABER (Jean), XVI, 20.

FABLE. La fable était reçue pour la poésie et le théâtre, I, 158, n. Distinguée d'avec la théologie des païens, VIII, 323, n. IX, 115, n. XV, 9, n.

FAIM, XVI, 94.

FANAUX. Établis depuis le mont Ida jusqu'à Argos, XI, 125, 126.

FASTES de la guerre du Péloponèse. V. *Péloponèse*.

FATALITÉ. Maxime conforme à cette opinion, VII, 116, n.

FAUTE, XVI, 108.

FAVETE LINGUIS, expliqué, III, 193, n.

FÉE MORGANE. Comparée aux dieux de l'Olympe, IX, 184.

FEMME EXILÉE (fragmens de la), comédie d'Alexis, XVI, 257, 278.

FEMMES QUI DINENT ENSEMBLE (les), comédie de Ménandre. Fragmens de cette pièce, XVI, 108.

FEMMES. Par qui introduites pour la première fois sur la

scène, I, 522. Leur variation suivant les différentes positions de la vie, 426. Ce que signifie la tête de femme sur les monnaies attiques, XII, 390, n. Leur défense contre les hommes, XIV, 321 et suiv. Femmes grecques; leur intempérance, 384, 386 et suiv. Leur idée en fait de propreté, 438. Epigramme contre les femmes, 461. Elles se rasaient tout le corps, XV, 217. Portrait de leurs mœurs, 228 et suiv. 244 et suiv. 250. Leur blancheur, 240, 243, 268. Quelles obligations elles pouvaient contracter à Athènes, 297. V. *Bienséance*, *Silence*.

FEMMES (pensées sur les), XVI, 85, 86, 113, 115, 141, 145, 148, 149, 162, 166, 241, 243, 248, 280.

FÉNÉLON, archevêque de Cambrai, IV, 174, 175, 199, n. 267 et suiv.

FER de Scythie, I, 449, 467. Trempe du fer; proverbe à ce sujet, II, 137, n.

FERME (la), terme d'architecture théâtrale, I, 134, n.

FERMES (les), XIII, 235.

FÉRULE, plante, I, 347, n. IX, 297.

FESTINS consacrés à un jour de fête, XI, 136 et suiv. 447, n. En l'honneur de Proserpine, offerts tous les mois, XV, 403, 404.

FÊTES de l'Amour et de Bacchus, pastorale de Molière, Benserade et Quinault, musique de Lully. Citées, II, 290, n.

FÊTES. Fête des coupes. Son origine, IV, 52, n. A combien de temps par an montaient toutes les fêtes des Athéniens, XIII, 396, n. Fêtes de Cérés;

cérémonie en usage dans ces fêtes, VII, 7, n. Quelles personnes en étaient exclues, XIV, 289. Cérémonial observé dans ces fêtes; invocations, 290 et suiv. Manière d'indiquer les assemblées, 293. Objet des délibérations à y prendre, *ibid.* Fêtes des Sténées et des Scires, 323.

FÊTES DE CÉRÈS. Analyse de cette pièce, XIV, 242 et suiv. Arrangement et dessein de cette pièce, 243. Réflexions sur cette pièce, 483, 484, 485. V. *Thesmophories*.

FEU entretenu à Delphes, II, 270, n. Consulté par les Athéniens pour connaître l'avenir, III, 271, n.

FEUILLES à mèches. V. *Lychnis*.

FÈVRE (Mademoiselle Le). Opinion ridicule qu'elle se faisait de l'influence d'Aristophane, XI, 442 et suiv. Citée, XI, 342; XIII, 11, n. 14, 46, n. 47, n. 58, n. 64, n. 68, n. 71, n. 74, n. 76, n. 89, n. 92, n. 121, n. Ridicule observation de cette demoiselle, 125, n. Usage qu'on fait de sa traduction du *Plutus*, XV, 351; n. Citée, 352, n. 375, n. Ménagement déplacé de sa part, 399, n. 452, n.

FÈVRE (Tanneguy Le). Utilité de ses notes manuscrites pour l'intelligence d'Aristophane, XI, 415. Commente heureusement un endroit de ce poète, XV, 253. Cité, 271.

FIANÇAILLES (fragments des), comédie de Ménandre, XVI, 104.

FRO, maladie des yeux, XV, 143, n.

FIGORONI (François), XII, 158, n.

FIDÈLES. Qu'entend-on par ce mot en Perse? II, 29.

FIGARO, comédie de M. de Beaumarchais. Genre de cette pièce, XIII, 413, n.

FIGUES phibalées, XII, 109. Manière de sécher les figues, XII, 261, n.

FILLE BATTUE (fragmens de la), comédie de Ménandre, XVI, 105. Sujet de cette pièce, ib. n.

FILLES. Dans les familles où il y en avait deux, la première était nommée par le père, et la seconde par la mère; tel était l'usage des Grecs, VI, 3. Les Lacédémoniennes avaient leurs gymnases et leurs jeux de pa-lestre, XIV, 381, n. Filles athéniennes; leur éducation, 424, 425. Filles de joie à Athènes, XV, 270.

FILS, XVI, 174, 175, SUPPOSÉ, titre d'une comédie de Philémon, 189. Fragmens de cette pièce, 223.

FILS (DEUX) DU MÊME PÈRE. Fragmens de la comédie de Ménandre qui porte ce titre, XVI, 92.

FINEBRÈTE, personnage de la parodie d'*OEdipe*, III, 433, n.

FLAMBEAU, signal de guerre avant l'usage des trompettes, VI, 43.

FLATTEUR (le), comédie du grand Rousseau. Comparée aux *Chevaliers*, XII, 323 et suiv.

FLATTEUR, XVI, 68. Titre d'une comédie de Ménandre, 79. Titre d'une comédie de Philémon, 212.

FLATTEUR, XVI, 171, 263.

FLUEVES, dont le cours est

éternel, II, 404. Eau des fleuves. V. *Eau lustrale*.

FLUTES d'os, XII, 115, n.

FOI. Maxime sur la mauvaise foi reprochée à Euripide, VII, 128.

Foi (bonne), XVI, 129.

FOLIE. Inconvénient de ce ressort de l'action tragique, X, 483. Employée quatre fois par Euripide, 484.

FONTAINE (La). Manière dont il s'est rencontré avec Sophocle pour peindre les approches de la mort, IV, 124, n. Cité, XIII, 108, n. 320, n.

FONTAINES. Consacrées aux dieux, IV, 52, n.

FONTENELLE (M. de). Ses observations sur les comédies d'Aristophane, XII, 161, 163. Il ne sent pas le fin des *Nuées*, XIII, 138. Son jugement sur les *Oiseaux*, les *Fêtes de Cérès* et *Lysistrata*, XIV, 483 et suiv. Il n'a pas compris le vrai but des *Grenouilles*, XV, 162 et suiv. N'entend pas l'objet des *Harangueuses*, 312. Il ne saisit pas le vrai but du *Plutus*, 455, 456. V. *Chevaliers*, *Guépes*.

FORCE (la), personnage d'une tragédie d'Eschyle, I, 323. Elle presse Vulcain d'attacher Prométhée à un rocher, ibid.

FORTUNE, XVI, 43, 45, 50, 64, 76, 91, 92, 104, 112, 119, 120, 157, 169, 173, 207, 214, 230.

FOUDRE. Sentimens opposés de Pline et d'Euripide sur le corps de ceux qui avaient été frappés de la foudre, VIII, 27. V. *Pline*.

FOUETS. V. *Agoranomes*, *Léprée*.



FOURMONT. Dissertation sur la durée du siège de Troie, iv, 174, n.

FRAGUIER. Cité au sujet de la vie orphique, xv, 127, n.

FRANÇE POMPIGNAN (M. Le). V. *Pompignan*.

FRANÇAIS (les). Ont peu de sujets de pièces tirées de leur pays, ii, 4.

FRANKLIN. Il loue Sophocle, iv, 161.

FRISCHLINUS, traducteur et défenseur d'Aristophane, xi, 363 et suiv.

FROMENT, ii, 412, n.

FULVIUS URSINUS, xvi, 20.

FUMARIUM, xiii, 193, n.

FUMERIE. partie de la maison rustique des anciens, xiii, 193, n. Sa forme, sa construction, son utilité, ibid.

FUNÉRAILLES (fragmens des), comédie de Diphile, xvi, 260.

FUREURS. Description des fureurs d'Oreste, viii, 316 et suiv.

FURIES. Différence du mot *Furies* et de celui d'*Euménides*, x, 7. Ce que c'était réellement que les *Furies*, ii, 223. Leur dénomination quand elles représentent les Remords, viii, 317, n. V. *Harpies, Oreste*.

FURIES, dans les *Euménides* d'Eschyle. Effet surprenant qu'elles produisirent sur le théâtre d'Athènes, ii, 286. Elles ne répondent à l'ombre de Clytemnestre que par des ronflemens, 291. Elles suivent Oreste à Athènes, ibid. Elles sont condamnées à abandonner Oreste, 300. On leur promet un temple à Athènes, ibid.

G.

GALATON. V. *Homère*.

GALLICIUS (Tarquinius), jésuite (*de trag. et com.*), i, 133, n.

GANGE, v, 104. V. *Ambre*.

GANYMÈDE, viii, 322, n.

GAVIA, xii, 277, n.

GELA, ville. V. *Hiéron*.

GÉLENO, nom d'une Harpie, iv, 244, n.

GELLUS (Aulus). (*Noct. Att.* xvii, 4), i, 179 (vii, 5), iii, 263, n. V. *Aulu-Gelle*.

GEMME ANTIQUE, de Stosch, xii, 158, n.

GÉMEAUX. V. *Castor et Polux*.

GÉNÉALOGIE, xvi, 143.

GÉNÉRAL d'armée, Son équipement de campagne, xii, 138 et suiv.

GENÈSE de l'univers, suivant les oiseaux, xiv, 149 et suiv.

GÉNÉTYLLIDE (temple de la), xiv, 375.

GÉNÉTYLLIDES, déesses, xiv, 275, n.

GÉNIES. Superstition des anciens sur le fait des génies, viii, 338, n.

GENS DE BIEN. Préférence qu'ils méritent, xv, 103.

GÉRÆSTE, xii, 247.

GÉRYON, ii, 147; xii, 136, n.

GÈTES, xvi, 145.

GÉRARDI. Comparé dans les *Souhais* avec Aristophane, xv, 194, n.

GIRARDI. Cité, xv, 411, n. et ailleurs.

GLANDS, de vin, xii, 282.

GLUTTONNERIE (peinture de la), xvi, 53.

GLYCÈRE, courtisane. Tra-
duite sur la scène par Ménan-
dre, donne le titre à une de ses
pièces, xvi, 10, 46.

GOLFE IONIEN. Origine de ce
nom, I, 378. Méliaque, II, 48.
De Corinthe, III, 159, n. De
Crissa, 319, n. Opuntien, ib.
Saronique, II, 125; VII, 101,
198, n. De Laconie. V. *Eu-
rotas*.

GORGONES AILÉES, I, 377;
II, 270. Tithrasiennes, xv, 82.

GORGOPIS, marais, II, 40.

GOUT. De quoi est composé
le goût d'un siècle poli, vi, 381
et suiv.

GOUVERNEUR. L'ancien gou-
verneur d'Oreste dans l'*Elec-
tre* d'Euripide; son caractère
et sa manière d'agir, xi, 12 et
suiv. Il reconnaît Oreste, et le
fait reconnaître à Electre. 14.
Il conseille à Oreste d'attaquer
Egiste pendant le festin qui
doit suivre le sacrifice, 15 et
suiv. Il annonce sa mort à Cly-
temnestre, III, 196 et suiv. Le
gouverneur des enfans de Mé-
dée; son entretien avec la nour-
rice de Médée, vi, 359.

GRACULUS, XII, 117, n.

GREC. Qu'est-ce qui s'oppose
le plus à l'étude du grec, XII,
29, n. Défaut du grec. V. *Pyr-
rhus*.

GRECS, II, 35, 36, 412, n.
Leur sensibilité aux mouve-
mens de la terreur et de la pitié,
principal objet de la tragédie
grecque, I, 219 et suiv. Leur
goût pour les sujets des pièces
tirés de leur pays, II, 4. Leurs
armes à la guerre, 38. Leur
usage pour le dernier coup à la

fin des repas, II, 171, n. Les
anciens Grecs n'étaient pastou-
jours armés lorsqu'ils voya-
geaient, III, 323, n. Ni dans
les villes, 358, n. Ils répand-
aient leurs cheveux sur les
tombeaux des morts, III, 160.
Les biens qu'ils demandaient
aux dieux, XIII, 461. V. *Afflic-
tion*, *Ajax*, *Aristophane*, *Del-
tes & Filles*.

GRÉNOUILLES (les), comédie.
Honneur rendu à cette pièce,
xv, I, n. Analyse de cette pièce,
et suiv. Epoque où elle a été
jouée, I et II, n. 29. But de
cette comédie, ibid. et suiv. V.
Bacchus, *M. Le Beau*.

GROTIUS. Cité, xvi, 21, 28.

GRUTER. Cité, xvi, 2, 19.

GRYPHONS, I, 377.

GUÈPES (les). Epoque où
cette pièce a été jouée, XIII,
141. Analyse de cette comédie,
ib. et suiv. Différence de cette
pièce d'avec les *Plaideurs* de
Racine, 141, 142. Sujet des
Guèpes, 142, 186 et suiv. Rai-
son de ce déguisement, 270 et
suiv. 273, 274. Réflexions sur
cette pièce, 311 et suiv. M. de
Fontenelle n'en a pas compris
le but moral, ibid. et 312. Ra-
cine l'a mieux compris, parce
qu'il possédait mieux la langue
grecque. Sa préface sur les *Plai-
deurs*, 312 et suiv. V. *Bdely-
cléon*, *Phylocléon*.

GUÈPES. Moyen de les chas-
ser, XIII, 218.

GUERRE (désastres de la).
XII, 125, 126, 127 et suiv. A
qui est-elle favorable, XIII, 4.

GUERRE (la), personnage de
la comédie de *la Paix*. Elle
broie plusieurs villes de la

Grèce dans un mortier, XIII, 324 et suiv. 374 et suivantes. V. *Flambeau*, *Stratagème de guerre*, *Signal*.

GUERRE, XVI, 136.

GUERRIER, XVI, 41.

GYLISSE, nourrice d'Oreste,

dans les *Coéphores* d'Eschyle, II, 255.

GYMNASTIQUE. Quand était-on censé vaincu dans les combats de la gymnastique, II, 330, n. Expression empruntée de la gymnastique, 381, n.

H.

HABITUDE, XVI, 168.

HALCYON. V. *Alcyone*.

HALYS, fleuve, II, 64.

HARANGUES (les), comédie d'Aristophane. Analyse de cette pièce, xv, 177 et suiv. On la justifie contre une critique de Plutarque, 178. But de cette pièce, 179, 311 et suiv. V. *Anaxagoras*, *M. Le Beau*.

HARDION. Explique très-bien les motifs de la guerre excitée entre les philosophes et les poètes comiques à Athènes, XII, 335 et suiv. XIII, 16, 137, n. Cité, xv, 52, n. VII, 399, n.

HARDOUIN (*notæ in Plinium*), XIII, 18, n. 68, n. Cité, xv, 66, n.

HARMODIUS, chanson de table, XII, 126, 137, n. XIII, 286.

HARMODIUS. Sa statue, xv, 267.

HARMONIE. V. *Ino*.

HARMONIE imitative, xv, 309.

HARPE (M. de La). Ses réflexions sur l'*OEdipe* et l'*Electre* de Sophocle, comparés avec l'*OEdipe* et l'*Oreste* de Voltaire, III, 446 et suiv. Sa traduction des *Adieux d'OEdipe à ses filles*, 460, 461. Sa traduction du *Philoctète* de Sophocle, citée, iv, 179, n.

Tombe dans le défaut qu'il reproche au P. Brumoy, 182, n. Avec quel art il observe les convenances, 184, n. Images vraies et dignes de Sophocle, 195, n. 202, n. 205, 221, n. 230, 231, n. Critique mal à propos le P. Brumoy, 233, n. 234, n. Indication d'un morceau très-bien rendu par cet auteur, 235, n. Autre, 236, n. 255, n. 256, n. 265, n. Cité, v, 232, 249. Cité et critiqué, I, 72, 73, n. Son imitation en vers des *Adieux d'Aceste* (Euripide), VII, 417.

HARPIES (les trois), IV, 244, n.

HASARD, XVI, 76, 78, 112, 243.

HEBDOMAÈTE. V. *Apollon*.

HÉCATE. Honorée par une multitude d'autels, XIII, 247, n. V. *Diane*.

HÉCATOMBE, VII, 50, n.

HECTOR, III, 108, 119. Dans le *Rhésus* d'Euripide, il croit que les Grecs veulent se retirer, et il forme le dessein de les attaquer pendant leur retraite. IX, 5. Il envoie reconnaître le camp ennemi, 7 et suiv. Comment il recoit Rhésus, 13 et suiv. Il se justifie du meurtre de Rhésus, 26. Son courage n'est pas celui d'un héros, 95.

HÉCUBE, tragédie d'Euripide. Analyse de cette pièce, v, 185 et suiv. Le caractère d'Ulysse y est bien gardé, 191. Morale hors de propos, 201. Défauts et beautés de cette pièce, 217.

HÉCUBE, dans la tragédie d'Euripide qui porte son nom. Elle apprend que les Grecs ont résolu de sacrifier sa fille Polyxène à Achille, v, 190. On lui annonce que sa fille a été effectivement immolée, 201. Elle apprend le meurtre de son fils Polydore, 205. Elle prie Agamemnon de la venger, 206 et suiv. Elle tue les enfans de Polymestor, et lui crève les yeux à lui-même, 211.

HÉCUBE, dans la *Troade* de Sénèque. Ses lamentations sur le sort de Troie et sur celui des Troyennes captives, ix, 208 et suiv.

HÉCUBE, dans les *Troyennes* d'Euripide. Le sort la donne pour captive à Ulysse, ix, 101, 102. Ses regrets à la vue d'Andromaque, 107 et suiv. Les reproches qu'elle fait à Hélène, 113 et suiv. Ses plaintes quand on lui rapporte le cadavre du petit Astyanax, 118 et suiv.

HÉGISTHATE, mère de Ménéandre, xvi, 1.

HEINSIUS (Daniel). Son jugement sur la *Thébaïde* de Sénèque, vi, 79 et suiv. Sur la *Troade*, ix, 203, 204.

HÉLÈNE. Etymologie de ce mot, ii, 161. V. *Troie*.

HÉLÈNE, fille de Leda, femme de Tyndare. Ce que Tyndare son père exigea des princes qui la demandaient en mariage, viii, 128.

HÉLÈNE, dans les *Troyennes* d'Euripide. Elle se justifie des reproches que lui fait Hécube, ix, 113, 114.

HÉLÈNE, dans la *Troade* de Sénèque. Délait de ce personnage, ix, 235, 236.

HÉLÈNE, tragédie d'Euripide. Analyse de cette pièce, x, 1 et suiv. Rapport de cette tragédie avec *Iphigénie en Tauride*, 42. V. *Ménélas*.

HÉLÈNE, dans la tragédie d'Euripide qui porte son nom. Elle est reconnue en Egypte par Protée, x, 1 et suiv. Son phantôme seul était à Troie, 4. Elle reconnaît Ménélas et en est reconnue, 17 et suiv. Le dessein qu'elle forme pour s'évader avec Ménélas, 50. Elle l'exécute, 58 et suiv. Parodiée, xiv, 316 et suiv.

HÉLÈNE, île, x, 42, n.

HÉLÉNUS, prophète troyen. Fait prisonnier par Ulysse, iv, 210. Il annonce aux Grecs que Troie ne serait point prise si Philoctète ne venait au siège, ibid. V. *Andromaque*.

HÉLICON, mont de la Phocide, iii, 345.

HELLÉ. V. *Hellespont*, ii, 57. Son histoire, xiii, 206, n.

HELLEBORE. Recommandé contre la folie, xiii, 306.

HELLESPOINT, détroit qui sépare la Thrace d'avec la Troade, ii, 6, n. V. *Athamas*, *Bosphores*, *Hellé*.

HÉMON, personnage de l'*Antigone* de Sophocle, amant d'Antigone, v, 77. Il tâche de fléchir Créon, son père, irrité contre Antigone, 80 et suiv. Il menace de se faire périr si on veut livrer Antigone à la

mort, 90. Sa fin malheureuse, 113 et suiv.

HÉMUS, promontoire, II, 124.

HÉNÉTES. V. *Venise, Vénitiens*.

HENRI ETIENNE. Cité, XVI, 21.

HÉRACLÉE. V. *Trachine*, XI, 465, n.

HÉRACLIDES (les), tragédie d'Euripide. Analyse de cette pièce, IX, 379. V. *Eurysthée*.

HÉRACLIDES. Tableau de Pamphile, XV, 385.

HERCULE. Moyen dont Eschyle paraît se servir pour réunir en un seul l'Hercule égyptien et le grec, I, 533, n.

HERCULE, dans le *Philoctète* de Sophocle. Annonce à Philoctète sa destinée, et lui ordonne d'aller au siège de Troie, III, 264 et suiv.

HERCULE, dans l'*Hercule au mont OËta* de Sénèque. Défaut de son caractère, IV, 393 et suiv. 419 et suiv.

HERCULE MOURANT, tragédie de Rotrou. Analyse de cette pièce, IV, 438 et suiv. V. *Hylus*.

HERCULE, dans les *Trachiniennes* de Sophocle, IV, 376 et suiv. Son désespoir, 377. Il prie son fils de lui donner la mort, 378. Il rappelle avec amertume ses travaux et ses peines, *ibid* et suiv. Il déclare les oracles sur son sort, 384. Il lie son fils par des sermens, pour en obtenir ce qu'il desire, 385 et suiv. Il exige que son fils le mette sur un bûcher et l'embrase de sa propre main, 386. Il exige encore de son fils qu'il épouse Iole, 388. On le porte sur son bûcher, 391.

HERCULE. Son origine, VII, 220, n. Pourquoi persécuté par Eurysthée, 188, n. Il en reçoit un ordre d'aller enlever les coursiers de Diomède, 207. Il est comme forcé par Admète de se loger dans son palais, 225. Il apprend la mort d'Alceste, 246. Il forme la résolution de surprendre la mort autour du tombeau, et de lui enlever Alceste, 248 et suiv. Il ramène à Admète Alceste voilée, et qui se découvre dans la suite, 261 et suiv. Ses travaux, X, 412. V. *Abdère, Admète, Bains chauds, Cénée, Diomède, Eribée, Hespérides, Himéra, Iole, Macarie, Tirynthe*.

HERCULE FURIEUX, tragédie d'Euripide, X, 531 et suiv.

HERCULE FURIEUX, tragédie de Sénèque, X, 366 et suiv.

HERCULE, personnage des *Oisieux*, XIV, 224 et suiv. Personnage des *Grenouilles*, XV, 45.

HERCULE (fragmens du faux), comédie de Ménandre, XVI, 116.

HERMÈS, II, 386, 391. Promontoire de ce nom, 124. Ce que c'était chez les anciens, XIV, 9, 10.

HERMIONE, fille de Ménélas. III, 187, n. Dans l'*Andromaque* d'Euripide, elle menace Andromaque de la mort, VII, 296. Ses alarmes après qu'Andromaque a été sauvée du trépas par Pélée, 314 et suiv. Elle part avec Oreste, 318. V. *Andromaque*.

HEMIPPUS, poète comique, XIII, 50.

HEMUS. V. *Ionie*.

HÉRODOTE. Lit son histoire aux jeux olympiques, I, 170, n. (liv. VI), 234, 318. Histoire d'Hérodote, traduit par M. Larcher, XII, 59, n. (liv. IV, p. 258), 127.

HÉROS (fragmens des), comédie de Ménandre, XVI, 65.

HÉROS (mânes des). V. *Taille*.

HERTELLIUS (J.). Cité, XVI, 21.

HÉSIOËDE (oper et di.), VI, 296; XII, 297, n. Services qu'il a rendus comme poète, XV, 127.

HÉSIONE, I, 365; III, 132.

HESPÉRIDES (jardins des), VII, 67, n.

HESPERUS. V. *Hespérides*.

HIBOU. V. *Obole*.

HIÉROCLÈS, devin, XIII, 436. Personnage de *la Paix*, 356 et suiv.

HIÉRON, I, 317.

HIÉRON, huissier crieur, XV, 272.

HIÉRONYME, poète, XII, 70.

HILAIRE ET PHÉBÉ, déesses adorées à Sparte, X, 140, n.

HINDOUS. Leurs représentations théâtrales, I, 46, n.

HIPPIAS, XII, 239; XIII, 222.

HIPPISQUE (fragmens de l'), comédie d'Alexis, XVI, 254.

HIPPOCOME (fragmens de l'), ou du *Palefrenier*, XVI, 73.

HIPPOCRATE, général des Athéniens. Ses trois fils, XIII, 88, n.

HIPPOCRÈNE. V. *Helicon*.

HIPPODAMIE, VII, 299. V. *OEnomaüs*, *Myrtil*, *Pélops*.

HIPPOLYTE, dans la tragédie d'Euripide qui porte son nom. Il adresse ses vœux à Diane, VII, 9. Il refuse d'adorer Vénus,

13. Sa colère au récit de l'amour que Phèdre lui porte, 56 et suiv. Il déclame contre les femmes, 58. Il se justifie du crime dont Thésée l'accuse, 84 et suiv. Il est banni, 90. Accident qui lui arrive en se retirant à Argos, 100 et suiv. On le rapporte sur la scène, 110. Il meurt, 117. Différence du caractère de ce prince dans Euripide et dans Racine, 119 et suiv. V. *Diane*.

HIPPOLYTE, tragédie d'Euripide, VII, 1 et suiv. Pourquoi cette tragédie a pour titre : *Hippolyte couronné*, 3. Différence des principaux caractères de cette pièce dans Euripide et dans Racine, 119, 122. Pourquoi on prend plaisir à voir Phèdre punie d'un crime involontaire, 122 et suiv. Est-ce un défaut dans Euripide, que la confidente de Phèdre disparaisse sans qu'on sache ce qu'elle devient, 126. Défaut du prologue, 127. Comparaison du récit que font de la mort d'Hippolyte Euripide, Sénèque et Racine, 142 et suiv. Comparaison de cette pièce avec celle de Racine, 153.

HIPPOLYTE VOILÉ, tragédie d'Euripide. Fragmens, XI, 187; XVI, 281.

HIPPOLYTE, d'Euripide. Endroit de cette pièce raillé mal à propos par Aristophane, XII, 172.

HIPPOLYTE, tragédie de Sénèque. Réflexions sur cette pièce, VII, 133 et suiv. La scène où Phèdre fait à Hippolyte l'aveu de son amour, paraît mieux débiter que celle de Racine sur le même sujet, 139. Réflexions

sur la manière différente dont Hippolyte apprend l'amour de Phèdre dans Euripide, dans Sénèque, et dans Racine, *ibid.* Cette pièce finit très-mal, 146.

HIPPOMÈNE. V. *A' alante*.

HIPPON, athée, XIII, 11, n.

HIPPONÆ, poète, xv, 98.

HIPPONICUS. Sa généalogie, XIV, 115.

HIPPOTHÉE. V. *Taphus*.

HISTOIRE. Comparée à l'épopée, I, 59. Pourquoi elle est plus indépendante des temps et des lieux que les autres ouvrages d'esprit, XI, 377.

HISTOIRE universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, traduite de l'anglais, par une société de gens de lettres, in-8, XII, 59, n.

HISTOIRE des colonies grecques, de M. R. R., VI, 254, n.

HISTORIEN. Comparé au poète, I, 59.

HOMÈRE. Temple bâti en son honneur, I, 54, n. Comment représenté, *ibid.* Comment il fut peint par Galaton, *ibid.* n. Suite des raisonnemens d'Homère par rapport au poème épique, 55 et suiv. Homère n'a pas été le premier poète, 55, n. Ses ouvrages ont été la source de la tragédie et de la comédie, XI, 338. Le plus tragique des poètes, I, 289, n. Imité par Racine, dans l'*Iphigénie* de cet auteur, I, 16, n. Par Euripide; VI, 223; VIII, 393; IX, 95; XI, 74. Cité, (Iliad. XXIV, 753), IV, 190, n. (Ib. III, 93), V, 92. (Odys. I, 216), XI, 349. Il rappelle le goût du vrai beau, 419. Il est le modèle où tous les poètes ont cherché à

se former, *ib.* Ce que lui doit la tragédie, *ibid.* et suiv. Cité, (Iliad. VI, 288), XII, 248, n. (Ib. V, 480), XIII, 121, n. (Odys. X, 365), 197, n. (Ib. IV, 42); 285 et suiv. (Iliad. I, 63, 64), 441. (IV, 446; VIII, 60), 456, n. (V, 778), XIV, 140. Nous n'avons plus le texte d'Homère, comme l'avait Aristophane, *ib.* n. Cité (Iliad. VI, vers la fin), 416, n. (Ib. XIX, 253), XV, 57, n. Services qu'il a rendus par ses poésies, 127. Cité (Iliad. XIII, 636), 367, n. Pensée sur ses ouvrages, XVI, 258.

HOMICIDE. Exclusion à laquelle étaient condamnées les personnes coupables d'un homicide, XIII, 254, n.

HOMME. Son éloge, V, 60, 61. Dangers auxquels il est exposé, 78, 79.

HOMMES. Leur amitié ne peut consoler de la perte de celle des dieux, I, 365. Qu'est-ce que l'homme dans la main des dieux, II, 74, 104. Manière de les juger, VIII, 180, n. Diverses pensées sur les hommes, XVI, 36, 40, 44, 69, 70, 71, 72, 79, 90, 102, 109, 131, 142, 144, 165, 173, 174, 227, 231, 235, 241, 242.

HOMOLOÏNE, porte de Thèbes, I, 442.

HORACE. (Art. poétic. 277), I, 49. (Id. 193), 107. (Ib. 280), 128. (Ib. 232), 129. (Id. 279), 131. (Ib. 158, 143), IV, 398. (134), 419. (102), 436. (191), 449. (275), XI, 337. (407), 397, n. (281 et suiv.), 422, n. (337), XIII, 280, n. (391), XV, 127, n. (Odar. IV, 6, 7), I, 391. (Ib.

13, 6), v, 92. (Ib. 20, 30), XIII, 254 n. (v, 8, 74), XIV, 197, n. (III, 1, 21), 277. (Ib. 10), xv, 290, (iv, 5, 16), 353, n. (Satyr. II, 6), III, 344, n. (II, 7, 50), XIII, 222, n. (I, 6, 36), XIV, 186, n. (II, 5, 69), xv, 195, n. (Ib. 3, 26), 458, n. (Epist. II, 9, 24), XIII, 303, n. (III, 230), 351, n. (I, 4, 47), xv, 422, n. Cité, VII, 407; XVI, 12.

HORLOGE D'EAU. V. *Clepsydre*.

HORREUR. V. *Pitié*.

HORTORUM *Historia, ad calcem libri cui titulus: Renati Rapini, hortorum lib. iv, cum notis et emendationibus Gabriëlis Brotier. Barbou, 1780. V. Champs-Élysées.*

HOSPITALITÉ. Était chez les Grecs une charge publique et honorable, II, 388, n.

HÔTES. Manière dont on les accueillait, xv, 414 et suiv.

HUILE. Répandue sur les morts, VIII, 341, n.

HUISSIERS. Les chemins en étaient couverts dans l'Attique, XII, 198, n.

HUMAIN, XVI, 109.

HUMANITÉ (l'). Tempérée par la prudence, XVI, 131.

HUPPE, personnage des *Oiseaux*, XIV, 99 et suiv. 112, n.

HYDRIE (fragmens de l'), XVI, 110.

HYLLUS, fils d'Hercule et de Déjanire. Va au secours de son père, IV, 278, 322. Il revient annoncer à Déjanire le triste état où son funeste présent a mis son époux, 293 et suiv. 364 et suiv. Il fait connaître à Hercule l'innocence de Déjanire, 306 et suiv. 381 et suiv. Il lui promet de mettre le feu à son bûcher du mont OETA, et d'épouser Iole, 310 et suiv. 391 et suiv.

HYMNE des Persans, rapportée par Chardin, I, 48, n.

HYMNIS (fragmens de l'), XVI, 111.

HYPERBOLUS, XII, 260, 312; XIII, 93, 407, 408; xv, 13, n.

HYPERMNESTRE. V. *Abes*.

HYPOCONDRE, comédie de J.-B. Rousseau (act. v, scène III), XII, 157.

HYPONYMPHIDE. V. *Démurge*.

I.

IACCHUS ou Bacchus, xv, 74.

IAMBE. Le vers iambe est plus propre au théâtre que le vers héroïque, I, 122.

IBYCUS, poète, XIV, 277.

ICARE, fle. II, 64.

ICARIE, montagne de l'Attique, I, 46, n.

ICARIUS, I, 46, 272.

IDA, montagne de l'Asie-Mineure. Les graviers du mont

Ida, II, 125; III, 97; VIII, 129.

IDÉE MÉGARIQUE, XII, 102, n.

IDOLÂTRIE. Son origine, VII, 207.

IF. V. *Smilax*.

IGNORANCE, XVI, 31.

IGNORANS. V. *Concours*.

ILE des héros. V. *Achillée*.

ILES fortunées, VII, 67, n.

ILIADÉ, poëme épique. Son dénouement, I, 99, 102.

ILION, V. *Troie*.

ILLYRIE, grand pays de l'Europe, IX, 290, II.

IMBRIENS (fragmens des), pièce de Ménandre, XVI, 73.

IMITATIONS (danger des), II, 185, n.

IMMOLARE, XIII, 429, n.

IMPÔT réel établi à Athènes, XIII, 234, n. Manière dont on en abusa, ib. Sur combien de villes il s'étendait, 239, 240.

IMPRÉCATIONS des anciens. V. *Excommunications*, *Mourans*. Déesse des imprécations, V. *Némésis*.

IMPRUDENCE, XVI, 122.

IMPUDENCE, XVI, 31, 74.

IMPUNITÉ, XVI, 134.

INACHUS, fleuve, II, 401. V. *Io*, *Oreste*.

INACHUS, tragédie de Sophocle, XV, 219, n.

INCAS, princes des peuples du Pérou. On voit chez eux des pièces de théâtre régulières, I, 44.

INCENDIÉE (fragmens de l'), pièce de Ménandre, XVI, 58.

INCONSÉQUENCE des hommes, XVI, 82.

INDIENNES. V. *Nomades*.

INDIENS. Leur opinion sur l'utilité de l'eau de la mer, III, 356; VIII, 385, n.

INFORTUNE, XVI, 156, 157.

INITIÉE (fragmens de l'), comédie de Philémon, XVI, 213.

INJURE. Les injures ont une espèce de mode comme tout le reste, IV, 441, n. VI, 269, n. Pensée sur les injures, XVI, 134, 210.

INJUSTE. V. *Juste*.

INJUSTICE, XVI, 28, 29, n. 44, 106.

INO. Son histoire, VI, 267, n.

INO, tragédie perdue d'Euripide.

INSOMNIE (pensée originale sur l'), XVI, 60.

INSPIRÉE (fragmens de l'), pièce de Ménandre, XVI, 67.

INTERMÈDE. Remarques sur les intermèdes d'*Iphigénie en Aulide*, VIII, 155, n. Les intermèdes de l'*Electre* d'Euripide sont presque tous détachés du sujet, XI, 72 et suiv.

INTRIGUE dans les tragédies, I, 99 et suiv.

INVENTION, XVI, 36.

INVRAISEMBLANCE. L'invraisemblance des *Euménides* ne devait pas nuire à l'effet que devait produire cette pièce, II, 352.

IO, I, 331, n. II, 390 et suiv. 403, 464; III, 167; n.

Abrégé de son histoire, VII, 67; VIII, 323, n. Elle trouve en Scythie Prométhée attaché à un rocher, I, 331, 366 et suiv. Elle ne paraît point sur le théâtre en génisse dans le *Prométhée lié*, 352, 364. Io est la même que l'Isis des Egyptiens, 331, n. Elle est instruite par Prométhée de la suite et du terme de ses malheurs; elle apprend aussi quel sera le libérateur de Prométhée, 333 et suivantes.

V. *Danaüs*, *Epaphus*.

IOLAS. V. *Eurysthée*.

IOLCOS, ville de Thessalie, VII, 201.

IOLÉ. Elle ne paraît pas dans les *Trachiniennes* de Sophocle, IV, 392, n. V. *Trachiniennes*. Abrégé de son histoire, VII, 61, n.

ION, dans la tragédie d'Euripide qui porte son nom. Histoire de sa naissance et de son éducation, x, 161 et suiv. Difficulté qu'il fait de reconnaître Xuthus pour son père, 176. Il reconnaît que Créuse est sa mère, 199. V. *Créuse*. Les fonctions de Néocore supposent qu'il avait l'âge d'homme, x, 326.

ION, tragédie d'Euripide. Analyse de cette pièce, x, 161 et suiv. Quelques traits trop simples pour nos mœurs, 164. Endroit que Racine a imité de cette tragédie, :80. Description déplacée, 189. Jugement général sur cette pièce, 203 et suiv.

ION de Chio: poète, xiii, 418.

IONIE, ii, 66; x, 203.

IONIENS, matelots. ii, 68. (Mets qu'aiment particulièrement les), xvi, 110.

IOUSTHEPHANOUS. V. *Athéniens*.

IPHIANASSE, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Différente d'Iphigénie, iii, 166, n.

IPHICRATE. Apprend à OEdipe qu'il n'a point eu Polybe pour père, iii, 424. Il raconte comment il avait reçu OEdipe sur le mont Cithéron, ib.

IPHIGÉNIE EN AULIDE, tragédie d'Euripide, viii, 120 et suiv. Pourquoi on s'est un peu écarté de ceux qui ont distribué les actes de cette pièce, 167, n. Comparaison des quatre auteurs qui ont travaillé sur ce sujet, 276 et suiv. Différence des caractères des principaux personnages, 264 et suiv. Comparaison de cette pièce avec celle de Racine, 276.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon, dans l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide. Elle arrive en Aulide, viii, 153. De quelle manière elle est reçue d'Agamemnon, 169 et suiv. Elle tâche en vain de le fléchir, 221 et suiv. Elle se résout à mourir généreusement, 234. Elle est enlevée par Diane, 249. Différence du caractère que lui ont donné différens poètes, 265 et suiv.

IPHIGÉNIE EN AULIDE de Racine. Son exposition peut servir de modèle, i, 89, n. Analogie d'une scène de cette pièce avec la cinquième du premier acte de l'*Hécube* d'Euripide; v, 238, n.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE, tragédie d'Euripide, viii, 296 et suiv. Endroit difficile de cette pièce, 328, n. Endroit intéressant, et pourquoi, 341, n. Erreur des copistes corrigée, 359, n. But du poète dans cette pièce, 410. Défaut de beauté dans l'ouverture de cette pièce, 411. Hiatus remarqué, mais peu justifié dans ce poème, ibid. Erreur d'Iphigénie; source du plaisir que cause la reconnaissance, 412. Situation tout-à-fait tragique: en quoi l'art en consiste, ib. 415. Art d'Euripide à suspendre la reconnaissance, 414. Air de vérité remarquable dans tout le cours de cette pièce, 418. V. *Agamemnon*, *Aristote*, *Clytemnestre*, *Dolce*.

IPHIGÉNIE, dans l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide. Son histoire et son emploi, viii, 299 et suiv. Elle croit son frère Oreste mort, 308 et suiv. Elle apprend l'arrivée de deux Grecs, 314.

Elle leur demande des nouvelles de la Grèce, 380 et suiv. Elle offre successivement la vie à Oreste et à Pylade, 339, 340. Elle promet d'avoir soin de la sépulture d'Oreste, 341, 342. Ses sermens, 351, 352. Ses lettres à Oreste, 354, 355. Elle reconnaît Oreste et en est reconnue, 356 et suiv. Elle trouve un expédient pour être enlevée par Oreste avec la statue, 373 et suiv. Elle s'enfuit avec la statue de Diane, 383. Elle rencontre Thoas qu'elle abuse par ses discours, *ibid.* et suiv. Elle passe à Athènes, 406.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE de Guymond de la Touche, VIII, 418. Il rend odieux le caractère de cette princesse, 419. Il relève celui de Pylade, 433. Son dénouement trop romanesque, 439.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE. Plan du premier acte, par Racine, VIII, 441.

IPHYON. Son odeur, XIV, 331.

IRIS, personnage des *Oiseaux*, XIV, 193 et suiv.

ISAÏE (XXXVIII, 8), XV, 263, n. ISIS, V. *Io*.

ISMÈNE, fille d'OEdipe, dans l'*OEdipe à Colone*. Elle arrive auprès de son père à Colone, IV, 62. Elle expose à son père le motif de son voyage et la division qui règne entre Etéocle et Polynice, 65 et suiv. Elle raconte les oracles relatifs à OEdipe, 66 et suiv. Elle va offrir des libations pour OEdipe, 72. Créon la fait enlever, 98. Son désespoir après la mort d'OEdipe, 151 et suiv.

ISMÈNE, sœur de Polynice. V. *Antigone*, *Io*.

ISMÈNE, dans l'*Antigone* de Sophocle. Elle n'ose contrevenir aux ordres du roi en entreprenant d'inhumier Polynice, V, 4, 44 et suiv. Elle veut mourir avec sa sœur Antigone, 13 et suiv. 73 et suiv.

ISMÉNUS ou Ismène, fleuve de Béotie, I, 431; III, 271, n. V, 110.

ITYS. V. *Philomèle*.

IVRESSE (fragmens de l'), comédie de Ménandre, XVI, 81.

IXION, II, 337.

J.

JAPET, sobriquet donné aux vieillards par les enfans, XIII, 88.

JARDINS. V. *Proverbe*.

JASON. V. *Iolcos*. Dans la *Médée* d'Euripide, remarque sur son entretien avec Médéc, VI, 247 et suiv.

JAUNE. La couleur jaune était destinée aux plus belles occasions par les Athéniens, XIV, 393, n. 425.

JEPHTÉ. Ses pleurs, V, 23.

JEU D'ÉCHECS, XV, 292, n. Des Larrons, *ibid.* — De mots. V. *Mots*.

JEUX DES GRECS. V. *Cottabus*. Jeux pythiques ou delphiques : époque de l'institution de ces jeux, III, 159, n. Opinion des Grecs, du temps de Sophocle, à ce sujet, *ib.* Les cinq combats qui y étaient en usage, 197, n. Description

d'un de ces combats, 198, et suiv. Remarques sur les jeux des anciens, VIII, 137. Jeux, ou plutôt fêtes nommées *Carnéades*, en l'honneur d'Apollon, VII, 215, n. Jeux olympiques; leur établissement, xv, 414. V. *Olympie*. Jeux isthmiques. V. *Sisyphé*.

JEUX DES GRECS, XVI, 258.

JOCASTE, dans l'*OEdipe* de Sophocle. Elle jette OEdipe dans le trouble, en lui racontant les circonstances de la mort de Laïus, III, 5-7 et suiv. Elle va au temple d'Apollon qui était dans Thèbes même, 329, n. Elle tâche d'empêcher OEdipe d'éclaircir son sort, 342. Ses conseils mal interprétés, ib. Elle se pend de désespoir; 358. V. *OEdipe*, roi de Thèbes.

JOCASTE, dans l'*OEdipe* de Corneille. Excuse le refus que fait Dirce d'épouser Æmon, III, 413. A quoi elle attribue le silence des dieux, 414. Peut-on excuser la scène où Dirce manque de respect à Jocaste, 418, 419. Elle apprend de Thésée qu'il est fils de Laïus, 420. Se doute de sa feinte, ib. Circonstance qui gêne le récit que l'on vient faire de sa mort, 425. V. *Dirce*.

JOCASTE, dans les *Phéniciennes* d'Euripide. Elle met dans le prologue le spectateur au fait de l'action, VI, 1.

JOCASTE, tragédie de Dolce. Faute que sa timidité a fait commettre, Euripide l'a fait commettre, VI, 107.

JOPHON, poète. Jugement d'Aristophane à son sujet, xv, 49.

JOUEUR DE FLUTE (fragmens du), comédie de Ménandre, XVI, 76.

JOUEUSES (fragmens des), comédie de Ménandre, XVI, 76.

JOUR, fils de la nuit, IV, 49, n.

JOURNALIER. Prix de sa journée, xv, 234.

JOURS. De quelle manière les Grecs comptaient les derniers jours du mois, XII, 401, n.

JUGE. Ce que pouvait gagner par an, chez les Athéniens, le juge le plus assidu, XIII, 161.

JUGES (livre des, chap. II, 34 et suiv.), v, 23.

JUGES. Leur âge, XIII, 225, 229, 238, n. Leur manière d'être à Athènes, 225 et suiv. Ils sont accessibles à la corruption, 226, 227, 228. Leur nombre, 236. Leurs émolumens, ibid. Ils sont un vrai fléau entre les mains d'un tyran, 240 et suiv. Comment choisis à Athènes, xv, 347, n. 432. Se faisaient mettre sur le tableau de plusieurs tribunaux, 449.

JUNON, I, 424; II, 424. Sa jalousie, XI, 219. Etymologie de ce nom, XIV, 336, n. V. *Io*, *Semélé*.

JUPITER PRÉSERVATEUR, I, 419; II, 403, 404. Héros issu de son sang, VII, 220, n. Prière remarquable adressée à ce dieu, chez Euripide, IX, 110, 111. Chiennes de Jupiter, IV, 244, n. Jupiter habitant du mont OËta, IV, 329. Jupiter Hercéus, et non Héréus, comme on lit pag. 69, ligne 20, du tome v. Epithètes

données à Jupiter, XII, 75, n. Plaisanteries auxquelles il donne lieu par ses débauches, XIII, 94. Comment représenté, XIV, 135. Illégitimité de sa progéniture, 251. Jupiter Cénéen, IV, 283, 332. V. *Athos, Corybantes, Dodone, Epaphus, Esculape, Io, Prométhée, Semélé.*

JUPITER HERCÉEN, divinité particulière aux Athéniens. Présidait à l'intérieur des maisons, IV, 126, n.

JUREMENT DES MÉGARIENS, XII, 106, n. Des Thébains, 115, n.

JUSTE (le), personnage d'une comédie d'Aristophane. Sa dispute avec l'*Injuste*, autre personnage, XII, 393 et suiv, XIII, 81 et suiv.

JUSTE-LIPSE. Son sentiment sur les tragédies de Sénèque, III, 397. Sur la *Thébaïde*, VI, 81 et suiv. Sur la *Troade*, IX, 205.

JUSTICE, XVI, 134.

JUSTICE. Place où l'on rend la justice à Athènes, XII, 223, 273, n. XIII, 250, n. V. *Lycus.*

JUVÉNAL, (Satyr. II, 10), XIII, 117, n. (XI, 173), XIV, 392, n.

K.

KHELL. V. Brunek.

KUSTER. *Aristophanis comœdiæ undecim, Amstelodami*, M. DCC. X. in-folio. Cet exemplaire a été prêté par M.

l'abbé Le Blond, qui s'empresse à concourir à tous les travaux des gens de lettres. Erreur reprise dans cette édition, XIII, 29, 30, n.

L.

LABDACUS, III, 284, n.

LABOUREUR (fragmens du), comédie de Ménandre, XVI, 44.

LABYRINTHE. V. *Ariadne.*

LACÉDÉMONE. Idée de cette ville, I, 164 et suiv. Sa prééminence, XV, 346, n. V. *Alcibiade, Esope.*

LACÉDÉMONIENS. Leur habillement, VII, 309 et suiv. Leur cupidité, XIII, 403. V. *Oiseaux.*

LACHE (cœur d'un), XVI, 107.

LACHÈS, général athénien, XIII, 202, 251. Accusé sous le nom d'un chien, 255 et suiv.

LÆNA, XIII, 243, n.

LAËRTE (les fils de). V. *Ulysse.*

LA GRANGE-CHANCEL. Cité, VII, 404. Analyse de son *Alceste*, 408 et suiv.

LACUS, père de Ptolémée, XVI, 6.

LAINES. Ouvrages en laine. V. *Ecbatane.*

LAÏS. Epoque de sa mort, XV, 323, n. 367.

LAÏUS, prédécesseur d'Œdipe sur le trône de Thèbes, III, 275. Les circonstances de sa mort durent être si long-temps ignorées d'Œdipe, 276, n. 386, 387, 431. Il va

consulter l'oracle, 277. Il périt, *ibid.* Son portrait, 319. Son ombre apparaît à Tirésias, 405. V. *Créon*, *Dircé*, *OEdipe, roi de Thèbes*, *Ombre*.

LAMACHUS, personnage des *Acharniens*. Il vient s'opposer aux vues pacifiques de Dicaëopolis, XII, 86 et suiv. Obligé de partir pour la guerre, 135 et suiv. Coryphée des petits maîtres d'Athènes, 138, n. Il part avec dépit pour la guerre, 142. Il revient tout meurtri de l'armée, 145.

LAMACHUS, général athénien, XIII, 380, 458. Hommage rendu à sa bravoure, 460.

LAMIA, XVI, 100.

LAMIE. Ce que c'est, XIII, 279, n.

LAMPITO, personnage de la *Lysistrata*, XIV, 381.

LAMPON RIDICULISÉ, XIV, 135.

LAMPSACÉNIENS. V. *Priape*.

LANGUE FRANÇAISE. Ses caprices, I, 24, n.

LANGUE GRECQUE. Défaut de cette langue. V. *Pyrrhus*.

LANGUE. V. *Bœuf*.

LANGUE. C'étoit la partie de la victime qu'on offroit à Mercure, XIII, 437, n.

LAOMÉDON. V. *Eribée*.

LAO-SENG-EUL, comédie chinoise traduite en anglais par M. Davis, et en français par M. Bruguière de Sorsum, I, 44, n.

LARCHER, XV, 238, n. 292, n. V. *Hérodote*.

LARES, espèce de dieux, III, 171.

LARISSE. V. *Pharsale*.

LARVIS (de), *scenicis et fi-*

guris comicis, *Ficoroni*, XII, 158, n.

LASERPITIUM, XII, 273, n.

LASSUS D'HERMIONE, poète dithyrambique, I, 285.

LASUS. Son combat contre Simonide, XIII, 299, n.

LATONE, I, 424; VIII, 322, n. 391, n.

LAURIER. Ce que marquait la couronne de laurier que l'on portait en revenant de Delphes, III, 274, n.

LÉARQUE. V. *Ino*.

LÉDA. Gémeaux de Léda. V. *Castor et Pollux*. Mère de Phœbé; de Clytemnestre et d'Hélène, VIII, 128. V. *Hélène*.

LÉGISLATEUR (fragments du), pièce de Ménandre, XVI, 90.

LECOUVÉ (M.), I, 396.

LÉGUMES CUITS. Sacrifices de ces légumes offerts; à quels dieux, XIII, 426.

LEMNIENNES (fragments des), comédie d'Antiphane, XVI, 263.

LEMNOS, île de l'Archipel, II, 64, 125; IV, 177, n. 194, n. Crimes de Lemnos, II, 251. Feu de Lémnos, XIV, 399. Massacre que les femmes y font de leurs maris, II, 251, n.

LÉNÉENNES, fêtes de Bacchus, I, 305; XI, 449; XII, 57.

LÉOCORAS, le Lucullus des Grecs, XIII, 12.

LÉONTIUM, ville, XI, 461, n.

LÉOTROPHIDES, XIV, 209, n.

LÉPANTE. V. *Naupacte*.

LÉPRÉE, ville du Péloponèse, XII, 100, n. XIV, 23, n. 104.

LERNE, I, 370, 371.

LESBOS, II, 64, 126, n. XI, 460, n.

LETTRES. V. *Capitales*, *Cappa*.

LEUCA. V. *Achillée*.

LEUCADE, île, XI, 462, n.

LEUCADIENNE (fragmens de la), pièce de Ménandre, XVI, 81.

LEUCOLOPHE, XV, 262.

LIBANIUS. Sa pensée sur l'utilité de la tragédie, I, 239.

LIBATIONS, XVI, 79.

LIBERTÉ. Sans frein et sans réflexion, est le plus grand de tous les esclavages, XII, 317 et suiv. V. *Destin*.

LIBYE, partie d'Afrique, II, 317; X, 14, n.

LIBYE, fille d'Epaphus, II, 392.

LIMNAIUM, temple de Bacchus, XV, 64.

LIMNÉ, espèce d'académie à Trézène, VII, 16, n.

LIN. Le lin d'Amorgo, XIV, 387.

LINUS, hymne, X, 409.

LINUS (fragmens du), comédie d'Alexis, XVI, 256.

LIPSYDRION, montagne, XIV, 426.

LISERON, ou Lézéron. V. *Smilax*.

LITAE (cap de). V. *Cénéé*.

LITTES, ou Prières, filles de Jupiter, VIII, 311, n.

LIVII (Titii), (Libri XXXIX), XII, 160.

LOCRES. Pays des Locriens, XI, 444, n. V. *Arméniens*.

LOCRIDE. V. *Opuntien*.

LOCIQUE. V. *Aristote*.

LOI NATURELLE. Sort différent de ses principes et de ses conséquences, VII, 280, n.

LOIS, XVI, 55, 58, 90, 91.

Chez les Grecs se rédigeaient en vers, I, 273, 274. Loi des Céens, 181 et n. 211. Loi de Corinthe; *ibid.* et 259.

LONDRES (M. l'abbé de). V. *Ansquer*.

LONGIN. Exemple d'Eschyle, cité par ce rhéteur, I, 407, n. Exemple de Sophocle, III, 366, n. Ce qu'il pense de Sophocle et de Pindare, IV, 160. Exemple d'Euripide, cité, V, 173, n.

LOPÈS DE VÉGA. Jugement du P. Rapin sur ce poète, XI, 354 et suiv.

LOUP. Ce qu'il désigne chez les Grecs, II, 412, n.

LOUPS. Destructeur des loups, I, 424, n.

LOXIAS, ou Apollon, II, 305.

LUCAIN. Son pays, III, 395. Cité, (Pharsal., I, 50), IV, 429.

LUCIEN (ΚΡΟΝΟΣΘΑΩΝ), XV, 263, n.

LUCIFERA. V. *Diane*.

LUCRETIVUS, (de rerum natur. II, I), I, 70, n. (I, 477), 71. (V, 42), IV, 429, 430. (VI, 386 et suiv.), XIII, 39.

LUNE. V. *Arioste*, *Cycle*. Vieille et nouvelle lune; qu'est-ce que c'est, XIII, 99, 102 et suiv.

LUNULE, ou gloire sur la tête des statues, XIV, 186, n.

LUPIPÈDES, épithète donnée aux Alcméonides, XIV, 426.

LUSUS CALCULORUM, *latruncularum*, *canum*, XV, 292, n.

LUTTE. V. *Jeux pythiques*.

LUTTEURS. Se frottaient de graisse avant de se battre, XII, 241, 242. Quand se réputaient-ils vaincus, XII, 13, 14, n.

LUTTEUSES (fragmens des),

comédie de Ménandre, xvi, 80.

LYCÉE. Etymologie de ce nom, iii, 157, n.

LYCHNIS, plante, xii, 116, n.

LYCIE, province de l'Asie-Mineure, iii, 282, n. vii, 191, n.

LYCIEN. V. *Apollon*.

LYCIENS, ii, 240.

LYCIS, poète comique. Son mauvais goût, xv, 43.

LYCURGIE, pièce perdue d'Eschyle, xiv, 275.

LYCUS, vii, 51. Génie tutélaire du barreau d'Athènes, xiii, 213, n. 249. V. *Lycie*.

LYDIE, contrée de l'Asie-Mineure, ii, 60, 404; iv, 288, n. V. *Sipyle*.

LYDIENS, ii, 30, V. *Phrygiens*.

LYNCÉE. V. *Abes*.

LYRE. A sept cordes et d'un bois de montagne, vii, 120, n. Autre, xiii, 378, n.

LYNNESE, ville, ii, 42.

LYSICRATE, xiv, 41. Persiflé, xv, 261.

LYSIMAQUE, xiii, 432.

LYSIPPE. V. *Cicéron*.

LYSISTRATA, comédie. Analyse de cette pièce, xiv, 359 et suiv. V. *Lysistrata*. Époque où elle fut jouée, 399, n. 467, n. Réflexions sur cette pièce, 485, 486.

LYSISTRATE, femme d'un magistrat d'Athènes. Elle entreprend de procurer la paix à la Grèce, xiv, 359, 360, 373 et suiv. Elle s'empare de la citadelle, où elle est assiégée et secourue, *ibid.* 397 et suiv. Plan qu'elle propose pour remédier aux vices de l'administration athénienne, 419 et suiv. Elle écoute les propositions de paix envoyées par les Athéniens et les Lacédémoniens, 369, 466 et suiv.

M.

MACARIE, fontaine, ix, 391, n.

MACARIE, fille d'Hercule, dans les *Héraclides* d'Euripide. Elle se dévoue généreusement à la mort, ix, 391, n. Il n'est plus parlé d'elle dans les derniers actes, 397.

MACARTNEY (lord), i, 44, n.

MEOTIDE, i, 360, 373.

MACÉDOINE, ii, 48.

MACHINES pour faire paraître et disparaître des personnages sur la scène, xii, 72, n. 73, n.

MACISTE. Nom de montagne, suivant M. le Franc de Pompi-gnan, et nom d'homme, sui-

vant les traducteur et éditeur, ii, 125, n.

MAGAS. V. *Philémon*.

MAGISTRATS préposés à ce qui regardait la salubrité des mets servis dans les fêtes solennelles; recherches à faire sur cet objet, xiii, 104, n. V. *Thesmôthètes*. Le sort les désignait à Athènes, viii, 61.

MAGISTRATURE. Son avantage chez les Grecs, décrit comiquement, xiii, 156 et suiv.

MAGNÈS, poète, xii, 244.

MAGNÉSIE, ii, 48. Canton de Thessalie dans la Grèce, iii, 198, n.

MAÏA (le fils de), ii, 259.

MAIN. Se donner la main droite : manière d'engager sa foi, XII, 9.

MAISON rustique des anciens. Partie de cette maison. V. *Fumerie*.

MAÎTRE (M. le). Comment a-t-il initié les grands orateurs, I, 207, n.

MALADIES (contrées inaccessibles aux), II, 404. V. *Enchantemens*.

MALHEUR, XVI, 106.

MALIE (golfe de), XIV, 370, n.

MALUM, XIV, 449, n.

MANES des héros morts au siège de Troie; où s'étaient-ils retirés, VIII, 325, II.

MANÈS, valet de Cinésias, XIV, 444.

MANILIUS. Cité, XVI, 15, n.

MANTEAU. Manière de le porter, XIV, 224.

MANTINÉE, ville, XI, 468, n.

MANUSCRIT GREC d'Aristophane, de la bibliothèque du roi, sous le n° 2712, XI, 415, n.

MANUSCRITS. Nécessité d'y recourir. Utilité du travail entrepris par les ordres du roi, pour le dépouillement des manuscrits de sa bibliothèque, XIV, 140, n. V. *Noms*.

MARATHON. Description de cette bataille, XIII, 265 et suiv.

MARCHAND (fragmens du), comédie de Diphile, XVI, 259.

MARCHANDS. Privilèges dont ils jouissaient à Athènes, XV, 425.

MARCHÉ ATHÉNIEN. Comment la police s'y faisait, XII, 100, n.

MARCITÈS, poème d'Homère. I, 63, 289. Source de la comédie, XI, 338.

MARI FORCÉ (fragmens du), comédie de Philemon, XVI, 210.

MARIAGE entre frères et sœurs, XII, 410, n. V. *Conditions*. Pensées sur le mariage, XVI, 85, 86, 146, 147.

MARICA, pièce d'Eupolis, XIII, 50.

MARIÈS (jeunes). Couronnes dont on les décorait, XIII, 421, n.

MARMITES (fêtes des), XII, 135, n. V. *Bacchus*.

MARMONTEL. Cité d'après l'*Encyclopédie* in-folio, au mot, *Anapeste*, XI, 92, n.

MARS, protecteur de Thèbes, I, 423. Mont de Mars, II, 336. V. *Aréopage*, *Enyalios*, *Pasiphaé*.

MARSYAS. V. *Olympe*.

MARTIAL (épigrammes de), (XIII, 35), XII, 241, n. (II, 50), 419, n. (XII, 47), XV, 33. (VIII, 28), 120, n. (I, 66), 143, n. (XIV, 18; IX, 41), 269. (VII, 72; XIV, 18), 293, n. XVI, 17. V. *Ansquer*.

MARYANDE (chants de), II, 66.

MASQUES des acteurs chez les Grecs. Fort extraordinaires, I, 137 et suiv.

MASSUR de Thésée, appelée *Epidaurienne*, VIII, 19, n.

MASTURBATIONS. Source de ce vice infâme chez les anciens, et parmi nous, XV, 368, n.

MAXIME. V. *Temps*.

MÉANDRE. V. *Ionie*. Le petit Méandre. V. *Caystre*.

MÉCHANS. Rien de plus funeste que la société des méchans, I, 443, 444; XV, 68.

MÉDECIN, XVI, 242.

MÉDECIN MALGRÉ LUI. V. *Molière*.

MÉDÉE, dans la tragédie d'Euripide qui porte son nom. Son histoire, VI, 233. Avec quel art elle se concilie le cœur, 240. Elle obtient un jour pour se préparer à son exil, et se prépare en effet à une vengeance éclatante, 244 et suiv. Remarques sur son entretien avec Jason, 246 et suiv. Elle s'assure un asile dans les états d'Égée, roi d'Athènes, 252 et suiv. Elle envoie à sa rivale une robe très-fine et une couronne d'or qui lui causent la mort, 257, 265. Elle massacre ses enfans, 267. Elle fuit dans les airs, 268. Ses adieux à Jason, *ibid.* et suiv. V. *Jason*.

Médée, tragédie de Corneille. Reflexions sur cette pièce, VI, 296 et suiv. Défaut du personnage d'Égée, 300 et suiv. Puérilité indigne de Corneille, 303.

MÉDÉE, tragédie d'Euripide. Analyse de cette pièce, VI, 231 et suiv. Défaut reproché à Euripide sur le lieu de la scène, et justifié, 232. Remarques sur une scène de cette pièce, comparée à une scène de l'*Andromaque* de Racine, 247. V. *Créon*, roi de Corinthe. V. *la traduction*, VI, 357.

MÉDÉE, tragédie de Sénèque. Analyse de cette pièce, VI, 274 et suiv. Endroit sublime gâté par ce qui suit, 277. Erudition déplacée, 285, 287. Trait impie qui termine le spectacle, 295.

MÉDÉE. Analyse de quelques autres tragédies publiées sous ce titre, VI, 312.

MÉDÉE, de Longepierre, VI, 313.

MÉDÉE, de M. Clément, VI, 329.

MÉDÉE, de Glover, VI, 335.
MÉDIE, royaume d'Asie, IX, 254, n.

MÉDIENNE, mesure de capacité chez les Grecs, XVI, 229.

MÉDIMNUS ou **MEDIMNE**, mesure attique. Son évaluation, XII, 166, n. XIII, 56, n. 241, n. 404.

MÉDIOCRITÉ, XVI, 32, 230.

MÉGARE, ville, XI, 458, n.

V. *Sciron*.

MÉGARIENS. Ils portaient des manteaux, XII, 81. Peu estimés, 102, n. Faisaient commerce de sel, *ibid.* 104. Ridiculisés, XIII, 145, n. Leurs ris, *ibid.* et 186. V. *Jurement*.

MÉGARISER, XII, 110, n.

MÉGÈS, roi, VIII, 141, n.

MEINECKE (Auguste). Cité, XVI, 24, 25.

MÉLANION. Son antipathie pour les femmes, XIV, 217.

MÉLANTHIUS, mauvais poète, XII, 235, n. XIII, 415, 433; XIV, 23, 104, n.

MÉLANTHUS, roi d'Athènes. Tué par ruse par Xanthius, roi de Béotie, XII, 51, 52, n.

MÉLÉAGRE. V. *Althée*.

MÉLICERTE, VIII, 315, n. V. *Ino*.

MÉLIE, ville de Thessalie, IV, 329, n.

MÉLIEN, surnom donné à toute personne suspectée d'athéisme, XIII, 74, n. V. *Dia-goras*.

MÉLISSÉS, prêtres, XV, 145.

MÉLITE, comédie. Premier essai de P. Corneille, XI, 400.

MÉLITE, bourg de l'Attique, xv, 84.

MÉLOS, île, xi, 462, n. xiv, 27.

MEMPHIS, ii, 30, 392. V. *Epaphus*.

MÉNANDRE, poète comique grec. Sa naissance, xvi, 1, 2. Nombre prodigieux de comédies qu'il composa, 2. Son génie, 3. Mis au nombre des épicuriens par Fabricius, 4, n. Devient ami de Démétrius de Phalère, 5. Il se retire à Athènes, 6. Paroles qu'il adresse à Philémon, 7. Contrariétés qu'il éprouva, ibid. Son portrait, son caractère, 8, 9. L'amour fut l'âme de ses ouvrages, ib. Pureté et élégance de son style, 11, 12, 13. Il fut le prince de la nouvelle comédie, ibid. Son goût exquis, 14. Elève de Théophraste, 14, 15. Neveu du poète Alexis, 15. Succès de ses pièces, 17. Époque où l'on suppose qu'elles ont été détruites, 19. Sa mort, 2, 19. Les Athéniens lui érigent un tombeau, 20. Sa statue sauvée de l'oubli, ib. Inscription grecque en son honneur, 21, n. Titres de ses pièces conservées, 21. Fragmens qu'on en a recueilli, ib.

MÉNANDRE, xi, 334, n. Jugement du P. Rapiin sur ce poète, ib. et 351, et suiv. Son éloge par Plutarque, 358 et suiv. xvi, 15, 16. V. *Chœur*, *Poètes comiques*.

MENDA, ville, xi, 466, n.

MENDIANT. Costume d'un mendiant, xii, 77, 78 et suiv.

MENDICITÉ. Moyen simple de l'arrêter, xiii, 239, 240; xiv, 421, n.

MÉNÈCEE, fils de Créon, dans

XVI.

les *Phéniciennes* d'Euripide. Il se sacrifie pour Thèbes, vi, 31, et suiv.

MÉNÉLAS. Séparé du reste de l'armée par une tempête au retour du siège de Troie, ii, 87, 138. V. *Atrides*, *Nicostratus*.

MÉNÉLAS, dans l'*Ajax furieux* de Sophocle. S'oppose à la sépulture d'Ajax, iii, 120.

MÉNÉLAS, dans l'*Oreste* d'Euripide. Il abandonne Oreste, v, 343, 344.

MÉNÉLAS, dans l'*Andromaque* d'Euripide. Artifice dont il se sert pour arracher Andromaque de son asile, vii, 301 et suiv. Sa contestation avec Pélée, 309 et suiv. V. *Phocus*, *Sipyle*.

MÉNÉLAS, dans l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide. Il s'empare de la lettre qu'Agamemnon écrivait à Clytemnestre, viii, 243 et suiv. Sa querelle avec Agamemnon, 144 et suiv. 4

MÉNÉLAS, dans l'*Hélène* d'Euripide. Il arrive à Pharos : sa surprise à la vue d'une Hélène autre que celle qu'il ramenait de Troie, x, 15. Il reconnaît la véritable Hélène, 19. Il s'évade avec elle, 37.

MÉNÉLAS. Extra long-temps avant de rentrer dans ses états, v, 328, n.

MENSONGE, xvi, 125.

MÉPRIS, xvi, 62.

MER. V. *Eau lustrale*. Mer Egée, ii, 140. V. *Pourpre*. Mer Adriatique, viii, 59, n. Mer Ionienne. V. *Io*, *Bosphore*, *Pont-Euxin*, *Tauride*.

MÉRCURE, dans le *Prométhée lié* d'Eschyle, i, 335 et suiv. 384 et suiv.

MERCURE INVESTIGATEUR, ii,

419, n. Ses surnoms, 225, n. 255. **CONDUCTEUR**, 307. Sur qui vengea-t-il la mort de son fils Myrtil, III, 185, n. Sacrifices qu'on lui offrait, XIII, 426. **Comment désigné**, XV, 219, n. V. *Cyllène, Hermès*.

MERCURE, personnage des *Nuées*, XIII, 384 et suiv. Dieu des voleurs, 388.

MERCURE, personnage du *Plutus*, XV, 443. Le 4^e jour du mois lui était consacré, 445.

MÈRE, XVI, 150.

MERGUS, XII, 117, n.

MÉROPS, époux de Klymène, XVI, 286.

MÉRVEILLEUX (le), ou le sublime. Est à la portée de tout le monde, XI, 418. En quoi il consiste, considéré dans la poésie et dans la prose, *ibid.* 420.

MESSÉNIENNE (fragmens de la), comédie de Ménandre, XVI, 34.

MESSINE, XI, 462, n.

MESURE. V. *Médimnus*.

MÉTAPHORE HARDIE, II, 285, n. 394, n.

MÉTELIN. V. *Mitylène*.

MÉTÉPSYCOSE, VII, 82, n.

MÉTÉORE. V. *Ouragan*.

MÉTHONE, ville, XI, 459, n. XIV, 257, n.

MÉTON (cycle de), XII, 380, n. Ses efforts pour empêcher son fils d'aller en Sicile, XIV, 7, n. Auteur du nombre d'or, 62, n.

MÉRON, personnage des *Oiseaux*, XIV, 175 et suiv.

MÉTRACRYTE (fragmens du), ou prêtre de Cybèle, comédie de Ménandre, XVI, 84.

MÉTYPNE, XI, 474, n.

MICHEL PSELLUS. Expliquait

dans son école les comédies de Ménandre, XVI, 18.

MICON, fameux peintre, XIV, 206.

MILÉSIENS. Oracle à leur sujet, XV, 434.

MILET, ville, XI, 472, n.

MILTON. Il imite Sophocle dans sa description des enfers, III, 86, n.

MIMAS, montagne couverte de neige, XIII, 27.

MIMES, œuvres dramatiques et acteurs. Leur art, leurs espèces différentes, I, 303, 304 et suiv. XV, 473 et suiv.

MINE. Son évaluation, XV, 328, n. V. *Talent*.

MINERVE ONCÉE, porte de Thèbes, I, 439.

MINERVE, dans les *Eunérides* d'Eschyle. Prend le parti d'Oreste, dont cependant elle remet l'affaire à la décision d'Athéniens choisis, II, 293, 325. Elle donne son suffrage à Oreste, et pourquoi, 297, 338. Elle adoucit les Furies en leur promettant un temple à Athènes, 299, 341. Elle établit l'Aréopage, 335, 336. V. *Allégorie, Oncée, Pallas*.

MINERVE, dans l'*Ajax furieux* de Sophocle, III, 65. Armée de la Gorgone, 89. V. *Péplos, Tritogène*.

MINERVE, III, 375, 378. Comment représentée, XIV, 135. Son temple à Athènes, 389. Ses fêtes, 425.

Miros. V. *Pasiphaé, Scylla*.

MONTAUNE. V. *Pasiphaé*.

MISOGYNE (fragmens du), ou l'Ennemi des femmes, XVI, 85.

MISOGYNE. Pourquoi on a donné ce surnom à Euripide, VII, 62.

MITHRA. V. *Soleil*.

MITYLÈNE, ville, xi, 460, n. 474, n. V. *Sigée*.

MNESILOCHUS, personnage des *Fêtes de Cérès*, xiv, 263 et suiv. Il s'habille en femme pour assister aux fêtes de Cérès, 281 et suiv. Sa harangue contre les femmes, en faveur d'Euripide, 297 et suiv.

MODESTIE, xvi, 59.

MŒURS (pensées sur les), xvi, 66, 124, 110.

MŒURS ANTIQUES. Leur simplicité, vii, 15. Mœurs des personnages tragiques, i, 117. V. *Caractères*.

MOIS. V. *Jours*.

MOISSON. Epoque de la moisson en Phénicie, xiv, 134.

MOLA SALSÀ, xiii, 429.

MOLIÈRE. Jugement de Ropin sur ce poète, xi, 355. Comparé avec Aristophane, Plaute, Ménandre et Térence, 386 et suiv. A en besoin de commentaire, 457, n. V. *Bret*. D'où il a peut-être imité l'art qu'il emploie à préparer de longue main l'arrivée de *Tartufe* sur la scène, xii, 180. D'où peut-être il a encore pris l'idée du *Médecin malgré lui*, ib. Celle de la première scène du *Malade imaginaire*, 355, n. D'un endroit du *Bourgeois gentilhomme*, 381, 385, 386, 392. Cité, (*Amphit.* act. i, scèn. 1), xiii, 3, n. (*Comtesse d'Escarbagnas*, scèn. xvi), xiv, 240, n. Comparé à Aristophane pour la licence du style, xv, 239. N'avait pas les mêmes raisons de se permettre des bouffonneries, 313.

MOLOSSIENS (les champs), i, 378.

MOLOSSUS. V. *Andromaque*.

MONARCHIE. Le cas qu'en faisaient les Grecs, i, 170, 171, n. Dispute sur les avantages de l'état monarchique et du républicain, v, 269 et suiv.

MONDE (le milieu du). V. *Delphes*.

MONNAIE D'AIRAIN. Espèce particulière, xiii, 449. De cuivre et d'argent : préférence ridicule donnée à la première sur la seconde, xv, 102, 279.

MONNAIES ATTIQUES, xii, 390, n. xvi, 214, 215 et n. V. *Bysantins*, *Obole*.

MORALE des anciens sur la royauté. Bien différente de la nôtre, viii, 11 et suiv. Sur l'estime de la vie et les conséquences qu'ils en tiraient, vii, 178 et suiv.

MORÉE. V. *Péloponèse*.

MORSTIUS, mauvais poète, xii, 235; xiii, 415; xv, 56.

MORT, xvi, 161, 248.

MORT (la), dans l'*Alceste* d'Euripide. Elle vient chercher Alceste pour la conduire aux enfers, vii, 182. Son entretien avec Apollon, 153 et suiv. Elle est surprise par Hercule qui lui enlève Alceste, 273.

MORTS. Premier devoir qu'on leur rendait, vii, 71, n. Souillure contractée par la vue et l'attouchement des morts, 115, n. 182, n. Manière dont on les disposait avant de les mettre dans leur tombeau, xiv, 422 et suiv. xv, 252, 298. Usage de les appeler trois fois, 138, n. V. *Cheveux*.

MORTIUS, poète comique, xii, 118; xiii, 71, 155, 222, 432.

Mots. Différence de la formation des mêmes mots, suivant les différens temps et les différens pays, I, 24, n. Jeu de mots, III, 87, n. XIII, 12, 246, n. 298, n. 309, n. 457; XIV, 102, 265, n.

MOUETTE, oiseau, XII, 277; n.

MOURANS. Leurs imprécations. III, 55, n. 255, n. Les anciens avaient coutume de présenter la main aux mourans, VII, 241, n. Bonheur et malheur des mourans, VIII, 341, n.

MULTITUDE (la), XVI, 59.

MUNICIUM, VII, 69, n.

MURÈNE Tartésienne, XV, 82.

MURETUM, XII, 55, n.

MUSÉE. Services qu'il a rendus comme poète, XV, 127.

MUSGRAVE. Cité, V, 436; VII, 362; VIII, 81, 99, 147, 350, 394; IX, 135, 161, 449, 471; X, 78, 479 et ailleurs: XI, 294.

MUSIQUE. V. *Tragédie*. Musique molle: ses fâcheux effets, d'après Platon, I, 229 et suiv. Avantages de la musique, 230 et suiv. XVI, 70.

MYCÈNES, ville du Pélopo-

nèse. V. *Armemens*. Pourquoi souvent, dans les tragédies grecques, confondue avec Argos, III, 153, n. VIII, 135, n.

MYCÈNES. Agamemnon n'était pas le premier roi de cette ville. III, 158, n.

MYCÉNIEN, époux d'Electre, dans l'*Electre* d'Euripide. Il est comparé avec le Philémon dont parle Ovide, XI, 2. Il se dispose à aller ensemercer son champ, 4. Il reçoit chez lui Oreste et Pylade qu'il regarde comme des étrangers, 9, 10. Il va chez l'ancien gouverneur d'Oreste, ib.

MYRMYDONS. V. *Armemens*.

MYRON. V. *Cicéron*.

MYRONIDE. Son éloge, XV, 234.

MYRRA. V. *Cyniras*.

MYRRHINE, femme d'Hippias, XII, 239.

MYRRHINE, personnage de la *Lysistrata*, XIV, 380.

MYRTIL. Sa perfidie et sa mort, III, 185, n. V. *Mercur*.

MYSIE. V. *Teucer*, *Teuthras*.

MYSIENS, II, 30. V. *Chants*.

N.

NAISSANCE. V. *Education*.

NARRATION. Art d'une narration qui se trouve dans les *Coéphores* d'Eschyle, II, 216. Défaut reproché à une autre narration de la même pièce, I, 150.

NATURE. Copiée dans sa simplicité par les poètes grecs. VII, 275 et suiv.

NAUPACTE, fleuve, II, 389. Ville, XI, 464, n.

NAUPLIE, ville de l'Argolide, VIII, 358, n.

NAUPLIUS. V. *Érope*, *Palamède*.

NAUSICYDE, fameux marchand de farine, et usurier, XV, 242.

NAUTONNIER (fragmens du),

comédie de Ménandre, xvi, 89.

NAUZE (M. de la), xiii, 287, n.

NAXE, ou NAXOS, II, 64; v, III; xiii, 367.

NÉOERA (fragmens de la), comédie de Philémon, xvi, 213.

NÉCESSITÉ, xvi, 58, 158, 255, 281.

NÉGREPONT. V. *Euripe, Egée.*

NEIGE. Contrée engraisée par les neiges, II, 404. Neige dans l'Attique, XII, 15, 135, 142.

NÉITIDE, porte de Thèbes, I, 438.

NÉMÉE, IV, 302, n.

NÉMÉSIS, déesse vengeresse, III, 164, n. VII, 99, n. 117, n.

NÉOCLIDÈS: Taxé de péculat, xv, 189, 241. Guéri d'aveuglement, 409, 412.

NÉOMÉNIES, XII, 127, 404, n. XIII, n. 196, n.

NÉOPTOLÈME, fils d'Achille, dans le *Philoctète* de Sophocle. Il se résout avec peine à tromper Philoctète. IV, 182 et suiv. Quelle injure il feint lui avoir été faite, 197. La feinte est poussée jusqu'à lui dire que les Grecs le poursuivent, 208. Philoctète lui confie ses flèches, 221. Il avoue sa feinte à Philoctète, 230 et suiv. Ulysse lui enlève les armes de Philoctète, 236. Néoptolème rend ces flèches à Philoctète, 256. Il empêche Philoctète de tuer Ulysse, 258. Il veut, mais inutilement, engager Philoctète à se rendre devant Troie, 259 et suiv. Il se résout à reconduire

Philoctète dans sa patrie, 263, 264. Ce qui peut le justifier d'avoir voulu tromper Philoctète, 269. V. *Pyrrhus.*

NÉPHÉLOCOCYCIE, nom d'une ville que les oiseaux se proposent de bâtir, XIV, 55, 76.

NEPTUNE. Créateur du coursier, I, 424. Son trident, II, 386. Terre qui lui est consacrée, IV, 45. Neptune hippien ou équestre, *ibid.* n. et 90. Services qu'il a rendus aux Athéniens, *ibid.* Fils de Rhée, 114. Pierre propre à ses sacrifices, 141. Dieu de Sunium et de Géraeste, XII, 247.

NEPTUNE, personnage des *Oiseaux*, XIV, 224 et suiv.

NÉRÉE, père des Néréides, VIII, 316.

NÉRÉIDES, IV, 90, ligne dernière. Il eût fallu traduire : *des Néréides aux cent pieds*, pour être littéralement exact; mais cette exactitude ne présente pas clairement à l'esprit l'idée de la vitesse désignée par cette épithète, comme en convient M. de Rochefort, et donne lieu de croire « à l'interprétation » du Scholiaste, qui, prenant » l'expression trop à la lettre, » s'est imaginé que, comme les » Néréides étaient au nombre » de cinquante, c'était en tout » cent pieds pour toutes ces » nymphes ensemble. » Voilà cependant les interprétations ridicules auxquelles donnent nécessairement lieu les traductions trop littérales. M. de Rochefort, de qui sont empruntées les expressions guillemetées, n'a pas senti qu'en voulant éviter l'inexactitude qu'il re-

proche au P. Brumoy, il tombait dans tous les défauts qu'entraîne une exactitude servile et littérale, qui est au moins ridicule, presque partout où elle se trouve, si elle n'est pas impossible à atteindre dans la plupart des occasions.

NESSUS. V. *Déjanire, Iole*.

NESTOR. V. *Taphus*.

NICIAS, personnage des *Chevaliers*, en esclave, XII, 203 et suiv. Il dérobe les oracles avec lesquels Cléon trompait le peuple, 212. V. *Aristophane*.

NICIAS, célèbre orateur et général, XV, 192, 243.

NICOSTRATE le Scambonide, XIII, 188.

NICOSTRATUS, fils de Ménélas, suivant Hésiode, III, 187, n.

NIL, I, 377, 379; II, 30, 379, 391, 404.

NIOBÉ, pièce du poète OEagre, XII, 157

NIOBÉ, fille de Tantale, III, 165, n. v, 94.

NISUS. V. *Scylla*.

NOBLESE, XVI, 65, 143.

NOEUD DES TRAGÉDIES. V. *Intrigue*.

NOMADES INDIENNES, II, 390.

NOMS FABLEUX. Très-propres à la poésie, VII, 295, 296. Noms propres: manière de les distinguer dans les manuscrits, XIV, 310, 311, n.

NOURRICE. V. *Contes*.

NOURRICE (fragments de la), comédie de Ménandre, XVI, 109.

NOURRICE D'ORESTE, dans

les *Coéphores* d'Eschyle. Raconte en détail ce qu'elle a fait pour Oreste, II, 217. Défaut reproché à cette narration, ib.

NOURRICES. Remarque sur ce personnage des tragédies grecques, v, 322.

NUÉES (les), comédie d'Aristophane. Préface sur cette pièce, XII, 334 et suiv. Analyse de cette pièce, 343 et suiv. Socrate en a-t-il été la victime, 344 et suiv. Elles ont été retouchées et jouées à plusieurs fois, 350, 351. Epoque où elles ont été jouées, 334. Motifs des *Nuées*, 335 et suiv. Morale de cette pièce, XIII, 115, 121, 128. Vrai point de vue sous lequel on doit envisager les *Nuées*, 133. Cette pièce, considérée même comme une satire contre les philosophes, n'a rien de contraire à nos mœurs et à nos goûts, 136. Elle a servi de modèle aux *Provinciales*, 137 et suiv.

NUÉES, personnage d'une comédie d'Aristophane, XIII, 27 et suiv. Les différentes formes qu'elles prennent, XII, 369; XIII, 32 et suiv. V. *Socrate*.

NUIT, mère des *Euménides*, II, 318, 358, 340; IV, 49, n. V. *Ether, Erebe, Jour*.

NUIT sur les théâtres grecs, IX, 94.

NYMPHÉUM, sanctuaire des nymphes, XVI, 52 et n.

NYMPHES, I, 325, 332. Forment le chœur du *Prométhée lié*, 343, 350. V. *Corycienne, Sacrifice*.

NYSSA ou Nyssa, mont, v, 111.

O.

OBOLÉ, monnaie grecque, XII, 208, n. 390, n.

OBSERVATIONS nouvelles sur l'origine de la tragédie et de la comédie grecques, par M. Raoul Rochette, I, 270. Sur l'*Alceste* d'Euripide, par le même, VII, 404.

OCCASION (l'), XVI, 139.

OCÉAN, personnage d'une tragédie d'Eschyle, I, 327. Il veut persuader à Prométhée de se soumettre à Jupiter, *ibid.* Il cède aux raisons de Prométhée, et se retire, 329. V. *Nymphes*.

ŒCOSITE. Ce que signifie ce mot, XVI, 47.

OCYPÈTE, nom d'une harpie, IV, 244, n.

ODÉUM, XIII, 273, n.

ODOMANTES, peuple, XII, 16, n. 53.

ODYSSÉE. Difficulté de son exposition, I, 91, n. Son dénouement, I, 99, 102. V. *Homère*.

ŒAGRE, poète, XIII, 227, 228.

ŒATIDE, tribu, IV, 113.

ŒCHALIE, ville, IV, 282, n. VII, 51, n. V. *Iole*.

ŒDIPE. Quels enfans il eut de Jocaste, I, 405. Ses fils le renferment dans une étroite prison, *ibid.* Il leur prédit les malheurs qui leur devaient arriver, *ibid.*

ŒDIPE, tragédie de Sophocle, III, 264 et suiv. Par qui déjà traduit, *ib.* Ce que l'histoire a fourni au poète, et ce que le poète y a ajouté, 265 et

suiv. Le but de cette tragédie, 267; V, 123. L'ouverture de la première scène en est frappante, III, 267, n. Défaut nécessaire, et sauvé autant qu'il est possible, 276, n. 389. L'art de la seconde scène du second acte, 288. Est-ce un défaut qu'Œdipe y paraisse aveugle et sanglant, 360, n. Pourquoi le sujet de cette pièce est si heureux, 378. Ordonnance de différens actes. La réunion de cinq tableaux forme l'ordonnance générale de la pièce qui est au-dessus de toute critique, 378 et suiv. Défauts reprochés à cette pièce, 385 et suiv. Incident peu naturel, 386. Le cinquième acte est-il postiche, 387. Quels sentimens inspire cette tragédie, et comment, 393. V. *Aristote, Bacchus, Cithéron, Créon, Pensées*.

ŒDIPE, roi de Thèbes, III, 270. Son entretien avec le grand-prêtre, *ibid.* et suiv. Il est regardé comme un homme divin, 271, n. Doit-il ignorer si long-temps les circonstances du meurtre de Laïus, 276, n. 386, 432. Ses imprécations contre l'auteur de ce meurtre, 284, 285. Il apprend de Tirésias qu'il est lui-même le meurtrier, 292. Il soupçonne Tirésias de vouloir placer Créon sur le trône, 295. Il est instruit de toute sa destinée, sans vouloir y ajouter foi, 296 et suiv. Il accuse Créon d'avoir conspiré contre lui, 304 et suiv. Il se croit fils de Polybe,

roi de Corinthe, et de Mérope, son épouse, 322. Il raconte son voyage à Delphes, 325. La réponse que lui fait Apollon, *ibid.* Ses inquiétudes sur le meurtre de Laïus, 324. Il apprend la mort de Polybe, 332. Il apprend aussi qu'il n'était pas fils de ce prince, 338 et suiv. Comment il avait été trouvé sur le mont Cithéron, 359. D'où OEdipe avait pris son nom, 340, n. Il interprète mal les conseils de Jocaste, 342. Il apprend de Phorbas qu'il est fils de Laïus, 350 et suiv. Il s'arrache les yeux, 353. Il demande qu'on lui amène ses filles, 370. Le discours qu'il leur tient, 371, 446, 447. Il demande et obtient de quitter Thèbes, 373, 374. Sophocle ne le représente pas tout-à-fait innocent, 390. Ses défauts, *ibid.* D'où vient le sentiment de pitié qu'il excite, 393. Eloge de cette pièce comparée à celle de Voltaire, 428. Effet de l'ouverture de cette pièce, *ibid.* 429. Intérêt unique qu'on y observe, 435. Beauté du cinquième acte, 445.

OEDIPE, tragédie d'Euripide, perdue, III, 394.

OEDIPE, tragédie de Sénèque, III, 395. Ordonnance et jugement de cette pièce, 398 et suiv. Entretien d'OEdipe avec Jocaste, et la critique de cette scène, 398. Il fait des imprécations contre le meurtrier de Laïus, 400. Son entretien avec Créon, 402 et suiv. Ses fureurs tragi-comiques, 407.

OEDIPE, tragédie de P. Corneille. Courte analyse de cette pièce, III, 411 et suiv. Quel en

est le ressort principal, 412 et suiv. Presque toutes les scènes en sont défectueuses pour le fond, 415. L'art seul y rend supportable la matière, *ibid.* et suiv. Comparaison des ressorts de cette pièce avec ceux de l'*OEdipe* de Sophocle, 420. La vraisemblance y manque en plusieurs endroits, 422. Critique du caractère des personnages de cette pièce, 425.

OEDIPE, roi de Thèbes, dans la tragédie de P. Corneille. Refuse à Thésée de lui donner Dirce en mariage, III, 412. Pourquoi, 413. A quoi il attribue le silence des dieux, 414. Il paraît n'être qu'un personnage subalterne, 418. Est convaincu d'avoir tué Laïus, 421, 422. Se détermine à retourner à Corinthe, 423. Apprend qu'il était fils de Laïus; n'en est pas frappé autant qu'il devrait l'être, 424. Son caractère, *ibid.* 425.

OEDIPE, tragédie de Voltaire, III, 376, n. Extraite par M... 427 et suiv. Manière dont Voltaire a cru devoir envisager ce sujet, *ibid.* Succès de cette pièce, 428. Epoque où elle fut jouée, *ibid.* n. L'ouverture qu'en fait Dymas est touchante, 429. Les Thébains s'expriment dans le goût de Sénèque, 430. OEdipe est véritablement coupable d'avoir ignoré les meurtriers de Laïus; ce qui occasionne une invraisemblance choquante, 431, 432. Inutilité du second acte, 433. Défaut du caractère de Jocaste dans le second acte, et dans les trois premières scènes du troisième. Beaux vers qu'elle dé-

bite sur l'impossibilité où sont les rois de cacher leurs actions, 434. Beautés et défauts des trois premiers actes, 435. Voltaire a perfectionné la confiance qu'Œdipe et Jocaste se font mutuellement au commencement du quatrième acte, 435 et suiv. Lenteur du développement de l'intrigue, 445. Œdipe s'arrache les yeux avec son épée, comme dans Sénèque, *ib.* Beauté des adieux d'Œdipe à ses filles, omis dans la tragédie de Voltaire, et traduits par M. de La Harpe, 446, 447. V. *Porée*.

ŒDIPE A COLONE, tragédie de Sophocle. Analyse de cette pièce, *iv*, 1 et suiv. Jugement de quelques auteurs anciens sur cette pièce, *ibid.* Elle est allégorique, 1, n. But de cette pièce, *v*, 123.

ŒDIPE, dans la tragédie de Sophocle, intitulée : *Œdipe à Colone*. Il arrive à Colone et se met sous la protection des Euménides, *iv*, 3, 48. Il est bien reçu par Thésée, 13, 79 et suiv. Ses imprecations contre ses fils, 69 et suiv. Manière dont on lui prescrit de faire des libations pour se purifier, 72 et suiv. Il expose la source de ses malheurs, 75 et suiv. Avec quelle force il repousse, en présence de Thésée, les outrages de Créon, 108 et suiv. Sa joie en recevant ses filles des mains de Thésée, 116 et suiv. Il refuse à Créon de retourner à Thèbes avec lui, 18 et suiv. 94 et suiv. Il refuse de rendre sa tendresse à son fils Polynice, 29 et suiv. 132 et suiv. Circonstances extraordinaires

de sa mort, 36 et suiv. 142 et suiv. 148 et suiv. Réflexions sur cette pièce, 159. Eloge de Sophocle, à raison du choix de ses sujets, *ibid.* 160. De la manière dont il les traite, *ib.* 161. De son art de peindre, 160 et n. Sophocle réunit le témoignage de tous les critiques, 161. Le vrai intérêt de l'*Œdipe à Colone*, *ibid.* 162. Exposé des incidens qui y intéressent, *ibid.* et suiv. Défaut qu'on y trouve, 164.

ŒDIPE chez Admète, tragédie de M. Ducis. Réflexions sur cette pièce, *iv*, 164. Succès qu'elle a eu au théâtre, et qui aurait été plus grand encore si le sujet n'était pas double, *ib.* Polynice en fait l'ouverture et vient demander du secours à Admète, *ibid.* 165. Alceste survient, puis Arcas qui rapporte que le temple des Euménides est ouvert, et qu'il faut une victime, *ibid.* Dans le second acte, Admète apprend que c'est lui-même qui doit être sacrifié, *ibid.* Alceste, d'un autre côté, le félicite de ce que le sort n'est pas tombé sur lui, 166. Œdipe survient, et fait oublier le premier intérêt, pour ne plus s'occuper que de l'asile qu'il demande, *ib.* Le troisième acte est imité de l'ouverture d'*Œdipe à Colone* de Sophocle, et est la continuation du second intérêt, *ibid.* Dans le quatrième acte, Polynice reparait pour déterminer Œdipe à quitter les états d'Admète, *ibid.* 167. Celui-ci le veut conserver, malgré tous les obstacles, *ib.* 168. Alceste revient, et dit

qu'elle veut s'immoler pour son époux. Elle veut se poignarder, *ibid.* OEdipe aussi s'offre pour victime en place d'Admète, 169. Puis il s'entretient avec sa fille Antigone, *ibid.* Polynice s'offre pour victime en place d'Admète, 170. Enfin, OEdipe est immolé, 171. Jugement général sur cette pièce, *ibid.*

OEDIPE, dans la *Thébaïde* de Sénèque. Il ouvre mal à propos la scène par le récit de ses malheurs, vi, 61 et suiv. Il refuse d'empêcher ses fils de s'entr'égorgés, 63, 64.

OEDIPE, tragédie en italien. V. *Orsatto*.

OEUDES trésors de l'empire, II, 34. Du roi, III, 46.

OENÉE, OÈNEUS, père de Déjanire, IV, 319.

OENOMAÛS, III, 185, n. VIII, 299, n. V. *Pélops*.

OENONE, île, VIII, 178, n.

OENOPIE. V. *OEnone*.

OETA, mont de Thessalie, IV, 204, n.

OEUFE. L'œuf de la nuit reçu dans le sein de l'Érabe, est l'origine de tout, XIV, 150.

OILÉE. V. *Ajax*.

OISEAUX (les), comédie d'Aristophane. Analyse de cette pièce, XIV, 1, et suiv. Elle avait été déjà traduite par M. Boivin, *ibid.* Préfaces grecques de cette pièce, 3. Diverses explications données aux allégories de cette pièce, *ibid.* et suiv. Quel est le véritable but de cette pièce, 14. Les Oiseaux, dans cette pièce, représentent les Lacédémoniens, 35. Énumération des Oiseaux qui

forment le chœur de cette pièce, 113 et suiv. Explication générale de toute l'énigme, 85 et suiv. Réflexions sur cette pièce, 482, 483. V. *Evelpis*, *Néphélococcygie*, *Pisthétérus*, *Prométhée*.

OISEAUX. Réfugiés dans les temples, X, 214. Manière de les préparer, XIV, 136. Sont le principe de tout, et peuvent tenir lieu de tout, 150 et suiv. V. *Dieux*.

OISIVETÉ, XVI, 61, 136.

OLIVIER. Rameau d'olivier aux portes, XII, 259; XIII, 214, n.

OLOPHYXIENS, habitans de l'Attique, XIV, 180, n.

OLYMPE. V. *Pénée*.

OLYMPIE, ville d'Elide, III, 327, n. V. *Alphée*.

OLYMPUS, joueur de flûte, VIII, 165, n. XII, 172, n.

OLYNTHIENNE (fragmens de l'), comédie de Ménandre, XVI, 92.

OMBRES. Celle de Laïus apparaît à Tirésias, III, 405. Celle d'Agamemnon apparaît en songe à Clytemnestre, 181. Celle de Polydore vient ouvrir la tragédie d'*Hécube*, V, 187. Entrée qui leur était réservée sur les théâtres grecs, 296.

OMPHALE. Hercule chez Omphale, IV, 322.

ONCÉE, nom de Minerve chez les Béotiens, I, 425.

ONOMATOPEË. Ce que c'est, XIV, 239, n.

ONZE. Ce que c'était que le tribunal des Onze à Athènes, XIII, 175, n.

OPISTODOME. C'était le lieu où l'on gardait l'argent, XV, 452, n.

OPORA, personnage muet de la *Paix*, XIII, 397 et suiv.

OPPRIMÉS, XVI, 77.

OPUNTIEN. Jeu de mot sur ce personnage; en quoi il consiste, XIV, 15. n.

OPUNTIENS (la ville des), XIV, 24. 105. V. *Crisva*.

OR. Maux causés par l'or, v, 58.

ORACLES. Respect des anciens pour les oracles, III, 368. n.

ORATEURS, XVI, 283. V. *Couronne*.

ORCHESTRE. Son objet et sa position dans le théâtre des anciens, I, 134, n.

ORCUS. V. *Orque*.

ORÉE, ville de l'Eubée, XIII, 436.

ORESTE, dans les *Euménides* d'Eschyle. Paraît environné de furies, II, 287 et suiv. 305 et suiv. Il revient à Athènes pour y implorer la protection de Minerve, 291, 315. Il plaide sa cause devant Minerve, 324, 325. Il est absous, 298, 358. V. *Fureurs*.

ORESTE, dans les *Coéphores* d'Eschyle. Arrive avec Pylade au tombeau d'Agamemnon, II, 203, 226 et suiv. Se retire de peur d'être aperçu d'Electre, 204, 226. Il la reconnaît et en est reconnu, 207 et suiv. 234 et suiv. Il est criminel en obéissant à Apollon et en ne lui obéissant pas, 213, 270. Il est combattu par ses remords, 214. Il se résout à assassiner sa mère, 215. Il tue Egiste, 218, 262. Il refuse de laisser vivre sa mère, 219 et suiv. 263 et suiv. Il montre de loin au peuple les corps

d'Egiste et de Clytemnestre, 221, 267. Il commence à être agité des Furies, ibid. 269 et suiv.

ORESTE, dans l'*Electre* de Sophocle, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, sauvé par Electre, III, 154, 155. Il arrive à Mycène, 158. Il parle à Electre sans en être connu, 226. Il lui donne une urne où il lui dit que sont renfermées les cendres d'Oreste même, 226, 227. Il reconnaît Electre, 230. Il en est reconnu, 242. Il assassine Clytemnestre, 247, 248. V. *Gouverneur*, *Reconnaissance*.

ORESTE, tragédie d'Euripide. Analyse de cette pièce, v, 326 et suiv. Endroit qui semble sortir du caractère de la tragédie, 326 et suiv. Jugement sur cette pièce, 363, 364.

ORESTE, dans la tragédie d'Euripide qui porte son nom. Ses fureurs, v, 332 et suiv. Il s'aperçoit des mauvais desseins de Ménélas contre lui, 343. Il forme la résolution de défendre lui-même sa cause dans l'assemblée du peuple, 344. Il est condamné à mort et promet de se tuer lui-même, 348. Il se détermine à assassiner Hélène, 352. Il reçoit ordre d'Apollon d'épouser Hermione, 363. Son caractère, 500. V. *Amitié*, *Apollon*, *Castor et Pollux*, *Clytemnestre*, *Electre*, *Ménélas*.

ORESTE, dans l'*Iphigénie en Tauride*. Pourquoi il va en Tauride, VIII, 305. Ses fureurs, 316 et suiv. Il est pris avec Pylade: on les conduit à Thoas qui les condamne à la mort,

319. Il refuse de dire son nom à Iphigénie, 328. Il répond aux questions de cette princesse sur l'état de la Grèce, 331 et suiv. Combat d'amitié entre Pylade et lui, 343 et suiv. Il reconnaît Iphigénie et en est reconnu, 355 et suiv. Remarque sur son caractère, 361, n. Son histoire depuis le meurtre de sa mère, 367 et suiv. Il propose divers expédiens pour enlever la statue et Iphigénie, 373 et suiv. Euripide fait remonter jusqu'à Oreste l'origine d'un usage célèbre dans l'Aréopage, 405, n.

ORESTE, dans l'*Electre* d'Euripide. Déclare qu'il veut obéir à Apollon en vengeant son père, xi, 4. Il reconnaît *Electre*, et, n'en étant pas encore connu, il lui fait conter ses aventures, 7. Il est reconnu par *Electre*, 14. Il prend la résolution d'attaquer Egiste dans un festin, 16. Il tue Egiste, 20. Il est reconnu roi par les gardes du prince mort, *ibid.* Il fait emporter le corps d'Egiste, 22. Ses remords, lorsqu'il se détermine à tuer sa mère, 23 et suiv. Il tue sa mère, 317. Ses remords après son crime, *ibid.* et suiv. Il apprend de Castor et de Pollux sa destinée, 34 et suiv. Il se sépare d'*Electre*, 36. V. *Nourrice d'Oreste, Remords.*

ORESTE, de Voltaire, xi, 162.

ORESTE, fameux brigand, xiv, 51 ; 216.

ORFATTO GIUSTINIANO. A traduit en italien l'*OEdipe* de Sophocle : jugement de cette traduction, III, 426. Son sentiment sur divers endroits de

Sophocle, 270, n. 273, n. 286, n. 294, n. 315, n. 356, n. 344, n. 345, n. 347, n. 367, n.

ORGE répandu sur les victimes, XIII, 429, n. V. *Vin.*

ORGUEIL. Ses effets, ses progrès, ses suites funestes, v, 122 et suiv.

ORGYES. Mesure de longueur, xiv, 188, n.

ORNÉES, ville, xiv, 126.

ORPHE, XIII, 221, n.

ORPHÉE, VII, 82, n. Services qu'il a rendus comme poète, xv, 127.

ORPHUS, XIII, 221, n.

ORQUE, génie de la mort. Ses fonctions, VII, 182, n. 188, n.

ORTHIEIN. Mode orthien, xv, 271.

ORTIES. Les anciens en mangeaient, xii, 236.

ORTHOGRAPHE. Celle des auteurs qui marquent doit être conservée avec soin, v, 68, 69, n.

ORTYCIÉ (déesse d'), iv, 330.

OSSA. V. *Pénéée.*

OSSULETS (jeu des), xi, 110.

OTHERYS, VII, 227, n.

OURAGANS sans éclair, III, 79.

OVIDE. (l. VI, métamorph.), II, 250. (VIII), *ibid.* n. (II, 337), 300. (XIII, I et 382), III, 37. (VI, 413), 163, n. (144), 165, n. (IX, 406), 204, n. (héroïd. épistol. IX), IV, 275, n. 277. (métamorph. IX), 276, n. (héroïd. épistol. IX), 288, n. 295, n. (IX, 155), 291, 294, n. (176), 303. (24), 428. (II, 777), XIV, 301. (IX), xv, 103, n. (trist. II, 384), 114, n. Epître de Cydippe, VII, 57, n.

P.

- PÉAN**, dieu, II, 119.
- PÉONIE**, II, 389.
- PAIX**, XV, 136, 217.
- PAIX (la)**. Analyse de cette comédie, XIII, 316 et suiv. Date et dessein de cette pièce, *ibid.* Principales allusions de cette comédie, 321 et suiv. On ne conçoit pas trop bien le lieu de la scène, 331. Réflexions sur cette pièce, 480, 481.
- PAIX (la)**, personnage de la comédie de ce nom, XIII, 316 et suiv. Exposition du sujet de cette pièce, 361, 362.
- PALACHTON**, ou Palaichton, père de Pélasgus, II, 389, 394.
- PALAMÈDE**; tragédie perdue d'Euripide, XIV, 320, 325.
- PALAMÈDE**, VIII, 37, n.
- PALAMÈDE (fragmens du)**, comédie de Philémon, XVI, 214.
- PALLANTÉ**, VII, 8, n. Nom donné à Athènes; II, 349.
- PALLANTIDES (la ville des)**, VII, 8, n.
- PALLAS**. I. 424: III, 43, 114. Comment nommée par les Thébains, 271, n. Sa statue, XIII, 342, n. Pallas, Porte-clef, XIV, 350.
- PALLÈNE**, ou Phlegra. Isthme et presqu'île, XI, 460, n. 465. Bourg de l'Attique de ce nom. XII, 59, n.
- PALLUS MÉOTIDE**. V. *Tauride*.
- PAMPHILE**. peintre fameux. V. *Héraclides*.
- PAMPHILIENS (pays des)**, II, 404.
- PAMYLIENS, fêtes des Egyptiens**, XII, 159, n.
- PAN**, II, 46; III, 101, n. Il instruit Apollon dans l'art de deviner, VII, 15, n. VIII, 392, n. Antre du dieu Pan à Athènes, XIV, 430.
- PANARD**. Son. *Amphigouri*. Cité, IV, 396, n.
- PANATHÉNÉES**, XII, 248, n. XIII, 225, n.
- PANCRACE**. Combat, XIII, 282, n.
- PANCRATIASTE**, ou l'Athlète (fragmens du), comédie de Philémon, XVI, 213.
- PANDELÈTE**, XIII, 82.
- PANDION**. V. *Lycus, Philomèle, Pallante*.
- PANDROSON**. V. *Sermens*.
- PANGÉES**, monts, II, 48.
- PANOPE** ou Phanotte; III, 159, n.
- PANTOMIMES**. Différens des mimes. Ce que c'était que leur action; le goût des Romains pour eux, XV, 476 et suiv.
- PAONS**. Leur rareté à Athènes, XII, 43, n.
- PAPLAGONIE**, XII, 171, n.
- PAPHOS**, II, 64.
- PAPYRUS**, aliment des Egyptiens, II, 412, n. V. *Byblos*.
- PARABASE**, XIV, 50.
- PARANYMPHE**, ou président des noces, XII, 132, 133.
- PARANYMPHE**, ou présidente des noces, *ibid.*
- PARASITE**, XVI, 94, 213, 251, 255, 257, 263.
- PARIS**, II, 133. Il arrive en Egypte avec Hélène, et est présenté au roi Protée, x, 2. V. *Troie*.

PARNASSE (mont), II, 248, 266; VIII, 391, n. XII, 68.

PARNÈS, montagne, XIII, 29, 30, n.

PARODIE, espèce de traduction qui peut s'appeler parodie, I, 23 et suiv. Remarques sur les parodies, II, 368 et suiv.

PARONOMASIE, XIII, 64, n.

PAROS, île, II, 64.

PARTHÉNÈES, chansons, XIV, 168.

PARTHÉNON. Dimensions de ce temple, X, 283, n.

PARTHÉNOPEE devant Thèbes, I, 441; IV, 130, n.

PARTHÉNOS, IV, 130. V. *Atalante*.

PARSI. Phrase en langue persi, XII, 47, n.

PASCAL. V. *Provinciales*.

PASIAS, créancier de Strep-siade. Comment payé, XIII, 166 et suiv.

PASIPHAË. Abrégé de son histoire, VII, 34, n.

PASSIONS. Les passions dominantes d'un poème épique doivent être douces, et celles d'une tragédie vives, I, 67 et suiv. Passions propres à la tragédie, 70 et suiv.

PASTORALE. Née du spectacle satirique, XI, 205.

PATRIE. Combien c'était un grand crime parmi les Grecs d'attirer une armée ennemie dans la patrie, I, 415. Les voyageurs, en arrivant dans leur patrie, commençaient d'abord par la saluer, II, 85.

PATRIE (pensées sur la), XVI, 29, 54, 89.

PATROCLE. Sa malpropreté, XV, 358.

PATRU. V. *Le Maître*.

PAULMIER. Cité, XIV, 421; n. 466, 467, n. XV, 11, n.

PAUSANIAS. Cité (Corinthiaques), I, 424, n.

PAUSON. Sa pauvreté, *XV, 404.

PAUVRES. Manière dont ils se chauffaient pendant l'hiver à Athènes, XV, 399, n. Peinture de leur misère, 399, 400.

PAUVRETÉ, personnage du *Plutus*, XV, 389. Elle fait son éloge, 393 et suiv. V. *Richesses*.

PAUVRETÉ (pensées sur la), XVI, 28, 32, 45, 77, 92, 96; 102, 103, 154, 169, 233.

PAUW (M. de). V. *Roche-fort*.

PAW. Explique un passage d'Eschyle. V. *Fer*, II, 241, n. 337, n. 346, n. 394, n. 398; n. 417, n.

PAYENS. Leur opinion sur le vol des oiseaux, VII, 91, n.

PÉAN (le), espèce d'hymne ou de chant militaire, VI, 179, n. VIII, 309, n.

PEAUX. Employées à cuire la viande, XI, 294.

PÉCHÉS. V. *Eau lustrale*.

PEIGNE, terme de haute-lisserie, XIII, 8, n.

PÉLASCES, II, 389. Pays des Pélasges, 423.

PÉLASCUS, dans les *Supplian-tes* d'Eschyle, roi d'Argos. N'ose ni rebuter ni recevoir les Danaïdes, II, 366, 394 et suiv. Il les prend sous sa protection, 371, 418, 421. Il les délivre des mains des ravisseurs qui les poursuivaient, 374, 375. V. *Danaïdes*, *Palacton*.

PÉLÉE, dans l'*Andromaque* d'Euripide. Il veut sauver Andromaque du trépas : sa con-

testation sur ce sujet avec Ménélas, vii, 309 et suiv. Il apprend la mort de Pyrrhus, 322 et suiv. V. *Phocus*.

PÉLÉE. Les dieux lui envoie une épée, xiii, 93.

PÉLERINAGE annuel des Athéniens à Delphes, ii, 304, n.

PÉLION, montagne, viii, 179, n.

PÉLISSON. V. *Le Maître*.

PELLÈNE, ville de l'Achaïe, xiv, 210.

PÉLOPIDES. Descendants de Pélôps : pourquoi malheureux, ii, 179; iii, 185, n. V. *Æthra*.

PÉLOPONÈSE. Origine de ce nom, iii, 158, n. iv, 90, n. vii, 38, n. Fastes de la guerre du Péloponèse, xi, 458 et suiv. Commencement de cette guerre, iii, 22. n. xii, 19, n. Cruelle position des Athéniens à cette époque, 265. Cause de cette guerre, 2 et suiv. xiii, 401, 402. V. *Apis*, *Argos*, *Epidaure*.

PÉLOPONÉSIENS. Vaincus par les Athéniens. ix, 390, n.

PÉLOPS, aïeul d'Agamemnon, iii, 135; iv, 90, n. 158, n. vii, 38, n. viii, 299, V. *Alphee*, *Cassandra*, *Myrtil*, *Tantale*.

PÉLTA, botte d'armes des Thraces, vii, 219, 220, n.

PÉNÉE, fleuve, iv, 425, n.

PENSÉE. Sorte de pensées dans l'*Oedipe* de Sophocle, moins nobles, selon le Scholiaste, et employées uniquement pour émuouvoir, iii, 285, n. V. *Beauté des pensées*.

PENTHÉE, 304. Dans les *Bacchantes* d'Euripide, il parle de Bacchus d'une manière peu respectueuse, ix, 261. Il

le menace du dernier supplice, 266. On lui raconte les merveilles opérées par les Bacchantes, 269 et suiv. Il perd la raison et s'habille en Bacchante, 275. Il est déchiré par sa propre mère, 281 et suiv. Mot que Bacchus lui adresse, cité par Horace, 318, n. V. *Agavé*, *Bacchus*.

PÉPARÈTHE, île, iv, 207, n.

PÉPLOS. Son usage dans l'affliction, viii, 3, n. xiv, 162. Ce que c'est, xii, 248, n.

PERDRIX. Fuir comme une perdrix, xiv, 155.

PÈRES. Leurs noms ne passaient pas à leurs enfans, iii, 78, n. (pensées diverses sur les), xvi, 104, 108, 151, 152.

PERGAME. V. *Troie*.

PERGASE, bourg de l'Attique, xii, 229.

PÉRIBARIDES, espèce de chaussure, xiv, 377.

PÉRICLÉIDAS, Lacédémonien, xiv, 468.

PÉRICLÈS, xii, 2 et suiv. Mot de Périclès sur Sophocle, i, 174, n. Surnommé Olympien, xii, 82, 98, n. 226. Chez Protagoras : ses entretiens, xiii, 16, n. Son mot dans la reddition de ses comptes au sujet des dix talents donnés à Pistonax, 76, 151, n. V. *Phidias*.

PERII, xiv, 449, n.

PÉRINTHIENNE (fragmens de la), comédie de Ménandre, xvi, 97.

PÉRIPÉTIE. Ce que c'est, i, 257; iii, 257, n.

PERRAULT. Absurdité de ses principes en fait de traduction, i, 23, 24 et suiv.

PERRHÈBES, ii, 389. V. *Oënie*.

PERSE. (Satir. III, 55), XIII, 270, n. (In satir prolog.), 409, n. (Satir. III, 105), XIV, 423, n.

PERSE. Fragmens de Ménandre, traduits par cet auteur, XVI, 62, n.

PERSE, royaume d'Asie, II, 3, n. Ses tapis, xv, 120, n.

PERSÉE (un chœur de), II, 259, n. V. *Andromède, Jupiter*.

PERSES. Leur éloge, II, 4, n. 32, 33.

PERSES (les), tragédie d'Eschyle, II, 3, 29. Ce qui justifie Eschyle d'avoir ainsi choisi un sujet si récent, 3, 25. Art d'une narration au second acte de cette pièce, 10, 39 et suiv. Le quatrième acte est un chef-d'œuvre de cette pièce, une des plus belles d'Eschyle, 24 et suiv. Effet de cette pièce, xv, 21, n. V. *Dutheil, Rochefort*.

PERSIL. V. *Proverbe*.

PERSONNAGES tragiques. Leur qualité, I, 102 et suiv. Leur différence en différens siècles, 190 et suiv. V. *Mœurs*.

PERVÉRITÉ, XVI, 96, 121.

PESTE. V. *Dymas*.

PETAU, savant jésuite, xv, 105, n.

PETIT (Samuel). Miscellanea, I, 3; XII, 23, et ailleurs.

PEUPLE. Le peuple athénien exigeait la plus grande condescendance à ses goûts de la part des poètes et orateurs, I, 234, 265. Les plus grands génies ont sacrifié à cette exigence, 311. Lieu de son assemblée, XII, 11, n. 36. Purification de ce lieu, 15, n. V. *Prytanes*. Portrait du peuple,

XII, 207, 208. Qualités nécessaires pour le gouverner, 219 et suiv. 221. Il paraît, dans les *Chevaliers*, sous le personnage d'un vicillard : son portrait, ses mœurs, ses goûts, 25, et suiv. Ses maximes en politique, 290, 291. Il se corrige : différence de ce qu'il devient par les conseils du vendeur de boudins, 310 et suiv. Caractère particulier du peuple, 322 et suiv. Facilité de gagner sa bienveillance en le ruinant, XIII, 237, 238, 239. Le peuple ne se laisse conduire que par la passion, xv, 61, 62, n.

PEYRÉ (M.). V. *Courval, l'Ecole des Pères*.

PHÆDRI *Fabule, ex editione Gabrielis Brotier*, XII, 117, n.

PHÆTON, tragédie d'Euripide, XVI, 285. Prologue de cette pièce, 286 et suiv.

PHÆTON, VII, 67, n. Fils de Hélios, XVI, 290. Son père lui permet de conduire son char, 298. Il tombe foudroyé, 299.

PHALERIDES, XII, 117, n.

PHALLE, ou Phallus, ou Phalès. Honoré dans les Dionysiaques, 60, 61, n. 62, 159, n.

PHALLIQUE, poème improvisé, I, 299 et suiv. 301.

PHALLOPHORES (chant des), I, 300. — Poètes populaires auteurs et acteurs, I, 302, 303, 307. V. *Mimes*.

PHANION, courtisane. Ménandre donne son nom à une de ses pièces, XVI, 10.

PHANOTTE. V. *Panope*.

PHANTÔME (fragmens du), comédie de Ménandre, XVI, 116.

PHARAS, colonie des Lacédémoniens, xv, 205.

PHAROS, île, IX, 3, n.

PHARSALE, VIII, 188.

PHASE, fleuve de la Colchide, III, 356, n.

PHÉLUS. Sa légèreté à la course, XII, 58, n. Coureur du même nom, XIII, 285.

PHÉBUS. V. *Apollon*, *Phœbus*. Appelé Héhos, XVI, 286, 287, 288, 289, 290, 298.

PHÈDRE, dans l'*Hippolyte* d'Euripide. Elle exprime le désordre où se trouve son esprit, VII, 19 et suiv. Elle avoue à sa confidente son amour pour Hippolyte, 37. Elle se tue, 70 et suiv. Elle tient, après sa mort, une lettre entre ses mains, où elle accuse Hippolyte, 76 et suiv. Différence du caractère que lui donne Euripide, d'avec celui que lui donne Racine, 119 et suiv. Indiscrétion de Phèdre dans Euripide, 127. V. *Munichiam*.

PHÈDRE, dans l'*Hippolyte* de Sénèque. Différence de son caractère dans cette pièce d'avec celui que lui donnent Euripide et Racine, VII, 133 et suiv. Elle veut se tuer avec l'épée qu'Hippolyte lui a laissée entre les mains, 136. Elle accuse Hippolyte devant Thésée, 137. Elle rend justice à Hippolyte et se tue, 145.

PHÉLÉE, mont de l'Attique, XII, 62.

PHÉNICIE, ou Phœnicie, région de Syrie, VI, 1, n.

PHÉNICIENNES, d'Euripide. Analyse de cette pièce, VI, 1 et suiv. Voyez aussi la traduction de cette pièce, 108. V. *Antigone*, *Ménece*, *Phœnicienne*.

PHÉNIX, gouverneur de Néoptolème, IV, 208, n.

PHÈRE, ville et petit état de Thessalie, VII, 178, n. VIII, 136, n.

PHÈRES, père d'Admète, dans l'*Alceste* d'Euripide. Refuse de se sacrifier pour son fils, VI, 181. Il veut assister aux funérailles d'Alceste, 229, 230. Son entretien avec son fils à ce sujet, ib. et suiv. V. *Admète*, *Apollon*.

PHIDIAS, fameux sculpteur. En quel sens on peut dire qu'il fut cause de la guerre du Péloponèse, XIII, 341 et suiv. 401 et suiv.

PHIDIPPE, personnage des *Nuées*. Il ne rêve que dépense, XIII, 5 et suiv. Son père détruit en lui un reste de religion, 72 et suiv. Il va malgré lui à l'école des philosophes, 76 et suiv. Il y est livré au juste et à l'injuste, 78 et suiv. Morale qu'il a puisée auprès d'eux, 116 et suiv.

PHILADELPHES (fragmens des), comédie de Ménandre, XVI, 115.

PHILÉMON, poète comique grec. Son origine; lieu de sa naissance, XVI, 187, 188. Rival de Ménandre, 7, 188, 195. Époque où il écrivait, 189. Préféré injustement à Ménandre dans la carrière dramatique, ibid. 191. Opinion d'Apulée sur les pièces de Philémon, 195. Nombre de ses comédies, 194. Son âge, 195, 196. Banni d'Athènes, ib. Son naufrage, et vengeance plaisante de Magas envers lui,

197, 198. Sa mort, xi, 354. 355; xvi, 198, 199, 200.

PHILIPPE, fils de Gorgias, xiii, 216.

PHILIPPIDE, auteur comique, xvi, 199, 254.

PHILIPPIDE. Sa ténuité passée en proverbe, xvi, 94 et n. 2.

PHILOCLÉON, xiii, 192. Personnage de la comédie des *Gucpes*. Sa folie, 146 et suiv. 196 et suiv. Adresse dont il se sert pour s'évader, 147 et suiv. Son procès avec son fils, 155 et suiv. 224 et suiv. Il manifeste du goût pour le vin; ce qui prépare au dénouement de cette pièce, *ibid.* 230, 256. Il suit les desirs de son fils, et il se borne à juger dans son domestique, 162 et suiv. 245 et suiv. On lui rapporte la cause d'un chien qui a volé un fromage, 168 et suiv. 251 et suiv. Ce que désignaient les chiens, 171. Comment Philocléon décide, 173, 264. Il devient ivrogne et débauché, 177, 291 et suiv. Ses extravagances, 305 et suiv.

PHILOCLÉS, poète tragique, xiii, 219, n. xiv, 115, 277. V. *Mélanthius et Morsimus*.

PHILOCTÈTE, prince grec. Sa blessure, iv, 173. Il est abandonné dans l'île de Lemnos, 174. Ulysse et Néoptolème y abordent, *ibid.* Il s'imagina que Néoptolème lui promet de le ramener dans sa patrie, 206. Il apprend qu'Ulysse veut le conduire au siège de Troie, 210. Une vive douleur l'arrête sur le point de s'embarquer, 218 et suiv. Il confie ses flèches à Néoptolème, 221. Ses plaintes lorsqu'il

apprend que Néoptolème voulait le mener au siège de Troie, 252 et suiv. Ulysse lui enlève ses flèches, 236. Ulysse le menace de l'enlever, 257. Philoctète demande des armes pour se tuer, 248. Il reçoit ses flèches de Néoptolème, 257. Il veut tuer Ulysse, et en est empêché par Néoptolème, 258. Il refuse d'aller à Troie, 261 et suiv. Il fait promettre à Néoptolème de le ramener dans sa patrie, 263. Hercule lui prédit ce qui lui doit arriver, et lui ordonne d'aller au siège de Troie, 264. Il obéit à Hercule, 266.

PHILOCTÈTE, tragédie de Sophocle, iv, 177 et suiv. Remarque sur la brièveté du troisième acte de cette pièce, 218. ~~Et~~ Effet que cette pièce a dû produire sur les Grecs, 267. Contraste des caractères des principaux personnages, 268. Examen des situations les plus frappantes de cette pièce, 269 et suiv. Remarque sur une scène moins accommodée à nos mœurs, 270. Pourquoi cette pièce ne fait pas à des Français un plaisir aussi vif qu'elle en a fait aux Grecs, 273. V. *Néoptolème*.

PHILOCTÈTE. Défaut choquant dans la décoration, v, 460, n.

PHILOMÈLE, ii, 159. En quoi les poètes grecs racontent la fable de Philomèle différemment d'Ovide, iii, 165, n.

PHILOXÈNE, acteur d'Aristophane, xi, 451. Aimé de Laïs, xv, 367, 378.

PHILOSOPHES. Nom avili à Athènes, vii, 82, n. Joués sous

le nom de Socrate, dans *les Nuées*, XIII, II, n. 16, n. 37, n. 125, 126, n. Manière de désigner leur impiété, 76. Leurs principes sur les père et mère, 125, 126, n. Ils ne jouent qu'un rôle secondaire dans *les Nuées*, 135, 136. V. *Hardion*, *Suicide*.

PHILOSOPHES, XVI, 75, 144, 216. *Les Philosophes*, titre d'une comédie de Philémon: fragment de cette comédie, 224.

PHILOSOPHISTES, expression que j'ai adoptée pour éviter de prendre le mot *philosophe* dans une acception qui choque le bon sens. Le philosophe n'est et ne peut être que l'ami du beau, du vrai et du bon, XIV, 265.

PHILOSTRATE. Cité, I, 52, n.

PHILOSTRATE d'Alexandrie. Traité qu'il composa, XVI, 8. Cité, 9, n.

PHILOSTRATE, débaucheur de jeunesse, XII, 287, 288. Sa corruption, XIV, 454, n.

PHILOXÈNE, poète musicien. Ses aventures chez Denys-le-Tyran, XV, 377, n. V. *Erixis*.

PHILTRE. Ce que la superstition avait persuadé aux anciens sur ce sujet, VII, 48, n.

PHINÉE, II, 305. Cruelle infortune de ses enfans, V, 100. V. *Andromède*.

PHLÉGRA ou Phlègre (plaines de), II, 317; XIV, 162.

PHOCA, XIII, 267, n.

PHOCIDE, partie de la Béotie, II, 48; III, 159, n. V. *Armemens*.

PHOÏUS. Tué par Pélée son frère, VII, 313, n.

PHOËAX, XII, 313, 314.

PHOËBÉ, sœur de Thémis, fille de Lédà, II, 303; VIII, 128.

PHOËBUS, neveu de Phœbé. Prophétise à Delphes, II, 304.

PHOËDRE (fragmens du), comédie d'Alexis, XVI, 258.

PHOËNICIE. V. *Phénicie*.

PHOËNICIENNE (couleur), XII, 65.

PHOQUE, XIII, 267, n.

PHORBAS, dans l'*OEdipe* de Sophocle. Fait concevoir à OEdipe qu'il était fils de Laïus, III, 350 et suiv. Dans l'*OEdipe* de Pierre Corneille, est accusé par OEdipe d'avoir tué Laïus, et montre à ce prince que lui-même a commis le meurtre, 421. Avoue qu'il a mis OEdipe entre les mains d'Iphicrate, 423, 424. V. *OEdipe, roi de Thèbes*.

PHORCYS. Ses trois filles, I, 377.

PHRASE. Le sens en est souvent coupé par la réplique de l'interlocuteur, III, 69, n.

PHRYGIE, II, 60; IV, 283, n. V. *Io*.

PHRYGIENS. Méprisés des Grecs, IV, 283, n. XIV, 165, n. V. *Chants*.

PHRYNICUS, poète tragique. Condamné, I, 233, 312. Auteur d'une tragédie intitulée *les Perses*, différente de celle d'Eschyle, II, 3, 4. Cité, XIV, 166. V. *Femmes*.

PHRYNIQUE (l'ancien), XIII, 306, n.

PHRYNICHUS, général d'armée. Critiqué, XV, 100.

PHRYNICUS, poète comique, contemporain d'Aristophane. Son mauvais goût, XV, 42, 43.

PHRYNIS. Avait amolli la musique, XII, 395, n. XIII, 85, n.

PHRYXUS. V. *Hellespont.*

PHTHIE, ville de Thessalie, VIII, 180, n.

PHTHIOTIDE. V. *Malie.*

PHYLA, bourg de l'Attique, XII, 130, n.

PHYLARQUE, ou Phylarchonte, ou Phylarche de cavalerie, XIV, 158, n. 419, n.

PHYLÉ, fort de l'Attique, XV, 344, n. XVI, 52, 53, et n.

PIBRAC. V. *Simonide.*

PIÈCES NATIONALES. V. *Grecs.*

PIEDS. Propreté des pieds. V. *Athéniens.*

PIÈRES, XII, 117, n.

PILLULAIRE. V. *Scarabée.*

PILOTE (fragmens du), comédie d'Alexis, XVI, 255.

PILOTES (fragmens des), comédie de Ménandre, XVI, 80.

PIMOSTEUR, XVI, 125.

PINDARE, III, 300, n. V. *Longin.*

PINDE, II, 391. V. *Pénée.*

PINKOTHÈRES, XIII, 309, n.

PIRÈNE, fontaine voisine de Corinthe, IX, 135, n.

PIRITHOÛS et Thésée se jurèrent une fidélité éternelle, IV, 148.

PISANDER, athénien. Son caractère, XIII, 388; XIV, 365.

PISE, V. *Alphée, Olympie, OEnomaüs.*

PISTRÉTÈRES, personnage de la comédie des Oiseaux. Pour quoi il fuit Athènes, XIV, 15, 89 et suiv. Il représente Alcibiade, 17 et suiv. Il conseille aux oiseaux de bâtir une ville, 37. Il est changé en oiseau, 53, 159. Il veut prouver que

les oiseaux ont été rois, 150 et suiv. 137 et suiv.

PITHO, ancien nom de la ville de Delphes, XVI, 271.

PITTACUS, I, 380, n.

PITTÉE. V. *Æthra.*

PITIÉ. Quelles sont les personnes sensibles aux mouvemens de la pitié, I, 225. En quoi elle diffère de l'horreur, 226. V. *Tragédie.*

PITTALUS, célèbre médecin d'Athènes, XII, 131, 148.

PLAIDEURS, de Racine. V. *Guêpes.*

PLAIDEURS. A quoi obligés avant d'entamer un procès, XIII, 235, 256, n.

PLAISANTERIES. Remarque sur celles d'Aristophane, XI, 366, 367.

PLATEE, ville, XI, 458, n.

PLATON. Cité, I, 286: (de republ. lib. I), I, 176; n. (lib. II), 158, n. (lib. III), 229. (lib. VIII), 53, n. (lib. IX), 170, n. (Alcibiade I), 165, n. II, 4, n. (Alcibiade II), IV, 29, n. (de legib. III), I, 230 et suiv. (lib. 5), 263, n. (lib. IX), III, 90, n. (lib. XI), IV, 29, n. (in minoè), I, 233; XI, 423, n. (in phædon), III, 90, n. Preuve tirée de ses écrits pour justifier un défaut reproché à l'*Alceste* d'Euripide, VII, 285. Cas qu'il faisait d'Aristophane, XI, 263 et suiv. Sa communauté de biens tournée en ridicule, XV, 311 et suiv. V. *Aristophane.*

PLAUTE. Cité, VII, 40, n. Jugement du P. Rapin sur ce poète, XI, 352, 353. (Rudens, II, 6, 26), XII, 88, n. (merc. I, I, 66), XII, 248, n. (III, 4, 52), XV, 374, n.

(asinar. III, 43 et 44), XII, 284, n. (III, 3, 76, et 103), XV, 435, n. (menach. V, 5, 30), XIII, 4, n. (V, 2, 87, 95), 130, n. (IV, 2, 90), XIV, 435, n. (V, 3, 6), 325, n. (amphitr. II, 123), XIII, 3, n. (trucul. II, 2, 1 et IV, 4, 1), 14, n. 88, n. (III, 2, 21), XIV, 449, n. (captiv. II, 2, 24), XIII, 18, n. (IV, 3), 427, n. (bacchid. III, 3), XIII, 86, n. (II, 1, 3), 254, n. (épidic. II, 1), 106, n. (mil. glôr. IV, 7), 112, n. (II, 3, 45), 121, n. (pœnul. I, 2, 154), 240, n. (mostel. II, 1, 57), XIV, 295, n. (curcul. I, 3), 299, n. (I, 2, 5), XV, 305, n. (stich. II, 2, 54), 120, n. (derniers vers), 307, n. (trinum. IV, 2, 145), 358, n. V. *Poètes comiques.*

PLEDA. V. *Trézène.*

PLEURON, ville d'Étolie, IV, 319.

PLÈNE (*histor. natur. edente Gabrielé Brotier*). Cité sur Maciste, montagne de l'île de Lesbos, II, 125, n. Son sentiment sur le corps de ceux qui avaient été frappés de la foudre, opposé à celui d'Euripide, VIII, 28. (II, 78), XV, 263, n. (IV, et), IV, 187, n. (VIII, 77) * XII, 104, n. (54), (74), XIV, 377, n. XV, 120, n. (IX, 66), XIII, 310, n. (X, 48, 68, 95), XII, 117, n. (29), XIV, 117, n. (XI, 106), XII, 117, n. (25), XIII, 192, n. (34), XIII, 357. (XIV, 6), XII, 214, n. (XV, 19), 273, n. (XVIII, 29), XIII, 243, n. (XIX, 44), XII, 221, n. (55), XIV, 105, n. (7), 161, n. (XX, 54, 67), XII, 116, n. (91), XIV, 105, n. (XXI, 54, 69), XV,

66, n. (21), 151, n. (XXII, 33), XII, 79, n. (54), XIII, 212, n. (23), XIV, 377, n. (13), XV, 66, n. (XXIII, 30), XIII, 255, n. (XXV, 74), XII, 116, n. (XXVIII, 5), XIII, 232, n. (33), 240, n. (XXIX, 16), XII, 118, n. (XXXVI, 67), XIII, 68, n. (17), XIII, 454, n. (XXXVII, 10), ib. (II); XIV, 117, n. V. *Cachet.*

PLONGEON, XII, 117, n.

PLUIE. Indice de la pluie, XIII, 203.

PLURIELS. Bon effet qu'ils produisent, III, 134, n. 366, n.

PLUTARQUE. Cité, XVI, 3. Ce qu'il dit de la curiosité d'Œdipe, III, 350 et suiv. Sa comparaison d'Aristophane et de Ménandre, XI, 358 et suiv. XVI, 15. Ce qu'il dit de Ménandre, 9, 11, 15, 16. Cité d'après l'édition donnée chez Cussac, par MM. Brotier et Vauvilliers, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et par M. Brotier neveu. (*Propos de table*, liv. I. quest. I), I, 51, n. (X, 11), XII, 125, n. (III, 9), 297, n. 305, n. (Si les Athéniens ont plus excellé en armes qu'en lettres), I, 135. (*Manière de lire les poètes*), 158, n. 173, n. III, 42, n. XV, 466. (*Du profit dans la vertu*), I, 175, n. (Si le vieillard doit encore se mêler des affaires publiques), 176, n. IV, 88, n. (De la mauvaise honte), I, 180. (*Lycurgue*), 181; XI, 447. (*Des communes conceptions des stoïques*), IV, 125, n. XII, 11, n. (*Question platonique*, XI), V, 67, n. (*De l'amitié fraternelle*), 97, n. (*Du trop parler*), 100, n. V.

376, n. (De l'usage de la raillerie), *ibid.* (Comment discerner le flatteur d'avec l'ami), XI, 441, n. (Traité de la musique), XII, 38, n. 84, n. 95, n. 204, n. (chap. XIII), XIII, 57, n. 85, n. 299, n. (chap. VIII), 460, n. (chap. XLIV), XIV, 207, n. (chap. VII), XV, 145, n. (chap. XIX, XLV), 377, n. (Périclès), XII, 3 et suiv. 82, n. 83, n. XIII, 77, n. (chap. LI), 151, (chap. LIX), 343 et suiv. (Solon, xxx, xxxi), XII, 39, (xx), 165, n. XIII, 286, 166. (Alcibiad. xx), 312, n. 185, n. 329, n. (chap. xxx et suiv.), XIV, 6 et suiv. xv, 13, n. 33. (xxvii), 31, n. (Traité de l'éducation des enfans), XII, 408, n. (Comment il faut refréner la colère, XII); XIII, 228, n. (Aristides, LVIII), 234, 235. (Préceptes d'administration, xxvii), 312, n. XIV, 274, n. (Sur la fortune des Romains, II), XIII, 418, n. (Sur les anciennes institutions lacédémoniennes), 460, n. (Nicias, XIV), XIV, 145, n. (Cimón, xxix), 468. De la justice divine, xv, 293, n. L'édition grecque de Reisk. t. vii, p. 374, l. 8. Citée, 271, n. (De la superstition, chap. v), v, 381, n. (De l'exil), vi, 129, n. (Thémistocle), XII, 211, n. (Isis et Osiris), 62, n. (Synporiac, v, 5), 84, n. PLUTON, II. 316. Personnage des *Grenouilles*, xv, 153. V. *Proserpine*. PLUTON (les rives du), I, 377. PLUTUS, comédie d'Aristophane. Analyse de cette pièce, xv, 314 et suiv. Elle est bien moins mordante que les autres,

315. V. *Chrémille, M. Le Beau*. Réflexions sur cette pièce, 455 et suiv.

PLUTUS, dans la comédie d'Aristophane qui porte son nom. Pourquoi il paraît sous la figure d'un vieillard gueux et aveugle, xv, 319, 358 et suiv. On lui fait voir à combien de choses il sert tous les jours, 320 et suiv. 360 et suiv. Inconvéniens des richesses comparés avec les avantages de la pauvreté, 330 et suiv. 394 et suiv. Comment il est guéri de son aveuglement, 334 et suiv. 408 et suiv. Diverses gens qui se plaignent ou qui se louent de Plutus, 327, 413 et suiv. Il fait oublier les autres dieux, 448 et suiv. Pensée sur cette divinité, xvi, 42.

PLYSTHÈNE, époux d'Ærope, III, 133, 179, n.

PNYX, XII, 36, n. V. *Peuple*. Pô, fleuve, VII, 67, n.

POÈME ÉPIQUE. Plan d'après lequel on peut se figurer qu'Homère a conçu et formé le plan de l'Iliade, I, 58 et suiv. V. *Passions*.

POÉSIE. Ses avantages, I, 57 et suiv. — Ce qu'elle était chez les Grecs, I, 273, 274 et suiv. — Improvisée, 279.

POÉSIE (fragmens de la), pièce d'Antiphane, xvi, 261.

POÈTE. V. *Historien*.

POÈTE COMIQUE. V. *Philémon*.

POÈTES GRECS. V. *Nature*.

POÈTES. Leur existence avant et durant le siège de Troie, IX, 119, n. Leur manière différente d'envisager les caractères, I, 209, n. Défaut commun aux poètes sans goût, IV,

300. Poètes comiques : les nuances qui distinguent ceux qui ont excellé en ce genre, xi, 385 et suiv. Les talens des poètes comiques ne sont pas exposés autant que tous les autres poètes aux bourgeois et à l'inconstance du peuple, xii, 244 et suiv. V. *Hardion, Spectateurs*. Poètes de l'ancienne Grèce : leur attention à rappeler ce qui doit faire l'objet de notre admiration ou de nos plus douces jouissances, xiii, 271, n. Les poètes sont accusés d'aimer l'argent, 308, 409, n. Poètes dithyrambiques : leurs promenades aériennes, 418. Les poètes grecs possèdent tous les arts, et en présentent les principes autant pour l'utilité que pour l'agrément de leurs lecteurs, 445, n. Poètes contemporains d'Aristophane : leur peu d'énergie, xv, 50. V. *Prix, Rochefort*. Services rendus par les grands poètes, 126. Doivent s'astreindre aux règles de la stricte décence, 128, 129.

POÉTIQUE. V. *Aristote*.

POIGNARD (fragmens du), comédie de Philémon, xvi, 208. Titre d'une comédie de Ménandre. V. *Enkhiridion*.

POINSINET DE SIVRY. Sa traduction d'Aristophane, xi, 447; xii, 48, n. 54, 87; n. 145, n. xv, 56, 57, n. Critiqué, 215, n. Justifie Aristophane au sujet des turpitudes qui lui échappent, 239. Caractère de sa traduction, 286. Son erreur au sujet du lieu de naissance de Ménandre, xv, 1. Critiqué, 26.

POISSON. Effet qu'il produit

sur les Syriens, xvi, 49. Goût des Arcadiens pour le poisson, 116, 219, 220. Pauvre qui en achète, 256.

POLLUX (Jul.), 1, 134, n.

POLLUX. V. *Castor*.

POLTRON (fragmens du), comédie de Ménandre, xvi, 118.

POLYBE. Cru père d'OEdipe, iii, 301, 444. V. *Berger, OEdipe, roi de Thèbes*.

POLYCTÈTE. V. *Cicéron*.

POLYDORE, prince troyen. Mis à mort par Polymestor, auquel on l'avait confié, v, 186. Son ombre vient ouvrir la tragédie d'*Hécube*, 187.

POLYNICE, fils d'OEdipe. Cède le trône à Etéocle, 1, 405. Il épouse la fille d'Adraste pour obtenir de ce prince du secours contre son frère, ib. Il combat contre Etéocle, et ils s'entre-tuent, 412, 451. Quelle était la devise de Polynice, 411, 445. On ordonne qu'il sera privé de la sépulture; et pourquoi, 414, 462. Il obtient les honneurs du tombeau par le moyen de sa sœur Antigone, 415, 465.

POLYNICE. Etymologie de ce nom, 1, 443, n. Devant Thèbes, 445.

POLYNICE, dans l'*OEdipe à Colone* de Sophocle. Paraît devant son père, à Colone, iv, 127 et suiv. Il raconte ses malheurs à son père, et le sujet de son voyage, 129 et suiv. Il quitte ses sœurs et son père, pour retourner devant Thèbes, chargé des imprécations de son père, 136 et suiv.

POLYNICE, dans les *Phœnicennes* d'Euripide. Avant de

former le siège de Thèbes, il entre dans la ville pour tâcher de se réconcilier avec son frère Étéocle, vi, 4 et suiv. Il demande à régner à son tour, 12. Il convient d'un combat singulier avec son frère, 37. Les deux frères s'entre-tuent, 44.

POLYNICE. Défaut du caractère de ce prince dans la *Thébaïde* de Sénèque, dans celle de Racine, et dans l'*Antigone* de Rotrou, vi, 87 et suiv. V. *Antigone*, *Créon*, *Ismène*.

POLYXÈNE, dans la tragédie d'*Hécube* d'Euripide. Elle apprend que les Grecs ont résolu sa mort, v, 190. Elle est immolée, 203. Dans les *Troyennes* d'Euripide, ix, 200.

POMMES D'OR. V. *Hespérides*.

POMPÉE. V. *Pharsale*.

POMPIGNAN (M. Le Franc de). Critique le P. Brumoy, ii, 89, n. 152, n. 402, n. 337, 338, n. V. *Rochefort*.

PONCOL. V. *Ansquer*.

PONT jeté sur l'Hellespont, ii, 31, 33.

PONT (le), région de l'Asie, i, 373; xi, 464, n.

PONT-EUXIN, iii, 281, 282, n. V. *Tauride*.

PONTIFF. Il allait au théâtre, xv, 72.

PORCI SACRES, xii, 102, n.

PORCS. Manière de les renfermer, xiv, 462, n. V. *Cochons*.

PORÉE, savant jésuite, professeur au collège de Louis-le-Grand. Témoignage que lui rend Voltaire, iii, 428. Reconnaît ce que le *Mithridate* de Racine doit aux *Trachiniennes*, iv, 512, n.

PORT DE MER. Description du mouvement dans un port où on fait un armement, xii, 83, 84.

PORTE-FLAMBEAU (fragmens du), comédie de Philémon, xvi, 217.

PORTE-FOUET. Pourquoi Sophocle a intitulé une de ses tragédies *Ajax porte-fouet*, iii, 36.

PORTES d'Athènes. Leur décoration, xii, 134, n. V. *Olivier*, xiii, 129, n. 254, n.

PORTIQUE. Décrit, x, 216, n. POSIDIPPE, poète comique, xvi, 221, n.

POSTELLI (*Gulielmi*), de *magistratibus Atheniensium*, xii, 100, n. xiii, 6, n. 268, n. (xviii), 228, n. (*Caput ult.*), xiv, 178, n.

POURBEZ, ville, xi, 460, n. xii, 238.

POULIOT. Usage qu'en faisaient les anciens, xiii, 410.

POURPRE. Tirée de la mer, ii, 151.

PRADON. Histoire de sa tragédie de *Phèdre*, vii, 148 et suiv.

PRÆNIUM (dieu de), xii, 211.

PRASIE, ville, xiii, 325, n. xiv, 80, n.

PRAXAGORA, personnage d'une comédie d'Aristophane. Elle entreprend de faire tomber le gouvernement de la république entre les mains des femmes, xv, 179, 213 et suiv. Elle exerce ses compagnes à parler en public, 180 et suiv. 221 et suiv. Elle fait passer le décret que les femmes gouverneront, 195, 245. Sa dispute sur ce sujet avec son mari, 197.

et suiv. 250 et suiv. Différentes lois que porte cette nouvelle gouvernante, 200 et suiv.

PRÉJUGE sur l'article des anciens et des modernes. A quelles marques on peut le reconnaître. I, 9, 10. Sur la sépulture, VIII, 114, n.

PRÉMARÉ (le P.). Son *Orphelin de Tchao*, I, 43, n.

PRÉSAGE. Différentes choses étaient regardées chez les anciens comme de funestes présages : par exemple, entendre quelque chose de triste pendant le sacrifice, III, 193, n. Heurter du pied contre un caillou, IX, 455, n. etc.

PRÉSENS, XVI, 122, 170.

PRÉSENT des nocés. V. *Panxymphé*.

PRÊTRESSE (fragmens de la), pièce de Ménandre, XVI, 71.

PRÉVOST (M.), XIV, 349, n.

Sa traduction, citée, XV, 57, n.

Fragmens de *Damocles*, conduite par cet auteur, XVI, 271.

ibid. De l'*Hippolyte*, *opéra*, 281.

PRIAM. Comment représenté dans les tragédies, XIV, 135.

V. *Atrides*, *Cassandra*, *Troie*.

PRISÈE, dieu, XII, 62, n.

Honoré par les Lampsacéniens, XIV, 456, n.

PRISÈE, XVI, 39.

PRIÈRES. V. *Lites*, *Rameaux*.

PRINCIPES philosophiques des Asiatiques, II, 76.

PRINX accordés aux joueurs de cithare et aux poètes dithyrambiques, III, 38, n.

PROCES. Amende à payer par celui qui perd son procès, XV, 305, n.

PROCRIS. V. *Céphale*.

PROCRUSTE, insigne scélérateur, XIV, 296.

PROÉTIDE, porte de Thèbes, I, 454.

PROETUS, I, 456. V. *Proétide*.

PROGNE. V. *Philonèle*.

PROGNE, personnage des *Oiseaux*, XIV, 148 et suiv.

PROLOGUE. En quoi il consiste chez les anciens et chez nous, I, 263. Défaut de la plupart des prologues d'Euripide, 264 et suiv. v, 187. Examen de la critique des prologues d'Euripide, 159. Il faut distinguer deux espèces de prologues, 160. Avantage du prologue, 161, 162, n. Abus du prologue, ibid. 163. V. *Euripide*. Par où on peut justifier, en partie, les prologues d'Euripide, VI, 236, 237.

Prométhée. V. *tragédie d'Eschyle*.

Analyse de cette pièce, I, 323 et suiv. Détail du supplice du *Prométhée* trop circonscié, 324. Jugement général sur cette pièce, 337.

Peut-être est-elle allégorique, ibid. et suiv. V. *Dutheil*, *Dialogue*, *Récit*, *Style*. Note sur le *Prométhée*, par M. Babul-Rochette, I, 394.

PROMETHÉE. Sujet de trois tragédies d'Eschyle, dont il ne nous reste que la seconde, intitulée *Prométhée lié*, I, 323.

PROMETHÉE, neveu de l'Océan, I, 327. Supposé dieu par Eschyle, 323, 342. Il est attaché à un rocher par Vulcain, 324. Ses plaintes en cet état, ibid. 325, 346 et suiv.

Il raconte son crime, qui n'est autre que d'avoir empêché Jupiter de détruire les hommes,

326, 346 et suiv. Arts qu'il a enseignés aux hommes, 360 et suiv. Il fait entendre que Jupiter sera un jour détroné, 332, 374, et suiv. Il refuse de déclarer quel doit être cet hymen qui doit être fatal à Jupiter; 354, 355, 386 et suiv. Il est englouti dans le sein de la terre, ou enlevé par un tourbillon; 356, 390. V. *Io, Océan, Thémis.*

PROMÉTÉE. Utilité qu'on peut tirer du spectacle de ses souffrances, I, 391. Exemple du sage malheureux, ib. Étymologie de ce mot, 392. Contrée qui lui est consacrée, iv, 45.

PROMÉTÉE. Il vient, dans la comédie des *Oiseaux*, annoncer le mal qu'une ville bâtie en l'air fait aux dieux. Ce qu'Aristophane désigne par là, xiv, 76, 217 et suiv.

PROMÉTÉE, xvi, 226.

PRONOMUS, xv, 220.

PROPONTIDE, II, 64. V. *Bosphore, Tauride.*

PROSERPINE, IV, 89, n. Festins offerts à Proserpine tous les mois, xv, 403, 404. V. *Fêtes de Cérés.*

PROSPÉRITÉ (pensées sur la), xvi, 121, 128, 133, 134, 176.

PROTAGORAS. Il est le premier qui ait mis ses leçons à prix, xiii, 11, n. 16, n. Il niait l'existence des corps, 37, n.

PROTÉE, chef d'une flotte athénienne, xiv, 327, 328.

PROVERBES, I, 282, 351, 101. Sur l'œuf de Christophe Colomb, I, 85. Ce qui vient de loin, II, 4. V. *Dez, Bœuf, Fer.* Sur le silence acheté, 116, n. xiii, 246. Sur la bonne nourri-

ture, xii, 287, n. Sur le cresson, xiii, 218, n. Sur la bordure des jardins, 220, n. Sur la malpropreté, 250. Sur une victoire facile, 255. Sur les peureux, ibid. Sur Connus, 257. Sur la langue, 246. Sur le tort que se font mutuellement deux voleurs, 259. Sur la mauvaise éducation, 265. Sur ceux qui sont frustrés dans leurs espérances, 290. Sur la confiance aveugle, 298. Sur l'attention à ne faire que son métier, 301. Sur la peur de Phrynique, 306, n. Sur le mot de Cilicon, xiii, 334, n. Sur le chant du coucou, xiv, 134. Sur la temporisation de Nicias, 145. Sur la rareté ou l'abondance de toutes choses, 154, n. Sur l'aigle blessé dans les airs, à l'aide de ses propres plumes, 159. Sur la vitesse de la course, 187, n. Sur le langage inintelligible, 233. Sur les précautions à prendre contre les méchants, 301. Sur ceux qui manquent leur coup, 333. Sur Eucratès, 462. Sur l'intempérance des femmes, 386. Sur les gens en colère, 427. Sur l'oignon, 437. Sur les gloutons, 450. Sur la perte du temps, xv, 30. Sur les choses qui n'existent pas, 61. Sur ceux qui répètent toujours la même chose, 80. Sur l'usage des marins qui se portent du côté du vaisseau le moins enfoncé, 87. Sur les gens sans peur, 92. Sur la préférence à donner aux gens de bien, 103. Sur les mystères d'Eleusis, 105. Sur la ténacité, 130, n. Sur les gens qui interrompent un discours, 243. Sur le traité de Phylé, 344, n. Sur le bonheur

des dieux, *ibid.* Sur le voyage de Corinthe, 364. Sur les gens débauchés, 379. Sur le Silphione, 428. V. *Perdrix*.

PROVINCIALES (les). Lettres de Pascal comparées aux *Nuées*, XIII, 137 et suiv. V. *Racine*, *Voltaire*.

PROVISEURS. Ce que c'étoit que ces magistrats à Athènes, XIV, 360

PROXENIADE, XIII, 208.

PRUDENCE, XVI, 68, 112, 160.

PRYTANÉE, lieu de l'assemblée des Prytanes, XII, 11, n. 13, n. XII, 226, 228; XIII, 235. Lieu où l'on mange sans payer, XVI, 264.

PRYTANES, ou Prytaniens, XII, 39, n. 41, n. 42, 55. V. *Prytanée*.

PTÉRYGION (fragmens du), comédie de Philémon, XVI, 216.

PTOLÉMÉE, fils de Lagus, XVI, 6. Cherche à attirer Ménéandre à sa cour, *ibid.*

PTOLÉMÉE PHILOPATOR. V. *Homère*.

PUBERTÉ. Soumise à un examen de magistrats, XIII, 228, n.

PUDEUR (pensées sur la), XVI, 130, 282.

PUITS. V. *Callichore*.

PULMENTARIUM, XI, 55, n.

PUNAISES. Elles abondent à Athènes, XIII, 62. Moyen de les écarter, 64, n.

PYCTIDAS, espèce d'animal, XII, 117, 118, n.

PYLADE, dans les *Coéphores* d'Eschyle, II, 263.

PYLADE, VIII, 347, n. Personnage muet dans l'*Électre* d'Euripide. Pratique des anciens à ce sujet, XI, 37 et suiv.

PYLADE, dans l'*Iphigénie en Tauride*. Est pris et condamné à la mort, VIII, 319. Combat d'amitié entre Oreste et lui, 343 et suiv. Il feint de se rendre, 347, n. Ses sermens, 351. V. *Amitié*, *Électre*, *Oreste*, *Strophius*.

PYLOS, XII, 175, n. XIII, 323, n. Plusieurs Pyles, XI, 463, n. VIII, 138, n.

PYRAMIDES tournantes sur le théâtre des anciens; leur usage, I, 134, n.

PYRÉE, XIII, 368.

PYRRHIQUE. V. *Cinésias*.

PYRRHUS. Le même que Néoptolème, IV, 233. M. de Rochefort regarde comme ridicule l'allusion que le P. Brumoy croit voir en cet endroit, au nom de Pyrrhus. Cette allusion peut fort bien être ridicule; mais le texte ne la présente pas moins très-clairement, quoiqu'en dise cet académicien, d'après l'ancien éditeur qu'il ne cite pas. Et, pour rejeter cette allusion, comme font ces deux critiques, il faudrait n'être pas autorisé à la souffrir par l'exemple de mille autres dont Sophocle, ainsi que les autres tragiques, font l'usage le plus fréquent. Il faut le dire, ces allusions sont tellement dans le génie de la langue grecque, qu'on ne peut disconvenir que c'est un vrai défaut dans cette langue, à laquelle cela donne un ton de pointillerie et de jeu de mots qui pique et amuse une assemblée confuse de républicains, mais qui ne déridera jamais une société habituée, dans un état monarchique, à des formes plus douces,

plus honnêtes, plus nuancées, et surtout plus analogues aux règles invariables du goût.

PYRRHUS, dans l'*Andromaque* d'Euripide. Il est assassiné, VII, 320, 321.

PYRRHUS. Demande que l'on sacrifie Polyxène à son père Achille, IX, 212 et suiv. Il l'obtient par le moyen de Calchas, 215.

PYRRHUS (fragmens du), comédie de Philémon, XVI, 216.

PYTHAGORE, III, 161, n. V. *Esprit*, *Rochefort*.

PYTHAGORICIENS, VII, 82, n. XVI, 252.

PYTHANGELUS, poète, XV, 90.

PYTHIE, personnage des *Euménides*, II, 303. Succession des Pythies à Delphes. V. *Delphes*.

PYTHONICE, nom d'une courtisane, XVI, 208, n.

PYTHIQUES (jeux). V. *Combat*.

PYTIAMA, XIV, 392, n.

PYTHON, serpent tué par Phœbus, VIII, 391, n.

PYTHOS (dieu de), II, 133.

Q.

QUADRUPÈDE AILÉ, I, 355, 359.

QUESTEUR. Marque distinctive de cette magistrature, XI, 346. Leurs fonctions, XIII, 361.

QUESTION, terme de jurisprudence criminelle. Divers genres de questions, XV, 94. Cruautés exercées sous ce nom, 422, 423.

QUINAULT. Caractère qu'il donne à Médée, VI, 241, 242. Dans son opéra d'*Alceste*, il garde le caractère du vieillard Phérès, VII, 287.

QUINTILIEN. (*Institut. orat. lib. x*), I, 52, n. Critiqué, 421. Cité, XVI, 15.

QUIPROQUO plaisant, XIV, 324, n.

R.

RABELAIS (œuvres de), Genève, 1782, XII, 44, n. 45, n. Comparé avec Aristophane XV, 235, n.

RACINE. Son caractère, I, 207. Genre de son *Athalie*, 261. Dans l'*Iphigénie* de cet auteur; imitations de l'*Iphigénie* d'Euripide, 15, 16; VIII, 124 et suiv. Dans la *Phèdre* de Racine, imitations de l'*Hippolyte* d'Euripide, VII, 5 et suiv. Différence de la pièce ancienne et de la moderne, 119 et suiv. Imitations de l'*Hippo-*

lyte de Sénèque, 140. Endroit de l'*Alceste* d'Euripide traduit par Racine, 201, n. Racine avait fait le plan d'une tragédie d'*Alceste*, 279, 404 et suiv. Différence de ce plan d'avec l'*Alceste* d'Euripide, 279. Imitation de l'*Hécube* d'Euripide, V, 207. Le sujet de son *Andromaque* est bien différent du sujet de l'*Andromaque* d'Euripide, VII, 289. Endroits imités, 295, 298, 303 et suiv. 315. (Act. I, scèn. II), III, 61. (Act. III, scèn. IV), IV, 280. Il forme

sa Roxane sur le modèle de *Déjanire*, 287, n. Endroit du *Mithridate* imité de Sophocle, 312, n. Autre de la même pièce (act. III, scèn. v), 346, n. et suiv. *Andromaque* (act. I, scèn. II), II, 82. En quoi il a profité d'Eschyle, 185. Cité, 368. *Iphigénie en Aulide*, (act. v), v, 21. *Phèdre* (act. I, scèn. III), 24. *Bajazet*, 34. *Hippolyte*, XII, 172, 173. Imitation d'*Ion* dans *Athalie*, x, 321. Son plan d'*Iphigénie en Tauride*, VIII, 441. Endroit qu'il a imité de la tragédie d'*Ion*, x, 180. Ses *Plaideurs* ont été faits sur les *Guépes* d'Aristophane. Différence de ces deux pièces, XIII, 141 et suiv. Ce qu'il pensait des *Lettres provinciales*, 137, n. Cité. (*Plaideurs*, I, I), 188, n. (II, VIII), 199, n. (I, 4), 226, n. (III, 3), 262, n. Il appréciait très-bien Aristophane, parce qu'il possédait bien la langue grecque, 313. V. *Homère*.

RACINE (*Iphigénie*). Cité, III, 123, n. Condamne par une seule réflexion l'*OEdipe* de Voltaire, VI, 96, n. Eut toujours dessein de traiter le sujet d'*Alceste*, VII, 404 et suiv.

RACINE FILS. Son imitation en vers des *Plaintes d'Hercule*, III, 153.

RAILLERIE. Loi singulière des *Thuriens* sur la raillerie, XIV, 13, n.

RAILLERIES d'Aristophane sur les poètes tragiques. Nuisaient-elles à leur réputation, xv, 467. Sur les dieux : en quel sens il faut les prendre, I, 158, n. xv, 469.

RAISON, XVI, 104, 121, 122, 173, 243.

RAISONNEMENT (pouvoir du), XVI, 75.

RAMEAUX ET BANDELETTES. Symboles des supplians parmi les anciens, III, 269, n. V. *Bandelettes*.

RAPIN. Il trouve l'*Agamemnon* d'Eschyle inintelligible, II, 78. Sa critique de Sophocle; ce qu'on doit en penser, IV, 161. Cité, xv, 204. V. *Agamemnon*, *Aristophane*, *Brotier*, *Comédie*, *Lopès de Vega*, *Ménandre*, *Molière*, *Plaute*, *Térence*.

RÉCIT. Art de couper un long récit, I, 393.

RÉCITATIF. Lois du récitatif. V. *Anapestes*.

RÉCONCILIATION d'ennemis, XVI, 165.

RECONNAISSANCE, XVI, 171.

RECONNAISSANCE d'Oreste et d'Electre dans l'*Electre* de Sophocle, III, 243 et suiv. Des mêmes dans les *Coéphores* d'Eschyle, II, 207 et suiv. 273. Cette dernière reconnaissance justifiée contre M. Dacier, contre Aristophane et Euripide, ibid. Des mêmes dans l'*Electre* d'Euripide, XI, 14. d'Oreste et d'Iphigénie dans l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide, VIII, 356 et suiv. Beauté de cette reconnaissance, ibid.

REFLECTIONS on the rise and fall of the antients republics. By Montagu, 1760, in-8°, XII, 39, n.

RELIGION des païens. Distinguée d'avec les fables, I, 158, n. VII, 19, n. VIII, 322, n. IX, 115, n. xv, 469 et suiv.

REMORPS d'Oreste dans l'*E-*

lectre d'Euripide; comparés à ceux de *Cinna*, xi, 31 et suiv. Les remords ne suivent pas d'ordinaire le crime d'aussi près que dans l'*Electre* d'Euripide, *ibid.* V. *Furies*.

RENCONTRES. Fréquentes chez les anciens, qui ne connaissent pas les duels en forme, iv, 253, n.

RENOMMÉE (bonne), xvi, 93.

REPAS. Dans les repas chez les Grecs, le dernier coup se buvait à quelque divinité, ii, 171, n. Repas des anciens Grecs, x, 285; xvi, 117, 170. Manière dont ils les prenaient, xii, 272, n. Cérémonial d'un repas, 284, 285 et suiv. On faisait porter chez les autres les mets préparés chez soi, 288. Ce qu'on y servait, xv, 281.

RÉPÉTITIONS. Leur effet dans *Eschyle*. V. *Eschyle*.

RÉPUBLICAIN. V. *Monarchie*.

RÉPUBLIQUE, xvi, 98.

REPUES franches, ouvrage de Villon, comparé aux œuvres dramatiques des Grecs, i, 50, n.

RÉPUTATION, xvi, 153.

RESPECT pour les choses sacrées; viii, 386. Envers les princes, xvi, 30.

REVENUS. Total des revenus d'Athènes, xiii, 235.

REVERS, xvi, 64, 80.

RÉVOLUTIONS de la vie humaine. V. *Vie humaine*. Révolutions théâtrales. V. *Tragédie*.

RHADAMANTE (loi de). V. *Talion*.

RHAPSODE, ou poète, profession la plus honorée chez les

Grecs, i, 275. Les Rhapsodes chantaient les vers d'Homère dans les jeux publics, 290.

RHÉE (golfe de), i, 378.

RHÉE (fils de), ii, 417; iv, 12. V. *Neptune*.

RHECE, ville sur le détroit de Messine, vis-à-vis de la Sicile, xiv, 12, n.

RHÉSUS, tragédie d'Euripide. Analyse de cette pièce, ix, 1 et suiv. Difficultés sur l'auteur de cette tragédie, 2, 3.

RHÉSUS, dans la tragédie d'Euripide qui porte son nom. Il arrive à Troie et fait part à Hector de ses projets contre les Grecs, ix, 14 et suiv. Il est massacré par Ulysse et Diomède, 22. Son corps est enlevé par la muse Terpsichore, sa mère, 27. V. *Hector*.

RHÉTORIQUE. V. *Aristote*, *Tragédie*.

RHODES, ii, 64.

RHODIENNE (fragments de la), comédie de Philémon, xvi, 215.

RHYTHME, guerrier dactylique, xiii, 57, n.

RICHES. Ridicule des gens devenus riches, xv, 380, 381.

RICHESSES. Inconvénients des richesses comparés avec les avantages de la pauvreté, xv, 330 et suiv. 394 et suiv. V. *Delphes*.

RICHESSE (pensées sur la), xvi, 33, 40, 50, 77, 80, 84, 113, 153, 154, 164, 178, 227, 277, 283, 295.

RIDICULE. D'où il naît d'ordinaire, i, 15.

RIGOLEY de Juvigny. Idée qu'il donne du peuple d'Athènes, xv, 168, 169.

RIPHÉES (monts). Appelés

dans Sophocle les monts ténébreux, parce que cette montagne de la Scythie est au nord, et on ne croyait pas que le soleil parût au-delà de ces monts, IV, 126.

RIRE. Le sage rit aussi peu qu'il admire peu, XI, 409. Différence qu'on doit mettre dans les choses capables d'exciter le rire, *ibid.*

ROCHE BLANCHE, ou Lisse. V. *Agalée*.

ROCHEFORT (M. de). Son avertissement sur la première édition du théâtre des Grecs, I, IV et suiv. Il réfute l'opinion du P. Brumoy sur la division des pièces anciennes de théâtre en actes, 105, n. Sa description des théâtres anciens, 133, n. Son histoire des opinions anciennes sur le bonheur, citée, 150. N'est pas de l'avis du P. Brumoy sur l'opinion que les Athéniens avaient d'eux-mêmes, 155, n. Taxe de flatterie et de défaut de justesse le P. Brumoy, 192, n. M. de Rochefort ne fait pas preuve de justesse dans cette note. Quiconque lira attentivement l'endroit ridiculement taxé de flatterie, et considérera, dans une monarchie, la classe du peuple proprement dit, conclura qu'il n'y a rien de plus juste que l'observation du P. Brumoy. On peut d'ailleurs consulter les *Recherches philosophiques sur les Grecs*, par M. de Pâny, pour justifier le paragraphe vraiment philosophique contre lequel M. de Rochefort veut prémunir ses lecteurs. Son discours sur l'art et l'objet de la tragédie grecque,

219 et suiv. Il rend hommage à la sagacité du P. Brumoy et de Dacier, 223. Justifie Aristophane sur la prétendue critique des expositions d'Eschyle, 255. Vie d'Eschyle, 313 et suiv. Son observation sur la division des pièces en actes, 334, n. Examen de la tragédie de *Prométhée*, 393. Des *Sept chefs élevés devant Thèbes*, 465 et suiv. Eloge de l'extrait de la tragédie des *Perses*, par le P. Brumoy, II, 26. Critique du P. Brumoy et de M. de Pompiignan, 52, n. Eloge de M. Duthéil. Examen de la tragédie des *Perses*, 74 et suiv. Note sur le signal dont Agamemnon était convenu avec Clytemnestre, II, 77, n. Critique de la familiarité d'une expression du P. Brumoy, 95, n. Explication d'un passage d'Eschyle, 137, n. Examen de l'*Agamemnon* d'Eschyle, 183 et suiv. Des *Coéphores*, 272 et suiv. Des *Euménides*, 351 et suiv. Des *Suppliantes* d'Eschyle, 426 et suiv. Observations sur la difficulté de traduire les poètes tragiques grecs, III, 3 et suiv. Vie de Sophocle, 21 et suiv. Traduction de l'*Ajax furieux* de Sophocle, 65 et suiv. Examen de cette tragédie, 143 et suiv. M. de Rochefort observe (t. III, p. 9, dans la n.), d'après le Scholiaste, qu'il s'agit dans cet endroit de Pythagore; mais, dans son édition chez Nyon, p. 303, t. III, il prétend, avec plus de raison, qu'il doit faire l'application de cet endroit à Ulysse, parce qu'Homère était très-présent à l'esprit de Sophocle,

et qu'il n'y avait rien de plus célèbre que le retour d'Ulysse dans son palais, lorsque sa femme et les prétendants le croyaient mort. Critique du P. Brumoy et de M. Dacier, III, 257, n. Cité, XIII, 286, n. XIV, 416, n.

ROCHETTE (M. Raoul), éditeur de la seconde édition complète du *Théâtre des Grecs*, a recueilli dans ses *Nouvelles observations* des notions échappées aux précédents critiques, et rectifié dans ses notes les idées fausses et les assertions inexactes, I, VIII. Supplée à ce qui manque dans le discours du P. Brumoy sur l'origine de la tragédie, 41, n. Son vœu pour la traduction des meilleurs ouvrages du théâtre Indien, 46, n. Réfute M. de La Harpe, 72, 73, n. Ce qu'il dit de l'exposition dans les ouvrages dramatiques anciens, 89, 90, 91, n. Son opinion sur les sujets de *pure imagination*, justifiée par des exemples, 94, 95, n. Critique et réfute le P. Brumoy, 97, 98, III, 211, et dans beaucoup d'autres notes des volumes suivans. Son observation sur le chœur dans les tragédies des anciens, 115, n. Fixe l'époque de la naissance d'Eschyle, 171, n.; et celle de sa mort, 172, n. Justifie le théâtre moderne du reproche de duplicité d'action, et du goût pour les tirades ambitieuses, les lieux communs, etc., 195, 196, 197, n. Exemples qu'il cite de l'amour traité tragiquement sur notre théâtre, 213, n. Ses nouvelles observations sur l'origine de la tragédie et

de la comédie grecques, 270 et suiv. Ses notes sur le *Prométhée*, 394 et suiv. Ce que blâme le P. Brumoy dans le théâtre grec, en fait, selon M. Raoul-Rochette, le principal mérite et l'intérêt, II, 213, n. Erreur qu'il relève dans la traduction de M. Dutheil, 226, n. Signale les expressions souvent triviales de la traduction du P. Brumoy, 298, n. III, 57, 60 et *alib*. Rétablit un passage tronqué dans les *Euménides*, II, 313, n. Motifs du nouvel ordre dans lequel il a classé les *Electres*, III, 266, n. Sa note relative à la tragédie des *Trachiniennes*, IV, 451. Indique où commencer réellement la tragédie des *Phéniciennes*, VI, 113, v. et celle d'*Alceste*, VII 189, n. Cite son *Histoire des Colonies grecques*, (tom. II, pag. 193, 215); VII, 254, n.; et (tom. II, pag. 63, 83), x, 203. Il fait l'éloge de l'exposition de la *Médée* d'Euripide, 368, n. Ses nouvelles Observations sur l'*Alceste*, VII, 404. Il établit l'âge d'Ion dans la tragédie d'Euripide, x, 326, n. Il soupçonne une lacune à la fin du troisième acte d'*Electre*, XI, 107, n. Raison pour laquelle M. Raoul-Rochette a placé les fragmens de l'*Hippolyte voilé* à la suite de *Letix de Danaé*, 187, n.

ROIS. Leur peu de pouvoir en Grèce, I, 143 et suiv. Impossibilité où ils sont de cacher leurs actions, III, 434. On ne doit rien leur voiler de la misère du peuple, xv, 399, n. V. *Athéniens*, *OEil*.

ROIS, (II, XX, 9, 10), XV,

268, u. (pensée sur les), xvi, 134.

ROITELETS, xii, 117, u.

ROYAUTÉ. V. *Morale des anciens*.

ROSEAUX. Leur utilité dans la lyre, xv, 65.

ROSITINI. De Prat' alboino (Bartolomeo et Pietro), comédie del facetissimo Aristophane, xii, 37 et ailleurs.

ROSSIGNOL. V. *Progné*.

ROTROU, ancien poète français. Remarques sur sa tragédie, intitulée *Iphigénie*, viii, 252 et suiv. Imitation de Sophocle dans son *Antigone*, v, 5 et suiv. 66, 68, 69, n. 70, 71, 73, 74, n. 76, 77, n.

81, n. 84, 85, n. 86, n. 87, 89, 90, 103, 104, n. 106, n. 107, n. 109, n. et suiv. 126, n. et suiv. Jugement critique de cette dernière pièce, 35 et suiv. V. *Hercule mourant*.

ROUGIR, xvi, 92, et n. 244.

ROUSSEAU. Le grand Rousseau, cité, iii, 367, n. Comparé à Aristophane, xii, 158, 363.

RUÆI (Carol.), *Panegiric Ludovico magno*, v, 48, n.

RUDIMENTS, of the Grecian history, by John Gast. 1753, in-8, xii, 39, n.

RUE, plante. V. *Proverbe*.

RUSSES (les). Distinguent par le nom du père, comme les Grecs, ix, 51, n.

S.

S. Affectation d'Euripide, relative à cette lettre, vi, 382.

SABAZIUS, ou Bacchus, xiv, 165, n.

SAC. Tableau du sac d'une ville, i, 432, 439.

SACAS, prétendu Athénien, xiv, 92.

SACRAMENTUM, xi, 469, n.

SACRIFICE fait aux nymphes par Egisthe, et funeste à ce prince, xi, 19, et suiv. Coutume pendant les sacrifices, iii, 193, n. Cérémonial qu'on y observait, xiii, 429 et suiv.

SACRIFICES. Coutume des Grecs à ce sujet, xvi, 82, 86, 167.

SAMIENS, Sain, Senties, Sinthi, xiii, 450, n.

SAKOUNTALË, ou l'Anneau enchanté, i, 46, n.

SALAMINE, ii, 64. Description de la bataille de Salamine

perdue par Xerxès, 12 et suiv. 43 et suiv. iii, 22, n. 74, n. 97; xii, 264. V. *Ajax*.

SALLIER. Sa dissertation sur l'*Œdipe à Colone*, iv, 1, n. 6, n. Cité, viii, 305, n. Il rend compte des notes manuscrites de Tanneguy Le Fèvre sur Aristophane, xi, 415, n.

SALMYDESSE, fleuve, v, 100.

SALMYDESSIÈNE, roche, i, 373.

SAMIENS. Guerre contre les Samiens, xiii, 150.

SAMOS, île, ii, 64, n. xi, 472. Histoire abrégée de la guerre de Samos et de Milet, xiii, 150, n. Révolution dans cette île, xiv, 399.

SAMOTHRACE (mystères de), xiii, 378.

SANADON (le P.). Observations judicieuses de ce Jésuite

sur les coutes de nourrices, XIII, 280, n. Cité, xv, 355, n.

SAPA, XIII, 255, n.

SARDES, ville de Lydie, II, 50; xv, 184, n.

SARDIEN (fragmens du), comédie de Philémon, XVI, 217.

SARDINE, poisson, XII, 83.

SARDIANIQUE, où de Sardes (couleur), XII, 49, n.

SARPEDON (promontoire de), II, 416.

SATURNE. V. *Corybantes*, *Neptune*.

SATYRES (les). Quels personnages c'étaient; pourquoi inventés, etc., XI, 205, 206. Introduits dans les chœurs, I, 282.

SARMAISE. Eschyle lui paraît inintelligible, II, 78.

SAUT. V. *Jeux pythiques*.

SAUTERELLES, XII, 136, n.

SCALIGER. Son sentiment sur les tragédies de Sénèque, III, 397.

SCAMANDRE, fleuve, II, 135, 141.

SCAMBONIDE, bourg de l'Attique, XIII, 188.

SCANDIX, XII, 79, n. 205, n.

SCARABÉE, stercoraire, monnaie de Trygée dans la *Paix*, XIII, 357, n.

SCEAU. V. *Cachet*.

SCELLUS. V. *Eschine*.

SCÈNES DUCTILES, I, 133, n.

SCÉNOGRAPHIE ancienne.

Utile à connaître, v, 459 et suiv.

SCHAW, éditeur grec d'Eschyle. Son opinion sur les *Perses*, II, 76.

SCHOLIASTE de l'*OEdipe* de Sophocle. Repris par M. Dacier, III, 285, n. Son senti-

ment sur un endroit difficile de Sophocle, 315, n. 347, n. 368, n. Remarque sur les scholiastes d'Euripide, VIII, 117.

SCHUTS. Explique un passage d'Eschyle. V. *Fer*, II, 139, n. Editeur grec d'Eschyle, 199.

SCIONE, ville, XI, 465, n. XIII, 200, n.

SCIRES (fêtes des), xv, 214, 217.

SCIRON, fameux brigand, VII, 84, n.

SCULPTEUR. V. *Phidias*.

SCYLLA, fille de Nisus, II, 250, n.

SCYROS, île, IV, 192, n.

SCYTHES, I, 366. Scythes nomades, 372.

SCYTHIE européenne, I, 323, n. 352.

SCYTHIE. Ce pays fournissait aux Athéniens tous les gens à leur service, XIV, 390.

SÉBINUS, homme corrompu, xv, 79.

SÈCHE, poisson, XII, 68. On en faisait grand cas, xv, 252.

SECRET, XVI, 171, 178, 180.

SEL. V. *Mégariens*. Les Grecs le mélangeaient avec du thym, XII, 106, 158, n.

SELFIONE, XII, 273, n.

SÉLINUS, ville, XI, 468.

SELLES, peuple, IV, 384. Homère en parle dans l'*Iliade*, liv. XVI.

SELLUS, XIII, 208.

SEMÈLE, v, I VI; XI, 219, n. Abrégé de son histoire, VII, 44, n. V. *Amour*, *Bacchus*.

SÉNÈQUE. Combien il y a eu d'auteurs de ce nom, I, 242 et suiv. En quel temps ils ont vécu, *ibid.* Auquel il faut at-

tribuer les tragédies latines, *ibid.* Caractères de leurs ouvrages, 243 et suiv. iv, 393 et suiv. En quoi Sénèque a imité les Grecs, viii, 409. V. *Scaliger, Voltaire.*

SENTENCES de mort (les). Ne s'exécutaient que long-temps après avoir été lues, et souvent restaient sans exécution à l'égard des criminels qui montraient du repentir, xiii, 384, n.

SÉPULTURE. Rien de plus intéressant chez les anciens que la sépulture, viii, 341, n. Rien de plus affreux que d'être abandonné aux oiseaux, iii, 254, n. V. *Préjugé.*

SERFO. V. *Sériphe.*

SÉRIFANTE. V. *Sériphe.*

SÉRIPHE, île, xii, 28, n.

SERMENS d'Iphigénie et de Pylade, viii, 551 et suiv. Sermons ordinaires des Lacédémoniens, xiii, 323, n. Des Athéniens et des femmes Athéniennes, *ib.* xiv, 307, n. Les Grecs se liaient, eux et leurs enfans, par leurs sermens, xv, 91.

SÉPENT. Pourquoi consacré à Esculape, xv, 336, n. Serpent gardien de la citadelle d'Athènes, xiv, 434, n. V. *Python.*

SERPISSIONE, xii, 273, n.

SERRE. V. *Fumerie.*

SERVITEUR (bon), xvi, 138.

SERVITEURS. Publics à Athènes, xiv, 390.

SERVITUDE, xvi, 88.

SESTOS. V. *Abydos.*

SÉVÉRITÉ. Sa nécessité pour maintenir l'ordre dans tout état, ii, 336.

SHAFTESBURY. Eloge de ce philosophe. Ses recherches

sur l'origine de la comédie, xi, 418. Son idée sur la liberté illimitée, xii, 318.

SHAKESPEAR. Image terrible de ce poète, dans le genre d'une semblable d'Eschyle, ii, 317, n.

SICILE. V. *Alcibiades, Rhèges, Typhon.*

SICILIEN (fragmens du), comédie de Philémon, xvi, 218.

SICYONIEN (fragmens du), comédie de Ménandre, xvi, 107.

SIGÉE, port de Troie, iv, 198, n.

SIGÉE (ville de). Objet de discussion entre les Mityléniens et les Athéniens, ii, 321, n.

SIGNAL. Celui dont était convenu Agamemnon pour avertir Clytemnestre de la prise de Troie, ii, 87, 124, 125. Signal de guerre, vi, 43, n.

SILENCE, xvi, 130, 175. Est l'apanage des femmes, iii, 47, n.

SILÈNE, xi, 311. (Rocher de), ii, 41.

SILÈNES, personnages des spectacles satiriques, xi, 205.

SILFIONE. V. *Battus.*

SILIUS ITALICUS (lib. viii), xv, 149, n.

SIMIA, ou Sima, île, xi, 471, n.

SIMON. Livré aux risées pour ses prostitutions, xiii, 34.

SIMONIDE, poète grec. L'estime qu'on en faisait au temps d'Aristophane, xii, 469, n. xiii, 118, 299. Inculpé d'avarice, 408, 409.

SIMUS, xvi, 257.

SINIS, fameux brigand, vii, 84, n.

SIPYLE, ville de Lydie, d'où

les Atrides étaient originaires, VIII, 202, n.

SIPYLE, montagne, v, 94.

SISYPHE, père d'Ulysse, IV, 211, n. Roi de Corinthe, III, 76; VI, 246; VII, 84, n. XII, 23, 24, n.

SMILAX, IX, 270, 271, n. XIII, 88.

SOCIÉTÉ. V. *Méchans*.

SOCRATE. Ses liaisons avec Euripide, v, 145. La comédie des *Nuées* a-t-elle été cause de sa condamnation, XII, 344 et suiv. Détail sur sa vie privée, XIII, 14, n. Il est raillé sur ses comparaisons, XII, 358. On lui reproche un tour de filou, 361; XIII, 130. Il paraît en l'air dans une corbeille, XII, 358; XIII, 21. Première leçon qu'il donne d'impiété; XII, 364 et suiv. XIII, 24 et suiv. Son raisonnement contre Jupiter, XII, 370; XIII, 55 et suiv. Ses principes sur la justice et l'injustice, XII, 392 et suiv. On lui reproche de détruire le respect des enfans envers leurs parens, XII, 411; XIII, 125 et suiv. Envers les dieux, 128. Il était d'Athènes, 74. Pourquoi mis en jeu dans les *Nuées*, au nom de tous les philosophes, 136. Trait de force de ce philosophe, xv, 56, n. V. *Amipsias*, *Aristophane*, *Diagoras*, *Euripide*, *Nuées*, *Philosophes*.

SOLDATS. Leurs provisions avant de se mettre en campagne, XII, 57, n. XIII, 202, n. 381, n. 385. Leur havresac était d'osier, 397.

SOLDATS (fragmens des), comédie de Ménandre, XVI, 108.

SOLEIL. Adoré des Perses, II, 56. En quel sens Sophocle l'appelle le premier des dieux, III, 314, n. Pourquoi les anciens racontaient leurs songes au soleil, 181, n. Il recule d'horreur, VIII, 310, n. V. *Pasiphaé*. La puissance de Dieu éclate dans cet astre, XVI, 286, 287.

SOLES, ville, II, 64.

SOLITUDE, XVI, 36, 103, 110.

SOLLE, XIV, 384.

OLON. Sentence de ce sage mise en vers par Ovide, III, 375, n. V. *Bâtards*. Question qui lui est adressée, et sa réponse, XVI, 29, n.

SONGES. Superstition et coutume des anciens sur les songes, III, 181, n. VIII, 301, n. xv, 148. Description du songe qui avait effrayé Clytemnestre, II, 216. Songes énigmatiques proposés par Aristophane pour berner les Athéniens, XIII, 143 et suiv. Songe de Clytemnestre, dans Eschyle, Sophocle et Crébillon, XI, 158. Qualités d'un songe poétique, ib.

SOPHISTES, noms des poètes ou mimes improvisateurs, I, 303.

SOPHOCLE. Sa naissance, I, 174; III, 21. Il est déféré en justice comme incapable de gouverner ses biens et sa famille; comment il gagne son procès, I, 175; III, 30. Sa mort, I, 177; III, 31. Ce qu'il disait d'Eschyle, I, 175, n. 177, n. Sa pensée sur l'amour, ib. Sa manière d'envisager les caractères, 208. Quel est le fondement de toutes ses tragédies, II, 169, n. Son imagination, IV, 160. Inculpé d'avarice, XIII,

108. Critiqué, xiv, 34, 100. Ses mœurs, xv, 49. V. *Pé-riclès*, *Rochefort*, *Tragédie*. Art merveilleux de ce tra-gique dans les deux *OEdipe* et dans *Antigone*, v, 122 et suiv. En quoi il diffère des auteurs tragiques modernes, 124. Beautés et défauts de cette pièce, 125. Il sait se taire à propos, 126. Surpassé par Corneille, 127, 128. Ce qu'Aristophane pense de Sophocle, xv, 108 et suiv.
- SORLIN (S.). V. *Desmarets*.
- SORT. V. *Boules*.
- SOSIE, nom consacré à l'avi- lissement, xiii, 187.
- SOTION (xii, 15), xv, 120, n.
- SOUBAITS (les), comédie italienne. V. *Ghérardi*. Com- parés, xv, 244, n.
- SPANHEIM, xv, 120, n. Cité, 354.
- SPARTE. Eloge des animaux dressés pour la chasse à Spar- te, iii, 65. V. *Lacédémone*.
- SPARTERIE (manufacture de), xiv, 161, n.
- SPECTACLE satirique, i, 311. Son idée, sa nature, son es- sence, sa matière, son origine, son but, ses rapports avec les autres spectacles, etc., xi, 191 et suiv. V. *Discours*, *Es- prit humain*, *Silène*.
- SPECTATEURS. Moyen dont les poètes comiques cher- chaient à se concilier leurs ap- plaudissemens, xiii, 186.
- SPERCHIUS, fleuve, ii, 48. V. *Enie*.
- SPHINX, iii, 271, n. 278, n. Tué par OEdipe, *ibid*.
- SPHYROMACHUS. Cité, xv, 214.
- SPORTULAM SOLVERE, xiii, 235, n.
- STAGES. Leur évaluation, xi, 463, n.
- STALIMENE, île. V. *Lemnos*.
- STAMNIES, grandes cruches de vin, xvi, 52.
- STAMNIUM (Bacchus, fils de), xv, 43.
- STANLEY, ou Stanley, édi- teur de l'*Agamemnon* d'Es- chyle, ii, 78, n. 139, n. 241. Il corrige Eschyle, 337, n. 390, n. 394, n. 401, n. 412, n.
- STANLEY (Historia philoso- phiæ), xiii, 11, n.
- STATUES des dieux. Ce qu'elles signifiaient, vii, 13. Elevées dans Athènes, xiii, 446. V. *Lunule*. Position des mains des dieux représentés dans les statues, xv, 275. Leur inauguration, 452; 453, n. On dorait celles qui étaient en bois, xvi, 98 et n.
- STÉNES et Scires (sêtes), xiv, 323.
- STÉSICHORE. V. *Himera*.
- STILBIDE, fameux aruspice. xiii, 434.
- STOBÉE. Cité, xvi, 27, 28, 29, 32, 38, n.
- STOICHEION, xv, 263, n.
- STOÏCIENS. V. *Destin*. Leur opinion sur la fin du monde, i, 392.
- STOSCH (Philippe de), xii, 158, n.
- STRATAGÈMES de guerre. Do- lon, chez Euripide, en emploie un bien éloigné de la finesse des ruses de guerre qui sont à présent en usage, ix, 10, 11.
- STRATYLLIS, personnage de la *Lysistrata*, xiv, 401.
- STREPSIADE, personnage de la comédie des *Nuées*. Les

plaintes qu'il fait de son fils et de sa femme, XII, 355 et suiv. XIII, 4 et suiv. Il a recours à Socrate, XII, 358; XIII, 14 et suiv. Il renonce aux dieux du pays pour n'adorer plus que les nuées, XII, 370; XIII, 41 et suiv. Il se trouve presque incapable de devenir philosophe, XII, 385; XIII, 55 et suiv. Comment il paye ses créanciers, XII, 402 et suiv. XIII, 106 et suiv. Il est battu par son fils devenu élève de Socrate, XII, 408; XIII, 116 et suiv. Belle leçon qu'il reçoit, 128. Il met le feu à la maison de Socrate, 130. Caractère de ce personnage, 133, 134. Moralité à laquelle il donne lieu, *ibid.*

STROPHE. Quelles évolutions faisait le chœur en chantant la strophe, I, 110; III, 300, n.

STROPHIUS, II, 147, 148. Père de Pylade, roi de Crissa, III, 167, n. 226, n. VIII, 302, n. 347, n.

STRYMON, fleuve, II, 48, 121. V. *Amphipolis*.

STURDITE, XVI, 34.

STYLE. Style de *Prométhée*, I, 593. Remarques sur la différence du style simple et du style brillant; différence du style de plusieurs auteurs, 206. En quoi consiste l'imitation en fait de style, 207, n. VI, 80 et suiv.

SUBLIME. Exemples de sublime, cités par Longin, de Sophocle, III, 336, n. D'Eschyle, I, 406, 407, n. V. *Merveilleux*.

SUCCESSION. V. *Bâtards*.

SUËTONE (X, 17), XII, 292, n.

SUFFRAGES (manière antique de donner les), II, 406. Usage établi en cas d'égalité, 339, n. VIII, 405, n. On appelait ainsi les petits cailloux dont se servaient les juges pour mettre dans l'urne destinée aux condamnations, ou dans celle destinée à absoudre, XIII, 234, n. 264.

SUICIDE. Flétri dans les premiers temps de la Grèce, et depuis accredité par les philosophes, III, 90, n. Beaux vers contre le suicide, IV, 168, 169. V. *Vie*.

SUICIDE (fragmens du), comédie de Philémon, XVI, 207.

SUIDAS (in pratina), I, 133, n. (in thespid.), 253 et ailleurs. Cité, XVI, I, n. 3, 8, n. 49, n.

SUJETS DE TRAGÉDIES. Pourquoi ils ne doivent pas être d'imagination, I, 185 et suiv.

SUNIUM, promontoire, III, 129; XII, 247, n. V. *Hélène*, (île).

SUPERSTITIEUX (fragmens du), comédie de Ménandre, XVI, 48.

SUPPLIANS. V. *Bandelettes, Supplications*. (Pensées sur les), XVI, 48.

SUPPLIANTES (les), tragédie d'Eschyle. Analyse de cette pièce, II, 359. Fautes qui se sont glissées dans les éditions, 360. Le premier acte est assez extraordinaire, 361. La principale situation de cette pièce était très-intéressante pour les anciens, 266. Beautés et défauts de cette pièce, 426 et suiv. V. *Danaïdes, Dutheil, Pelasgus et Rochefort*.

SUPPLIANTES (les), tragédie d'Éuripide. Analyse de cette pièce, VII, 1 et suiv. Différence de cette tragédie d'avec celle d'Eschyle qui porte le même titre, *ibid.* But politique de cette tragédie, 6. Défaut de vraisemblance, *ib.* V. *Evadne*. Voyez aussi la traduction de cette pièce, 38. Examen de cette tragédie, 113.

SUPPLICATIONS. Symboles des supplians chez les anciens, III, 269, n. Manière des supplians chez les anciens, *ibid.* Manière de supplier, 234, n.

SUPPLICE. V. *Coupables*.

SURMAÏA, espèce de liqueur égyptienne, XIII, 454.

SUSARION, premier poète en Attique, I, 296.

SUZE, II, 29, 32. Suite des rois de Suze, 62.

SYBARIS. V. *Thurie*.

SYBOTÉ, île, XIV, 259.

SYMBOLES, tablettes de bois ou d'ivoire qui donnaient droit d'hospitalité, VI, 389, n.

SYMPLEGADES. V. *Cyanées*.

SYRACUSE, ville, XI, 461, n.

SYRMAÏA. V. *Surmaïa*.

SYNORIS (fragmens de la), comédie de Diphile, XVI, 258.

Nom d'une courtisane, *ib.* n.

SYRIENS, XVI, 49.

T.

TACITI, *opera recognovit, emendavit, supplementis, explevit, notis, dissertationibus, tabulis geographicis illustravit Gabriel Brotier*, in-4^o, XII, 44, n.

TAILLE des héros de l'antiquité, et des comédiens qui représentaient ces héros, I, 136.

TALENT, pièce de monnaie. Sa valeur, XII, 389 et suiv. XIII, 160 et suiv.

TALION (loi du). Son ancienneté, II, 239, n.

TAMERLAN, tragédie de Rowe, citée, V, 179.

TANAGRE, ville, XI, 462, n.

TANTALE. Son histoire abrégée, VII, 322, n. 135, n. V. *Niobé*, *Pelops*, *Sipyle*.

TANTALIDES (génies des), II, 178.

TAON, II, 391.

TAPHIE, île. Une des Echinades, VIII, 141, n.

TAPHUS. V. *Taphie*.

TARENTINS (fragmens des), comédie d'Alexis, XVI, 252.

TARTEPE. V. *Molière*.

TASSE. Imitations de la tragédie des *Phéniciennes*, par le Tasse, VI, 224.

TAURIDÉ, ou Taurique, contrée de la Thrace, VIII, 296, n. 301, n. 352, n.

TAURO-SCYTHES. Coutume barbare de ces peuples, VIII, 301, n. 304, n. 315.

TAURUS. V. *Pasiphaë*.

TAXIARCHE, ou Taxiarque. Ses fonctions, XIII, 446, 447.

TAYLOR (J.). Cité, XVI, 8, n.

TECMESSE, dans l'*Ajax furieux* de Sophocle, III, 177.

Elle raconte l'état d'Ajax avant et après ses actes de fureur, 80, 81.

Elle exhorte Ajax à ne pas se donner la mort, 81 et suiv. On lui ap-

prend qu'il a dû se donner la mort, 106. Les larmes qu'elle donne à son époux, 111 et suiv.

TÉLAMOS, père d'Ajax, III, 74, 118, 134. V. *Phocus*, *Teucer*.

TÉLÉMAQUE. Impression que fit sur ce prince le récit des aventures de Philoctète, IV, 267.

TÉLÉMAQUE (liv. xv, 174), IV, 174.

TÉLÉPHE, tragédie perdue d'Euripide, XII, 20, n. 76, n. 77, 80, 83, 85; XIII, 79, 82.

TÉLEUTHAS, père de Tecmesse, III, 77.

TELLUS. V. *Pénéée*, *Tempé*, *Terre*.

TEMPLES. Manière de s'y présenter pour les affaires de conséquence. Il n'y avait aucune distinction, xv, 352, n.

TEMPS, XVI, 245. Le temps est un dieu dont on peut tout obtenir.

Κρόνος γὰρ εὐμαρῆς θεός.

Le grand Corneille a rendu la même pensée en ces vers.

Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire,
J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.

C'est là le vrai sens de ce vers grec : il faut substituer cette nouvelle traduction à celle qui se lit, t. III, p. 167, lig. 2 et 3.

TÉNÉDIENS, XVII, 64.

TÉNÉDOS. Usage passé en proverbe dans cette ville, III, 64, n.

TÉNELLA. Son imitatif, XIV, 239, n.

TÉRENCE. Sa versification comparée à celle de Sénèque,

III, 409. Jugement du P. Rabin sur Térence, XI, 353 et suiv. V. *Poètes comiques*. Imitateur de Ménandre, XVI, 12, 27, n. Dépourvu de force comique, 15. Cité. (Heautontim, act. III, scèn. 1, v, 1), III, 409. (Eunu. III, 5), XIII, 94, n. (Andr. IV, 1), 106, n. (Eunuch. II, 3), XIV, 427, n. (II, 3, 69), XIV, 449, n. (Phorm. act. IV, scène IV), xv, 276, n. (et ib. act. I, scèn. II), 381, n.

TÉRÈE. V. *Philomèle*.

TÉRÈE, personnage de la comédie des *Oiseaux*. Il représente Agis, roi des Lacédémoniens, XIV, 17 et suiv. Il se détermine à bâtir une ville en l'air : ce que signifie cette allégorie, 26 et suiv.

TERSICHOË. V. *Rhésus*.

TERRE, I, 350, 360; XVI, 137, 238, 244. Centre de la terre. V. *Delphes*. Les Euménides sont filles de la Terre et de la Nuit : C'est par erreur qu'on lit : Filles du Jour et de la Nuit, IV, 44. Comment représentées, 200, n. V. *Erichthonius*, *Thémis*.

TERREUR panique. V. *Tragédie*.

TETRALOGIE. Ce que c'était, I, 232, 311, 312; xv, 28.

TÉTRAMÈTRES, vers composés de pieds d'une longue et d'une brève, I, 123, 283.

TÉTRAPOLE, région de l'Attique, IX, 414, n.

THUON, frère d'Ajax, III, 95, 105. Il déplore son malheur à la vue d'Ajax mort, 115. Ses pointilleries avec Ménélas, 123 et suiv. V. *Ajax*, *Eribée*, *Hésione*. Avec quelle force il repousse les tons insolens

d'Agamemnon, 152 et suiv.
Il inhume Ajax, 141.

TEUTHRAS, ville, II, 404.

THAIS, courtisane célèbre.

Fragmens d'une comédie de Ménandre qui porte ce nom, XVI, 66.

THALLE, ou Talle. Une branche d'arbre; expression du Nivernois, XIII, 225, n.

THALLOPHORES. Leur rôle dans les grandes Panathénées, XIII, 225, n.

THASOS. Vin de ce pays, XIV, 391.

THÉAGÈNE, XIV, 161. Sa malpropreté, XIII, 427. V. *Eschine*.

THEATRE DES GRECS. Pour quoi peu connu dans notre siècle, I, 2. Plan de ce livre destiné à faire connaître le théâtre ancien, 19 et suiv. XI, 414. Forme du théâtre ancien, I, 30 et suiv. ~~Parallèle~~ du théâtre ancien et du moderne, 215 et suiv. Avertissement sur cette nouvelle édition, VI et suiv. En quoi elle diffère de l'édition du P. Brumoy, *ibid*. Noms des auteurs qui ont travaillé aux premiers volumes, *ibid*. **Ordre** suivi dans cette nouvelle édition, *ibid*. et s. XI, 326. **Ordre** particulier aux tragédies et aux comédies d'Aristophane, I, VII, VIII. Description des théâtres des anciens, 155, n. V. *Rochefort*. Théâtre national. V. *Noyan*. Le théâtre d'Athènes était rempli de filons, comme partout ailleurs, XIII, 411, 412. Place qu'y occupait le pontif, IV, 72, n. V. *Machines*. Dans quel ordre les pièces étaient représentées, 307, 308. V. *Amours*,

Caractères, *Discours*, *Episodes*.

THEATRE DES GRECS. Comment on doit le juger, I, 29, n.

THÉBAÏDE (la), tragédie de Sénèque. Analyse de cette pièce, VI, 60 et suiv. Jugement de Juste-Lipse et de Hénsius sur cette tragédie, 78 et suiv.

THÉBAÏDE (la), tragédie de Racine. De qui imitée, VI, 93 et suiv. Défaut du caractère de Créon, 95. Défaut du caractère de Polynice, 96.

THÉBAINS. V. *Jurement*.

THÉBAINS (fragmens des), comédie de Philémon, XVI, 211.

THÈBES, ou Homoloïde, II, 30. V. *Amphion*, *Oncée*.

THÈBES. Idée de cette ville, I, 166 et suiv. 425. Capitale de Béotie, III, 265, 282, n. Ville chère à Bacchus, V, 111. V. *Amour*, *Amphion*, *Amphytrion*, *Apollon lycien*, *Cadmus*, *Ménécée*, *Niobé*, *Sémélé*.

THÉMIS, VIII, 392, n. Mère de Prométhée, I, 336, 342, 350, 380. V. *Terre*.

THÉMISTOCLE. On raconte qu'il fut cause d'une loi de l'Agréopage, VIII, 405, n. Il fut cause du gain de la bataille de Salamine, II, 3. Reproche qu'on lui fait, XII, 267, n.

THÉOPHILE. Copie Aristophane dans ses *Pêcheurs*, XV, 398.

THÉOGÈNE, XIII, 281.

THÉOGNIS DE MÉGARE, poète, IV, 125.

THÉOPHANE, poète tragique, XII, 51.

THÉOLOGIE DES PAÏENS. V. *Fables*, *Religion*.

THÉORIDE, vaisseau sacré, I, 454, n.

THÉONIS, XIII, 283, n.

THÉOPHRASTE, maître de Ménandre, XVI, 15.

THÉORIA, personnage muet de *la Paix*, XIII, 397 et suiv. 428, n.

THÉRAMÈNE. Son portrait, XV, 87, 123.

THERMOPYLES. V. *Oeta*.

THÉSÉE. Demandé à OEdipe la princesse Dirce en mariage, III, 412. Reçoit un refus; et pourquoi, ib. Il feint qu'il est fils de Laïus, 419. Il avoue son stratagème, 420 et suiv. chez Pierre Corneille.

THÉSÉE, dans l'*OEdipe à Colone* de Sophocle, roi d'Athènes, IV, 46. Discours qu'il tient à OEdipe, 79 et suiv. Arrête les projets de Créon. Il enlève Antigone et Ismène à Créon, et les rend à OEdipe, 116. Il apprend à OEdipe que Polynice est venu pour l'entretenir, 120. V. *Pirithoüs*. Il console Antigone et Ismène, et leur promet de les renvoyer à Thèbes, 157, 158.

THÉSÉE, roi d'Athènes, dans l'*Hippolyte* d'Euripide, VII, 99, n. Fait mourir Pallas, 1. Se retire à Trézène, ibid. V. *Æthra*, *Ceyx*, *Massue*, *Pallante*, *Pasiphaë*, *Sinis*.

THÉSÉE, dans l'*Hippolyte* d'Euripide. Il revient à Trézène, où il apprend la mort de Phèdre, VII, 71 et suiv. Il trouve une lettre entre les mains de Phèdre ~~de sa mort~~, 73. Il abandonne Hippolyte à la colère de Neptun, 77. Il le bannit, 84. Ses sentimens au récit du malheur arrivé à Hippolyte,

105, 106. Il apprend de Diane l'innocence de son fils, 108 et suiv.

THÉSÉE, dans l'*Hippolyte* de Sénèque. Revient des enfers et apprend de la bouche de Phèdre le crime prétendu de son fils, VII, 138. Ses fureurs lorsqu'il est instruit, mais trop tard, de l'innocence de son fils, 146.

THÉSÉE, dans les *Supplianthes* d'Euripide. Il promet de venger Adraste, VIII, 10. Il marche avec son armée contre Créon, roi de Thèbes, 17. Il remporte la victoire, 18, 19. V. *Adraste*, *Danse*, *Dirce*.

THESMOPHORES, déesses honorées dans les Thesmophories, XIV, 350.

THESMOPHONIES. Nombre des jours consacrés à ces fêtes, XIV, 271, n. V. *Fêtes de Cérès*.

THESMOTHÈTES, sorte de magistrats athéniens. Leur office, XIII, 170, n.

THESPIIS, poète grec. Introduisit un acteur dans les tragédies, I, 46, n. Conjecture sur les pièces de cet auteur, I, 49. Ses premières représentations ne ressemblent point au tableau qu'en fait Horace, I, 287, 288.

THESPROTIE (dieu de), I, 378; II, 395.

THESSALIE, II, 48. Province de la Grèce, III, 198, n. VII, 21, n. Genre de commerce de ce pays, XV, 397. V. *Pénée*, *Pharsale*.

THESSALIENNE (fragmens de la), pièce de Ménandre, XVI, 69.

THESTOR, père de Calchas, III, 106.

THÉTA, lettre initiale du nom d'un portique d'Athènes, xv, 267.

THÉTIS, I, 432. V. *Nymphes*. Femme de Pélée, XIII, 93.

THOAS. Il condamne à la mort Oreste et Pylade, VIII, 319. Il rencontre Iphigénie qui s'enfuit avec la statue de Diane, et se laisse abuser par ses discours, 381 et suiv. Il est averti de la fuite d'Iphigénie, 395. Il veut la poursuivre, 402, 403. Il est arrêté par Minerve, 403 et suiv.

THOAS, fleuve, IV, 319, n.

THOMASSIN, oratorien, I, 179. Réfuté. V. *Fatalité*.

THORYCION, xv, 76.

THORICIUS, rocher dans le canton de Colone, IV, 148.

THRACE, II, 48. V. *Hellespont*, *Vents*.

THRACES. V. *Pelta*. XVI, 61. *Peu continens*, 145.

THRASIBULE, général, XIV, 399, n. xv, 227, 238, n. 344, n.

THRASONIDE, personnage principal de l'*Amant haï*, comédie de Ménandre, XVI, 87, n. 88, n.

THRASYLLE, général, XIV, 399, n.

THRASYLÉON (fragmens du), pièce de Ménandre, XVI, 70.

THRIE (terme de), XIV, 146.

THRYALLIS, XII, 116, n.

THUCYDIDE. Histoire d'un Thucydide autre que l'historien, opposé à Périclès, XII, 107 et suiv. XIII, 260.

THUCYDIDE (iv. 5), XI, 457.

THURIE, ville thuricienne, XI, 469, n. XIV, 13, n.

THURIENS. V. *Raillerie*.

THYADES DE NAXOS, V, 111.

THYESTE, II, 163 et suiv. Chassé par Atrée, 178, 271. Est supposé l'amant d'Ærope.

V. *Ærope*. Il mange son fils, VIII, 310, n. Il vole la toison d'or, ib. Quelle fut la source de sa haine contre son frère Atrée, XI, 18.

THYESTE, dans l'*Agamemnon* de Sénèque. Son ombre ouvre le théâtre en annonçant le meurtre d'Agamemnon, II, 104.

THYESTE, tragédie perdue d'Euripide, XII, 25.

THYMOËTIDE, XIII, 275.

THYM BROYÉ. Usage salutaire de cette plante après avoir mangé des fruits, XIII, 445.

THYRSÉS, IX, 271.

TIBULLE. Passage de ce poète qui fait allusion à une comédie de Ménandre, XVI, 106, n.

TIMOCLÈS, poète comique. Fragmens de ses comédies, XVI, 263. Ce qu'il pensait sur l'utilité de la tragédie, I, 238.

TIMOCRÉON de Rhodes. Cité, XII, 83, n.

TIMON. Son antipathie contre les hommes, XIV, 438.

TIMOTHÉE DE ZACYNTHÉ. Pourquoi surnommé le *Meurtrier*, III, 110, n.

TIMOTHÉE (tour de), XV, 367.

TINTAMARE, personnage de la *Paix*, XIII, 376 et suiv.

TIRÉSIAS, devin, dans la tragédie de Sophocle. Sa patrie, III, 287, n. Pourquoi il était aveugle, selon Callimaque et Propertius, *ibid.* n. Pourquoi, selon Ovide, *ibid.* n. Il est consulté par Œdipe, 288 et suiv. Il lui déclare qu'il est le coupable, 293. Il est soupçon-

né de s'entendre avec Créon, 295. Sa mort, *ibid.* n.

TIRÉSIAS, dans l'*OEdipe* de Sénèque. Fait un sacrifice avec sa fille Manito, III, 400. L'ombre de Laïus lui apparaît et révèle le crime d'OEdipe, 406. Il est accusé de complot avec Créon, *ibid.* V. *Créon*, *OEdipe*, *roi de Thèbes*.

TIRÉSIAS, dans les *Bacchantes* d'Euripide, IX, 300. Dans les *Phéniciennes* d'Euripide, VI, 163.

TIRINTHE, ville, V, 361, n. V. *Macarie*.

TITANS, I, 350; II, 383.

TITHON. V. *Aurore*.

TLÉPOLÈME. Malheurs qu'il cause, XIII, III.

THOLUS, montagne, II, 30.

TOISON d'OR. V. *Helléspont*, *Thyeste*.

TONNEAUX (fêtes des). V. *Bacchus*.

TORONE, ville, XI, 466, n.

TOURBILLON. Dieu dans les *Nuées*, XIII, 37 et suiv. 41.

TOURNEMINE. Sa conjecture sur l'objet des premiers chœurs, I, 48. Correction précieuse proposée par ce savant jésuite, III, 366, n.

TRACHINE, ville, IV, 275, n. XI, 462, n. 467, n. V. *Ceyx*.

TRACHINIENNES (les), tragédie de Sophocle. Analyse de cette pièce, IV, 274 et suiv. Caractère d'Hercule un peu démenti par une lâcheté que lui impute Sophocle, 282, 295. Faute de vraisemblance par un retour un peu trop précipité, 293, 294. Il se pourrait bien faire que cette pièce eût fourni à Racine l'idée de son *Mithridate*, 312, n. Gradation des

beautés, remarquable principalement dans cette pièce, 316. V. *Déjanire*.

TRACHINIENNES. Nouvelle note de M. R.-Rochette, relative à cette tragédie, IV, 451.

TRADUCTEUR. Ce qu'il a à faire pour satisfaire les gens qui ne connaissent pas la langue d'où il emprunte son ouvrage, III, 4. Succès qu'il doit attendre chez les savans et demi-savans, 5, 6.

TRADUCTION. Défauts à éviter dans ce genre d'écrire, I, 23 et suiv. Pour qui les fait-on, III, 3. La première difficulté en fait de traduction, c'est l'intelligence parfaite de l'original, 7. Les scholiastes sont souvent très-peu utiles, 7, 8. La seconde difficulté consiste à faire passer non-seulement la pensée, mais encore la manière dont l'auteur aime à s'exprimer, 7, 8, 65. Troisième difficulté : allier dans le dialogue les métaphores, la clarté, la facilité, la noblesse, la vivacité et la familiarité, 7, 8, 9. Quatrième difficulté : les défauts mêmes de l'original, *ibid.* 11, 12. Cinquième difficulté : la ressemblance des langues grecque et française, *ib.* 13. Leur différence, surtout par rapport aux conjonctions, *ibid.* et suiv. M. de Rochefort établit ailleurs* une sixième difficulté, qu'il fait consister dans celle de juger jusqu'à quel point la har-

* M. de Rochefort, à qui appartiennent ces observations qu'on analyse ici, sur les traductions, a fait réimprimer ces mêmes observations à la tête de son théâtre de Sophocle, chez Nyon. 1788, 2 vol. in-8°.

diesse peut s'étendre pour imiter les formes de l'original ; mais cette difficulté ne doit pas faire une classe à part de la troisième, et cet article ne mérite pas d'être regretté dans cette édition. Règle à suivre au sujet des noms d'arts et des noms propres, XIII, 459, n. V. *Anciens, Parodie, Perault.*

TRAGÉDIE. Elle est commune aux nations polies, I, 42 et suiv. Époque incertaine de la tragédie grecque, 46 et suiv. Ébauche de la tragédie par Thespis, 49. Invention de la tragédie par Eschyle, 52. Passions propres à la tragédie, 70 et suiv. Objet de la tragédie, 75 et suiv. Qualités de l'action tragique, 78. Durée de l'action tragique, 79. Unité de lieu, 83 et suiv. Division de la tragédie, 85. Exposition du sujet, 86. Intrigue, 91 et suiv. Dénouement, 95 et suiv. Les personnages, 102. Mœurs des personnages, 116 et suiv. Diction, 122. Pourquoi elle n'admet point de sujets saints, 185. Ce qui a déterminé l'art de la tragédie chez les Grecs, 194 et suiv. Inventeur de la tragédie. V. *Épigène*. Art, objet et fin de la tragédie, d'après Aristote, 221 et suiv. Analogie entre la tragédie et la rhétorique, 223 et suiv. Entre la tragédie et la musique, 227 et suiv. V. *Libanius, Timoclès*. Art de la tragédie, 248 et suiv. Ce que cet art doit à Eschyle, 254 et suiv. A Sophocle, 256 et suiv. III, 136, n. En quoi Euripide pèche contre cet art, I, 263 et suiv. V. *Sophocle*. L'art des

péripiétés ou révolutions théâtrales, 256 et suiv. Sa constitution primitive, II, 426. Souvent elle descend au ton de la comédie, III, 423 et suiv. La tragédie demande peu de matière, V, 37. Durée de l'action tragique : Boileau est, à cet égard, plus rigoureux qu'Aristote, VII, 398. Est-elle plus difficile à composer que la comédie, XI, 396. Son origine, I, 270 et suiv. XII, 243. V. *Actes, Action tragique, Aristote, Chinois, Comédie, Confidens, Dénouement, Discours, Épopée, Eschyle, Homère, Rochefort, Vatry*. Comparaison des difficultés du genre tragique et du genre comique, XVI, 261.

TRAGÉDIE ET COMÉDIE GRECQUES (nouvelles observations sur la), par M. R.-Rochette, I, 270.

TRAGÉDIES. Il y en a de simples et de composées ou complexes, I, 258 et suiv. III, 257, n. Laquelle de ces deux espèces est préférable, *ibid.*

TRAGÉDIES latines. Leur différence d'avec celles des Grecs, III, 396. Le jugement qu'en a porté Juste-Lipse, 397. Celui de Scaliger, *ibid.* Différence remarquable entre les tragédies grecques et les tragédies françaises, VIII, 416. V. *Arrangement, Événemens, Exposition, Passions, Sujets*.

TRAGIA, île, XIII, 151.

TRAGI-COMÉDIE, genre de composition inconnu aux anciens, VII, 276, 277.

TRAVAIL, XVI, 38, 51, 130, 144.

TRESORS, V. *Œil*.

TREZÈNE, VI, 8, II, 16, n.

38, n. Aujourd'hui Damala, ou Pleda, ville de la Morée, 101, n. V. *Limné*.

TRIBUNAL. V. *Onze*.

TRIBUTUM, XIII, 234, n.

TRIÉRARCHES, ou Triérarques. Leurs commissions, XIII, 452, n.

TRIGLYPHES, VIII, 306, n.

TRIOBOLE, XII, 175, n. 208, n.

TRITOGÈNE, surnom de Minerve, XII, 297, n.

TRITON, fleuve, II, 317.

TRITONIDE, nom de Minerve, X, 265.

TROADE. V. *Hellespont*.

TROADE (la), tragédie de Sénèque. Analyse de cette pièce, IX, 202 et suiv. Réflexions sur le titre, *ibid*. Sentimens des savans sur cette pièce, 203 et suiv. Jugement de Despreaux sur l'ouverture de cette tragédie, 208. Défaut dans la conduite de cette pièce, 210 et suiv. Duplicité d'action, 209, 235. Défaut de la narration de la mort d'Astyanax et de celle de Polyxène, 237 et suiv. V. *Boileau*.

TROCHILUS, XII, 117, n. XIV, 97, n.

TROCHOÏDE, lac, X, 9, n.

TROGLODITE, personnage des Oiseaux, XIV, 94 et suiv. 97, n.

TROMPETTES. V. *Flambeau*.

TROMPETTE TYRABÉNIENNE, III, 66.

TROPHONIUS. Particularité de son antre, XII, 372, n. XIII, 47, n.

TROPHONIUS (fragmens du), comédie de Ménandre, XVI, 109.

TROIE, ville de Phrygie, II, 123, 133. Causes de ses malheurs, 141 et suiv. 145. Epo-

que de sa prise, *ibid*. voyez aussi, IV, 173, n. V. *Clytemnestre*. L'île des héros. Récit contraire à toutes les traditions historiques ou fabuleuses du siège de Troie, VIII, 140, n. 141, n.

TROYENNES (les), tragédie d'Euripide. Analyse de cette pièce, IX, 97 et suiv. Réflexions sur la conduite de cette tragédie, 121 et suiv. V. *Hécube*. Traduction et examen de cette pièce, 125, 198.

TROYENNES, de Château-brun. Analysées, IX, 240.

TRUIE. V. *Cochon*.

TRYGÉE, personnage de la comédie de la Paix. Il paraît sur le théâtre monté sur un escarbot, XIII, 319. Sa conversation avec Mercure, 364 et suiv. 321, 370 et suiv. Il s'efforce de délivrer la Paix qui était enfermée dans une grotte profonde, 356 et suiv. 381 et suiv. Il délivre enfin la Paix, 339 et suiv. 397. Sacrifices et prières qu'il fait à cette déesse, 352 et suiv. Il se livre à tous les plaisirs que procure la Paix, et plaisante les fournisseurs militaires, 449 et suiv.

TRYCODIE, premier nom de la comédie: c'est à tort qu'on a mis dans la note que c'était le premier nom de la tragédie, XII, 80, n.

TUNIQUES DROITES, XIV, 377, n.

TYDÉE devant Thèbes, I, 434; et non Tidée, IV, 129.

TYNDARE, II, 118; VIII, 128, n.

TYPHON, I, 252, 357; II, 404. V. *Ætna*.

TYRANNIE, XVI, 168.

TYRANS. V. *Coéphores*.

U.

ULYSSE, amid' Agamemnon, II, 146. Différemment représenté par les tragiques et par Homère, III, 70, n. Fils de Laërte, 65, 85, 88, n. V *Autolytus*. Fils de Laërte et d'Anticlée, IV, 201, n.

ULYSSE, dans l'*Ajax furieux* de Sophocle. Sa timidité, III, 40, 41, 70. Il engage Agamemnon à permettre qu'on inhume le corps d'Ajax, 60, 136. V. *Andromaque*.

ULYSSE, dans le *Philoctète* de Sophocle. Il engage Néoptolème à feindre pour tromper Philoctète, IV, 184 et suiv. Il se retire sur le vaisseau, 185. On raconte à Philoctète même qu'Ulysse a promis de le conduire devant Troie, 210 et suiv. Il se saisit des armes de Philoctète, 236. Il le menace de l'enlever, 238. On le justifie de n'avoir pas mis l'épée à la main, 271. Caractère que M. de

Cambrai donne à Ulysse, 272.

ULYSSE, dans l'*Hécube* d'Euripide. Il vient chercher Polyxène pour la conduire à la mort. Son entretien avec Hécube, V, 191 et suiv.

ULYSSE ET DIOMÈDE, dans le *Rhésus* d'Euripide. Sont avertis par Minerve d'attaquer Rhésus, IX, 19. Ils massacrent ce malheureux prince, 22 et suiv. V. *Néoptolème*.

UNITÉ D'ACTION. Nécessaire au poème épique, I, 58. En quoi elle consiste, V, 306. En quoi l'unité de lieu consistait chez les Grecs, et en quoi elle consiste chez nous, XII, 154, 155.

UNITÉ DE LIEU. Observée par Eschyle dans ses *Euménides*, I, 84, n.

UNIVERS (Genèse de l'). V. *Genèse*.

URINATOR, XII, 117, n.

URNE. V. *Suffrages*.

V.

VAGABONDS. Moyen de les empêcher d'infester les différens endroits où il leur plaît de porter leur oisiveté. V. *Mendicité*.

VAISSEAU fabriqué à Naxos, XIII, 367.

VAISSIELE des anciens, XVI, 254.

VANITÉ. Comparée à l'amour, VII, 51, n.

VASES à suffrages, XIII, 173.

VATRY (M. l'Abbé). Il

compara la tragédie et la vieille comédie, XI, 424 et suiv. Il donne la préférence à la vieille comédie sur la nouvelle, 436. Cité au sujet d'Aristophane, 444, n. Son observation sur les chœurs, XII, 243, n.

VAUVILLIERS (M.), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Sa traduction d'un endroit d'*OEdipe*, III, 297, n. Corrections utiles proposées par cet académicien,

310, n. 326, n. 351, n. 332, n. iv, 339, n. 343, n. 345, n. 376, n. 377, n. 379, n. v, 43, n. 113, n. Cité, iv, 47, n. 61, n. 97, n. 141, n. 213, n. et suiv.

VEAU. Un veau était le prix du jeu de la cithare, xii, 38, n.

VEAU MARIN, xiii, 267, n.

VECTIGALIA, xiii, 235, n.

VÉGA (Garcilasso de la). Cité, i, 44.

VÉGA (Lopez de), poète espagnol. Eloge qu'en fait le P. Rapin, xi, 354.

VENDUS (fragmens des), comédie de Ménandre, xvi, 104.

VENGEANCE (déesse de la), V. *Adrastie*.

VENISE. Par qui fondée, vii, 216, 22.

VÉNITIENS. V. *Venise*.

VENTS DE THRACE, ii, 140.

VÉNUS, i, 424. Dans l'*Hippolyte* d'Euripide : ses projets contre Hippolyte, vii, 6 et suiv. V. *Adonis*, *Gnide*, *Pasiphæ*.

VÉNUS (terre consacrée à), ii, 404. On lui sacrifiait de jeunes truies, xii, 107, 108. V. *Cochons*.

VÉRITÉ, xvi, 106, 113, 120. Son identité avec beauté : ce que c'est. V. *Beauté*.

VERSIFICATION. Caractère de la versification de Sénèque, iii, 409. Versification du même comparée à celle de Térence, *ibid*.

VERTU, xvi, 75, 132, 134. Aux prises avec l'indigence, 156, 286. Les effets de la vertu changent quelquefois, vii, 280, 28.

VÊTEMENTS des femmes de Lybie, ii, 390.

VÊTEMENT à la crétoise, xiv, 322.

VEUVE (fragmens de la), comédie de Ménandre, xvi, 60.

VICISSITUDES, xvi, 37.

VICTIMES. On déliait les victimes avant de les immoler, viii, 327, n. On les aspergeait d'orge moulue, xiii, 429, n.

VICTOIRE (statue de la), xiv, 326.

VIE HUMAINE (révolutions de la). Elles étaient l'objet de la tragédie grecque, ii, 169, n.

VIE, xvi, 77, 103, 109, 113, 114, 115, 121, 135. Du cultivateur, 137. (*Dissipée*), 227, 247, 265.

VIE. Estime qu'en faisaient les anciens, et ce qu'ils concluaient de cette estime, vii, 178, 179.

VIE. Peinture des infirmités de la vie, iv, 124 et suiv. La maxime que Sophocle énonce en cet endroit, sur le mépris de la vie, n'a commencé à être goûtée qu'à l'époque de la corruption des mœurs et de la société, comme l'a très-bien remarqué M. de Rochefort (dans son histoire des opinions des anciens, touchant le bonheur), et elle ne pouvait être dangereuse chez les Athéniens, qui se sauvaient de la misanthropie par la frivolité.

VIE ORPHIQUE, xv, 127, n.

VEILLARDS. V. *Athéniens*, *Chaussure*, *Japet*. Leur propos sur leur fin, xv, 353, n.

VEILLESSE, xvi, 169, 245.

VILLES. Les habitans des villes sont les oppresseurs des gens de la campagne, xiii, 446, 447.

VILLON (œuvres de). Citées, I, 50. V. *Repuës fran-ches*.

VIN. Fait avec de l'orge, II, 421. Eloge du vin, XII, 210 et suiv. V. *Pramnium*. Comment il doit être mélangé avec l'eau, 207, n. Vin cuit, XIII, 255, n. Vin de trois fêtes des coupes, XIV, 318. Goût des Athéniennes pour le vin, XV, 305. Ses effets, XVI, 134.

VIOLENCE (la). Personnage d'une tragédie d'Eschyle, I, 323. Elle presse Vulcain de lier Prométhée au rocher, 323, 324.

VIRGILE (Georgic. I, 356), XV, 37. (294), 147, n. (II, 498), I, 71, n. (458), IV, 409. (384), XV, 446, n. (III, 24), I, 134, n. (IV, 32), XIII, 400. (Eglog. III, 90), XIII, 51, n. (64), 88, n. (VI, 390), III, 410. (*Æneid.* I, 634), IV, 14. Il faut ôter la virgule qui se trouve après *ignara*, et la transporter après *mali*: ainsi *non ignara mali*. (483), XII, 248, n. (728), XV, 281. (II, 247), II, 98. (25), IV, 190, n. (III, 118), XV, 113, n. (89), 370, n. (IV, 571), IV, 61, n. (650), IV, 299. (V, 6), 405. (VI, 608, 638), XV, 56, 57, n. (XI, 399), XIV, 415, n. (XII, 455), III, 51.

VISCONTI, célèbre antiquaire, XVI, 20.

VISIONNAIRES (les), pièce de Desmarests de Saint-Sorlin, IV, 392, 401.

VITRUBE, I, 133, n. ib. n.

VITULUS MARINUS, XIII, 267, n.

VOIE d'airain, près d'Athènes, IV, 45, n.

VOILE tissu par Electre, qui lui sert à reconnaître Oreste dans les *Coëphores* d'Eschyle, II, 207.

VOILE. Employé dans la douleur, VIII, 2, n.

VOIX. Comment les acteurs grecs réglait les différens tons de leur voix, I, 138.

VOI des oiseaux. Le peu de fond que les anciens eux-mêmes faisaient sur ces superstitions, VII, 91, n.

VOL. Manière de chercher les objets volés; loi à cet égard, XIII, 46, n.

VOLEURS. V. *Mercur*.

VOLO. V. *Iolcos*.

VOLTAIRE. Sa vieillesse comparée à celle d'Euripide, V, 150. S'exprime comme Sophocle, 179. Ses maximes répandues dans ses tragédies, 181. Cité, 223; XI, 140. Son Oreste analysé, 162. Ce qu'il pensait des *Provinciales*, XIII, 138, n. Sa *Henriade* (chant VII), XV, 57, n. V. *Brunck*, *Desmare*, *Dufresne*, *OEdipe*, *Porée*.

VOLUPTÉ, XVI, 165.

VRAISEMBLABLE, XVI, 125.

VRAISEMBLANCE. Nécessaire dans la conduite du poëme épique, I, 57 et suiv. V. *Invraisemblance*.

VULCAIN, dans le *Prométhée lié* d'Eschyle. Attache Prométhée à un rocher, I, 324. Vulcain, vrai fils de Jupiter, XIV, 231, n. V. *Force*.

VULCAIN (les fêtes de), fragments d'une comédie de Ménandre de ce nom, XVI, 115.

W.

WALKENÄER (M.). Cité, vi, 216.

WINCKELMANN. Cité, v, 159,

n. vi, 435; xvi, 2. Censure Barnes mal à propos, ix, 141.

X.

XANTHIAS, personnage des Grenouilles: Valet de Bacchus, xv, 41.

XANTHUS, roi de Béotie, xii, 52, n.

XÉNOCLÈS, poète, xiv, 277.

XERXÈS, roi des Perses. Son expédition contre les Grecs, ii, 3, 29. Il perd la bataille de Salamine, 14, 43 et suiv. Il est obligé de fuir, 15, 47. Ses malheurs sont la punition de

la témérité qu'il a eue d'enchaîner la mer, 19, 59 et suiv. Il revient en Perse: son désespoir à la vue de ses sujets, 23 et suiv. 65 et suiv. V. *Atossa*, *Chânes*.

XILANDRE, éditeur de Plutarque. Cité, xiii, 459, n.

XUTHUS, époux de Créüse. Son entretien avec Ion, qu'il regarde comme son fils, x, 176 et suiv.

Z.

ZACYNTHUS. V. *Zante*.

ZANTE, île, xiv, 406.

ZÉNOCLÈS, poète, xv, 50.

ZERRA, plante, xii, 273,

n.

ZÉUXIS. V. *Cicéron*.

- FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.



AVIS AU LECTEUR.

MENARDRE.

Page 1.

